NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

István DARVASI : Tendances et perspectives hongroises 3
Margit A. MÓD : La structure de la société hongroise 11
Sándor LAKOS : La réforme de la gestion économique 20
Ágnes HELLER : L'*Esthétique* de György Lukács 61
István SŐTÉR : Une nouvelle voie pour la théorie littéraire . 72
György SOMLYÓ : Esquisse d'une introduction à la poésie hongroise moderne 81
László EŐSZE : Zoltán Kodály (1882-1967) 125
Aurélien SAUVAGEOT : Ma première rencontre avec la littérature hongroise 139
Revue des livres et des revues de Hongrie, paraissant en langues étrangères 211

Prix: 7,50 F $ 1,50 10s 6d 6,.DM 40,–Sch

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES, VOLUME 2, 1967

Publiées sous la direction de Béla Köpeczi
Secrétaire de la rédaction : István Fodor
Secrétariat : Budapest, V. Pesti Barnabás u. 1.

SOMMAIRE

PROBLEMES DE LA CONSTRUCTION DU SOCIALISME

István Darvasi : Tendances et perspectives hongroises 3
Margit A. Mód : La structure de la société hongroise 11
Sándor Lakos : La réforme de la gestion économique 20
Ödön Kallós : Les caractéristiques du commerce extérieur hongrois 34

SCIENCES SOCIALES

Péter Hajdú : Recherches finno-ougriennes en Hongrie 41
Ferenc Fülep : Les découvertes archéologiques en Hongrie (Depuis les origines jusqu'en 896 de notre ère) 48
András Hegedűs : Premiers résultats de la sociologie en Hongrie 55
Ágnes Heller : L'*Esthétique* de György Lukács 61
István Sőtér : Une nouvelle voie pour la théorie littéraire 72

LITTÉRATURE ET ARTS

György Somlyó : Esquisse d'une introduction à la poésie hongroise moderne ... 81
Ernő Gondos : Un genre « hongrois » : la sociographie littéraire 90
Robert Escarpit : Préface à l'édition hongroise de la *Lettre ouverte à Dieu* 96
Lajos Németh : Quelques caractéristiques des beaux-arts hongrois 98
Frigyes Pogány : Les arts décoratifs en Hongrie 105
Péter Rényi : Comment définir le cinéma hongrois? 114
László Eősze : Zoltán Kodály (1882–1967) 125

RELATIONS FRANCO—HONGROISES

Passé

Aurélien Sauvageot : Ma première rencontre avec la littérature hongroise 139
Béla Köpeczi : La France, sauveur de l'Empire et champion de la chrétienté .. 146
Sándor Eckhardt : Louis Philippe et sa famille vus par Rodolphe Apponyi 156
László Dobossy : Lettres inédites de Romain Rolland 166

Présent

Mária Ormos : Les manuels d'histoire en France et en Hongrie 179
József Herman : Linguistique française et linguistique romane en Hongrie 183
István Fodor : Vingt années d'études de littérature française 189
Relations franco-hongroises, 1966 199

REVUE DES LIVRES ET DES REVUES DE HONGRIE, PARAISSANT EN LANGUES ÉTRANGERES 211

NOUVELLES ÉTUDES HONGROISES

Les Nouvelles Études Hongroises *se proposent d'informer le lecteur de la vie politique, économique et culturelle de la Hongrie. Nous croyons que les résultats et les problèmes d'une expérience qui cherche à améliorer la condition humaine en ce* XX^e^ *siècle en pleine fermentation peuvent intéresser tous ceux qui veulent non seulement méditer, mais aussi agir dans l'intérêt de l'évolution de la société et de l'individu.*

Après avoir touché dans un certain nombre d'articles les grands problèmes qui préoccupent la société hongroise, nos auteurs essayent de présenter les résultats obtenus dans les différents domaines des sciences sociales, des arts et de la littérature. On aurait pu, évidemment, passer en revue les autres domaines de l'activité humaine, et particulièrement les travaux réalisés dans les sciences de la nature et dans la technique, mais nous avons dû nous borner à un certain nombre de secteurs afin d'y donner une documentation plus riche. C'est ce souci de documentation qui a incité la rédaction à publier les comptes rendus des livres et revues parus en langues étrangères en Hongrie au cours de l'année 1966 dans les domaines mentionnés. Cette délimitation dans le temps nous a été imposée par le rythme de la parution : en effet les Nouvelles Études Hongroises *sont publiées une fois par an.*

Comme notre but est de nous adresser avant tout au lecteur français, nous réservons une place importante à l'histoire des relations franco-hongroises et à leur développement actuel. Nous avons accueilli et nous accueillerons avec joie la contribution des spécialistes français, des savants, des écrivains et des artistes qui veulent aider au resserrement et à l'extension à d'autres domaines des liens d'amitié qui ont toujours existé entre la vie intellectuelle de France et celle de Hongrie, unies sous le signe de l'humanisme et du progrès.

Ainsi donc, notre périodique se présente devant les lecteurs comme un instrument de travail qui leur permet de se faire une idée de l'édification socialiste et de la vie scientifique et artistique hongroise, mais elle veut aussi servir une coopération plus efficace entre la France et la Hongrie. Nous espérons que les Nouvelles Études Hongroises *réussiront à réaliser ce triple objectif.*

La Rédaction.

Problèmes de la construction du socialisme

TENDANCES ET PERSPECTIVES HONGROISES

Ces dernières années, un vif intérêt s'est manifesté à l'étranger pour tout ce qui se passait en Hongrie, tant de la part des amis ou des spectateurs non prévenus du socialisme que de celle de ses adversaires. Nous ne sommes nullement affectés de ce que dernièrement cet intérêt ait quelque peu diminué, il n'a plus pour objet les événements de la contre-révolution, mais les rapides progrès politiques, économiques et culturels qui ont suivi la stabilisation. Il est préférable que la curiosité de l'étranger à l'égard de notre pays soit éveillée plutôt par les caractéristiques de la situation actuelle : vie politique équilibrée et travail soutenu à l'intérieur, activité politique utile et efficace à l'étranger.

L'INDUSTRIE ET LA RÉFORME ÉCONOMIQUE

Si l'on veut brosser un tableau de la Hongrie de nos jours, le mieux est de commencer par rappeler le IXe Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, qui eut lieu à la fin de l'année 1966. En effet, ses débats, ses résolutions reflètent tous les problèmes importants qui se posent au pays. Le Congrès a pu enregistrer avec satisfaction les grands progrès effectués par l'économie nationale. Si nous comparons la production industrielle de 1966 à celle d'avant la Libération, nous obtenons une proportion approximative de six à un; par rapport à celle de 1955, elle a doublé. Durant ces dix dernières années, la production accusait une progression annuelle moyenne de 4,5 %. Pendant le deuxième quinquennat, qui s'est achevé en 1965, la production industrielle a augmenté de 47 %, et le revenu national de 25 %. En cinq ans, le salaire réel par travailleur s'est accru de 9 %, et le revenu réel par tête d'habitant de 18 %. La consommation par habitant accuse une progression de 18 %, et les prestations sociales, telles que pensions de vieillesse, allocations familiales, services sanitaires, etc., ont augmenté de 38 %. Dans la période du deuxième plan quinquennal, 300 000 logements ont été construits.

Le IXe Congrès, considérant qu'il était nécessaire de modifier largement le système de la gestion économique, donna son approbation aux travaux de préparation effectués auparavant par les différents organismes du parti et du gouvernement. Cette réforme se fixe comme but un développement économique plus équilibré et une meilleure satisfaction des

besoins du marché intérieur et extérieur. En même temps, par l'extension de l'autonomie accordée aux entreprises et la décentralisation du droit de décision, elle contribuera à une démocratisation plus poussée de la vie économique, une des sphères les plus importantes de la vie sociale. La réforme envisage d'exercer une grande influence sur le niveau de vie de l'individu aussi. Le principe socialiste de la répartition des biens, à savoir que chacun doit en bénéficier dans la mesure où il contribue à leur création, prévaudra plus largement. Ce fait constituera un stimulant non négligeable et, en même temps, permettra aux travailleurs d'acquérir par leur travail plus facilement qu'auparavant ce dont ils ont besoin.

LES PROBLEMES DE L'AGRICULTURE

Si l'on examine la situation du pays à la lumière du IXe Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, on ne manquera pas de constater la place prépondérante qu'occupent dans ses délibérations les problèmes actuels de l'agriculture. Avec l'année 1961, une grande transformation est arrivée à son terme : les paysans qui exploitaient individuellement leurs propres parcelles de terre se sont groupés dans des coopératives de production fonctionnant selon des statuts précis. Depuis, les coopératives se sont consolidées, le rendement de l'agriculture a fortement augmenté, entraînant l'amélioration de l'approvisionnement du pays et l'accroissement des exportations. Les chiffres expriment avec éloquence cette évolution. Avant la réorganisation socialiste, le rendement moyen en blé était de 8,5 quintaux par arpent (un hectare équivaut à 1,738 arpent). Au cours des quatre années qui ont suivi la réorganisation, le rendement moyen est passé à 10 quintaux. Cela signifie qu'actuellement nous sommes en mesure de produire la quantité de céréales nécessaire à l'approvisionnement de la population sur une superficie de 45 % moins étendue qu'avant la Libération. Entre 1961 et 1966, les terres collectives des coopératives et les exploitations domestiques ont donné en moyenne 10 % de plus de viande, et le rendement en légumes a augmenté de 60 %. Pendant le deuxième quinquennat, l'ensemble de la production agricole, comparée à la production moyenne des cinq années précédentes, a progressé de 10 %. Et ce qui est peut-être le plus révélateur : entre 1961 et 1966, le revenu des coopérateurs provenant de l'exploitation collective est passé de 7,7 milliards à plus de 13 milliards de forints. (Pour avoir une idée de la valeur du forint, examinez les faits suivants : en Hongrie, le traitement moyen mensuel des salariés est de 1800 forints, le salaire minimum est de 900 forints. Le salaire des ouvriers qualifiés et des mineurs est de 2500 à 4000 forints, le revenu des paysans provenant de la coopérative se situe autour de 1600 forints, non compris les revenus des exploitations familiales. Les loyers représentent 2 à 10 % des salaires, le traitement médical — hospitalier et chirurgical — est gratuit. L'allocation de maladie est de 75 % et en cas d'hospitalisation, de 35 % du salaire. Un kilo de pain coûte 3 forints, un litre de lait, 3,60 forints, un kilo de beurre, 50 forints, un

kilo de viande de bœuf, 35 forints, un costume de confection pour homme d'assez bonne qualité est de 1000 à 1200 forints, une paire de chaussures pour hommes coûte 250 à 400 forints.)

Cependant, les changements survenus dans la façon de vivre des paysans sont encore plus grands. Ils ne connaissent plus le travail « de la pointe du jour à la nuit noire », ils ne connaissent plus la lutte pour la simple subsistance. Ils ont pu enfin lever la tête courbée sur la glèbe depuis des siècles, ils se sont mis à lire, à s'instruire, à travailler d'une façon plus rationnelle et, avec le relèvement sensible de leur niveau de vie, à acheter, à construire, à acquérir les moyens nécessaires à une existence humaine.

Il reste cependant que la vie rurale connaît encore des problèmes qui attendent leur solution. Le premier est celui de l'exode rural qui dépasse même l'ampleur qu'il devait normalement prendre après l'industrialisation du pays, après la mécanisation de l'agriculture et l'emploi croissant des produits chimiques. Cet exode a pour conséquence le vieillissement général des effectifs dans les coopératives. Le second ensemble de problèmes — que nous nous bornons à mentionner ici — concerne la différence, toujours sensible, malgré les résultats obtenus, entre la ville et la campagne, du point de vue de la culture. Le troisième problème — qui explique en partie l'exode également — est la différence toujours marquée entre le niveau de vie des employés et salariés et celui, moins élevé, des coopérateurs.

C'est pour toutes ces raisons que le Congrès a jugé nécessaire d'apporter des changements dans la situation sociale des paysans et de proposer au gouvernement de calculer, contrairement à la pratique en vigueur jusque-là, la pension de vieillesse des coopérateurs selon les mêmes principes que celle des salariés et employés, c'est-à-dire sur la base des sommes touchées pour leur travail, et d'aligner, après un délai fixé à l'avance, les allocations-maladie dont ils bénéficient sur les allocations des salariés et employés. Les effets salutaires de ces mesures ne se sont pas fait attendre : ces derniers mois, des milliers de demandes d'admission sont parvenues aux directions des coopératives, et parmi les postulants — fait encourageant — le nombre des jeunes est particulièrement élevé.

Mais les ruraux n'ont pas été les seuls à pouvoir se féliciter des mesures économiques et sociales favorables. Le Congrès a proposé d'augmenter, au cours des années à venir, selon les possibilités matérielles, l'allocation familiale des salariés et employés. Il a proposé, en outre, de réduire d'ici à 1970, dans l'ensemble de l'industrie, le temps de travail hebdomadaire à 44 heures. L'allocation dite de « la mère au foyer » qui, sur la proposition du Congrès a, d'ores et déjà, été instituée, permet à la mère de rester au foyer pendant deux ans et demi, à compter de la naissance de l'enfant, en touchant une allocation mensuelle de 600 forints. A la fin de cette période, elle doit être réintégrée dans son ancien emploi. Cette mesure vise à relever la courbe de natalité qui a connu une chute brutale il y a quelques années mais qui, ces derniers temps, commence à remonter lentement.

UNITÉ NATIONALE — DÉMOCRATIE SOCIALISTE

La structure de la société socialiste est sensiblement plus simple que celle de la société capitaliste. Cela s'explique par l'absence de classes et de couches qui caractérisent les sociétés de l'entreprise privée et de la propriété individuelle des moyens de production. La propriété nationale ou collective contribue à une homogénéisation de la société où presque tout le monde est soit ouvrier, soit coopérateur, soit employé. Cette homogénéité sociale toujours plus accusée a pour corollaire le fait qu'il n'existe pas de différence, quant aux intérêts fondamentaux, entre ouvriers, paysans ou intellectuels, et elle nous permet de pratiquer une politique d'union nationale, sur la base très large du socialisme.

Cette évolution a permis la réalisation de certaines mesures d'une grande importance pour la vie des individus et de certains groupes sociaux. Ainsi l'origine sociale ne figure-t-elle plus comme facteur décisif pour obtenir un poste ou pour être admis aux universités : ce sont la capacité, la conduite et les actes qui doivent compter. Dans ce même esprit, l'obtention d'un poste de direction, administratif ou économique, ne doit plus être liée à l'appartenance au parti qui dirige le pays.

Le fait que des rapports corrects se sont établis, depuis un certain temps déjà, entre l'État et les Églises, le fait que le croyant qui respectait la loi et qui gagnait honnêtement sa vie, était considéré comme un citoyen de plein droit, le fait que la ligne de démarcation ne passait pas entre les croyants et les athées, mais entre les partisans et les adversaires du socialisme, tout cela a contribué à l'établissement d'une atmosphère favorable au renforcement de l'union nationale.

Dans le domaine culturel, l'État, en qualité de mécène, encourage, tant moralement que matériellement, les œuvres et les courants qui se proposent de saisir la réalité dans ses traits essentiels et de les exprimer à un niveau artistique élevé. Mais aucun obstacle n'empêche un artiste de créer et de diffuser son œuvre si elle ne fait pas l'apologie de la guerre, du nationalisme chauvin ou de la haine raciale et si elle n'est pas hostile au système social existant en Hongrie. Le Congrès a réaffirmé les principes de cette politique culturelle pratiquée depuis des années et qui a produit un nouveau climat.

Le développement de la démocratie socialiste a été marqué, également, par des mesures légales. En 1963, le gouvernement a promulgué une loi d'amnistie générale, en déclarant devant l'Assemblée nationale qu'il entendait clore définitivement les luttes du passé et permettre aux coupables de devenir des citoyens utiles à leur pays.

L'édification du socialisme n'est pas liée à l'existence d'un ou de plusieurs partis politiques. Dans certains pays socialistes, nous trouvons même à l'heure actuelle plusieurs partis politiques. Des circonstances historiques particulières expliquent l'introduction du système d'un parti unique en Hongrie. Le fait qu'il n'existe pas d'autres partis, augmente considérablement l'importance du Front Populaire Patriotique, issu il y a vingt ans d'une

coalition des forces antifascistes. Le Front accepte la direction politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, et il fait sien le programme de ce dernier. Cependant, des forces politiques et sociales qui, par suite de leur situation particulière ou de leur idéologie, ne peuvent adopter le programme du parti dans sa totalité, mais sont prêtes à participer à l'édification socialiste, trouvent leur place dans le Front Populaire.

A la lumière de ces faits, il devient clair qu'en Hongrie le développement de la démocratie n'est pas interprété dans le sens de la division, mais dans celui du rassemblement des forces nationales, que cette tâche est conçue dans un sens non pas bourgeois, mais socialiste.

C'est dans cet esprit qu'a été élaborée, en 1966, la nouvelle loi électorale introduisant le système des circonscriptions individuelles pour chaque candidat. Ce système permet la compétition entre plusieurs candidats pour la même circonscription. Les élections de 1967 se sont déjà déroulées sur la base de cette nouvelle loi.

Les résolutions du IXe Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois contiennent une autre idée encore : l'évolution considérable qu'a connue la vie politique, sociale et économique du pays exige une nouvelle constitution qui devra mieux répondre à l'état présent du développement. Il est à prévoir que les travaux de préparation de la constitution nouvelle ne se feront pas attendre bien longtemps.

La réforme de la gestion économique, comme nous l'avons déjà dit, contribuera en elle-même, du fait de l'élargissement de l'autonomie des institutions économiques, à l'essor de la démocratie. De plus, le parti et le gouvernement ont l'intention d'élargir la sphère des compétences du parlement et des conseils locaux, corps élus de l'État, afin que ceux-ci soient habilités à prendre des décisions relatives à des questions toujours plus nombreuses. Ces mesures rendront encore plus directe la participation des masses aux décisions mettant en jeu leurs propres intérêts, car les conseils locaux, par exemple, comprennent, à l'échelle nationale, 85 000 membres.

ROLE ACCRU DES SYNDICATS

Il est évident qu'à la faveur de ce développement de la démocratie socialiste, à la faveur aussi de la réforme de la gestion économique, le rôle des syndicats ne cessera de prendre, dans un proche avenir, une importance toujours plus grande dans la vie sociale. L'État étant socialiste, les intérêts des travailleurs unis au sein des syndicats et ceux de leur propre État coïncident quant au fond. Cependant, cette coïncidence générale des intérêts n'exclut pas, par moments et pour certaines questions, des divergences entre les intérêts de tel ou tel groupe de travailleurs et ceux de l'État, ou bien des tensions entre certaines catégories particulières de travailleurs pour des questions de situation ou d'intérêts. Des divergences de vues peuvent se manifester entre les comités syndicaux et la direction au sein de la même entreprise, ou entre le Conseil Central des Syndicats et le gouvernement.

Dans la société socialiste, les syndicats ont pour tâche de favoriser le travail d'édification et d'éduquer les travailleurs pour en faire des constructeurs conscients de leur propre avenir. Ils ont aussi pour tâche de représenter les travailleurs dans les divergences de vues et dans les conflits, sans oublier les intérêts de l'État socialiste, d'harmoniser les intérêts et de lutter pour qu'on fasse droit aux griefs légitimes, pour que les revendications justes soient satisfaites.

La réforme de la gestion économique exige également la modification du Code du Travail. La loi qui a été largement discutée dans les milieux intéressés (syndicats, dirigeants économiques, juristes), et qui a été adoptée à l'unanimité par l'Assemblée nationale, investit les syndicats de nouveaux droits importants. Ce sont les syndicats qui signeront, en tant que représentants des travailleurs, la convention collective de l'entreprise qui réglementera les questions relevant de sa compétence : salaires, temps de travail, prestations et emploi. Dans certaines questions portant sur les conditions de travail et le revenu des travailleurs, la direction de l'entreprise ne peut trancher qu'en accord avec le syndicat; bien plus, dans certains cas, le syndicat peut opposer son droit de veto à la décision du directeur.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Comme on peut voir, le travail d'édification socialiste se poursuit en Hongrie selon un programme établi : il existe des tâches journalières et des tâches à long terme. Cependant, dans la préparation des projets d'avenir, il faut toujours compter avec la situation internationale. Sur un plan plus restreint, le gouvernement de la République Populaire Hongroise s'attache à créer des conditions favorables au travail d'édification pacifique qui se poursuit dans le pays, en défendant la souveraineté et l'indépendance nationale; tandis que sur un plan plus large, il s'efforce de contribuer à la paix entre les peuples et les pays, à la coopération internationale.

L'efficacité de l'activité du gouvernement sur le plan de la politique étrangère a été favorisée par le fait qu'au cours de ces dernières années la situation internationale de la République Populaire Hongroise s'est trouvée consolidée et son prestige politique dans le monde, accru. L'amitié étroite qui lie la République Populaire Hongroise à l'Union Soviétique et à d'autres pays socialistes, son adhésion au Pacte de Varsovie, et sa coopération toujours plus large avec les pays socialistes améliorent encore sa position internationale. Elles permettent à notre politique extérieure de servir, en même temps que les intérêts communs, les intérêts nationaux spécifiquement hongrois qui, d'ailleurs, loin d'être en opposition, sont en harmonie avec les premiers.

Ces dernières années, les relations entre la Hongrie et les pays capitalistes développés, surtout ceux d'Europe, se sont non seulement normalisées, mais même se sont encore élargies. Ainsi nous avons élevé au rang d'ambassade nos représentations diplomatiques avec quinze pays capitalistes

développés. Nous avons aussi élevé au rang d'ambassade nos représentations diplomatiques aux États-Unis, ce qui, pour le moment, ne fait que créer des conditions plus favorables pour le règlement de nombreux problèmes existant entre les deux pays.

La République Populaire Hongroise attache une grande importance à ses relations avec les pays d'Asie et d'Afrique qui ont récemment accédé à l'indépendance. Dans la mesure où les forces intérieures le permettent, le gouvernement hongrois accorde des emprunts, des crédits, de l'aide matérielle à ces pays, met à leur disposition des techniciens, des enseignants, des médecins.

De même que dans beaucoup d'autres pays, chez nous également, c'est la cessation de la guerre au Viêt-Nam qui est considérée comme le problème le plus brûlant, le plus urgent de la vie internationale. La Hongrie, en tant que pays socialiste, aide — selon ses capacités — la République Démocratique du Viêt-Nam, engagée dans une guerre juste contre l'agresseur. Le gouvernement hongrois trouve tout naturel que la République Démocratique du Viêt-Nam refuse de négocier sous la pression militaire. Pour pouvoir négocier, il faut que l'agresseur cesse de bombarder sans poser des conditions. Le gouvernement hongrois est d'accord avec la République Démocratique du Viêt-Nam et le Front National de Libération du Viêt-Nam du Sud : les États-Unis ne peuvent rien exiger du Viêt-Nam, ni sur le plan politique, ni sur le plan militaire, ni sur le plan territorial, ils n'ont pas le droit de s'ingérer dans les affaires intérieures du peuple vietnamien ni au Nord, ni au Sud.

L'évacuation des territoires occupés par l'agresseur, c'est, pour le gouvernement hongrois, la condition préalable à la cessation des hostilités au Proche-Orient. Il est impossible de faire cadeau à l'agresseur des territoires occupés par la force, fait qui pourrait avoir des conséquences imprévisibles. En agissant de la sorte, le gouvernement d'Israël s'est exposé à perdre ce qu'il voudrait obtenir, c'est-à-dire la reconnaissance de son existence par les pays arabes voisins. L'agression, l'invasion, le fait qu'il s'est chargé de représenter sur le plan politique et militaire les intérêts de certaines puissances occidentales, ennemies des pays arabes progressistes, rend difficile le règlement du conflit entre l'Israël et les États voisins et l'établissement de la paix au Proche-Orient.

Le gouvernement hongrois estime, et, en cela, il est aussi d'accord avec de nombreux autres gouvernements, qu'un des problèmes les plus importants de la vie internationale est celui de la sécurité européenne, problème qui attend toujours sa solution. Le document signé en juillet 1966 à Bucarest par les participants du Pacte de Varsovie précise aussi la position de la politique étrangère hongroise devant cette question. Ce qu'on peut y ajouter, c'est que le changement intervenu, depuis, dans la composition du gouvernement de la République Fédérale Allemande, n'est pas de nature à faire cesser en Hongrie la méfiance légitime qu'éveille la politique intérieure des milieux dirigeants ouest-allemands, ni l'inquiétude justifiée devant les ambitions de leur politique étrangère. Le gouvernement hongrois reste fermement con-

vaincu que tous les pays et, avant tout, l'Allemagne occidentale, doivent accepter l'existence des deux États allemands; qu'il faudrait normaliser les rapports entre ceux-ci, ainsi qu'entre ces deux États et les autres pays; qu'il est nécessaire d'empêcher la République Fédérale Allemande d'acquérir la possibilité de posséder des armes nucléaires en vue d'appuyer une politique revancharde. La République Populaire Hongroise mène et a toujours mené une politique de coexistence pacifique avec les pays de régime politique différent et souhaite des rapports diplomatiques normalisés avec tous les pays. La République Fédérale Allemande n'en fait pas exception. Pourtant, le problème des relations diplomatiques avec l'Allemagne de l'Ouest ne peut pas être envisagé sans tenir compte du fait qu'il y a deux Allemagnes, dont l'une, la République Démocratique Allemande, est un pays socialiste. L'établissement des rapports diplomatiques entre la République Fédérale Allemande et notre pays est inimaginable au détriment du premier État socialiste allemand dont les intérêts coïncident avec ceux de la Hongrie.

Telles sont les lignes générales de la politique étrangère hongroise qui veut contribuer au progrès, à la sécurité, à la paix de la Hongrie et du monde.

István DARVASI.

Bibliographie

Pour le rapport présenté au IX[e] Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, la résolution et le discours de clôture de János KÁDÁR, voir *Bulletin d'information*, mars 1967.

Pour la vie politique en Hongrie, voir les publications suivantes en langues étrangères : KÁDÁR, J. : *On the Road to Socialism*, Budapest, Éd. Corvina, 1965 — DARVASI, I. : *La Hongrie a-t-elle changé ?* (version anglaise : *Is There Some Change in Hungary ?*), Budapest, Éd. Pannonia, 1966 — *Hongrie 66* et *Hongrie 67* (paraissent également en anglais, en allemand, en espagnol et en russe; voir nos comptes rendus) — *Budapester Rundschau*, hebdomadaire — *Revue hongroise*, mensuel paraissant également en anglais (*Hungarian Review*) et en allemand (*Ungarische Rundschau*) — *Revue de droit hongrois* (*Hungarian Law Review*) paraît deux fois par an, en français et en anglais — *Hungarian Church Press* (*Ungarischer Kirchlicher Nachrichtendienst*), paraît deux fois par semaine, en anglais et en allemand — *Nouvelles coopératives hongroises* (version allemande : *Ungarische Genossenschaftsnachrichten*), Budapest, 1966 — *Voyage en Hongrie* (*Hungarian Travel Magazine, Ungarisches Reise Magazin*), revue trimestrielle, paraît en trois langues.

LA STRUCTURE DE LA SOCIÉTÉ HONGROISE

L'Office Central de Statistiques consacre tous ses soins, depuis plus de quinze ans, à l'examen du niveau de vie de la population. Durant ces travaux, nous nous sommes rendu compte, assez tôt, qu'il ne suffit pas d'en donner une vue globale, car les moyennes générales, dans la plupart des cas, résultent de plusieurs tendances très différentes, souvent contradictoires, déterminées par la complexité de la vie. Il a paru évident aussi que l'on ne doit pas se contenter des rapports de revenu, et c'est pourquoi nous avons nuancé nos calculs concernant le niveau de vie et nous avons développé successivement l'étude détaillée de certaines couches de la population. Ainsi nous sommes-nous occupés des paysans des petites exploitations, ensuite de ceux des coopératives; des ingénieurs et des techniciens, des personnes âgées, de la situation de la femme à son lieu de travail et dans le ménage, etc. Or, on commençait à sentir de plus en plus la carence d'une vue homogène et globale — ceci nous a conduits à l'étude complexe de la stratification de la société en Hongrie[1]. On a accompli cette tâche en 1963, en examinant 15 000 ménages, représentant toutes les couches de la population et équivalant à 0,5 % du nombre total des ménages. Ces ménages, choisis au hasard, nous ont permis de connaître la stratification de notre société.

CHANGEMENTS SOCIAUX

Il est impossible de comparer, d'une façon globale, notre situation actuelle avec le passé. Cependant, les données facilitent cette comparaison dans certains domaines et nous offrent une image approximative des changements. Choisissons un aspect essentiel, à savoir celui du nombre et du milieu des travailleurs. Avant la Libération, le nombre des emplois a atteint son point culminant en 1941, représentant un accroissement de 600 000 pour une période de vingt années, tandis que, de 1949 à 1965, l'augmentation est de l'ordre de 900 000, c'est-à-dire, une fois et demie de plus par rapport au chiffre précédent pour un laps de temps plus court. Ce changement est incontestablement positif, mais pose certains problèmes. Un accroissement

1 Cette enquête a fait l'objet des études et des rapports suivants :
A népesség jövedelmi helyzete (la Situation des revenus), 1962 — *A nap 24 órája* (les Vingt-quatre Heures de la journée), Statisztikai Időszaki Közlemények, 1965/8 — *A szövetkezeti parasztság jövedelmeinek szóródása és részvétele a mezőgazdasági munkában* (la Dispersion des revenus des agriculteurs des coopératives et leur contribution au travail agricole), Statisztikai Időszaki Közlemények, 1965/10 — *A munkások és az alkalmazottak száma, keresete a munka jellege szerint* (le Nombre et les salaires des ouvriers et employés d'après le type du travail), Statisztikai Időszaki Közlemények, 1966/6 — *Társadalmi rétegződés Magyarországon* (la Stratification de la société en Hongrie), Statisztikai Időszaki Közlemények, 1966/11 — *Jövedelemelosztás Magyarországon* (la Répartition des revenus en Hongrie), Statisztikai Időszaki Közlemények, 1967/4.

aussi considérable des emplois signifie, dans un certain sens, le choix des moindres obstacles, le ralentissement de l'évolution de la productivité. De plus, cette augmentation démesurée n'est pas toujours bénéfique et l'on peut supposer que le taux excessivement bas de la natalité en Hongrie est en rapport avec les conditions actuelles de la distribution, de la rentabilité et des emplois.

La structure de notre société a subi des mutations principalement dans le domaine de la propriété. En voici les données :

	1941	1949	1960	1963
	en pour-cent			
Ouvriers et employés	56	43	59	60
dont : non-manuels	7	9	15	16
Secteur privé	40	51	21	4
Membres de coopératives	—	—	12	22
Retraités	4	6	8	14
Total :	100	100	100	100

Les changements de proportion sont dus au fait que le nombre des salariés s'est élevé, de 1,9 million en 1949, à 3,4 millions en 1963, et que, simultanément, le nombre des personnes occupées dans le secteur privé est passé de 2,3 millions à 200 000, tandis que le nombre des membres de coopératives a atteint 1,1 millions. Il faut considérer, en même temps, les changements dans la structure de l'économie nationale dans laquelle travaille le salarié. La proportion des personnes travaillant dans l'agriculture avait peu baissé auparavant. En 1920, leur proportion atteignait près de 58 %, et en 1949, près de 53 %. Par contre, on assista à une diminution considérable à partir des années cinquante : la proportion des travailleurs manuels de l'agriculture était de l'ordre de 33 % en 1963. Parallèlement, la proportion des employés de l'industrie et du bâtiment a accusé une tendance contraire : entre 1920 et 1949, le changement est négligeable — 17 et 23 % — tandis qu'en 1963, elle a atteint presque le double, c'est-à-dire 38 %. Il est inutile de souligner l'importance de ce fait, car il est notoire que la faible proportion des travailleurs de l'agriculture et la forte proportion des ouvriers de l'industrie sont en rapport étroit avec le niveau de vie.

DE LA MÉTHODE

Pour envisager un examen global et moderne de la structure de la société actuelle, il a fallu en déterminer la base. Les différences sociales se manifestent sous plusieurs aspects. En dehors des rapports de propriété, il y a encore des différences du point de vue des métiers individuels, ainsi que dans le niveau de la culture générale, de la scolarité, du degré de spécialisation et dans le domaine des revenus et du mode de vie. La question est de savoir si les nombreuses différences coïncident ou non, s'il y a des couches

homogènes et, si c'est le cas, quels sont les facteurs essentiels de leur formation.

Ces différences diverses concordent dans la plupart des cas, mais leurs mesures diffèrent l'une de l'autre; c'est pourquoi, si l'on répartissait la population selon d'autres critères (p. ex. selon le niveau de culture, les revenus, etc.), on mettrait en lumière de nouvelles structures. Étant donné que l'on ne peut pas en faire une synthèse à posteriori, nous avons cherché, pour notre examen, les facteurs les plus déterminants. Dans cet esprit, nous avons étudié la stratification de la société sous deux aspects : sous l'aspect de rapports de propriété et sous celui du caractère du travail; là où nous y étions contraints, nous avons combiné ces deux études. Les rapports de propriété produisent des différences qu'il faut examiner à plusieurs points de vue. Toutefois, dans les circonstances actuelles, déterminées par la suppression de la propriété privée, ces rapports ne représentent plus la source fondamentale des différences les plus importantes. En nous fondant sur les considérations théoriques et les expériences pratiques, nous supposons que de nos jours, dans notre pays, l'évolution de la société et son dynamisme rendent excessivement importantes les différences qui sont en connexion étroite avec le caractère du travail exercé. Les résultats des enquêtes ont vérifié nos hypothèses, puisque les différences des revenus, de la culture et du mode de vie sont en général les conditions préalables ou les conséquences des différences du type de travail; ainsi, cette enquête a très nettement mis en lumière les différences entre les diverses couches. Nous avons procédé à une première répartition de la population selon la spécialisation professionnelle et, accessoirement, en partie, selon les fonctions de direction et selon les activités rurales et non rurales.

La propriété et le type du travail nous donnent des indices sur les actifs eux-mêmes. Or, puisque nous avons voulu montrer la stratification de la population entière du pays, nous n'avons point borné nos enquêtes aux actifs, mais nous avons étudié la population au point de vue des ménages. Nous en avons tiré deux conclusions importantes. D'une part, ces enquêtes nous donnent une image plus réaliste des différences de revenu, auxquelles il a fallu ajouter des facteurs d'ordre familial, car le niveau de vie réel ne dépend pas seulement du revenu des salariés, mais aussi de l'importance du ménage et de la proportion des actifs et des personnes à charge. D'autre part, un autre fait important a été mis en lumière : on ne peut établir clairement l'appartenance d'un foyer à l'un ou l'autre groupe social, car la plupart des foyers comprennent des actifs de différentes catégories.

En prenant en considération les divers groupes de population ainsi trouvés, nous avons étudié d'abord la structure des ménages, puis les revenus, les conditions de logement et la consommation des différentes couches, enfin le niveau culturel et la mobilité sociale.

Avant de rendre compte des résultats, il est souhaitable d'accorder un certain intérêt à la répartition numérique de la population dans les divers groupes.

D'après les critères de la propriété		Les chiffres indiquent le pourcentage par rapport à la population entière
Salariés (ouvriers et employés)		63
Membres des coopératives		22
Secteur privé (paysans, artisans, etc.)		4
Retraités et non-actifs		11
	Total :	100
D'après les couches déterminées par le type de travail[2]		
Cadres supérieurs, intellectuels	5	
Cadres moyens	6	
Employés de bureau	7	
Non-manuels au total :		18
Ouvriers qualifiés	17	
Ouvriers semi-qualifiés	17	
Manœuvres, etc.	14	
Manuels non agricoles au total :		48
Travailleurs manuels de l'agriculture		34
	Total :	100

CONCLUSIONS DE L'ENQUETE

Quelles ont été les plus importantes conclusions de cette enquête?

On constate, en premier lieu, ce qui était d'ailleurs prévisible, que les différences de revenu sont plus petites si l'on adopte le critère de la propriété que si l'on adopte le critère du type de travail. Dans le premier cas, la différence entre le revenu des groupes les moins ou les plus favorisés n'atteint que 20 %, tandis que dans le deuxième cas, ce décalage atteint 90 %.

Selon le critère de la propriété	Le revenu par habitant en 1962 (le niveau le plus bas correspond à 100%)
Ouvriers et employés	119,7
dont :	
Ouvriers	108,2
Membres des coopératives agricoles	103,0
Secteur privé[3]	100,0

2 Outre cette répartition classique, effectuée d'après le type de travail, nous avons étudié la structure de la société (dans le cas où cela était indispensable) à partir d'une répartition plus complexe, en vingt-deux catégories.

3 En dehors d'un petit nombre d'intellectuels indépendants, ce sont les petits artisans vivant en général à la campagne, les petits commerçants et les paysans exploitant leur lopin de terre qui appartiennent à ce groupe.

D'après le type de travail	Le revenu par habitant en 1962 (le niveau le plus bas correspond à 100%)
Cadres supérieurs, intellectuels	186,6
Cadres moyens	154,9
Employés de bureau	145,0
Ouvriers qualifiés	132,6
Ouvriers semi-qualifiés	114,7
Manœuvres, etc.	100,0
Travailleurs manuels de l'agriculture	106,0

Les différences négligeables des répartitions établies selon le critère de la propriété sont assez naturelles, car le groupe des salariés ou celui des membres des coopératives agricoles constituent des ensembles à l'intérieur desquels les différences de revenu considérables se neutralisent. La situation des couches définies d'après le type de travail est semblable au cas précédent, bien que le décalage soit déjà beaucoup plus sensible. Les différences entre les divers groupes sont atténuées par le fait que les différences de revenu ne dépendent pas exclusivement des salaires, mais aussi, et dans la même mesure, de la proportion des actifs et des personnes à charge, proportion qui est à peu près la même dans les différentes catégories.

Malgré tout, il est possible de déterminer assez précisément le niveau moyen pour certaines couches de la société. Ainsi, 55 % des cadres supérieurs et des intellectuels appartiennent au groupe des personnes à revenu moyen, 40 % ont un revenu élevé et seulement 5 % un revenu bas. 17 % des ouvriers qualifiés ont un revenu bas, 70 % bénéficient d'un revenu moyen et seulement 13 % appartiennent à la catégorie des revenus élevés. 34 % des travailleurs manuels de l'agriculture possèdent un revenu bas, 60 % un revenu moyen et, en tout, 6 % ont un revenu élevé. Ces chiffres ne nous offrent évidemment pas le tableau complet des différences de revenu. Dans le cas où d'autres facteurs, positifs ou négatifs, entrent en ligne de compte (par exemple, le cas d'une famille nombreuse à bas revenu ou inversement), les différences entre les revenus sont beaucoup plus accentuées. Dans le tableau de l'échelle des revenus, entre les deux catégories extrêmes, représentant chacune 5 % du nombre total des actifs, la différence est sensible : le niveau de la tranche supérieure est à peu près huit fois plus élevé que celui de la tranche inférieure. Bien qu'auparavant on n'ait pas entrepris de pareilles enquêtes, nous pouvons aisément constater d'après l'expérience que les différences considérables et injustifiées dans le passé à l'échelle des revenus ont disparu; on pourrait même dire que, dans certains cas, cette réduction des écarts a trop bien réussi. Ceci n'est pas en contradiction avec le fait que, dans les groupes à revenus peu élevés, le niveau absolu des revenus ne peut assurer qu'une vie modeste.

Au point de vue du niveau culturel, les différences ont également considérablement diminué, grâce à l'allongement à huit années de la durée de la scolarité obligatoire et au développement de l'enseignement secondaire. Pourtant, les différences concernant le niveau culturel ont beaucoup

moins diminué que celles des revenus. De plus, le niveau culturel des divers groupes est beaucoup plus homogène, c'est-à-dire le déterminisme culturel est plus accentué que celui des revenus. La comparaison, effectuée par couches, du niveau culturel moyen avec le niveau des revenus nous permet de mettre en lumière la nature des différences. Nous avons déterminé le niveau culturel d'après le degré de scolarisation, l'importance de la bibliothèque, la fréquence des achats de revues et la possession d'un poste de radio ou de télévision (la valeur de ces données a été chiffrée).

Type de travail du chef de ménage	Niveau culturel moyen des ménages	Revenu par habitant
	(le niveau le plus bas correspond à 100%)	
Cadres supérieurs, intellectuels	290	187
Cadres moyens	230	155
Employés de bureau	220	145
Ouvriers qualifiés	165	133
Ouvriers semi-qualifiés	130	115
Manœuvres, etc.	100	100
Travailleurs manuels de l'agriculture	90	106

Il est naturel que le nivellement progresse plus lentement sur le plan culturel que sur le plan des revenus, car le facteur le plus important des différences culturelles est incontestablement l'école et l'on doit prendre en considération que, durant les vingt années écoulées, malgré le développement impressionnant de la scolarisation, les changements intervenus n'ont pas encore pu être décisifs, puisque la majeure partie de notre population a fait ses études sous l'ancien régime. Il faut reconnaître de plus que, dans un certain sens, les différences du niveau de scolarisation entre les couches se reproduisent même à notre époque : 83 % des enfants des intellectuels et des cadres supérieurs fréquentent les écoles secondaires, contre 37 % des enfants des ouvriers qualifiés et seulement 18 % des enfants des ouvriers agricoles. Parmi les étudiants d'université, le décalage est encore plus considérable. Par rapport au passé, la situation dans ce domaine a également profondément changé : dans les années trente, la proportion des fils d'ouvriers parmi les élèves des écoles secondaires et aux universités n'atteignait que 4 %, tandis qu'aujourd'hui, la même proportion est de l'ordre de 45 % pour les établissements d'enseignement secondaire et de 35 % pour les universités, ce qui correspond à peu près au pourcentage des ouvriers dans l'ensemble de la population. Naturellement, des différences continuent à subsister et il ne faut pas s'attendre à ce qu'elles disparaissent d'un jour à l'autre, car, au fond, celles-ci sont en relation étroite avec les structures de notre économie, avec le niveau des moyens de production, par conséquent — avec le niveau réel de notre société, avec nos besoins et nos possibilités. Évidemment, il ne s'ensuit pas forcément que les proportions atteintes soient déterminées d'une façon absolue et que l'on ne puisse accélérer le rythme du processus. Toutefois, cela dépend encore d'un grand nombre de facteurs. Il est notoire que les enfants qui sont issus de milieux peu cultivés sont déjà

assez handicapés dans les écoles primaires et le sont encore plus dans les lycées et dans les universités. Notre devoir consiste essentiellement à aider les plus doués, car il est parfaitement évident que, pour le profit de la société entière, indépendamment de la couche sociale dont ils sont issus, ce sont les plus doués sur le plan intellectuel et moral qui doivent avoir accès à l'enseignement supérieur et aux postes impliquant le plus de responsabilité. Nous ne pouvons atteindre ce but dans les conditions actuelles que partiellement, et la progression est, sur plusieurs points, assez difficile.

Le fait le plus frappant qui ressort de cette enquête est l'importance des changements qui sont intervenus d'une génération à l'autre dans la composition des couches selon le type de travail, fait qui a grandement contribué à l'effacement des décalages entre les différentes catégories de la population et à leur rapprochement. 15 % seulement des chefs de famille appartenant à la catégorie des cadres supérieurs et des intellectuels sont issus d'une famille d'intellectuel, tandis que 40 % sont d'origine ouvrière et 25 % d'origine paysanne. Seulement 45 % des ouvriers, chefs de famille, sont aujourd'hui d'origine ouvrière, et environ la moitié, d'origine paysanne. Il va sans dire que la catégorie inférieure est la plus stable : les paysans d'aujourd'hui sont presque tous issus d'une famille paysanne. Ce tableau que nous venons d'esquisser est assez approximatif, car même la plus petite catégorie, celle des cadres supérieurs et des intellectuels, est très hétérogène. Malgré le caractère schématique de cette ébauche, il est incontestable que la mobilité sociale a été très forte. Cette transformation est, en partie, le produit des changements sociaux, mais elle illustre en même temps indirectement les résultats de la grandiose évolution économique réalisée grâce aux changements sociaux. Par suite de l'accélération de l'évolution économique, le nombre des ouvriers a augmenté dans une telle mesure qu'il a été impossible d'assurer le recrutement des ouvriers et des cadres à l'intérieur des mêmes couches. Il a fallu puiser dans d'autres couches, pour pouvoir recruter un nombre suffisant de main d'œuvre. Il en résulta l'apparition d'un nouveau type de travailleur, celui des couches intermédiaires en voie de promotion. Ce sont des personnes qui ont deux professions, des ménages « mixtes » et des gens qui sont passés d'une catégorie à l'autre. L'importance de la catégorie des ménages mixtes pourrait être caractérisée par le fait que, parmi les ménages comptant plusieurs actifs, nous n'avons relevé que 30 % de ménages dont tous les membres appartiennent à la même catégorie professionnelle, bien que dans une même famille, en général, le mari et la femme d'une part, et les enfants et les parents, de l'autre, appartiennent à des catégories sociales très proches les unes des autres.

LES COUCHES SOCIALES DANS L'AVENIR

On a l'habitude de dire aujourd'hui que notre évolution a été jusqu'à présent extensive. Cela s'est reflété dans la structure de la société par l'accession massive aux catégories plus élevées de personnes appartenant

aux catégories qui, économiquement et culturellement, étaient moins développées. Ce phénomène historique qui a affecté pour ainsi dire la totalité de la population, contribua à rendre cette progression sensible aux yeux des gens. Les enquêtes sur les aspirations de la population nous ont permis de dresser le tableau approximatif des idées que les parents se font de l'avenir de leurs enfants. A la question « quelle profession choisirez-vous pour votre enfant? », 36 % des parents répondent en désignant des carrières intellectuelles, bien que la proportion des intellectuels n'atteigne que 5 % de la population entière. La proportion de ceux qui choisissent des professions non manuelles de niveau moyen ou des spécialités diverses d'ouvrier coïncide à peu près avec la proportion de ceux qui travaillent dans ces secteurs, tandis que le nombre de ceux qui choisissent l'agriculture ne représente que 3 à 4 %, alors que l'agriculture emploie le tiers de l'ensemble de la population active. Ces aspirations sont foncièrement irréalistes dans la conjoncture actuelle, mais le seraient aussi dans n'importe quelle autre société puisque, de nos jours, il paraît encore impossible de créer une société qui pourrait assurer à 36 % de ses salariés des emplois d'intellectuel. En ce qui concerne l'agriculture, la situation est analogue, mais inverse. Nous devons rester attentifs à ces phénomènes, sans oublier que, après une période extensive qui a vu se produire des bouleversements massifs, nous entrons dans une période plus intensive qui verra s'atténuer considérablement les changements de structure de la société. Pendant cette période, les progrès ne résulteront plus du passage d'une catégorie à une autre, mais d'une amélioration interne des conditions de chaque catégorie. Cette perspective exige une direction plus efficace de l'économie, la réforme de la gestion économique.

Cette dernière exercera son influence grâce à la conjonction de deux tendances contraires. D'une part, selon toute vraisemblance, la disparité des revenus va s'accuser, ce qui ne manquera pas de poser certains problèmes. Cependant, si cette disparité reflète la rentabilité sociale du travail de chacun et si elle est acceptée par l'opinion publique, elle pourrait aisément devenir le facteur essentiel de notre évolution ultérieure. D'autre part, nous devons nous attendre à voir diminuer les autres différences entre les diverses couches, car ces différences de revenus ne se présenteront pas indépendamment des autres aspects et des autres conséquences de cette réforme. La réforme devra développer et accentuer encore l'esprit démocratique dans nos usines pour aboutir à rapprocher les diverses couches des travailleurs, unis dans leur travail par la même joie et le même désir de parvenir au but. Ceci en est le fondement qui ne pourrait être que renforcé par la généralisation d'une technique évoluée, par l'augmentation du nombre des personnes hautement spécialisées et par l'amélioration des conditions de travail. La scolarisation sera homogénéisée et le processus de rapprochement culturel en sera accéléré par le développement des loisirs. Selon les données fournies par une enquête internationale sur l'emploi du temps, la proportion du temps consacré aux études et aux activités culturelles est plus élevée en Hongrie que partout ailleurs. Cette tendance peut encore être renforcée si l'aisance est accompagnée de la conception socialiste du monde.

Aujourd'hui, nous sommes encore au stade des possibilités. En tout cas, nous sommes certains que cette réforme de la gestion économique nous permettant d'assurer une base plus solide qu'auparavant à la construction du socialisme, rapprochera de nous l'idéal de la société socialiste. Nous présumons que, durant ce processus, les différentes couches de notre société pourront se rapprocher sur le plan d'une idéologie et d'une moralité plus élevées, mettant ainsi en relief les traits caractéristiques de notre société. Cependant, nous devons encore faire beaucoup pour atteindre ce but. Comme le grand poète hongrois Attila József le dit : « Voilà notre travail. Au vrai, ce n'est pas rien. »

Margit A. Mód.

LA RÉFORME DE LA GESTION ÉCONOMIQUE

Au cours des dix dernières années, l'économie nationale de la Hongrie a connu une expansion satisfaisante. Par rapport à l'année 1955, la production industrielle a presque doublé. Le développement économique qui, à plus d'un égard, avait fait fausse route avant 1955, prit cette année-là un nouveau départ.

Nous avons développé les secteurs industriels pour lesquels les conditions du pays sont particulièrement favorables : télécommunications, instruments de précision, industrie chimique, etc. L'exploitation des combustibles et des sources d'énergie est devenue plus rationnelle. La part du charbon, source d'énergie la moins économique, est tombée de 76 % en 1955 à 67 %, tandis que la part du pétrole et du gaz naturel, beaucoup plus économiques, est montée de 20 à 30 %. Après 1957, les plans d'économie nationale sont devenus plus réalistes; ils ont été fondés sur des bases beaucoup plus solides, se sont pliés et se plient mieux aux données, aux possibilités particulières. La direction, la gestion des entreprises socialistes se sont consolidées. Nous disposons d'un grand nombre de dirigeants économiques connaissant à fond leur domaine spécifique et possédant une formation politique solide.

Nous avons su mener à bien la tâche complexe de la réorganisation socialiste de l'agriculture non seulement en évitant une régression de la production agricole, mais, au contraire, en la faisant progresser.

Une évolution favorable analogue est sensible dans le commerce extérieur et intérieur, ainsi que dans d'autres domaines de l'économie nationale. Les progrès obtenus se sont manifestés, au cours des dix dernières années, par un relèvement sensible du niveau de vie.

Il découle de ces faits que notre politique économique, appelée à servir l'édification socialiste, ne doit pas être modifiée quant à ses objectifs essentiels. La modification fondamentale de la structure économique (des rapports entre les branches et les secteurs de l'économie nationale) n'est pas à l'ordre du jour. En revanche, tout le système de la gestion économique va être modifié, fondamentalement. Il s'agit donc de la transformation radicale des formes concrètes de la gestion, ce qui aura, évidemment, des répercussions dans tous les domaines de l'activité économique. C'est là l'essentiel et le sens de la réforme.

NÉCESSITÉ DE LA RÉFORME

En Hongrie, comme l'a déclaré le VIIIe Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, nous avons achevé la mise en place des bases du socialisme. Cela signifie avant tout que le secteur privé a perdu sa prépondérance et son rôle décisif. Le secteur capitaliste a disparu, le rôle des petites entreprises privées est devenu absolument insignifiant. Un des traits les plus marquants des années qui ont suivi la Libération a été la coexistence des secteurs socialiste, capitaliste et de la petite entreprise privée. Il fallait compter largement avec ce fait dans la direction de l'économie nationale. On dut alors s'appliquer à réduire le secteur capitaliste et à réaliser la fusion des petites entreprises privées en de grandes exploitations socialistes.

On sait que cette politique a joué un rôle déterminant dans l'économie rurale, par exemple dans le système des impôts, du contrôle, de la vente des machines agricoles, de l'achat des produits agricoles par l'État, etc. Étant donné que cette période est achevée, ce serait une erreur de maintenir plus longtemps ces impératifs de l'orientation économique. Le nouveau mécanisme peut désormais être adapté à une situation où la société n'est plus divisée en classes antagonistes.

Un autre facteur nouveau : l'expansion remarquable des forces de production qui s'est réalisée ces dernières années, expansion grâce à laquelle nous disposons maintenant d'une base de production beaucoup plus étendue qu'auparavant. Par rapport à 1949, la production industrielle a presque quintuplé, et cet accroissement a modifié les tâches tant quantitativement, que qualitativement. Les principes qui, il y a quinze ans, conditionnaient l'organisation de la production ne sont plus de rigueur aujourd'hui. Ainsi, la modernisation des moyens de production exige une spécialisation plus poussée; mais cette tâche extrêmement complexe ne peut pas être organisée à l'échelon national dans ses moindres détails. La coopération plus efficace entre les différentes entreprises ne peut se réaliser que sous la forme de rapports de marchandises.

Autre circonstance importante : non seulement la quantité, mais aussi la structure, la qualité des demandes ont changé. Les exigences des consommateurs se sont considérablement accrues quant à la qualité et au fini des produits. Ce phénomène peut être constaté non seulement dans la consommation intérieure, mais aussi dans le commerce extérieur. Nous ne saurions répondre aux exigences élargies et d'un niveau sensiblement supérieur que par des changements appropriés dans la gestion économique.

Le fait que notre époque est celle de la révolution scientifique et technique crée une situation nouvelle dans l'économie. Cette situation rend urgente la modification de l'ancien système de direction sur deux plans. Premièrement : elle exige de la part des organismes centraux le soutien actif des tendances dominantes du progrès technique. En effet, des conceptions de grande portée, centrées sur le développement des méthodes techniques ne peuvent être réalisées que par des décisions prises à l'échelon le plus élevé et, dans une grande mesure, par des moyens dont les organis-

mes centraux sont les seuls à disposer. Deuxièmement : la nouvelle situation exige un nouveau style de direction au niveau de l'entreprise aussi. Avec les rapides progrès de la technique, les installations et les procédés techniques sont très vite périmés; il est donc important de les exploiter plus intensivement et de les perfectionner constamment. Cette nécessité exige des entreprises une souplesse et une autonomie beaucoup plus grandes que par le passé, car le développement technique et l'amélioration progressive des centaines de milliers de produits et des installations qui les fabriquent ne peuvent pas être menés à bien par une direction centrale.

Dans le passé, nous avons réalisé l'expansion de la production, à peu de chose près, par des moyens extensifs : avant tout, en faisant entrer dans la production des centaines de milliers de nouveaux ouvriers et en construisant de nouveaux établissements industriels de grande envergure. Pouvant de moins en moins recourir à de tels moyens aujourd'hui, nous devons assurer la production avec les mêmes effectifs et dans les usines, les établissements existants. Cette nouvelle situation fait passer au premier plan la rationalisation de l'exploitation et la modernisation des moyens dont nous disposons, ainsi que l'amélioration de l'organisation du travail. Si, dans le passé, c'est la conception quantitative qui prédominait, aujourd'hui nous devons faire prévaloir de plus en plus les impératifs qualitatifs du travail. Donc, si la réforme est d'actualité, c'est parce que le pays est entré dans une étape nouvelle de l'évolution.

CONTRADICTIONS DE L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

De plus, il fallait prendre en considération certains facteurs particulièrement pressants. L'évolution économique de la période précédente a été, dans l'ensemble, favorable, mais les problèmes qui s'y sont posés méritent une attention particulière. Ainsi, la productivité et le coût de la production n'ont pas évolué d'une façon satisfaisante; le progrès technique n'a pas été assez rapide; la qualité des produits n'atteignait pas, la plupart du temps, le niveau désiré et ne répondait pas à la technique moderne; les moyens d'investissement n'ont pas toujours été utilisés assez efficacement; les stocks de certains articles sont devenus excessifs, tandis que d'autres produits se raréfiaient. C'était le signe d'une certaine contradiction entre les anciennes méthodes de gestion, d'une part, et une situation nouvelle, de l'autre. Il est urgent de réduire ces contradictions surtout pour les raisons suivantes :

Ces dernières années, nous n'avons réussi à réaliser que partiellement nos objectifs économiques. Nous avons souvent parlé, et à juste titre, de la nécessité de relever le niveau technique des produits, d'accroître la part des fabrications de type nouveau, répondant à la technique la plus moderne. Mais les déficiences du mécanisme économique constituaient des obstacles à la réalisation de cet objectif. Comme les usines pouvaient souvent écouler des produits de type périmé ou de médiocre qualité (les « acquéreurs » n'étaient

pas des organismes commerciaux mais des entreprises de stockage de l'État), de nombreux responsables de l'économie ont pris l'habitude d'adopter les solutions de facilité.

Pour la même raison, une certaine partie de la production industrielle ne s'est pas adaptée aux besoins : pour certains articles, il y avait surproduction, pour d'autres, sousproduction. Comme, dans le mécanisme en vigueur jusqu'à présent, l'acheteur ne jouait pas un rôle déterminant, les entreprises pouvaient ne pas tenir compte de la demande, soit intérieure, soit extérieure.

L'établissement, dans la première moitié des années cinquante, de dizaines de milliers d'indices du planning a été à l'origine de nombreuses erreurs et déficiences. L'élaboration de ces indices a demandé un travail énorme aux spécialistes du plan, aux techniciens, aux économistes, qui ont dû s'en occuper pendant de longs mois, ce qui a immobilisé des forces considérables, gonflé les effectifs administratifs et réduit l'autonomie des entreprises. Il était impossible qu'un organisme central puisse, sans risques d'erreurs, prescrire ce que les entreprises devaient réaliser. Mais, étant donné que cela se faisait tout de même, les prescriptions s'avéraient, dans la pratique, irréelles ou contradictoires.

C'est aussi cet organisme central qui fixait les prix d'environ un million d'articles. Il est clair, qu'en réalité, personne n'était en mesure d'en juger, ainsi les prix ne pouvaient être que théoriques. Les prix de vente n'étaient pas économiquement fondés parce qu'ils n'étaient pas en rapport avec les prix de revient. Les prix restaient identiques alors que les facteurs qui déterminaient le coût de la production avaient changé notablement. Il en résultait une grave irrégularité dans les bénéfices, tantôt supérieurs, tantôt inférieurs à ce qu'on pouvait attendre.

Au cours des années écoulées, des mesures, qu'il ne faut pas sousestimer, ont été prises pour pallier les déficiences mentionnées plus haut. Ces mesures de détail, justes en elles-mêmes, ont, dans une certaine mesure, amélioré la situation, mais elles ne pouvaient résoudre nos problèmes fondamentaux. Parfois même, elles étaient inopérantes parce qu'elles allaient à contre-courant. Par exemple, le système de la participation aux bénéfices, qui est une mesure juste en elle-même, était à tout moment compromis par le système des prix, critiqué tout à l'heure, ainsi que par d'autres facteurs de l'intéressement. Il est apparu clairement que seul un règlement complexe pouvait avoir de l'efficacité.

Sur la base des expériences des années écoulées, et à la faveur de l'évolution de notre idéologie, nous comprenons mieux l'essentiel de la société socialiste. Il fut un temps où les marxistes pensaient que seule une gestion fermement centralisée permettait la réalisation du système économique socialiste. A l'épreuve, cette façon de voir ne s'est pas révélée juste. Il est vrai qu'au cours de ces années, certains traits de l'évolution sociale motivaient une centralisation pour ainsi dire totale. C'était l'époque de la lutte aiguë entre des classes opposées. Dans l'économie, il fallait faire face aux possibilités de sabotage. Parmi les techniciens, peu étaient sincèrement partisans du régime. Dans une telle situation, le rôle de l'organisme central qui orien-

tait et contrôlait rigoureusement l'économie était plus important. La situation a, depuis, foncièrement changé. L'économie nationale repose sur des fondements socialistes. Les techniciens sont, dans leur grande majorité, les adeptes du régime. Tout ce qui motivait une centralisation rigoureuse n'existe plus à l'heure actuelle. Persévérer dans cette voie-là serait aujourd'hui préjudiciable.

Si la centralisation excessive de la direction a pu être justifiée dans certaines circonstances, on ne peut expliquer de la même façon pourquoi on a fait passer au second plan les rapports marchandise-monnaie. Dans ce domaine, c'est sans aucun doute le manque de clairvoyance idéologique qui a été déterminant. C'est pourquoi l'idée que le rôle actif des rapports marchandise-monnaie est inséparable de l'essence même de l'édification du socialisme représente un principe fondamental de la réforme actuelle. Puisque cette idée a été définitivement adoptée à la suite de longues discussions, sa réalisation ne peut plus être retardée.

Un processus semblable à celui qui s'est déroulé en Hongrie a pu être constaté dans tous les pays socialistes. Les réformes en voie de réalisation dans plusieurs d'entre eux vont dans le même sens. Cela s'explique par les analogies de la situation. Les pays socialistes d'Europe sont arrivés presque en même temps dans une nouvelle phase de leur évolution. Dans la plupart de ces pays, les bases de la nouvelle société ont été établies et on travaille à l'édification définitive du socialisme. Les problèmes communs, issus de cette situation, nous convainquent également de la nécessité des changements.

TRAITS PRINCIPAUX DE LA RÉFORME

Du rôle des rapports marchandise-monnaie

Si les marxistes reconnaissaient et proclamaient toujours que la production marchande existe même dans les conditions du socialisme, en fait, ils ne considéraient cela que comme un phénomène apparent, formel et superficiel. La nouveauté réside donc, non pas dans la reconnaissance de l'existence de la production marchande mais, en premier lieu, dans la signification qu'on lui donne.

Aujourd'hui, on définit plus largement le champ de la production marchande. Avant, elle n'avait de valeur que pour les articles de consommation auxquels elle se limitait. La conception généralement adoptée était qu'on ne peut parler de production marchande que dans ce domaine, le seul où producteur et consommateur sont en relation directe et où la marchandise sort du champ de la propriété socialiste. Généralement, on séparait strictement ce domaine du processus de production, des achats et des ventes intervenant dans le champ de la propriété socialiste, parce qu'on posait en principe que dans les rapports entre entreprises de l'État il ne saurait être question d'achats et de ventes de marchandises.

Telles étaient les raisons idéologiques de l'interprétation erronée de la production marchande. Les faits n'ont pas prouvé la justesse de ces conceptions. On n'est pas parvenu à résoudre dans ce sens la production des entreprises industrielles, leur étroite coopération, et leurs activités sur le marché. On n'a fait que développer la bureaucratie. (Les services de planification, d'administration et les ministères ont vu croître leur importance.) Il est apparu que l'économie des pays socialistes ne saurait être comparée à *une* grande entreprise au sein de laquelle tous les processus peuvent être, d'avance et dans leurs moindres détails, exactement planifiés.

Les faits ont montré que seule l'orientation générale de la production pouvait être définie par l'organisme central. Les nombreux problèmes posés par le travail de tous les jours et que les entreprises devaient elles-mêmes résoudre subsistaient obligatoirement. Les contraintes excessives ont fait que ces dernières étaient incapables de s'adapter aux fluctuations de la demande. La coopération ne se faisait pas sans heurts, ce qui entravait la production.

La coopération entre unités économiques ne peut exister que sous forme d'accords multiples, de conventions, d'opérations de vente et d'achat, donc, sous forme de rapports marchandise-monnaie. Il s'ensuit que, pour ainsi dire *dans toutes les phases de la production*, les processus de coopération entre les entreprises socialistes sont aussi, en fait, des rapports de production marchande. La vente et l'achat de produits entre les entreprises n'est pas un acte formel; ce n'est pas une simple affaire de comptabilité. Si les conditions prescrites par les directives centrales sont données, les rapports marchands engendrent des rapports de type socialiste.

Le développement des rapports marchands oblige les producteurs, au moment de la vente, à faire la preuve de l'utilité sociale de leur travail. A l'avenir, ce ne sont pas des indices déterminés du plan que les entreprises auront à réaliser, elles devront satisfaire à la demande des acheteurs.

Il en résulte qu'avec le nouveau mécanisme, il faudra fixer des prix qui ne seront plus de simples sommes à escompter, mais qui correspondront à quelque chose de réel. Les prix doivent être l'expression de la quantité et de la qualité du travail accompli. C'est une nécessité fondamentale. De plus, il faut que ces prix assurent la continuité de la production des usines travaillant dans des conditions normales. Il faudra qu'ils couvrent les dépenses et entraînent un certain bénéfice, et qu'ils soient l'expression de l'ordre préférentiel des intérêts sociaux. Il est également souhaitable que les prix soient établis à un niveau assurant le maintien de l'équilibre entre l'offre et la demande. Il faut donc qu'ils reflètent des nécessités différentes et pas toujours concordantes.

En rapport avec cette priorité accordée à la production marchande, d'autres secteurs économiques, qui en dépendent, sont appelés naturellement à jouer un rôle plus important (par exemple : les crédits, les intérêts, les impôts, les primes et les sanctions en cas de manquement aux engagements, etc.). Si les prescriptions administratives vont de pair avec un système de direction rigide et excessivement centralisé, en revanche, du mo-

ment qu'on accorde la priorité aux conditions du marché, on doit l'accorder aussi aux moyens économiques. Dans l'ancien mécanisme, on voulait assurer par décrets, sans grands résultats d'ailleurs, le rendement des machines. Le nouveau système se propose de parvenir au même but en instituant un régime de location. L'usine devra verser une somme pour l'utilisation des machines qu'elle possède. Il sera moins aisé de s'y soustraire en invoquant des raisons « objectives », comme c'était souvent le cas quand il s'agissait de décrets. Cela contraindra les entreprises à mieux exploiter leur capacité productrice et à s'abstenir de constituer des stocks inutiles. Les entreprises seront donc matériellement intéressées à travailler d'une façon plus rationnelle.

Le marché socialiste

Du moment qu'il s'agit non pas, comme dans le passé, de faire accepter un plan par un ministère mais de vendre ce qu'on produit, le contrôle devient plus sévère et plus réel. C'est la masse des consommateurs qui, libre d'acheter ou de ne pas acheter, est juge de la qualité des articles produits et de leurs prix. Ainsi, on retire aux administrations ce qu'on confie au marché.

C'est pourquoi, dans la situation nouvelle, les rapports entre entreprises commerciales (commerce extérieur y compris) et industrielles sont appelés à se modifier. Dans le système précédent, les achats et ventes des entreprises commerciales et la production des entreprises industrielles étaient fixés par les indices du plan. Cela mettait les deux parties, mais plus particulièrement l'acheteur, dans une situation de dépendance. L'entreprise commerciale était dans l'obligation de prendre livraison des produits de l'entreprise industrielle, parce qu'elle n'en recevait pas d'autres. Mais l'entreprise productrice, elle, ne pouvait pas prendre en considération les besoins du commerce, si ceux-ci n'étaient pas conformes à son plan, car ce plan était tributaire des indices établis à l'échelon supérieur.

Un trait important du nouveau système, c'est qu'il prend en considération les besoins des deux parties. La réforme veut faire en sorte qu'on puisse refuser l'achat de produits de mauvaise qualité, qu'on puisse, d'une façon autonome, régler sa production sur les demandes du marché, autrement dit, que les entreprises puissent être simplement gérées. Cela est valable non seulement pour les produits finis, mais aussi pour les moyens de production, pour les matières premières. A l'heure actuelle, ce sont les organismes centraux qui « gèrent ». Pratiquement, cela signifie que, pour les matériaux les plus importants, un système de répartition à l'échelon supérieur détermine la nature et la quantité du matériel à attribuer aux différentes entreprises. Celles-ci ne peuvent donc pas choisir ce qu'elles voudraient et ne peuvent se procurer ce dont elles ont besoin par la voie commerciale normale. Ce système mène à un gaspillage considérable de matériel et de moyens. Le système des attributions, lui-même, comme tous les systèmes de carence, pousse les dirigeants d'une entreprise à constituer des stocks abusifs d'un matériel difficile à se procurer, cela dans la crainte que, par la

suite, l'attribution ne soit plus suffisante. C'est l'une des raisons pour lesquelles il y a, à l'échelle de l'économie nationale, des stocks superflus assez importants. Si ce matériel pouvait être, à juste prix, acheté librement, ces réserves superflues diminueraient, ce qui se produirait, en particulier, si les prix de certaines marchandises étaient approximativement le reflet des dépenses sociales nécessaires à leur fabrication. Les entreprises songeraient alors à utiliser des matériaux moins coûteux.

Étant donné que les besoins à satisfaire sont limités et que certaines entreprises productrices veulent s'assurer la plus grande part du marché possible, une compétition s'établira entre les entreprises. Cette compétition ne se limitera pas aux entreprises produisant des marchandises d'une même espèce, mais s'étendra aussi à celles qui fabriquent des produits concurrentiels (métaux non ferreux, matières plastiques, caoutchouc, bois, etc.), ce qui obligera les entreprises à développer leur technique, réduire leurs prix, en un mot, à mieux satisfaire aux besoins des acheteurs.

De nos jours, les producteurs dans le pays et les marchés à l'étranger sont, du point de vue économique, coupés les uns des autres. Le plus souvent, le producteur fait parvenir ses produits à l'entreprise de commerce extérieur. C'est cette entreprise qui lui verse le prix de la marchandise, prix du marché intérieur, sans rapport avec le prix effectif à l'exportation. La vente à l'étranger se fait tout à fait indépendamment. Les producteurs ignorent comment leurs produits sont vendus sur les marchés étrangers et, même s'ils sont au courant, ils ne sont aucunement intéressés à l'établissement des prix. C'est pourquoi le marché étranger n'influence pas la production; elle en est totalement coupée. Le nouveau mécanisme se propose de faire valoir les intérêts communs des entreprises de production et de distribution, et de faire en sorte que la vente soit une préoccupation commune à tous.

L'opération n'est possible que si les prix du marché intérieur et du marché international sont harmonisés. Le mieux est de coordonner les activités de production et de vente, principalement en donnant à certaines grandes entreprises industrielles le droit d'exporter directement. Dans un secteur où plusieurs entreprises produisent le même article (chaussures, par exemple), il est, en général, plus économique d'avoir une seule entreprise de commerce extérieur, car multiplier les maisons de vente risquerait de désorienter l'acheteur. Dans un cas semblable, il faut que les intérêts des deux parties soient évidents et il faut assurer aux producteurs un intéressement direct sur le marché étranger.

Il ne faut pas oublier qu'à l'heure actuelle, il s'agit d'un marché particulier. Les rapports entre l'offre et la demande qui se présenteront sur le marché ne seront pas le résultat de processus spontanés. Leurs traits principaux correspondront aux objectifs principaux du plan. Car la planification ne disparaît pas de l'économie nationale. L'État socialiste planifie l'évolution du marché sur la base de plans économiques et en se servant de certaines méthodes coordonnées de l'orientation de l'économie. On peut recourir à divers moyens pour mener à bien cette opération. L'État détermine et réglemente les sommes destinées aux revenus personnels, aux investis-

sements, aux crédits et aux dépenses budgétaires. Ce faisant, il détermine dans son ensemble et dans ses grandes lignes les demandes solvables qui se présentent sur le marché. En réglementant les exportations et les importations (en les favorisant ou en les freinant, en subventionnant certaines marchandises, en établissant les tarifs douaniers, etc.) il peut influencer la demande sur le marché intérieur, l'offre et, parallèlement, les rapports de prix. Dans le domaine des investissements, la direction de l'État a une importance particulièrement grande. Grâce à une réglementation rationnelle des investissements, qu'il s'agisse d'investissements de grande envergure décidés à l'échelon supérieur, de crédits ou d'investissements que les entreprises veulent réaliser par leurs propres moyens ou avec des prêts d'État, l'État peut, conformément à sa politique économique et aussi aux perspectives de l'évolution des besoins, élargir la capacité de production et, par là, influencer l'offre et la structure du commerce. C'est l'État également qui fixe le niveau des prix, même si, dans certains cas, les prix réels résultent d'une discussion entre entreprises. Dans la plupart des cas, la réglementation des prix se fait indirectement, grâce au rôle d'intermédiaire du marché. Cette formule de « réglementation des prix » présente, pour l'acheteur et pour le vendeur, plus d'avantages que le système, actuellement en vigueur, des prix directement fixés par l'État.

De plus, c'est également l'État qui décide des « règles du jeu » du marché (système de contrats, tarifs douaniers, autorisations et autres mesures administratives, etc.). Aucun pays capitaliste n'est en mesure de réaliser une telle planification dans la réglementation du marché. C'est précisément ce qui caractérise le marché réglementé de type socialiste. Nous subordonnons donc le marché socialiste planifié, mais *effectif*, à la réalisation de nos objectifs sociaux et économiques.

Autonomie des entreprises

Grâce à l'importance accrue de la production marchande et des catégories qui en dépendent, la situation, les tâches et la responsabilité des entreprises apparaissent sous un jour nouveau. Une entreprise qui répond aux besoins de la centralisation et aux instructions administratives diffère de celle qui est capable de s'adapter à une direction plus souple et d'en tirer profit. Dans de telles conditions c'est, en premier lieu, sur l'autonomie des entreprises qu'il convient de mettre l'accent. L'autonomie signifie pour les entreprises la possibilité de décider, dans une plus grande mesure qu'auparavant, de leur propre marché et de leur développement.

Lorsque tout était centralisé dans l'économie, l'autonomie des entreprises restait minime. Donner la priorité aux moyens économiques conduit nécessairement à assurer une grande autonomie aux entreprises. L'entreprise aura pour tâche de satisfaire le mieux possible la demande solvable du marché, et cela de la façon la plus rentable. C'est pourquoi il faut lui accorder le droit de décider elle-même de son plan (nature et qualité de la production) et de se procurer, comme elle l'entend, le matériel, les équipe-

ments nécessaires. Il faut faire en sorte que les entreprises puissent créer un fonds leur permettant de moderniser leur production, d'effectuer à ces fins des investissements de moindre importance et d'avoir, dans ce domaine, des activités absolument autonomes.

On ne peut accorder cette autonomie à une entreprise que si la gestion, dans son ensemble, garantit que les décisions prises en tenant compte de l'intéressement personnel et des possibilités offertes par le marché, répondront aux intérêts de l'économie nationale et de toute la société. Le nouveau mécanisme économique place les entreprises devant cette situation. Les prix, la réglementation des revenus, le système du commerce extérieur, la réglementation des investissements obligent les entreprises à prendre automatiquement des décisions assurant la priorité à ce qui peut favoriser l'économie nationale. Dans des cas concrets, l'entreprise est mieux placée que n'importe quel organisme central pour décider.

L'entreprise aura également le droit de constituer et d'utiliser des fonds, particulièrement des fonds d'investissement, de développement, des fonds pour l'attribution de primes, et des fonds sociaux. Pour les investissements, il ne peut être question, naturellement, que de placements à court terme, qui ne sont pas de nature à avoir *une influence déterminante* sur l'économie nationale. Les investissements plus importants continueront à être faits par l'État.

On sait que, tous les ans, des milliards sont investis, souvent dans des placements inutiles ou trop coûteux. A l'heure actuelle, cela ne concerne que de très loin les entreprises, car les frais d'investissement sont couverts par l'État. C'est ce qui explique que les demandes d'investissement des entreprises sont, pour ainsi dire, illimitées ou, tout au moins, bien supérieures à leurs besoins. Notre réforme vise à accorder à l'avenir aux entreprises le droit de décider de la moitié des investissements. Si on ne tient pas compte des investissements non productifs et des nouvelles réalisations, cela représente la majeure partie des investissements des entreprises en fonctionnement. Nous sommes en droit de supposer que celles-ci utiliseront ces sommes avec plus de circonspection et veilleront davantage aux dépenses, aux délais de construction et à la qualité des nouvelles réalisations.

Intéressement matériel

Accorder un plus grand rôle aux rapports marchandise-monnaie n'est pas un but en soi. C'est nécessaire parce qu'ainsi, on peut accroître l'intéressement des collectivités, des travailleurs en particulier. L'influence plus active des conditions du marché s'exprimera concrètement dans les résultats, donc, dans le rôle accru de la rentabilité, des bénéfices.

Les entreprises ne tendront à l'efficacité et à la rentabilité que si, collectivement et individuellement, les travailleurs y sont intéressés. Nous avons, jusqu'à présent, appliqué un certain système d'intéressement matériel, mais, sans référence concrète, seuls les prix et les bénéfices pouvaient servir de référence. La réforme fixe en premier lieu les principes de *l'in-*

téressement des entreprises et, dans ses grandes lignes seulement, les modalités de paiement et de primes aux travailleurs. Cela correspond pleinement à l'esprit de toute la réforme qui assure à l'entreprise la plus grande autonomie et les plus larges possibilités.

L'État exige de toutes ses entreprises un revenu net minimum que peuvent atteindre même celles qui fonctionnent dans des conditions moins avantageuses. Cette partie du revenu net correspond à l'amortissement des fonds fixes de l'usine et elle sera probablement de l'ordre de 5 % de la valeur de l'ensemble du matériel d'équipement de l'entreprise. Toutes les entreprises devront donc verser à l'État, tous les ans, les 5 % de la valeur de leur équipement de production. Une autre somme, inférieure à la précédente, mais que toutes les entreprises productrices devront verser représente l'impôt sur les appointements. Sur les salaires payés, les entreprises versent à l'État 10 % à titre de contribution aux Assurances sociales et, en outre, 15 % à l'État, à titre d'impôts. Les entreprises incapables de verser ces sommes minimes ne sont pas rentables. L'État devra décider s'il faut les liquider ou les conserver en les subventionnant au cas où, malgré leur déficit, leur production serait indispensable.

On est en droit de supposer que la plupart des entreprises feront des bénéfices plus importants. Il ne serait pas juste que l'État s'en adjuge la totalité, mais il ne serait pas juste non plus qu'il les abandonne entièrement à l'entreprise. Si on enlevait aux entreprises tous les bénéfices excédentaires, elles ne seraient plus intéressées à les accroître, à améliorer le travail. Il ne serait pas juste non plus que l'État renonce à la totalité de ces bénéfices parce qu'ils ne sont pas uniquement le fruit du bon travail de l'entreprise, mais parfois le résultat de circonstances souvent indépendantes d'elle. Ils proviennent souvent d'importants investissements effectués par l'État, investissements par lesquels celui-ci contribue à répandre de nouvelles techniques, de nouvelles méthodes technologiques (sans parler des grosses dépenses nécessaires aux travaux de recherche). Il est juste que ces importants investissements soient couverts par les bénéfices excédentaires des entreprises prospères, bénéfices qui, pour une grande part, serviront aussi à subvenir à certains frais de l'Éducation nationale, de la Santé publique, de l'Armée, des Travaux publics, de la Construction, etc.

Ce sont les salaires et les primes qui touchent le plus directement les travailleurs. Bien que la réforme n'en fixe pas les modalités dans les détails, certaines lignes directrices doivent être déterminées. L'État ne peut renoncer à fixer le salaire de certaines couches importantes ainsi que les rapports entre les salaires de certaines catégories. C'est dans ce but que l'éventail des salaires sera établi, dans certains secteurs, à l'échelon supérieur, pour éviter que de trop grandes différences n'entraînent des fluctuations dans la main-d'œuvre. Cela doit être complété par d'autres dispositions encore. Il était injuste de donner aux travailleurs d'une même catégorie, à des tourneurs par exemple, le même salaire, quelle qu'ait été la qualité du travail de l'usine qui les emploie. Il faut que les responsables de l'usine aient le droit de prélever sur les bénéfices excédentaires une certaine

part à attribuer, en primes, à certains travailleurs. Ceci est à la fois avantageux et nécessaire. Le nouveau système d'intéressement doit, en premier lieu, récompenser le meilleur travail, les initiatives, l'esprit créateur. C'est encore un des avantages d'une autonomie plus étendue.

Rôle de la direction centrale

La planification de l'économie demeurera le principe fondamental de la gestion économique. Le plan de l'avenir sera valable à plus longue échéance et ne décidera que de l'orientation générale du développement. Le plan quinquennal, par exemple, ne fixe pas les tâches des unités productrices jusque dans leurs détails. L'Office national du Plan et les organismes centraux élaboreront également à l'avenir des plans annuels, mais ces plans ne prévoiront pas les dispositions de détail dont la mise au point incombera à l'usine. Dans la situation nouvelle, les plans seront préparés dans de meilleures conditions. L'économie nationale continuera à avoir en vue les objectifs et les moyens économiques dans leur ensemble. Jusqu'à présent, le point le plus important du travail économique était l'élaboration du plan à l'échelle des entreprises. Les prix, l'intéressement, les crédits, etc., étaient des questions secondaires. Or, quoique relégués à l'arrière-plan, ces facteurs exerçaient leur influence. Le plan ne donnait, pour ainsi dire, aucune directive quant à l'application des différents moyens de direction. C'est pourquoi il leur arrivait si souvent d'être en contradiction les uns avec les autres, et particulièrement avec les instructions du plan. Un changement radical interviendra dans ce domaine. A l'avenir, le plan de l'économie nationale ne se contentera pas de prévoir les proportions à donner au développement et de grouper convenablement les moyens techniques, il indiquera également la façon dont il faudra user des autres méthodes et des moyens de gestion pour la réalisation de ces objectifs.

Dans le futur, il faudra non seulement prévoir la nature et la qualité des produits que la population consommera, mais aussi déterminer la part des biens produits sur place et celle des biens importés. Le plan devra également envisager les modifications nécessaires, dans la politique de crédits, de douanes et de prix.

Le nouveau mécanisme entend assurer l'efficacité de la direction centrale non par des voies administratives, mais, au contraire, en donnant la priorité aux moyens économiques pour orienter l'ensemble du processus. Sous certains aspects, ces méthodes représentent des contraintes plus énergiques que les directives administratives. Les entreprises sont autonomes, elles peuvent prendre leurs initiatives, mais, par exemple, elles ne pourront obtenir de crédits que si elles savent prouver à l'administration bancaire le bien-fondé de leurs projets, si elles arrivent à démontrer qu'elles disposent des capacités de production, des matières premières, des commandes, des débouchés, etc. Quels que soient leurs bénéfices commerciaux, elles sont tenues de verser des intérêts, de payer les pénalités, etc. Elles doivent aussi prendre sur elles la majeure part des risques. Elles doivent payer pour

les moyens de production qu'elles utilisent et, d'une façon générale, pour tout leur équipement, si possible, dans la mesure des dépenses sociales réelles. Dans ces conditions, elles ne peuvent compter que sur leur propre travail.

Ce n'est pas uniquement par la réglementation générale des conditions financières des activités des entreprises que l'État veut orienter le travail des entreprises et l'évolution du marché. Les organismes administratifs opéreront à l'avenir également par la voie de règlements, de directives pour la régulation des activités des entreprises. Des mesures sont appelées à protéger les consommateurs et à déterminer les rapports commerciaux existant entre les entreprises. La propriété de l'État sera défendue par des lois rigoureuses.

La plupart des entreprises industrielles constituent la propriété de l'État socialiste. Cet état de fait donne à l'État le droit de disposer de l'excédent de production, de fixer les salaires, de créer de nouvelles entreprises, de les supprimer ou de les regrouper et de nommer des responsables aux postes de direction.

L'État peut se réserver, en outre, le droit de décider en dernière instance dans certains cas concrets. Dans ces cas-là, d'une façon générale, c'est l'entreprise qui prend l'initiative, mais elle doit demander l'accord des organismes administratifs intéressés, qu'il s'agisse de permis de construction, de licence d'importation ou d'exportation, etc. Lorsqu'une usine désire modifier profondément l'organisation de sa production, elle a besoin pour cela d'importants investissements. Le droit de décision revient de façon absolue *à l'État dans tous les cas où il s'agit de procéder à des investissements importants*. C'est justement là la garantie la plus sûre pour qu'à l'avenir, les conditions du marché orientent, elles-mêmes, les activités des entreprises dans un sens correct. Il est nécessaire également de conserver à l'État le droit de prendre des mesures administratives dans le cas de circonstances imprévues, cataclysmes naturels, sécheresse, etc. Il peut être nécessaire dans ces cas-là, au moins temporairement, de réglementer le travail de façon directe, par la voie de directives administratives dans certains domaines de l'économie nationale.

Ainsi la direction centralisée de l'économie par l'État et le fonctionnement du marché forment-ils un tout. Le but est commun : réaliser dans les meilleures conditions possibles les objectifs économiques et sociaux.

Sándor LAKOS.

Bibliographie

NYERS, R. : *The Comprehensive Reform of Managing the National Economy in Hungary*, Acta Œconomica, 1966 — BOGNÁR, J. : *Overall Direction and Operation of the Economy*, The New Hungarian Quarterly, Spring 1966 — VARGA, G. : *On the Structural Development of National Economy*, Acta Œconomica, 1966 — BALÁZSY, S. : *Foreign Trade and the Reform of Economic Management*, Acta Œconomica, 1966 — FRISS, I. : *Ideas on the Improvement of National Economic Planning*, Acta Œconomica, 1967 — BOGNÁR, J. : *La Conception du commerce extérieur dans le nouveau mécanisme économique*, Acta Œconomica, 1967 — TÍMÁR, M. : *The Reform of Management in Hungarian Home Trade*, Acta Œconomica, 1967 — FENYŐ, I. : *The New System of Management in Hungarian Home Trade*, Acta Œconomica, 1967 — HARDI, R. : *The Economic Reform — As Seen by A Practising Manager*, The New Hungarian Quarterly, Spring 1967.

LES CARACTÉRISTIQUES DU COMMERCE EXTÉRIEUR HONGROIS

Le commerce extérieur joue un rôle important aussi bien dans le développement économique des divers pays que dans celui du monde entier.

Différentes statistiques démontrent que, dans la période allant de 1938 à 1963, la population du monde s'est accrue d'environ 40 %, tandis que la production industrielle du monde a augmenté environ de 200 %, c'est-à-dire qu'elle a triplé. Dans la même période de vingt-cinq ans, le chiffre d'affaires des exportations et importations du monde a été multiplié par six et demi. Le commerce extérieur est le secteur le plus dynamique de la vie économique sur le plan mondial : le volume des échanges internationaux double, en général, tous les dix ans.

Cette tendance au développement rapide caractérise aussi le commerce extérieur de la Hongrie : entre 1949 et 1965, le volume total des exportations et importations, ayant doublé tous les six ou sept ans, a été multiplié par cinq et demi, ainsi la cadence de son développement a dépassé le niveau mondial.

Dans la vie économique hongroise, le rôle et l'importance du commerce extérieur sont déterminés par l'ensemble des facteurs naturels, démographiques et économiques.

FACTEURS NATURELS

La Hongrie n'est pas très riche en ressources énergétiques et en matières premières, elle est, en Europe, un des pays le moins favorisés pour ce qui est des ressources naturelles (la quantité des ressources d'énergie au km² par habitant ne représente qu'un faible pourcentage de la moyenne européenne). La conséquence de cette situation est que le pays doit importer la majorité des matières premières de base. Par exemple, en 1938, l'industrie du pays étant encore peu développée, 73 % des importations ont été représentés par des matières premières et des matières de base. Bien que la quantité de l'énergie et des matières premières importées ne cesse d'augmenter, leur proportion dans l'importation a constamment diminué et, en 1965, n'a atteint que 55–57 % de l'importation.

Quant à l'agriculture hongroise, elle est favorisée par les conditions naturelles, de telle sorte qu'elle peut exporter régulièrement certains de ses produits.

FACTEURS DÉMOGRAPHIQUES ET ÉCONOMIQUES

Le développement économique et le commerce extérieur sont aussi influencés par le fait que la Hongrie est un pays de petite étendue et d'une forte densité de population (109 habitants au km²) qui, en Europe, n'est dépassée que par onze pays.

Le troisième facteur (le facteur économique) de la participation à la division internationale du travail est le suivant : l'industrie hongroise étant déjà relativement développée, la capacité et la production des branches industrielles dépassent les besoins et le pouvoir d'absorption du marché intérieur. Par conséquent, la Hongrie exporte une bonne partie de sa production industrielle. Dans la période du deuxième plan quinquennal, de 1961 à 1965, l'industrie hongroise a fabriqué pour la consommation et l'investissement intérieurs, sans compter la transformation des denrées alimentaires, des produits d'une valeur de 90 milliards de NF, et pour l'exportation de produits industriels, d'une valeur de 20 milliards de NF environ.

L'industrie hongroise ne peut donc exploiter pleinement ses capacités que si elle possède des possibilités convenables de vente à l'extérieur.

D'autre part, plus l'industrie d'un pays est développée, plus le volume des produits exportés et importés est important.

DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Il en résulte que le développement des forces productrices de l'économie hongroise suppose nécessairement l'élargissement constant et rapide des échanges commerciaux. Cette relation économique essentielle se manifeste dans le fait que l'augmentation du chiffre d'affaires du commerce extérieur est plus dynamique que le développement de l'industrie ou du revenu national. Entre 1949 et 1965, l'indice du revenu national s'est élevé à 280, celui de la production industrielle à 477, tandis que l'indice du développement des échanges du commerce extérieur a atteint 533. Cette tendance est tout aussi sensible dans une période plus brève : entre 1961 et 1965, le revenu national a augmenté de 25 %, la production industrielle de 47 %; les importations se sont accrues de 56 %, les exportations de 73 %. A l'augmentation de 1 % du revenu national correspond, pour cette période de cinq ans, un accroissement de 2,1 % des importations et de 2,6 % des exportations. Ce qui montre le mieux le rôle et l'importance du commerce extérieur dans l'économie hongroise, c'est que son chiffre d'affaires, comparé au revenu national, ne cesse d'augmenter (de nos jours, il dépasse la proportion de 1 à 3) et que la valeur des échanges du commerce extérieur est relativement élevée, supérieure à celle, par habitant, de plusieurs pays occidentaux plus développés que le nôtre.

LA HONGRIE ET L'EUROPE

Il est inutile de souligner, comme nous venons de le démontrer par des faits, que la Hongrie est fort intéressée par tout ce qui peut favoriser les échanges et, en général, encourager le commerce international. Sa politique commerciale est fondée sur la garantie des avantages mutuels et sur le développement du commerce par l'application de la clause de la nation la plus favorisée. Aujourd'hui, en 1967, la Hongrie entretient des relations commerciales avec 136 pays. Bien que la majorité de ses partenaires soient des pays d'autres continents, dans la répartition géographique du commerce de la Hongrie, c'est l'Europe qui détient la part prépondérante : la quote-part des pays européens dans les exportations et importations s'élève à 90 % environ.

La Hongrie a des rapports commerciaux, réglés par des accords interétatiques, bancaires et autres, avec plus de cinquante pays. En Europe, elle a signé des accords commerciaux à long terme avec l'Autriche, les États du Benelux, le Danemark, la Finlande, la France, la Grèce, le Royaume-Uni, la République Fédérale Allemande, la Norvège, l'Italie, la Suède, les pays du Conseil d'Entraide Économique (COMECON) ; ses échanges sont réglés par des accords interétatiques à court terme et bancaires avec Chypre, l'Islande, l'Espagne, la Suisse et la Turquie.

LA HONGRIE ET LES PAYS SOCIALISTES

Les tendances du commerce extérieur hongrois peuvent être caractérisées, indépendamment de la répartition géographique, par les faits suivants : la participation des pays socialistes est de 70 % environ, celle des pays non socialistes de 30 %. La participation des pays socialistes — et surtout des membres du Conseil d'Entraide Économique — s'explique logiquement par la proximité géographique, par les diverses relations de ces pays dans la division du travail et par le fait que sous ce rapport, et surtout dans l'encouragement des relations bilatérales, l'application du principe des intérêts économiques mutuels, loin d'être limitée, est favorisée par un grand nombre de facteurs : entre autres, la coordination bilatérale des plans de développement économique (plans quinquennaux), permettant le développement planifié à long terme des échanges, et la spécialisation de la production qui, s'accroissant d'année en année, entraîne une augmentation des échanges. Voici, par ordre d'importance, la part de chacun des pays socialistes dans le volume total des échanges de la Hongrie : l'Union Soviétique 34—36 %, la Tchécoslovaquie 10—11 %, la République Démocratique Allemande 9—10 %, la Pologne 6—7 %, la Roumanie 2,5—3 %, la Yougoslavie environ 2 % et la Bulgarie 1,3—1,5 %.

LA HONGRIE ET LES PAYS DE L'EUROPE DE L'OUEST

La participation au commerce extérieur hongrois des pays européens capitalistes s'élève à 23—24 %. Pour les exportations et les importations c'est, parmi les partenaires ouest-européens de la Hongrie, la République Fédérale Allemande qui vient en tête, sa participation dépassant les 5 %; en deuxième position vient le Royaume-Uni, suivi de l'Italie, de l'Autriche et de la France.

L'évolution des relations entre la Hongrie et les pays ouest-européens avait été sérieusement entravée par les mesures de discrimination économique et politique. C'est ce qui explique que l'échange des marchandises avait augmenté sur un rythme très lent. C'est un fait encourageant qu'entre 1961 et 1965, les échanges avec les pays européens capitalistes ont rattrapé la cadence de développement de notre commerce extérieur : pendant cette période, le total des importations a augmenté de 56 %, celui des exportations, de 73 %. En même temps, dans les échanges effectués avec les pays capitalistes de l'Europe, les importations se sont accrues de 63 % et les exportations, de 79 %. Cette augmentation encourageante ne se rapporte qu'à un accroissement en pourcentage; car, en chiffres absolus, les échanges entre la Hongrie et ses partenaires ouest-européens restent en deçà des possibilités.

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

Nous nous proposons, par l'exemple des relations franco-hongroises, de mettre en lumière les problèmes qui se posent dans les rapports économiques et commerciaux de la Hongrie avec les pays ouest-européens. Ce qui est frappant, c'est que la France, malgré son potentiel économique, n'a pas occupé jusqu'ici la place qui lui revient. Une des causes en est, sans doute, que, dans le passé, les économies française et hongroise n'étaient pas orientées l'une vers l'autre. Ainsi, avant la deuxième guerre mondiale, le volume des échanges avec la France était-il quatre fois moins important qu'avec l'Angleterre, cinq fois moins qu'avec l'Italie, une fois et demie de moins qu'avec la Hollande ou la Suisse. Ce n'est que dans un passé tout récent que se sont manifestés, dans nos rapports économiques avec la France, et parallèlement avec le développement des relations politiques entre les deux pays, les indices d'une intensification des échanges. La meilleure preuve en est un accord commercial à long terme (quatre ans), signé l'année dernière, ainsi qu'un accord de coopération technique et scientifique.

L'un des problèmes pratiques fondamentaux du commerce entre la Hongrie et les pays capitalistes concerne la nature des marchandises. Après la deuxième guerre mondiale, la structure de l'économie et du commerce extérieur hongrois s'est considérablement modifiée. De 1961 à 1965, 35 % des exportations étaient représentés par des machines et des produits d'équipement, 21 % par des articles industriels de consommation, 23 % par

des matières premières et des produits semi-finis et 21 % par des denrées alimentaires et des matières pour l'industrie alimentaire. Alors que nos produits industriels finis représentent 70 % des exportations en direction des pays socialistes, ils ne représentent que 22 % des exportations dans les pays ouest-européens.

La Hongrie désire une augmentation équilibrée des échanges avec tous ses partenaires. Ce n'est pas une décision gratuite; la raison en est qu'en dehors du tourisme, qui s'est considérablement développé au cours des dernières années, le pays n'a que peu de possibilités d'acquérir des devises : c'est pourquoi il ne peut payer les marchandises achetées que par la contre-valeur de ses propres produits.

Ces faits ont amené plusieurs de nos partenaires ouest-européens à étudier davantage la capacité des diverses branches de l'industrie hongroise et à favoriser les échanges par la coopération industrielle. Du point de vue des échanges franco-hongrois, on doit se féliciter que, cette année, quelques accords de coopération soient déjà entrés dans la voie des réalisations pratiques. La maison Neyrpic de Grenoble, qui tient une place éminente même à l'échelle mondiale dans la production et le développement des turbines tubulaires, et, de même, la maison d'industrie électrique Alsthom collaborent avec deux entreprises hongroises : les Établissements Ganz-Mávag et la Fabrique d'Équipements Électroniques Ganz — dans l'équipement de la seconde centrale hydroélectrique de la Tisza. Avec la société Heurtey, l'industrie hongroise a conclu un contrat pour la production en coopération de fours industriels. La Société Renault Engineering participe au développement de notre industrie des véhicules routiers, de notre production des moteurs Diesel, en fournissant des projets et des machines d'une valeur de 70 millions de NF. La Fabrique de Locomotives, de Wagons et de Machines Ganz-Mávag a amélioré sa production de locomotives Diesel par suite d'un contrat de licence conclu avec la Maison Pielstick. Autres signes du rapprochement économique : en 1967, un Centre français de Documentation scientifique et technique permanent a été ouvert à Budapest; en février, une délégation française de coopération et d'achat s'est rendue en Hongrie; entre les 14 et 21 mars, une Semaine Technique Française a été organisée à Budapest, avec la participation de plus de cent cinquante spécialistes français. Bien entendu, ce ne sont là que quelques indices des manifestations d'un processus dont le but est le resserrement des relations économiques franco-hongroises et l'élargissement des échanges.

LE COMMERCE EXTÉRIEUR ET LA RÉFORME ÉCONOMIQUE

Au début de cet article, nous avons déjà fait allusion à l'importance spécifique du commerce extérieur dans l'économie hongroise et à nos efforts accomplis pour le développer. A ce propos, on ne peut passer sous silence la réforme qui se prépare dans l'économie hongroise. (Cette question est

traitée dans un article spécial du présent numéro de *Nouvelles Études Hongroises*.) Le nouveau mécanisme de l'économie a pour but, entre autres, d'intensifier notre participation à la division internationale du travail. Dans ces pages, nous n'avons pas à traiter de la conception du nouveau système de la direction économique, nous pouvons, tout au plus, relever certaines incidences de cette réforme sur le développement du commerce extérieur. En 1968, un nouveau système des prix de production sera introduit; il devra être un fidèle reflet des besoins du marché et, particulièrement, du marché extérieur. A la faveur de cette extension du rôle du marché, nous espérons que notre industrie satisfera les besoins de celui-ci avec une plus grande souplesse et une production plus rentable, ce qui revient à dire que notre capacité d'exportation s'accroîtra. L'organisation du commerce extérieur sera modifiée également en ce sens : sans parler des entreprises de commerce extérieur spécialisées dans les importations et exportations, un plus grand rôle sera accordé aux entreprises productrices et utilisatrices. Ainsi que la totalité de l'économie hongroise, notre commerce extérieur sera dirigé par des stimulants économiques, tout en maintenant les principes de base de la planification.

LA CHAMBRE DE COMMERCE

Avant la guerre et jusqu'en 1947, la Hongrie était divisée en huit régions avec, pour chacune d'elles, une chambre de commerce et d'industrie. En 1948, a été constituée la Chambre de Commerce de Hongrie dont la compétence s'étend à tout le pays et qui s'occupe activement à maintenir et à développer les rapports commerciaux avec l'étranger.

La Chambre de Commerce tient les intéressés du marché hongrois au courant des possibilités d'affaires, des prescriptions de douane; elle accueille les hommes d'affaires et les délégations étrangères et initie les nouveaux venus à la vie économique hongroise. Pour intensifier les relations de commerce extérieur, la Chambre de Commerce de Hongrie a formé des sections britannique, néerlandaise, suédoise, française, égyptienne et un Comité de liaison avec l'Autriche, qui, en coopération avec les sections hongroises des organisations partenaires, contribuent au développement du commerce bilatéral. En France, la section hongroise remplit ses fonctions dans le cadre du Comité France-Europe de l'Est et sous les auspices du Centre national du commerce extérieur.

A la Chambre de Commerce de Hongrie sont attachées la Cour d'Arbitrage, l'Association des Dispatcheurs-Surveilleurs et la Chambre d'Expertise. Elle a aussi pour fonction de réunir et d'enregistrer les lois, prescriptions et usages, hongrois et étrangers, relatifs au commerce extérieur et aux douanes, d'établir des certificats d'origine et autres documents, et de coordonner les activités de publicité. La Chambre édite régulièrement plusieurs publications en langues hongroise et étrangères et elle fournit à la presse étrangère des articles sur les possibilités du commerce extérieur de la Hongrie.

Dans le nouveau mécanisme économique, le rôle de la Chambre de Commerce de Hongrie sera considérablement accru. Ses fonctions seront doubles aussi à l'avenir : d'une part, elle entretiendra des relations avec les marchés extérieurs, d'autre part, elle servira de lien entre les producteurs et consommateurs. Jusqu'à présent, les membres de la Chambre se recrutaient uniquement parmi les entreprises ayant une activité de commerce extérieur — entreprises de commerce extérieur spécialisées et quelques usines productrices investies du droit d'exportation. A l'avenir, toute entreprise hongroise et organisation économique sera admise comme membre volontaire de la Chambre. Cette disposition est en rapport étroit avec le nouveau système de gestion économique qui va intéresser un plus grand nombre d'entreprises au commerce extérieur.

Dans ces conditions, les usines productrices auront aussi besoin d'être mieux informées dans les questions du commerce extérieur. En qualité de membres de la Chambre, elles seront informées, elles participeront aux activités des différentes sections et veilleront à ce que leurs intérêts soient sauvegardés.

Puisque la réforme économique vise essentiellement à accroître l'indépendance des entreprises et à limiter dans la mesure du possible l'intervention des organismes d'État, la Chambre de Commerce de Hongrie, en qualité d'organisation travaillant dans l'intérêt des sociétés en rapport avec le commerce extérieur, est prête à jouer un rôle d'information et de coordination, sur une base sociale de plus en plus élargie. Par les suggestions élaborées par ses comités, elle informera les sociétés membres et les autorités afin que les décisions prises soient harmonisées.

Ödön KALLÓS.

Bibliographie

On trouve des informations sur le commerce extérieur hongrois dans les périodiques suivants : *Exportateur hongrois* (*Hungarian Exporter, Ungarisches Exportblatt*), revue mensuelle du commerce extérieur hongrois, rédigée en anglais; paraît, en outre, deux fois par mois dans une autre langue, en tout, en treize langues — *Commerce extérieur hongrois* (*Hungarian Foreign Trade, Ungarischer Außenhandel*), revue trimestrielle rédigée en anglais et, de temps en temps, en français, allemand, espagnol et russe — *Hungarian Heavy Industries*, revue technique trimestrielle, en anglais — HUNGAROPRESS *Economic Informations* (*Informations économiques, Wirtschaftsinformationen, Informazione Economiche*), bulletin bimensuel, paraît en anglais, français, allemand, russe et italien.

Sciences sociales

RECHERCHES FINNO-OUGRIENNES EN HONGRIE

Le hongrois appartient à la famille des langues finno-ougriennes (autrement dites : ouraliennes). Donc, contrairement aux langues indo-européennes qui dominent en Europe, il s'apparente au finnois et au lapon, parlés en Fennoscandie, ainsi qu'à la langue estonienne des territoires baltiques. Les membres moins connus de la famille finno-ougrienne sont encore une douzaine de langues plus ou moins importantes, parlées dans la région limitée par le golfe de Finlande, le Biélo Ozero (le lac Blanc) et le lac Oniéga: carélien, vepse, voth, etc., puis au nord-est de la partie européenne de Sibérie nord-occidentale (vogoul, ostiak et les quatre langues samoyèdes : nénetz, énetz, nganasan, soelkoup).

LA HONGRIE, BERCEAU DE LA LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE

Parmi les langues que nous venons d'énumérer, c'est le hongrois (puis le finnois) qui est parlé par le plus grand nombre de sujets; il est donc naturel que la linguistique finno-ougrienne ait commencé à se former en Hongrie (et parallèlement en Finlande), comme science linguistique autonome. L'âge d'or de la finno-ougristique hongroise remonte aux années 1860–1910, époque à laquelle les linguistes hongrois tentèrent avec succès de poser les bases de la linguistique finno-ougrienne et d'en élaborer les méthodes. Cependant, la politique scientifique de l'entre-deux-guerres réduisit fortement les possibilités de cette branche linguistique : en une trentaine d'années, on ne publia que deux ou trois livres de linguistique finno-ougrienne de quelque importance et un nombre assez modeste de thèses de doctorat. Les résultats des recherches de linguistique finno-ougrienne furent relégués dans les colonnes des cahiers de revues paraissant assez irrégulièrement et en proie à des soucis matériels de tout ordre. Il est caractéristique des publications intermittentes de cette époque que, de 1915 à 1945, le plus considéré et le plus ancien des périodiques de linguistique finno-ougrienne, *Nyelvtudományi Közlemények* (Bulletin de Linguistique), fondé en 1862 ne fît paraître que huit cahiers annuels au lieu de trente. Cependant, ce n'étaient pas les linguistes de talent qui manquaient : c'est ce que prouvent les liasses de manuscrits dont la publication ne put être réalisée qu'après la deuxième guerre mondiale.

RENAISSANCE DE LA LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE

L'année de la libération de notre pays clôt cette période de décadence de la finno-ougristique et marque le début d'une période de travail intense, qui devait offrir aux linguistes des perspectives nouvelles et la possibilité de mener à bien des projets qui, auparavant, paraissaient irréalisables. Évidemment, la linguistique ne pouvait se remettre, d'un jour à l'autre, de la torpeur de la guerre et des décennies antérieures. La reconstruction du pays, la stabilisation politique et économique et, dans une mesure non négligeable, la réorganisation, en 1950, de l'Académie des sciences de Hongrie conditionnent la renaissance de la linguistique finno-ougrienne et son développement qui ne cesse de prendre de l'ampleur.

Sur le plan de l'organisation, nous pouvons enregistrer comme un progrès important le fait que plusieurs centres de recherche matériellement bien équipés aient été créés après la Libération, alors qu'auparavant ce cadre d'organisation de notre spécialité se limitait à la seule chaire de linguistique finno-ougrienne de l'université de Budapest (et à la rédaction du *Bulletin de Linguistique*). Dans le réseau d'instituts de recherche de l'Académie des sciences, l'un des premiers fondés fut l'institut de Linguistique (1950), où un département spécial — le département finno-ougrien — s'occupe des études ouraliennes. Par ailleurs, les futurs spécialistes de finno-ougristique sont désormais formés non plus par une seule université, mais par trois, dont deux de province (Debrecen et Szeged), qui ont également été dotées, chacune, d'une chaire de finno-ougrien. (Pendant un certain temps, il y eut, à Budapest, deux chaires de finno-ougrien qui fonctionnaient parallèlement, mais qui fusionnèrent après la mort de l'académicien Ö. Beke.) Quant aux articles et communications relatifs aux recherches finno-ougriennes, ils paraissent non plus uniquement dans le *Bulletin de Linguistique*, mais aussi dans la revue en langue étrangère de l'Académie, les *Acta linguistica* (et, occasionnellement, dans d'autres revues, en partie, récemment fondées). La parution des périodiques s'est, elle aussi, régularisée et chaque année on y publie des textes de trente à quarante feuilles d'imprimerie.

BILAN DU PASSÉ ET TRAVAUX EN COURS

Si l'on en vient au travail accompli et aux résultats les plus importants, il faut dire d'abord que l'édition de livres de linguistique finno-ougrienne des années cinquante a amorti, en premier lieu, les dettes qu'avait contractées l'époque précédente. Dans ce domaine, cette décennie se caractérise par la publication de travaux qui vont dans la même voie : à la fin du siècle dernier et au début de notre siècle, la linguistique finno-ougrienne considérait que l'essentiel de sa tâche était le recensement lexicographique, le dépouillement de textes des langues parentes et la publication de ces matériaux. Conformément à la conception positiviste qui régnait à l'époque

dans la linguistique, de nombreux et remarquables savants hongrois avaient participé à ce travail. Cependant, les précieux matériaux qu'ils avaient rassemblés étaient restés, en grande partie, inédits, et c'est leur publication qui figura en première place au programme des études finno-ougriennes d'après la Libération. C'est ainsi que parurent, aux Éditions de l'Académie (Akadémiai Kiadó), les quatre volumes de textes tchérémisses de Ö. Beke, le grand dictionnaire et les textes dialectaux zyriènes de D. Fokos-Fuchs, et que fut poursuivie et terminée la publication du legs ostiak d'A. Reguly et de J. Pápay, et vogoul de B. Munkácsi, pour ne citer que les plus importants. Les monographies d'une certaine étendue, les manuels et instruments de travail, de même que d'autres ouvrages de synthèse ne commencèrent à paraître qu'au cours de la deuxième décennie de l'après-guerre.

La fondation de l'institut de Linguistique permit d'entreprendre un travail planifié et collectif, impossible auparavant, faute de spécialistes et de ressources matérielles. Le grand dictionnaire étymologique intitulé *A magyar szókészlet finn-ugor elemei* (Éléments finno-ougriens du lexique hongrois) a pour but de faciliter les recherches des linguistes hongrois apparentés dans le labyrinthe des ouvrages étymologiques finno-ougriens. Ce travail, entrepris avec une grande ferveur, a surmonté de nombreuses difficultés et doit être bientôt terminé. Le premier volume est déjà sous presse. Les spécialistes finno-ougriens de l'Institut accomplissent aussi, naturellement, un travail individuel non négligeable. La chaire de finno-ougrien de l'université de Budapest travaille depuis déjà assez longtemps à la rédaction d'un dictionnaire ostiak et elle a réédité sous forme de cours polycopiés certains ouvrages parus anciennement. L'aspect particulier de cette chaire est sans doute dû, avant tout, à ses études tchérémisses d'un haut niveau, bien qu'elle soit à même, rien que par le nombre élevé des enseignants, d'effectuer des recherches relatives à toutes les autres langues apparentées. La chaire de linguistique finno-ougrienne de Debrecen travaille à la publication d'un grand dictionnaire dialectal vogoul. Elle a fait paraître surtout des manuels et des monographies ob-ougriens et permiens. De son côté, la chaire de linguistique hongroise de Debrecen a publié quatre manuels finnois qui se faisaient attendre depuis longtemps (grammaire, manuel de finnois, livre de lecture, dictionnaire finnois-hongrois). Au programme de la chaire de linguistique finno-ougrienne de Szeged, figurent, d'une part l'élaboration de travaux de synthèse modernes (c'est à cette chaire qu'est due la première synthèse hongroise totalisant les résultats et les méthodes de la linguistique finno-ougrienne), d'autre part, les recherches relatives aux langues samoyèdes dans lesquelles cette chaire s'est spécialisée. Ce sont également ses membres qui ont pris l'initiative de la rédaction des volumes d'une collection intitulée *Az urali nyelvtudomány kézikönyve* (Manuel de linguistique ouralienne); ce projet serait réalisé avec la collaboration de l'institut de Linguistique de l'Académie.

Les recherches de linguistique finno-ougrienne s'effectuent donc d'une manière décentralisée, mais conformément à une coordination spontanée due aux différences de spécialisations des centres de recherche.

Ceci dit, si nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble de cette branche scientifique, indépendamment des diverses institutions, nous pourrons constater, en premier lieu, que le nombre des chercheurs a augmenté dans une proportion importante. L'un des avantages en est que l'importance presque exclusivement accordée dans l'entre-deux-guerres aux langues ob-ougriennes (langues vogoules et ostiaques des bords de l'Ob, apparentées le plus étroitement au hongrois) a tout naturellement diminué. Ainsi disposons-nous désormais de linguistes spécialement formés dans l'étude de telle ou telle langue parente, mais pourvus, en même temps, d'une connaissance générale du finno-ougrien. En ce sens, il est particulièrement réjouissant d'observer, outre l'épanouissement des recherches zyriéno-votiaques et tchérémisses, l'essor vigoureux de la philologie samoyède (qui n'avait, pour ainsi dire, aucune tradition dans notre pays).

DIVERSITÉ DES SUJETS ÉTUDIÉS ET RENOUVELLEMENT DES MÉTHODES

Le nombre des langues étudiées a augmenté, mais les sujets de recherche présentent, eux aussi, une variété plus grande. Pour s'en rendre compte, il faut prendre en considération non seulement les livres publiés, mais aussi les études parues dans les périodiques. En élargissant ainsi le champ de notre analyse, nous découvrons que nos linguistes finno-ougriens ont déployé leur activité dans tous les domaines de la linguistique comparée et historique; c'est surtout l'étymologie qui domine dans leurs études, mais les questions de phonétique, de morphologie et de syntaxe historiques, et d'autres encore, y sont également traitées selon leur importance. Il ressort toutefois que les études descriptives-synchroniques, qui jouent un rôle si important dans la linguistique moderne, et les méthodes de recherche qui réunissent en un ensemble dynamique les points de vue descriptif et historique n'ont commencé à se répandre en Hongrie qu'au cours des dernières années. A ce propos, il serait bon d'évoquer les critiques formulées ces dernières années par les linguistes finno-ougriens pour mettre en cause leurs travaux antérieurs. Ces reproches visent en particulier les articles des ouraliens hongrois qui ne reflètent pas, comme il le faudrait, les méthodes et les principes des tendances linguistiques récentes. En outre, les critiques font grief à nos linguistes de fonder souvent leur méthode sur des traditions désuètes. Ces critiques, valables dans une certaine mesure pour toute la linguistique finno-ougrienne du continent, sont en rapport avec les tendances réformatrices qui révolutionnent toute la linguistique contemporaine. Tout porte à croire, s'il est permis de tirer des conclusions générales à partir de quelques indices, que le renouvellement des méthodes, des théories générales et des thèmes en matière de linguistique finno-ougrienne a commencé, même si les critiques émises par les linguistes n'ont pas paru convaincre certains de nos collègues. Nous sommes donc témoins d'un processus sain : à côté des méthodes et des sujets traditionnels, l'analyse linguistique for-

melle, la description structuraliste de la langue, la typologie, la linguistique mathématique, etc., ont acquis droit de cité dans la linguistique ouralienne. Dans cette voie, les recherches finno-ougriennes deviendront non seulement plus variées, plus riches, mais elles atteindront aussi un niveau plus élevé.

L'ESPRIT DE POLÉMIQUE

Pour revenir à notre sujet initial, nous soulignerons d'abord que la linguistique finno-ougrienne de notre époque se caractérise par une sorte de disposition à la controverse. Nous avons déjà mentionné plus haut une discussion sur les tendances de notre évolution linguistique future. Parmi les autres sujets de polémique les plus notoires des deux dernières décennies, citons la formation des catégories de mots, l'origine des désinences casuelles, le problème du génitif ouralien, de l'alternance des degrés et celui du vocalisme ouralien et ancien hongrois, ainsi que la polémique de la préhistoire finno-ougrienne sur les habitats primitifs des ancêtres des peuples finno-ougriens, polémique qui dure encore et se révèle riche en péripéties. Cette dernière prouve, d'ailleurs, le caractère évolué des recherches dites ethno-linguistiques. Nos publications dans ce domaine sont bien connues; leur originalité s'explique par la complexité de la méthode qui, en dehors des procédés linguistiques, utilise aussi, pour résoudre les problèmes, les résultats obtenus dans l'archéologie, l'ethnologie, l'anthropologie, la bio-géographie (et récemment, dans le cadre de cette dernière, la palynologie, c'est-à-dire l'analyse du pollen). C'est ainsi que, dans la polémique sur la préhistoire, les représentants des diverses sciences énumérées sont presque tous intervenus.

LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE, SCIENCE INTERNATIONALE

L'ouralistique est une science internationale. De nos jours, elle n'est plus l'apanage exclusif des pays dont la population parle une langue finno-ougrienne, mais, surtout au cours des vingt dernières années, elle a pris racine en France, dans l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest, en Pologne, en Hollande, en Italie, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et même au Japon. C'est pourquoi les linguistes finno-ougriens tâchent de créer et d'entretenir de bonnes relations avec les spécialistes des pays énumérés, de même qu'avec leurs collègues finlandais, scandinaves, soviétiques, yougoslaves, tchèques et roumains. L'un des moyens de resserrer les liens internationaux est de publier régulièrement les travaux des spécialistes hongrois dans des revues et des collections étrangères, tout comme les revues hongroises font paraître, elles aussi, les articles de nos collègues étrangers. Une autre forme de la collaboration est constituée par les rencontres occasionnelles ou organisées, donc par les voyages d'études et, avant tout, par les congrès internationaux finno-ougriens ayant lieu tous les cinq ans. Le

premier congrès international de Finno-Ougrien fut organisé à Budapest par l'Académie des sciences de Hongrie, sur l'initiative de l'académicien G. Ortutay. En dehors des Hongrois, quatre-vingt-seize représentants de dix pays participèrent aux sessions. Du reste, ce congrès avait eu une sorte de répétition générale : la conférence de Finno-Ougrien, organisée à Budapest en 1955. La maturité de la linguistique finno-ougrienne en Hongrie, son autorité internationale furent prouvées, et peut-être accrues, par le premier congrès international de Finno-Ougrien. Cette rencontre fut suivie, en 1955, par le IIe Congrès International, à Helsinki, où se réunirent, en dehors des participants finlandais, deux cents cinquante représentants de dix-neuf pays — dont soixante-treize linguistes hongrois. La participation hongroise à ce congrès fut un succès pour nos spécialistes de finno-ougrien, succès qu'ils partagèrent avec leurs collègues archéologues, anthropologues, ethnologues, historiens littéraires et autres spécialistes de sciences apparentées s'intéressant au finno-ougrien.

Cette brève revue s'est bornée à présenter au lecteur les traits caractéristiques et les lignes principales de l'évolution de la linguistique finno-ougrienne hongroise. Nous n'avons pu entrer dans les détails. Ce serait, du reste, peut-être superflu, puisque le lecteur français s'intéressant à la question peut suivre les résultats de cette branche scientifique hongroise dans les pages du *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, où l'excellent connaisseur et ami de notre pays, de notre langue, de notre famille de langues, le professeur Aurélien Sauvageot rend compte régulièrement des ouvrages, des études et des articles publiés par les chercheurs hongrois. Cette attention systématique accordée à notre travail nous honore en même temps qu'elle nous sert.

Péter Hajdú.

Bibliographie

MANUELS, MONOGRAPHIES

Czeglédy, K.—Hajdú, P. : *A magyar őstörténet kérdései* (Questions de la préhistoire hongroise), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1955 — Diószegi, V. : *Glaubenswelt und Folklore der sibirischen Völker*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963 — Fokos-Fuchs, D. R. : *Rolle der Syntax in der Frage nach Sprachverwandtschaft*, Wiesbaden, Harasowitz, 1962 — Gulya, I. : *Eastern Ostyak Chrestomathy*, Bloomington — The Hague, Indiana University Publ., 1966 — Hajdú, P. : *Finnugor népek és nyelvek* (Populations et langues finno-ougriennes), Budapest, Gondolat, 1962 — Hajdú, P. : *The Samoyed Peoples and Languages*, Bloomington — The Hague, Indiana University Publ., 1963 — Hajdú, P. : *Bevezetés az urali nyelvtudományba* (Introduction à la linguistique ouralienne), Budapest, Tankönyvkiadó, 1966 — Kálmán, B. : *Vogul Chrestomathy*, Bloomington — The Hague, Indiana University Publ., 1965 — Kálmán, B. : *Die russischen Lehnwörter im Wogulischen*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1961 — László, G. : *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai. A finnugor őstörténet régészeti emlékei a Szovjetföldön* (les Premières Étapes de notre préhistoire. Monuments archéologiques de la préhistoire finno-ougrienne en Union Soviétique), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1961 — Ortutay, G. (ed.) : *Congressus Internationalis Fenno-Ugristarum Budapestini habitus*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963 — Rédei, K. : *Die Postpositionen im Syrjänischen unter Berücksichtigung des Wotjakischen*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1962 — Vértes, E. : *Die ostjakischen Pronomina*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

PUBLICATIONS DE TEXTES

BEKE, Ö. : *Volksdichtung und Gebräuche der Tscheremissen*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1951 — BEKE, Ö. : *Tscheremissische Texte I.*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1957 — BEKE, Ö. : *Tscheremissische Texte III.*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1961 — BEKE, Ö. : *Tscheremissische Texte IV.*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1961 — FOKOS-FUCHS, D. R. : *Volksdichtung der Komi (Syrjänen)*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1951 — JUHÁSZ, J.—ERDÉLYI, I. : *Moksa-mordvin szójegyzék* (Vocabulaire mokse-mordve), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1961 — MUNKÁCSI, B. —KÁLMÁN, B. : *Manysi (vogul) népköltési gyűjtemény* (Recueil de poésies populaires manz [vogoules]) III/2, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1952 — MUNKÁCSI, B.—KÁLMÁN, B. : *Manysi (vogul) népköltési gyűjtemény* (Recueil de poésies populaires manz [vogoules]) IV/2, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963 — MUNKÁCSI, B.—FOKOS-FUCHS, D. R. : *Volksbräuche und Volksdichtung der Wotjaken*, Helsinki, Société Finno-Ougrienne, 1952 — REGULY, A.— PÁPAY, J.—ZSIRAI, M. : *Osztják (chanti) hősénekek* (Épopées ostiaques) III/1 et III/2, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963 et 1965.

ÉTUDES

HAJDÚ, P. : *К этногенезу венгерского народа*, ALH 2 (1953), pp. 247-316 — HAJDÚ, P. : *Über die alten Siedlungsräume der uralischen Sprachfamilie*, ALH 14 (1964), pp. 47-83 — HAJDÚ, P. : *Zur Frage des Stufenwechsels in den samojedischen Sprachen*, UAJB 34 (1962), pp. 41-54 — HAJDÚ, P. : *Uralic Linguistics Today*, NéprNyt 9 (1965), pp. 15–21 — KÁLMÁN, B. : *Русские заимствования из об-угорских языков*, ALH 1 (1952), pp. 249–272; KÁLMÁN, B. : *L'Histoire des voyelles finales des langues finno-ougriennes*, ALH 8 (1958), pp. 99–104 — KÁLMÁN, B. : *Über die Rolle der Füllworte und Füllsilben in den wogulischen Liedern*, MSFOU 125 (1962), pp. 177–193 — KOROMPAY, B. : *Die finnisch-ugrische Ethnologie*, ALH 10 (1960), pp. 131–180, (Bibliographie sélectée) – LAKÓ, G. : *Emploi du prosécutif et du transitif dans les langues permiennes; l'origine de leurs désinences casuelles*, ALH 1 (1951–1952), pp. 75–118 et 347–371 — LAKÓ, G. : *Present Situation and Future Tasks of Finno-Ugric Linguistics in Hungary*, ALH 9 (1959), pp. 7–33 — N. SEBESTYÉN, I. : *Zur Frage des alten Wohngebietes der uralischen Völker*, ALH 1 (1952), pp. 273–346 — N. SEBESTYÉN, I. : *Die possessiven Fügungen im Samojedischen und das Problem des uralischen Genitivs*, ALH 7 (1957–1958), pp. 47–71 et 273–340 — N. SEBESTYÉN, I. : *Attributive Konstruktionen im Samojedischen*, ALH 9 (1959), pp. 35–115 — VÉRTES, E. : *Beiträge zur Frage des finnisch-ungarischen bezeichneten Akkusativobjekts*, ALH 10 (1960), pp. 181–194.

ABRÉVIATIONS

ALH = Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae, Budapest; MSFOU = Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, Helsinki; NéprNyt = Néprajz és Nyelvtudomány (Acta Universitatis Szegediensis, Sectio Ethnographica et Linguistica), Szeged; UAJb = Ural-Altaische Jahrbücher, Wiesbaden.

LES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES EN HONGRIE (DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'EN 896 DE NOTRE ERE[1])

La condition fondamentale de la reprise des travaux par les archéologues hongrois fut, dès la fin de la deuxième guerre mondiale, la réorganisation du travail. Il fallait alors reconstruire les musées détruits pendant la guerre, réorganiser leurs dépôts et réparer les pertes. En 1949, une nouvelle législation des musées fut votée : elle instituait le statut des fouilles archéologiques et la protection des monuments. La même année, la section archéologique de l'Académie des sciences fut organisée, à charge pour elle de dresser, pour toute la Hongrie, un programme de recherches. Il s'agissait, tout d'abord, de classer, sur l'ensemble du territoire hongrois, les trouvailles archéologiques révélées par les nouveaux chantiers de construction et l'agriculture plus intensive. Il fallait également réorganiser le recrutement universitaire. C'est à cette époque que la publication des revues et des livres d'archéologie reprit son rythme normal. Grâce à certaines garanties fondamentales, l'activité des archéologues put être relancée vers 1949. Les limites imposées à cet article ne permettent pas d'énumérer toutes les fouilles et toutes les recherches des vingt dernières années; aussi nous contenterons-nous de mettre en relief les faits saillants, en signalant les fouilles essentielles de chaque époque et les recherches de grande envergure.

FOUILLES CONCERNANT LE PALÉOLITHIQUE

L'homme fit son apparition dans notre pays à l'époque paléolithique. On se mit à chercher ses vestiges dans les cavernes des chaînes de montagne d'altitude moyenne qui couvrent le nord et l'ouest du pays, et dans les régions proches du Danube.

Parmi les recherches effectuées dans les montagnes, mentionnons les fouilles accomplies dans la caverne de l'Istállóskő, au Nord de la Hongrie, dans les montagnes du Bükk, par László Vértes (Musée National de Hongrie). Le résultat principal en a été la découverte d'un foyer de l'homme de la préhistoire, remontant à environ 30 000 années (aurignacien).

En 1954, Gyula Mészáros (directeur du Musée de Szekszárd) et László Vértes ont trouvé, dans le village de Lovas, proche du lac Balaton, des outils de mineur en os d'animaux que l'homme préhistorique utilisait pour l'extraction de l'argile rouge nécessaire à la fabrication de la peinture. Ces objets (plus de mille outils) remontent à 30 000–40 000 ans.

En 1957, Miklós Gábori (directeur d'une section du Musée d'Histoire

1 La suite de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

de Budapest) entreprit, à Ságvár, non loin du Balaton, la mise au jour d'une colonie appartenant à la culture « gravetti ». Les fosses d'habitation renfermaient des pioches en bois de renne, des lames de couteau en pierre, des pointes de flèche, etc. Ces objets sont âgés de 25 000 ans environ.

LES FOUILLES DE VÉRTESSZŐLŐS

La trouvaille la plus impressionnante dans le domaine paléolithique fut révélée au cours des fouilles entreprises dès 1963 à Vértesszőlős. Le directeur de ces fouilles, László VÉRTES, découvrit, en 1965, en sus d'une multitude d'outils et d'instruments précieux, un fragment de crâne de l'*Homo erectus*. C'est ici que furent retrouvés, pour la première fois en Europe, les restes de l'Anthropoïde âgé d'un demi-million d'années, avec ses outils et des vestiges de son foyer et de son habitat. Cette découverte, que l'on peut considérer comme l'une des plus importantes même à l'échelle mondiale, éclaire d'une lumière nouvelle les périodes initiales de la formation du genre humain, son train de vie, ses conditions d'alimentation et même ses cultes. Les restes d'os rendent possible l'étude anthropologique et anatomique du corps humain. Le site, avec les stratifications qui sont autant de preuves, sera présenté au public dans un bâtiment construit sur l'emplacement des fouilles.

László VÉRTES a publié les résultats des recherches effectuées à Tata, ville toute proche de Vértesszőlős, dans sa monographie parue en 1964 : *Tata, eine mittelpaläolithische Travertin-Siedlung in Ungarn.*

Il a publié également un ouvrage de synthèse se rapportant aux époques paléolithique et mésolithique : *Az őskőkor és az átmeneti kőkor emlékei Magyarországon* (les Vestiges du paléolithique et du mésolithique en Hongrie), Budapest, 1965. Nous ne saurions omettre les brillants résultats obtenus par József CSALOG (directeur du Musée de Szentes) qui a découvert de nouveaux aspects de néolithique tardif. Les fouilles qu'il a entreprises à Szentes-Tűzköves, dans la partie méridionale de la Hongrie, ont mis au jour un grand nombre d'idoles anthropomorphes.

Les recherches d'Ida KUTZIÁN (Section d'Archéologie de l'Académie des sciences de Hongrie) ont été également capitales pour la connaissance de l'âge du cuivre en Hongrie. Au cours de ses recherches, elle a dégagé un cimetière de cent cinquante-cinq tombes aux environs de Tiszapolgár, village situé dans la partie orientale de la Hongrie. Elle a exposé les résultats de ses recherches dans une monographie : *The Copper-age Cemetery of Tiszapolgár-Basatanya*, Budapest, 1963.

Les travaux de mise au jour d'un cimetière appartenant à la culture de Baden (en Hongrie, culture de Pécel), découvert dans une sablière de Budakalász, non loin de Budapest, ont été menés, de 1952 à 1965, par Sándor SOPRONI, du Musée National de Hongrie. La découverte la plus spectaculaire, dans ce cimetière composé de quatre cent trente-neuf tombes, a été un pot d'argile en forme de charrette à quatre roues avec timon. Le cimetière d'Alsónémedi (à proximité de Budapest) relève de la même cul-

ture (fouilles dirigées par József KOREK). La tombe la plus intéressante contenait les squelettes d'un couple couché et de deux squelettes de bœuf.

En 1958, on a trouvé, au cours de travaux dans un cimetière du village de Center (Hongrie septentrionale), trois urnes de forme humaine dans une tombe. Ces urnes provenant d'un enterrement, qui a eu lieu vraisemblablement vers 2150–1900 avant notre ère, sont uniques dans nos régions et ne sont pas sans analogie avec celles de Troie. Le cimetière a été dégagé par Nándor KALICZ (Section d'Archéologie de l'Académie des sciences de Hongrie) qui en a publié la description et l'analyse dans son ouvrage : *Die Péceler (Badener) Kultur und Anatolien*, Budapest, 1963.

Le professeur János BANNER a publié, en 1956, un ouvrage de synthèse sur l'extension de la culture de Pécel (Baden) en Hongrie, sous le titre : *Die Péceler Kultur*, Budapest, 1956.

L'AGE DU BRONZE

Les recherches sur l'âge du bronze ont visé la mise au jour d'habitations fortifiées, comme celles de Lovasberény (sous la direction d'Éva PETRES, Székesfehérvár); le dégagement complet de deux villages de Transdanubie, Nagyárpád et Szebény (fouilles dirigées par Gábor BÁNDI, Pécs); la découverte de deux grands cimetières, l'un en Transdanubie, dans les environs de Dunaújváros (plus de mille tombes), l'autre sur le territoire du village de Tápé dans le Sud de la Hongrie (six cent quatre-vingts tombes, fouilles dirigées par Ottó TROGMAYER, Szeged).

L'une des plus grandes entreprises archéologiques de ces dernières années a porté sur un terrain situé aux environs de Szolnok (Hongrie centrale), sur lequel devait être construite une centrale hydroélectrique (travaux dirigés par József KOREK, directeur-adjoint du Musée National de Hongrie). Pour la première fois en Hongrie, on a entrepris des fouilles à grande échelle (60 km Nord-Sud, 12 km Est-Ouest); les résultats fourniront certainement un tableau satisfaisant des habitations de ce territoire homogène, depuis les temps paléolithiques jusqu'au Bas Moyen Age. Quatre sites de cette gigantesque entreprise sont particulièrement dignes d'attention : à Kisköre, on a terminé le dégagement d'une habitation et d'un cimetière datant de l'époque néolithique tardive; c'est là qu'on a également découvert un grand cimetière avar (VII^e–VIII^e siècle); à Tiszafüred, sont apparues plusieurs centaines de tombes de l'âge du bronze, tandis qu'à Tiszaörvény, on a retrouvé les parties d'une habitation et d'un cimetière datant du X^e–XI^e siècle.

Une autre fouille de dimensions analogues a été entreprise à la suite des travaux de construction d'une centrale hydroélectrique dans la partie septentrionale de la Hongrie. Nándor FETTICH (Section d'Archéologie de l'Académie des sciences de Hongrie) a découvert à Pilismarót-Basaharc dans un cimetière de l'époque celtique plusieurs *tombes de cendre*, renfermant des urnes cinéraires ou des squelettes et quantité de bijoux en bronze et en argent.

L'ANTIQUITÉ ROMAINE EN HONGRIE

Les recherches sur la période romaine impériale ont été, au cours des deux dernières décennies, poussées dans deux directions principales : d'une part, l'étude et le dégagement des frontières (*limes*) de la province romaine de Pannonie, d'autre part, l'analyse des problèmes posés par les villes fortifiées à l'intérieur de cette province.

Sur la ligne du *limes* danubien on a fouillé, pendant plusieurs années, le camp des légionnaires romains de Brigetio. Les fouilles ont révélé le plan du camp militaire avec les cimetières attenants et l'extension de la colonie civile. Dans l'une des tombes, on a trouvé un bâton d'augure en argent et plusieurs récipients de verre qui datent de la même époque. Mentionnons encore les tombes d'apparence chrétienne du cimetière et les fragments d'une fresque, trouvée dans une villa, qui représente une scène mythologique. Le directeur des fouilles, László Barkóczi, a publié un ouvrage intitulé *Brigetio* (Dissertationes Pannonicae Ser. II. N° 22., Budapest, 1951). En dehors de ces fouilles, d'autres travaux ont été poursuivis à la même époque, entre autres, dans le camp militaire de Dunaalmási (Azaum) (fouilles dirigées par Ferenc Fülep, directeur du Musée National de Hongrie), dans le camp auxiliaire d'Albertfalva et sur le terrain des *canabae* (fouilles dirigées par Tibor Nagy, du Musée d'Histoire de Budapest), dans le camp militaire romain de Nagytétény (Campona) (travaux dirigés par Ferenc Fülep), enfin, à Adony (Vetus Salina) (fouilles effectuées par László Barkóczi).

Parmi ces recherches, nous devons relever les fouilles de Dunapentele, à 70 km au sud de Budapest (l'ancienne Intercisa, aujourd'hui Dunaújváros) où l'on interroge le terrain d'un camp militaire romain. La mise au jour a permis de déterminer l'extension, les périodes du camp, les *canabae* situées à côté et la majeure partie du cimetière. Deux équipes de chercheurs, placées sous la direction de László Barkóczi, ont publié les résultats de ces travaux dans deux grandes monographies : *Intercisa, Geschichte der Stadt in der Römerzeit*, t. I., Budapest, 1954, Arch. Hungarica XXXIII. — *Intercisa*, t. II., Budapest, 1957, Arch. Hungarica XXXIV. Parallèlement aux chantiers de construction de la nouvelle ville socialiste, d'importantes recherches ont été entreprises, ces dernières années, dans le cimetière romain où l'on a dégagé un millier de tombes datant des IIe–IVe siècles. (fouilles dirigées par Eszter Vágó, directrice du Musée de Dunaújváros.)

AQUINCUM

Les fouilles les plus importantes relatives à l'époque romaine ont été effectuées dans l'ancienne capitale de la province romaine, Aquincum, qui se trouve dans les faubourgs de Budapest, et où l'on travaille d'une manière quasi-permanente.

Nombre de fouilles ont été entreprises sur le terrain du camp des légionnaires. Parmi celles-ci, il convient de mentionner le dégagement d'une villa

(Budapest, III^e, Meggyfa utca, travaux dirigés par István WELLNER), dans laquelle on a trouvé des pavements de mosaïques particulièrement beaux; les bains militaires repérés sur la place Flórián, dans le III^e arrondissement (fouilles entreprises par Melinda KABA) et la découverte d'un bâtiment romain qui se trouve sous une maison du III^e arrondissement (Korvin Ottó u. 10 — fouilles dirigées par Klára PÓCZY). Les nouveaux immeubles ont été construits de manière à permettre la sauvegarde *in situ* des monuments romains, afin de les rendre accessibles au grand public. Au cours de cette année, le Musée d'Histoire de Budapest a entrepris la restauration de l'amphithéâtre militaire romain à côté de la ville civile.

Les recherches les plus impressionnantes d'Aquincum ont été effectuées à partir de 1951 dans l'île des Chantiers navals (fouilles dirigées par János SZILÁGYI, du Musée d'Aquincum). Les recherches, qui se sont échelonnées sur plusieurs années, ont mis au jour un palais romain long de 160 m et large de 80 m, dissimulant des pavements de mosaïques et des ornements pariétaux de fresques et de stuc (II^e siècle de notre ère). Le résultat le plus important de ces fouilles a été la découverte d'une statue de Nemesis-Fortuna de dimension approximativement humaine (II^e siècle de notre ère).

FOUILLES DANS LA HONGRIE OCCIDENTALE

Entre 1957 et 1963, on a entrepris des fouilles à Szombathely, située dans la partie occidentale de la Hongrie (sous la direction de Tihamér SZENTLÉLEKY, directeur du Musée de Szombathely). Ces fouilles ont permis de découvrir un immense sanctuaire consacré au culte de la déesse égyptienne Isis. Dans les ruines de l'édifice, on donne régulièrement, l'été, des représentations d'opéra.

A partir de 1954, on a entrepris d'importants travaux de fouilles sur le territoire du village de Tác, au Nord du lac Balaton, sous la direction de Jenő FITZ, du Musée de Székesfehérvár. Les recherches ont révélé les rues de la ville romaine de Gorsium. On a réussi à délimiter la superficie de cette colonie romaine et à déterminer le réseau des rues, un camp militaire et le cimetière de la colonie. Les fouilles nous fournissent des renseignements sur l'histoire de Gorsium, depuis le I^er siècle de notre ère jusqu'au Moyen Age. Une fois les édifices restaurés, on y installera un musée en plein air. C'est en 1958 qu'ont commencé des campagnes de fouilles régulières à Pécs, dans le Sud de la Hongrie. L'ancienne ville romaine de Sopianae a été dégagée par Ferenc FÜLEP. Au fur et à mesure que les travaux progressaient, la topographie du cimetière et de la ville romaine est lentement apparue et l'on a découvert, sous la cité actuelle, outre le réseau routier romain, un bâtiment de grandes dimensions, pourvu d'un pavement en *terrazzo* et d'une baignoire (II^e siècle de notre ère). On a également découvert, dans un cimetière paléochrétien déjà repéré, de nouvelles cryptes sépulcrales romaines, une tombe double peinte, de l'époque romaine tardive, et d'autres monuments paléochrétiens. On a érigé au-dessus de ces édifices des bâtiments de protection, afin de les rendre ainsi accessibles au grand public.

A Sopron (Hongrie occidentale), dans l'ancienne ville romaine de Scarbantia, on a retrouvé l'emplacement du forum, l'enceinte, l'une des portes et le cimetière. L'enceinte médiévale a été construite sur l'enceinte romaine (fouilles dirigées par Klára Póczy, de Budapest).

LES DÉBUTS DU MOYEN AGE

Le problème le plus important dans le domaine des recherches sur le Haut Moyen Age concerne la survie de la population romaine après l'abandon de la Pannonie. En vue d'éclaircir cette énigme, on a commencé de grands travaux à Keszthely-Fenékpuszta, à proximité du Balaton, où l'on a découvert une ville fortifiée construite au IVe siècle ; on y a découvert une basilique paléo-chrétienne et un cimetière dont les tombes prouvent la continuité de la ville jusqu'aux VIe–VIIe siècles. (Fouilles dirigées par László Barkóczy et Károly Sági, directeur du Musée de Keszthely.)

Mihály Párducz (Section d'Archéologie de l'Académie des sciences de Hongrie) occupe une place éminente dans les recherches sur l'histoire des populations sarmates qui se sont fixées, à l'époque romaine, sur le territoire compris entre le Danube et la Tisza, dans le centre de la Hongrie. Il a rendu compte de ses recherches dans le troisième volume de sa monographie : *A szarmata-kor emlékei Magyarországon, III.* (Monuments de l'époque sarmate en Hongrie), Budapest, 1950.

Les chercheurs hongrois attribuaient une grande importance aux vestiges archéologiques des Huns et des Germains qui sont apparus sur notre territoire, en plusieurs vagues, dès le Ve siècle. Le hasard a mis au jour une singulière trouvaille qui enrichit maintenant notre Musée National : dans les environs du village de Szikáncs, situé dans le Sud de la Hongrie, on a découvert 1400 pièces de monnaie d'or, frappées sous les règnes de Théodose II (408–450) et de Valentinien III (425–455). On suppose que ces pièces d'or furent envoyées de Byzance à la cour d'Attila. Les résultats des recherches sur l'époque des Huns ont été publiés par Nándor Fettich dans deux monographies : *Régészeti tanulmányok a késői hun fémművesség történetéhez* (Études archéologiques sur le travail des métaux à l'époque tardive des Huns), Budapest, 1951, et *A Szeged–Nagyszéksósi hun fejedelmi sírlelet*, (La Découverte d'une tombe d'un souverain hun à Szeged–Nagyszéksós), Budapest, 1953.

En 1959–1960, on a trouvé à Hegykő, dans l'Ouest de la Hongrie, un cimetière lombard dont quatre-vingt-une tombes furent mises au jour (VIe siècle). Les tombes renfermaient des sabres, des lances, des ombons de bouclier, des récipients et des ornements de ceinture en argent (fouilles dirigées par István Bóna, maître de conférences à la Faculté des lettres de Budapest).

Entre 1961 et 1963, on a dégagé quatre-vingt-neuf tombes dans un cimetière lombard (VIe siècle) retrouvé à Szentendre, qui recèle des armes semblables à celles du premier. Dans plusieurs tombes, on a trouvé des cercueils taillés dans une seule pièce de bois (fouilles d'István Bóna).

Les résultats des recherches sur les vestiges des peuples germaniques,

principalement les Gépides, qui ont fait des apparitions éphémères sur notre territoire, ont été publiés dans une monographie de Dezső CSALLÁNY, (directeur du Musée de Nyíregyháza) *Archaeologische Denkmäler der Gepiden im Mitteldonaubecken*, Budapest, 1961.

Les fouilles et l'analyse des nombreux vestiges que les Avars ont laissés dans notre pays se sont intensifiées au cours des dernières décennies. Parmi le grand nombre de cimetières repérés, nous ne citerons que celui de Halimba qui compte quatre cent quatre-vingt-six tombes. (Fouilles effectuées par Gyula TÖRÖK.)

Nous pouvons considérer comme la plus brillante performance des travaux archéologiques de l'après-guerre la mise au jour, l'an dernier, d'une colonie avare à Dunaújváros (VII^e siècle). Jusqu'ici, on a déterminé, sur le terrain de la colonie, l'emplacement de quarante-deux habitats. L'importance de cette trouvaille se double du fait qu'à côté de plusieurs dizaines de milliers de tombes avares on a enfin trouvé la première colonie avare de Hongrie (fouilles menées par István BÓNA et Eszter VÁGÓ).

En 1964, on a entrepris le dégagement d'un cimetière avar à Hird, village des environs de Pécs, qui a fourni trois cent quatre-vingt-huit tombes. La particularité de ce cimetière tient au fait qu'il contient des tombes franques mêlées aux tombes avares (une branche du peuple franc a dû échouer en Pannonie à cette époque). Les fouilles ont été placées sous la direction de Valéria KOVÁTS, de Pécs.

Pour étudier et classer les monuments avars dispersés sur l'ensemble du territoire hongrois, on a entrepris un immense travail collectif qui aboutira à la publication de l'inventaire complet des monuments avars (l'équipe de recherches est dirigée par Ilona KOVRIG, chef de section du Musée National de Hongrie). Parmi de nombreuses publications, nous citerons : LÁSZLÓ, G. : *Études archéologiques sur l'histoire de la société des Avars*, Budapest, 1955. Arch. Hung. XXXIV. et KOVRIG, I. : *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán*, Budapest, 1963.

Les recherches sur les populations slaves rencontrées par les Hongrois au moment de la conquête du pays ont été effectuées en deux grandes étapes. La première a été la mise au jour d'un cimetière dans les environs du village de Pókaszepetk (dans la partie sud-ouest de la Hongrie) où l'on a trouvé, au-dessus de la couche inférieure avare, des tombes contenant quelquefois des squelettes de cheval, des tombes cinéraires du VIII^e–IX^e siècle qui sont incontestablement slaves (fouilles dirigées par Ágnes Sós). La deuxième a compris notamment des fouilles dans les environs du village de Zalavár (région du lac Balaton), qui ont permis de dégager la capitale de la principauté du prince slave Pribina (Zalavár, Mosaburg) qui s'est enfui vers 840 des rives septentrionales du Danube pour gagner la partie ouest de la Pannonie. Le résultat le plus important des fouilles a été la constatation que la population slave demeurant dans cette région de la Pannonie avait dû assister à la conquête du pays par les Hongrois (fouilles entreprises par le regretté Géza FEHÉR et Ágnes Sós). Ágnes Sós en a publié les résultats dans sa monographie : *Die Ausgrabungen Géza Fehérs in Zalavár*, Budapest, 1963.

Ferenc FÜLEP.

PREMIERS RÉSULTATS DE LA SOCIOLOGIE EN HONGRIE

A notre époque, chaque science est à la fois nationale et internationale. Cette dualité est particulièrement sensible dans le développement de la sociologie en Hongrie.

LA SOCIOLOGIE DANS LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Cette discipline s'est introduite chez nous avec un demi-siècle de retard, mais après avoir acquis une importance sociale, elle a servi une cause progressiste. Sous l'influence du radicalisme bourgeois du tournant du siècle, elle est devenue une science en lutte contre le capitalisme, féodal par certains de ses aspects. Pendant la première guerre mondiale, Ervin Szabó a tenu à fonder une école de sociologie marxiste ; il n'est donc pas étonnant que, lors de la première révolution prolétarienne en Hongrie, on ait introduit l'enseignement de la sociologie dans les facultés et dans les écoles secondaires; il n'est pas étonnant non plus que sous le régime fasciste de Horthy, la sociologie, jugée indésirable, ait cédé officiellement la place aux diverses écoles de la théorie raciale.

Entre les deux guerres mondiales, la recherche sociologique, tout en jouant un rôle progressiste, a été de nouveau investie d'une fonction sociale. Ainsi s'est formée, renouant avec les traditions révolutionnaires de la sociologie, la sociographie rurale, autrement dit le mouvement explorant la vie à la campagne.

Les représentants de cette tendance se proposaient de présenter une image réelle des rapports sociaux dans les villages et de mettre en lumière les nombreux problèmes sociaux et le manque de culture. Avec de telles traditions, les différentes branches de la sociologie ont connu un développement rapide après la deuxième guerre mondiale, mais lorsque le socialisme eut pris un caractère dogmatique et que le *Sollen* et le *Sein* eurent fusionné, ce développement s'arrêta net.

Il fallut attendre le développement de la situation politique après 1956 pour que la sociologie marxiste pût réaliser les espoirs fondés sur elle.

Au début de 1963, par décret de la Présidence de l'Académie des sciences de Hongrie, un groupe spécial a été créé, appelé à être le centre théorique et méthodologique des recherches sociologiques à effectuer dans le pays. Différents instituts de recherches et de planification devaient, chacun dans son propre domaine, avoir des préoccupations sociologiques (c'est ainsi que l'Académie du Comité central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, l'Institut de Culture populaire du Ministère de l'Éducation nationale,

et l'Institut d'Urbanisme de Budapest [BUVÁTI] étaient tenus de se spécialiser dans la sociologie politique, la sociologie de culture et la sociologie urbaine), et le Groupe de Recherches sociologiques de l'Académie devait être le centre de coordination méthodologique et théorique. Conformément à ce programme, les différents groupes de travail commencent à se constituer et vont faire valoir la conception de la sociologie marxiste dans les instituts de recherches sociales. Déjà, ces idées commencent à prendre corps et on enregistre les premiers résultats.

L'année 1964 a été très importante pour le développement des recherches sociologiques. La nécessité de celles-ci a été presque généralement reconnue. Beaucoup d'instituts ont commencé à faire des recherches de ce genre, et la conception sociologique s'impose de plus en plus dans le domaine social.

LE ROLE DE LA SOCIOLOGIE DANS LA HONGRIE CONTEMPORAINE

Le rôle social de l'école sociologique marxiste s'explique par la situation historique qui a motivé et stimulé les recherches sociales, tout en provoquant les généralisations théoriques.

Si on suit de près les publications sociologiques des dernières années et les recherches actuelles, on voit se dégager trois groupes de problèmes sur lesquels les sociologues hongrois font converger leurs efforts : la structure actuelle de la société hongroise, l'évolution des rapports entre l'homme et le travail dans le socialisme, et la culture ou plutôt le rôle de l'esthétique dans la société. Aucun de ces problèmes n'a été posé par hasard et, bien posé, chacun d'eux va contribuer à résoudre les problèmes théoriques du socialisme et va permettre d'obtenir des résultats pratiques.

La recherche sociologique marxiste suppose au départ que la manière de penser, le système des valeurs, les principes-normes de la conduite, les buts et par conséquent les actions des individus sont déterminés tout d'abord par la place qu'ils occupent dans la structure sociale, et non par leur nature physiologique ou psychologique. Le sociologue américain Bernard Barber reconnaît dans son ouvrage sur la structure sociale (*Social Stratification*) que cette prise de position de la sociologie marxiste doit aussi être celle des écoles les plus diverses de la sociologie moderne. Si cette hypothèse passe au second plan dans la recherche sociologique, on cesse de faire de la sociologie pour donner, dans la plupart des cas, dans la philosophie ou la psychologie de l'être social. Par conséquent, il n'y a pas de sociologie sans la reconnaissance de la configuration structurale de la société.

La sociologie hongroise, qui s'est surtout développée dans ces dernières années, se propose tout d'abord de répondre aux questions suivantes : comment la société hongroise s'est-elle transformée? A quelle étape en est-elle de son évolution, évolution qui doit ses caractères à la fois à la transformation socialiste des rapports sociaux, à l'industrialisation relativement rapide, et à l'urbanisation qui en a résulté.

Bien que nous ne soyons pas encore parvenus dans le socialisme à une société égalitaire, la situation sociale, conditionnée par la naissance et qui résulte du principe de la division du travail et des différences dans les rapports de propriété, n'a plus, dans le destin des individus, cette force contraignante qu'elle a dans les sociétés fondées sur les différences dans les rapports de propriété.

Cela nous amène à souligner l'importance de ce qu'on appelle les examens de mobilité, qui permettent de répondre, entre autres, aux questions suivantes : à quel degré d'ouverture notre société est-elle parvenue; dans quelle mesure le destin des enfants est-il déterminé par la situation occupée par les parents dans la division du travail; est-ce que cette situation, une fois acquise, est définitive?

Dans notre discipline, la part de la sociologie du travail est considérable, c'est elle qui se préoccupe d'analyser — je cite par ordre d'importance — les rapports entre l'homme et le travail, entre l'homme et l'institution et entre l'homme et l'homme.

La façon dont la sociologie marxiste aborde le problème des rapports entre l'homme et le travail est spécifique. Pour elle, la question essentielle est de savoir dans quelle mesure le travail a contribué au développement des facultés naturelles de l'homme et, en particulier, de sa faculté créatrice. La sociologie marxiste est donc amenée à utiliser des concepts philosophiques (ceux de travail aliéné ou de travail humanisé, par exemple); elle ne se borne pas à considérer le travail sous le rapport des revendications qu'il suscite et de la satisfaction ou de l'insatisfaction qui en résulte.

Si avancée que soit l'humanisation du travail dans le socialisme, de nombreux facteurs d'aliénation subsistent encore dans la réalité; ils ne sont appelés à disparaître qu'à la suite d'un long processus historique que la sociologie, par ses recherches, peut justement faciliter et accélérer.

C'est dans cet esprit aussi que nous abordons le problème des rapports entre l'homme et l'institution. En premier lieu, nous cherchons à humaniser la gestion, dont les liens avec la société sont nécessairement distendus même dans le socialisme, et à donner aux masses toutes les informations souhaitables sur la direction des affaires, ainsi que les moyens institutionnels pour faire valoir leurs opinions dans les décisions à prendre.

La sociologie du travail aborde un troisième problème, et non des moindres : celui des rapports personnels entre les hommes sur les lieux de travail. Les examens sociologiques ainsi que les expériences pratiques prouvent que l'importance de ces relations augmente ainsi que celle des « petits groupes ». Mais c'est déjà le domaine de la psychologie sociale; la sociologie marxiste est préoccupée avant tout de la répartition macrostructurale de la société et de son influence sur les rapports personnels entre les hommes et les différents types de « petits groupes ».

Ainsi, les études sociologiques, telles qu'elles se présentent dans les pays socialistes, ont non seulement des objectifs pratiques, dans la mesure où elles contribuent à une meilleure gestion, mais aussi des objectifs théoriques, dans la mesure où elles sont appelées à dégager les traits essentiels

des rapports sociaux dans le socialisme et à participer, de la sorte, à l'élaboration, en profondeur, de la théorie du socialisme.

Ce double caractère, à la fois théorique et pratique, se retrouve dans la sociologie de la culture. Avec le travail, la civilisation a joué dans l'humanisation de l'homme un rôle décisif et de plus en plus important.

Aujourd'hui, dans certaines couches sociales, chez les intellectuels surtout, le travail et la culture ont déjà une importance égale dans la formation de la personnalité de l'homme et dans la réalisation de ses virtualités, ce qui explique cette priorité accordée dans le socialisme aussi bien à la sociologie de la culture qu'à la sociologie du travail. Si l'esthétique se donne pour objet le reflet esthétique de l'être social, la sociologie de la culture est une réflexion sur le rôle que la culture joue dans la formation de l'être social.

Pour elle, il s'agit surtout de découvrir et de préciser la fonction des différentes formes de la culture (littérature, musique, beaux-arts, etc.) dans les différentes couches sociales, et les effets pratiques qui en résultent dans la vie quotidienne. En outre, elle se propose d'analyser le processus qui fait que, parmi les formes de la culture, les unes sont adaptées à la fonction culturelle, les autres, non.

Il faut noter que des études de sociologie comparative ont été entreprises dans des pays dont le système est différent.

Pour le moment, ces recherches ne permettent que d'établir une comparaison approximative entre les différents emplois du temps et les différentes activités de loisir, mais, en même temps, elles peuvent servir de point de départ pour des généralisations théoriques. On arrivera ainsi à savoir quels changements a entraînés la transformation socialiste de la société sur le plan de la culture et de sa portée dans les différentes couches.

LA FORMATION DES SOCIOLOGUES

Dans tous les pays socialistes, le nôtre y compris, le plus grand problème est celui de la formation des sociologues, avant tout, parce que jadis la sociologie n'était pas enseignée dans les facultés, et qu'elle a subi une éclipse de longue durée. C'est pourquoi les sociologues se sont recrutés parmi les spécialistes de telle ou telle branche des sciences sociales, prêts à faire de la sociologie marxiste.

Chez nous, comme dans plusieurs pays socialistes, des philosophes, des économistes, des historiens, des hommes de lettres et des psychologues se sont mis à faire des recherches sociologiques, mais la plupart d'entre eux n'avaient reçu aucune formation sociologique : ils ne devaient qu'à leurs propres efforts leurs connaissances en la matière. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes spécialistes sortis récemment des facultés appropriées travaillent à leurs côtés.

Nos sociologues sont formés d'autant plus rapidement qu'ils ont la possibilité de prendre connaissance des résultats des recherches sociologi-

ques à l'étranger, du travail des instituts de sociologie des autres pays au cours de longs voyages d'études, et de participer aux discussions organisées dans les différents congrès internationaux. Malgré tout, le problème de la formation spécifique et méthodique des sociologues n'a pas encore été résolu.

A cet égard, on se trouve chez nous devant une situation étrange et même grotesque : si la sociologie constitue une véritable discipline scientifique, par contre, l'enseignement de la sociologie fait appel à des professeurs non diplômés. Les établissements les plus divers demandent des spécialistes de sociologie pour occuper des postes très variés. (Rapporteurs du mouvement, rapporteurs du travail, publicistes sociaux, etc.)

A l'heure actuelle, en Hongrie, justement à cause de cette situation, la formation des cadres qui, dans les établissements divers, souvent avec très peu de connaissances spéciales mais avec beaucoup de bonne volonté, procèdent à une enquête d'ordre sociologique, pose un problème particulier. Pour assurer provisoirement leur formation, le Groupe de Recherches sociologiques a organisé, pendant l'année scolaire de 1964–1965, un cours spécial à l'Institut de Perfectionnement de l'université des Sciences économiques pour les familiariser avec la méthode et la technique des enquêtes sociologiques.

La sociologie se propose d'examiner des sujets, comme la structure sociale, les conditions du travail et le rôle de l'esthétique. La révolution culturelle socialiste apparaît à la fois comme un phénomène déjà réalisé et comme un programme à accomplir.

A cet égard, la sociologie, elle aussi, distingue le *Sollen* et le *Sein* et, tentant de décrire la situation actuelle, elle se propose de dégager des perspectives d'avenir.

Il s'ensuit que la sociologie marxiste doit, dans son travail scientifique, avoir en vue deux choses : d'abord, l'exactitude — au sens mathématico-statistique du mot — ensuite, les rapports des phénomènes à l'essentiel.

La sociologie est menacée par un double danger dans la société socialiste; elle est exposée à devenir une science apologétique qui défend non pas le progrès social, mais ses formes déjà réalisées, cela avec des méthodes plus ou moins scientifiques, donc, en un sens, une science de la propagande; ou bien, elle risque de devenir une science d'opposition qui viserait exclusivement à mettre en lumière les points faibles de la structure sociale, sans s'intéresser au progrès social conçu comme un facteur de changement radical.

Si les sociologues hongrois veulent rester fidèles à leurs traditions progressistes, ils doivent éviter les deux écueils et ne tomber ni dans l'apologie, ni dans l'opposition.

L'image de la société socialiste, telle qu'elle apparaît à travers les études sociologiques, ne correspond pas parfaitement aux illusions qu'on s'était faites sur elle, mais comme elle est un moyen de parvenir à la vérité, c'est aussi la seule voie pour le progrès social et — ce qui revient au même, étant donné les conditions historiques de notre pays — pour la défense du socialisme.

András Hegedűs.

Bibliographie

KULCSÁR, K. : *A jogszociológia problémái* (Problèmes de la sociologie du droit), Budapest, Közgazdasági és Jogi Kiadó, 1960 — HEGEDŰS, A. : *A modern polgári szociológia és a társadalmi valóság* (la Sociologie bourgeoise moderne et la réalité sociale), Budapest, Közgazdasági és Jogi Kiadó, 1961 — HEGEDŰS, A. : *Műszaki fejlesztés a szocializmusban* (Modernisation technique dans le socialisme), Budapest, Közgazdasági és Jogi Kiadó, 1962 — HEGEDŰS, A. : *A szocialista társadalom strukturális modellje és a társadalmi rétegződés* (le Modèle structural de la société socialiste et la stratification sociale), Valóság, 1964/5 — HELLER, Á. : *A morál szociológiája vagy a szociológia morálja* (la Sociologie de la morale ou la Morale de la sociologie), Budapest, Gondolat, 1964 — HUSZÁR, T. : *Fiatalkorú bűnözők. Adalékok a fiatalkorú bűnözés problematikájához az 1950–1959. évek felmérései alapján* (Des jeunes délinquants. Contribution aux problèmes de la délinquence juvénile, après le bilan établi entre 1950 et 1959), Budapest, Tankönyvkiadó, 1964 — MÓD, M. A. : *A belső vándorlás és a társadalmi átrétegződés vizsgálata Magyarországon* (Enquête sur l'exode rural et sur le changement de la stratification sociale en Hongrie), Demográfia, 1964/1 — SZALAI, S. : *Idő a mérlegen. Az idő társadalmi megítélése és a szociológiai időmérleg-vizsgálatok néhány tapasztalata* (le Bilan du temps. L'Appréciation sociale du temps et les expériences des enquêtes sur le bilan du temps), Valóság, 1964/9 — VITÁNYI, I. : *A művészetszociológia módszertani alapjairól* (les Bases méthodologiques de la sociologie des arts), Magyar Filozófiai Szemle, 1964/5 — ZSARNÓCZAI, S. : *Tanulmányok a mai faluról* (Études sur la campagne d'aujourd'hui), Budapest, Kossuth, 1964.

Une discussion se poursuit depuis des années en Hongrie, touchant les questions fondamentales de l'esthétique marxiste. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de présenter à nos lecteurs deux opinions sur la conception esthétique de György LUKÁCS *dont l'œuvre est connue dans le monde entier et qui dans son dernier livre, intitulé* Az esztétikum sajátossága *(la Spécificité du fait esthétique ; paru d'abord en allemand, sous le titre de Die Eigenart des Aesthetischen) a tenté de jeter les bases de tout un nouveau système esthétique. Madame Ágnes* HELLER, *disciple du philosophe hongrois, attache une importance particulière à cette tentative et elle la présente comme une contribution essentielle à l'esthétique marxiste au XX^e siècle. M. István* SŐTÉR, *directeur de l'institut d'Histoire littéraire de l'Académie des sciences de Hongrie, s'oppose sur plusieurs points à la conception de György* LUKÁCS, *nourrissant sa polémique de faits concrets de l'histoire des littératures hongroise et française. Ceux qui s'intéressent aux autres aspects de ce débat pourront se documenter dans un recueil d'études intitulé* Littérature et réalité, *publié en 1966 par la Maison d'Édition de l'Académie des sciences de Hongrie (voir nos comptes rendus).*

L'*ESTHÉTIQUE* DE GYÖRGY LUKÁCS

Si l'on peut considérer l'*Esthétique*[1] de György Lukács comme la continuation d'une grande tradition, c'est précisément parce qu'il rompt avec les esthétiques académiques, parce que l'art ne l'intéresse pas comme une chose isolée, parce qu'il cherche à définir — comme tous les grands philosophes depuis Aristote jusqu'à Hegel, en passant par Diderot et Kant — la *fonction* que l'art remplit dans l'histoire de l'humanité et dans la vie des hommes en général, le caractère qui lui permet de former partie *autonome* de l'histoire et de la vie en même temps.

PREMIERS ESSAIS DE SYNTHESE

Dès sa jeunesse, à Heidelberg déjà, Lukács renversa la question posée par Kant. Au lieu de faire du jugement esthétique l'objet de sa problématique, c'est l'*œuvre* qu'il mit au centre de ses recherches : « Les œuvres d'art existent, qu'est-ce qui leur permet d'exister? » C'est ce programme qui donna le ton à sa première tentative de créer une synthèse esthétique. Dès lors, ce n'est pas le Beau ni le rapport de celui-ci à l'Agréable qui est pour

1 LUKÁCS, G. : *Die Eigenart des Aesthetischen* (G. Lukács Werke, Band 11–12), Berlin-Spandau, Luchterhand, 1963 en hongrois : LUKÁCS, G. : *Az esztétikum sajátossága*, 1–2 kötet, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1965

lui le problème central de l'esthétique, mais l'art en tant que *produit humain.* Que l'œuvre soit le seul point de départ possible de toutes les esthétiques, est un axiome toujours valable pour Lukács. Il considère aujourd'hui encore toute œuvre comme une monade fermée, une monade en-soi, qui ne devient une réalité « pour-nous » (*Füruns*) que grâce à son action évocatrice (*evokativ*) exercée sur le réceptif; mais si elle est capable d'exercer cette action, c'est parce que, bien que chose « en-soi » (*Ansich*), elle porte en elle d'une manière latente ce caractère de « pour-nous ». Cependant, le jeune Lukács n'a pas été capable de répondre à ces deux questions : *pourquoi* toute œuvre d'art véritable porte en elle ce caractère de « pour-nous », et de *quelle nature* est ce caractère? Dans sa grande *Esthétique,* œuvre de la maturité, c'est dans l'anthropologie et l'ontologie marxistes que Lukács trouve la clef du caractère « pour-nous » que possèdent les œuvres « en-soi », du fait qu'elles peuvent être « retraduites » dans le langage effectif et intellectuel des hommes de l'époque et des époques postérieures.

Déjà dans sa tentative de jeunesse, on retrouve la mise en opposition de la vie quotidienne (*Alltagsleben*) (qu'il appelle alors simplement « la vie ») et de l'œuvre d'art (plus la réceptivité). Et la pensée que dans la création et la réceptivité « l'homme total » (*ganzer Mensch*) de la vie quotidienne devient « une totalité d'homme » (*Menschenganz*) est déjà centrale. Mais, à cette époque, il oppose encore rigidement les deux attitudes : un abîme infranchissable sépare l'attitude-vie et l'attitude-art. En même temps, il considérait la catégorie de la « totalité d'homme » comme une particularité exclusive de l'art. Et pourtant, la réponse à la question : « Qu'exprime, ou plutôt *que* représente, la « totalité d'homme »? ne pouvait être trouvée qu'*en dehors* de la sphère esthétique — encore une fois dans l'ontologie et l'anthropologie. Et cette mise en rapport avec « l'extérieur » estompa les limites rigides, donna une mobilité à la typologie, et permit, justement par cela, de découvrir et de préciser la place *spécifique* de l'esthétique à l'intérieur de la réalité sociale complexe.

VIE ET ATTITUDE ESTHÉTIQUE

Aujourd'hui, loin d'opposer « la vie » à l'attitude esthétique, Lukács fait dériver l'attitude esthétique de celle de la vie quotidienne. La vie quotidienne est hétérogène; « l'homme total » n'est autre chose que l'homme vivant cette vie hétérogène et participant à cette vie par *toute sa surface* (l'accent est mis sur l'idée de totalité aussi bien que sur l'idée de surface) : dans ce monde, toutes ses forces humaines sont à l'œuvre, mais d'une manière pragmatique. « L'homme total » est un être particulier, en tant qu'il est unique, en tant qu'il contemple, manipule, etc. la réalité en partant de soi-même. Mais en même temps, il est aussi un *être générique (Gattungswesen)* (en tant qu'il parle, travaille, etc.,) — sans en être conscient. Chaque fois que l'homme, dans ses *objectivations* (sous la forme la plus classique), se hausse consciemment au niveau de la généricité, « l'homme

total » devient « totalité d'homme ». Dans ces moments, *toutes* ses forces humaines se concentrent sur une tâche *unique*, et là encore, un accent égal est mis autant sur « toutes » que sur « unique ». En ces moments, l'homme « suspend » l'hétérogénéité du monde et de ses propres tâches; la tâche « absorbe », élève à son niveau toutes ses facultés : elle les *homogénéise*. Dans le processus de l'homogénéisation, la particularité se fond dans la généricité, dont les *contenus concrets* sont toujours fournis par la morale, les coutumes, « la revendication sociale » des collectivités, de la société de l'époque donnée, porteuses dans une mesure plus ou moins grande de l'essence humaine qu'elles continuent à enrichir. L'attitude de cette nature n'est pas uniquement le privilège de l'esthétique. Nous sommes témoins de la même intensification dans l'activité scientifique, et même — Lukács y fait allusion, sans développer l'idée — dans les décisions morales importantes, dans les activités politiques. Nous répétons encore une fois : l'homogénéisation est le seul moyen possible pour se hausser au niveau de la généricité. Il nous faut cependant ajouter que *dans la pratique*, il n'existe jamais de limites rigides et fixes entre l'attitude de l'« homme total » et celle de la « totalité d'homme », entre l'activité de la vie quotidienne et l'accession à la généricité. Il n'en demeure pas moins que ces deux catégories peuvent être nettement distinguées dans tous les aspects de l'activité générique humaine. La médiation homogène *(homogenes Medium)* n'est pas, cependant, le fait du hasard et c'est précisément l'examen de l'esthétique qui permit à Lukács de saisir ce rapport universel. En effet, c'est l'esthétique qui constitue le domaine dans lequel le rapport entre la transformation en « totalité d'homme » et l'homogénéisation se manifeste le plus clairement. D'une part, parce que l'homogénéisation artistique se fait par l'entremise d'une *médiation homogène* particulière. En effet, toutes les homogénéisations n'ont pas de médiation homogène. Ainsi, par exemple, lorsqu'un homme est absorbé totalement par la recherche d'une décision dans un conflit moral, d'une solution qui soit digne de l'homme (rappelons la décision de Socrate), ou lorsqu'il concentre toutes ses forces (humaines) sur la réalisation d'un projet d'action politique ou militaire (comme, par exemple, Napoléon aux moments cruciaux de sa vie), nous pouvons parler à juste titre d'homogénéisation, sans que celle-ci possède une quelconque médiation particulière. Quant à la science, nous ne pourrions parler d'une médiation homogène que tout au plus dans le cas des mathématiques, et là encore, avec de très grandes restrictions; tandis que, par exemple, dans l'histoire ou la biologie, on ne peut pas plus en parler que dans le cas de l'éthique ou de la politique. Par contre, dans la création (et dans la réceptivité) esthétique, l'homogénéisation se fait, de toute évidence, à l'aide d'une médiation homogène (visibilité, audibilité, etc.); c'est cette médiation qui « guide » l'homme dans le monde de l'œuvre d'art et le maintient, tant sur le plan de la création que sur celui de la réceptivité, sur le niveau de la généricité. Ainsi, nous avons donc à faire avec la forme la plus pure, la plus « classique » de l'homogénéisation. Nous ne croyons pas nous écarter des intentions de Lukács en ajoutant que l'existence de la médiation homogène est inséparable du phénomène — propre à l'art — que

nous avons l'habitude d'appeler fusion du fond et de la forme. En d'autres termes, l'art est la seule forme d'objectivation dans laquelle *l'intention* et *la réalisation* de la valeur coïncident toujours et, en outre, dans laquelle les *valeurs partielles* ne sont esthétiques qu'*en fonction de la validité du tout.* Le premier fait indique que l'esthétique diffère de l'éthique; en effet, une intention morale appartient *toujours* à la sphère de la morale même si, en dernière analyse, elle a des conséquences malheureuses; tandis que l'intention d'exprimer un contenu rationnel et important, si cette expression ne reçoit pas une forme *entièrement* adéquate, aboutit *esthétiquement* à un fiasco : elle n'a plus de valeur esthétique. Cela ne veut pas dire, évidemment, qu'elle n'ait aucune valeur, qu'elle soit de valeur *nulle :* ses contenus — pourvu qu'ils soient vraiment essentiels — peuvent avoir une importance et une valeur réelles dans leur fonction sociale, dans leurs effets concrets, dans la définition des problèmes; mais comme ils n'ont pas été intégralement mis en forme, ils ne peuvent s'intégrer dans la conscience du genre humain — leur valeur reste donc *en dehors* du domaine de l'esthétique.

Par sa seconde particularité, l'esthétique diffère de la science. Si, dans une œuvre scientifique, à côté de nombreuses erreurs, nous voyons apparaître une vérité scientifique importante, l'œuvre, en dépit des erreurs, indépendamment de celles-ci, possédera *une valeur scientifique propre.* Par contre, une réussite littéraire partielle n'intéresse que les philologues et les spécialistes de l'histoire de la littérature ; elle ne devient l'expression d'une cause humaine universelle que si les missions sociales d'une époque sont analogues aux missions de l'époque où la réussite littéraire partielle est née : mais il s'agit là, en premier lieu, de valeurs rattachées *directement* au contenu.

INTERPRÉTATION DE LA CRÉATION ARTISTIQUE

La grandeur philosophique de Lukács se révèle également dans le fait que, bien qu'il ait démontré la transformation de « l'homme total » en « totalité d'homme » dans la sphère la plus caractéristique — celle de l'esthétique —, il ne l'a pas interprétée comme un phénomène particulier, mais a su aller plus loin, jusqu'à saisir son universalité. Bornons-nous cependant ici au cas « pour », à l'interprétation lukácsienne de la création artistique. Il faut distinguer ici deux formes de transformation en « totalité d'homme », c'est-à-dire d'accession au niveau de la généricité. L'une de ces formes s'accomplit au cours du processus de création, lorsque le contenu se change en forme; l'autre, dans la réception, au cours de laquelle l'œuvre d'art, grâce à sa force évocatrice, se « retraduit » en contenu. Mais quel est donc ce contenu qui se change en forme et qui dans la réceptivité devient de nouveau vivant en tant que contenu? Ce n'est rien d'autre que *l'essence* de l'humanité, de l'histoire humaine, du processus historique, essence saisie ou plutôt approchée dans un seul point nodal concret. Si chacun de nous peut reconnaître dans toute œuvre d'art réussie sa *propre* essence, sa propre

histoire, c'est parce que toute œuvre d'art résume en elle une étape, un trait essentiel de l'évolution de l'humanité, de l'homme. C'est ainsi que l'art devient, dans chacune de ses œuvres, la *mémoire de l'humanité;* c'est ainsi que la jouissance artistique devient un processus qui nous permet de conquérir le passé de l'humanité. Ainsi, pour que quelqu'un crée une œuvre de valeur impérissable, il doit toucher le centre même de l'évolution humaine, son œuvre doit posséder une objectivité prise au sens le plus haut du terme. Pour atteindre cette objectivité suprême, l'individu doit se concentrer sur la tâche *unique* de la création (à l'aide de l'homogénéisation), c'est-à-dire sur la *subjectivité* la plus aiguë. En ce sens, la subjectivité, loin d'être identique à l'individu particulier, est, au contraire, la concentration de tout ce qui, dans le sujet, représente la substance même de la généricité. *La richesse du sujet* (pour user de l'expression gœthéenne : est-il « coque » ou « amande »?) *trouve son expression dans la richesse de l'objet.* C'est la fusion de la subjectivité aiguë et de l'objectivité également aiguë qui fait de l'art la conscience (toujours *expérimentable)* de l'humanité; cette conscience est une connaissance de soi transmise par la connaissance du monde à l'aide d'un ébranlement affectif. Nous considérons comme géniale une subjectivité qui tend à l'objectivité suprême et qui parvient effectivement à réaliser l'unité du sujet et de l'objet.

En déterminant ainsi la place de l'art dans la série des activités et des objectivations humaines, Lukács résout, en somme, le faux dilemme dont les autres esthétiques n'ont pu jusqu'à présent venir à bout. Il s'agit du dilemme de la réceptivité qui se résume brièvement ainsi : l'essence de l'œuvre réside-t-elle dans le fait qu'elle nous plaît sans que nos intérêts soient concernés ou, au contraire, par ce que nous y sommes intéressés? La trouve-t-on dans une sensation ou un enseignement qu'elle dégage? Est-elle indifférente au bien et au mal ou, au contraire, possède-t-elle un objectif moral?

DÉFÉTICHISATION : FONCTION DE L'ŒUVRE D'ART

En jouissant de l'œuvre d'art, le récepteur, comme nous l'avons déjà dit, met en suspens sa vie quotidienne tout comme l'a fait le créateur; en jouissant de l'œuvre, le récepteur se hausse, lui aussi, au niveau de la « totalité d'homme »; cette identification avec la « cause de l'humanité » le soustrait à la médiocrité de la vie quotidienne et brise l'image du monde fétichisé, sécrété par cette vie banale. Lukács considère cette fonction de défétichisation *(Entfetischisierung)* comme une des caractéristiques de l'œuvre d'art. Tous ces moments provoquent ensemble un ébranlement, du moins pour la durée de la jouissance artistique. Le récepteur ne manque pas de se poser la question bien que le plus souvent d'une façon inconsciente : *dans quelle mesure* le monde est-il humain? En se posant cette question, il pense, d'un côté, *au monde de l'œuvre* et, de l'autre, *à son propre monde.* C'est l'ébranlement provoqué par cette question que Lukács nomme *catharsis.* Ainsi la

catégorie de la catharsis, interprétée (et appliquée à la tragédie) par Aristote, devient-elle une catégorie universelle, une catégorie non seulement esthétique, mais aussi anthropologique, *le synonyme de l'accession à la généricité, à l'humanité, le synonyme de la purification obtenue par l'identification avec la cause de l'humanité.*

CRÉATION ET RÉCEPTION

Ce problème qu'implique d'ailleurs *toute* œuvre d'art véritable, signifie en même temps un *impératif* adressé à l'individu. L'impératif que suggère le torse de l'Apollon archaïque de Rilke : « transforme la vie » — la tienne, mais celle des autres également. Ce qui n'implique nullement que ce changement se réalise à coup sûr sous l'influence de l'œuvre. D'une part, parce qu'après les plaisirs de l'art, l'individu retourne à sa vie quotidienne; il reprend ses activités vitales « suspendues ». Et que la catharsis née de la jouissance artistique devienne ou non efficace, dépend d'une multitude de facteurs : de la vie antérieure de l'individu, de la présence ou de l'absence de synchronisme entre ses problèmes vitaux et le monde affectif et intellectuel de l'œuvre, de sa richesse ou de sa pauvreté humaine, des possibilités offertes par la réalité, etc. Il peut arriver qu'une *seule* œuvre suffise pour exercer une action directe sur la vie; dans d'autres cas, toute une série d'œuvres est nécessaire pour pénétrer lentement (par l'intermédiaire du goût et de la culture) dans la manière de vivre des hommes. D'autre part, si les ondes provoquées par la catharsis finissent le plus souvent par mourir, c'est parce que les œuvres d'art, pour introduire une autre catégorie lukácsienne, possèdent une « objectivité indéterminée ». En d'autres termes, leur contenu peut être « traduit » de la « forme » donnée de manières différentes. Bien que l'œuvre soit objective, interprétable à l'aide de la notion d'« être-précisément-ainsi » *(geradesosein)*, ce « précisément-ainsi » peut être ressenti et interprété dans la jouissance artistique de bien des manières différentes. D'ailleurs, c'est pour cela que les œuvres d'art sont inépuisables et possèdent une intensité infinie. Mais il va de soi que *l'objectivité* indéterminée impose des limites à ce champ d'intuition et d'interprétation. Il faut cependant ajouter : des limites qui varient d'un art à l'autre. Ainsi, par exemple, dans la musique, à l'intérieur de l'objectivité indéterminée, le facteur d'indétermination est plus grand que pour la tragédie ou pour une composition picturale. C'est là que nous devons chercher la cause la plus essentielle du fait que la musique, comme le remarque Thomas Mann, est « politiquement suspecte ». La catharsis, dans de cas extrêmes, peut être également négative; il peut arriver que la jouissance artistique satisfait entièrement notre besoin de nous identifier à la cause de l'humanité, ce qui aura pour conséquence qu'en revenant à la vie quotidienne, nous agirons avec une plus grande irresponsabilité qu'avant, voire avec inhumanité; nous pouvons même tirer des conclusions contraires à celles que l'œuvre d'art suggère. Il faut enfin ajouter que les catharsis sont loin d'avoir toutes la même intensité : Lukács explique d'une façon lumineuse que cette

intensité dépend dans une grande mesure de l'état où se trouvait l'individu avant la jouissance artistique, ainsi que de la superficialité ou de la richesse intellectuelle de l'individu.

Ce qui vient d'être dit laisse déjà entrevoir la façon dont le vieux dilemme de la réceptivité est résolu ici. Dans toute expérience artistique, comme dans toute jouissance, l'attitude particulière du créateur, c'est-à-dire le fait que la subjectivité aiguë se reconnaît dans l'objectivité aiguë, se produit, *l'expérience la plus personnelle et la plus subjective est suscitée par le monde le plus impitoyablement objectif et, partant, par l'impératif : « transforme ta vie ».* L'homme en tant que sujet *et* en tant que représentant du genre humain (dans l'homogénéisation les deux coïncident) est « intéressé », au sens le plus strict du mot, à l'expérience artistique. Et quant à l'éthique : l'œuvre nous « présente » avec l'objectivité la plus naturelle et le bien et le mal — en leur donnant un modelé aussi fouillé; mais en créant une hiérarchie de valeurs réaliste, c'est-à-dire réaliste du point de vue de la cause de l'humanité, elle impliquera en même temps un choix et une adhésion en faveur du « bien » ou, si l'on veut, en faveur du « meilleur » au moment donné.

ART — REFLET — MIMÉTISME

Lukács, à l'exemple de Marx, prend pour point de départ *l'unité* de la réalité sociale et la *continuité* du progrès social; mais l'unité doit être interprétée évidemment comme unité des différences et des contradictions, et continuité comme unité de la continuité et de la discontinuité. Il est absolument indispensable de souligner ce fait si l'on veut comprendre la catégorie de reflet lukácsienne (*Widerspiegelung*). Chez Lukács, ce concept rompt, en somme, avec les images qu'il éveille par la forme même du mot et par les interprétations antérieures, surtout celles du XVIII^e^ siècle ainsi que la vulgarisation du XX^e^. Ce n'est pas une catégorie gnoséologique primaire — ou plus exactement Lukács n'examine pas en détail ses connexions gnoséologiques — mais l'expression d'un fait ontologique : du fait que, la réalité étant une et continue, les *mêmes catégories fondamentales* doivent se présenter nécessairement dans toutes les sphères de la réalité — ce qui n'exclut pas l'existence de catégories spécifiques pour chaque sphère. Conscience de tous les jours, art, science, suivant les fonctions qu'ils remplissent dans la réalité sociale, font épanouir ces catégories avec des proportions, avec des poids tout à fait différents, elles occupent donc des places différentes dans la structure des sphères données. Ce qui ne change nullement rien au fait qu'on les retrouve partout.

Cette unité de catégories se réalise dans l'art grâce au mimétisme. Il va de soi que le mimétisme lui-même est également un phénomène social universel. S'il joue un rôle non négligeable dans la vie quotidienne, dans la science, etc., il trouve, lui aussi, sa forme classique dans l'art. Le mimétisme *remplit une mission sociale* (dans la magie déjà) et constitue une forme de l'assimilation active de la réalité possédant *a priori* un caractère *évocateur*. En effet,

dans le mimétisme, la forme est toujours essentielle (même dans les phénomènes mimétiques de la vie quotidienne) : l'évocation est donc sa conséquence nécessaire et, en même temps, son but. Sa mission sociale ne consiste donc pas simplement en l'imitation de la réalité, comme le sens littéral de l'expression l'indiquerait, mais *une imitation qui souligne, à l'intermédiaire de la subjectivité tendue jusqu'à l'extrême, les moments de la réalité* (dans le cas de l'interprétation, ceux de l'œuvre) *essentiels du point de vue de l'évolution humaine et générique, de façon que cette imitation provoque une secousse affective et, par là, mentale.*

SCIENCE ET ART

Le fait que la reproduction des catégories de la réalité se réalise dans l'art d'une manière mimétique et qu'elle est, de ce fait, de caractère essentiellement évocateur, détermine *a priori* une différence essentielle entre l'assimilation artistique et l'assimilation scientifique de la réalité. C'est cette différence-là que Lukács décrit lorsqu'il analyse l'anthropocentrisme ou la désanthropomorphisation. La science, qu'elle soit absolument désanthropomorphisante, comme les sciences naturelles modernes, ou qu'elle en soit incapable comme c'était le cas pour les philosophies de la nature de la Renaissance, ou encore qu'elle ne se fixe même pas ce but comme c'est le cas pour les sciences sociales de la philosophie sociale, *nous présente toujours un monde indépendant* du sujet connaissant (que celui-ci soit créateur ou récepteur). Par contre, dans l'art, l'unité du sujet individuel et de l'objet se réalise toujours. Il n'existe pas de monde artistique sans un sujet créateur et un sujet récepteur, ce qui veut dire non seulement que l'œuvre devient une simple chose « en-soi » si elle n'est pas perçue (et cela vaut pour les œuvres scientifiques des époques révolues également), mais aussi — et cela nous ramène à notre point de départ — que tout en étant une chose « en-soi », elle contient en même temps une chose « pour-nous » *(Füruns)*, elle contient le sujet, aussi bien le sujet du créateur que celui du récepteur virtuel. Cette différence de principe entre reproduction artistique et reproduction scientifique est irréductible, et les phénomènes de « transition » ne changent rien à cette irréductibilité fondamentale.

LES CATÉGORIES DE LUKÁCS

Lukács analyse d'une façon extrêmement large et sous des rapports innombrables les catégories communes de la réalité dont nous avons parlé, ainsi que leurs formes de manifestation *spécifiques* dans l'art. Pour n'en citer que quelques-unes : il analyse l'apparition des rapports entre les catégories genre-race-individu ainsi que leur modification dans la trinité art-genre-« œuvre particulière », la place de la substantialité et de la causalité dans l'art, et leur place spécifique dans les *différents* arts, la fonction de l'« en-soi » *(Ansich)*, du « pour-soi » *(Fürsich)* et du « pour-nous » *(Füruns)* dans le

domaine de l'art, etc. Il souligne avec un soin particulier les catégories qui, tout en possédant une importance particulière dans tous les aspects de la réalité, jouent un rôle tout à fait éminent ou spécifique dans l'art, comme, par exemple, les catégories de différence, d'analogie, d'enthymème — pour puiser nos exemples dans des domaines entièrement différents. C'est une des raisons, et non des moindres, de la *richesse* exceptionnelle en *catégories* de l'esthétique lukácsienne. Cette richesse en catégories n'est pas la conséquence de la *distinction*, comme c'est le cas pour de nombreuses esthétiques livresques, car la distinction, à elle *seule* ne peut produire qu'une richesse apparente. La richesse dont nous parlons naît de cet émerveillement et de cette humilité scientifiques avec lesquels Lukács aborde les connexions vraiment infinies de la réalité, le monde des rapports artistiques, monde défini dans sa forme, mais infini tant dans son extension que dans son intensité.

TEMPS ET ESPACE

Il nous semble tout de même utile de récapituler brièvement l'analyse à laquelle Lukács soumet un couple de catégories : l'analyse de la fonction de l'espace et du temps dans le monde des œuvres d'art. Comme il part de l'unité de la réalité, Lukács ne peut, par principe, admettre la classification habituelle des théories sur les genres artistiques : il ne peut séparer les arts en arts spatiaux et en arts temporels. S'il est vrai que c'est la même réalité qui se reproduit à l'aide de tous les média homogènes, alors « art spatial » pur et « art temporel » pur ne peuvent exister. Naturellement, Lukács ne manque pas de souligner qu'il existe des média homogènes *spatiaux en priorité* et des média *temporels en priorité;* pour ne citer que les deux cas extrêmes : dans l'architecture c'est l'espace, dans la musique c'est le temps qui dominent. Mais que le médium homogène soit spatial ou temporel, espace et temps sont *tous les deux et toujours* présents dans l'œuvre. L'œuvre éveille l'image du temps et de l'espace grâce à cette *double* présence. C'est cette image de l'espace et du temps non présents dans le médium, mais évoqué par lui, que Lukács nomme « quasi-espace » *(Quasi-Raum)* et « quasi-temps » *(Quasi-Zeit)*, et il se réfère légitimement à Lessing; en effet, la théorie de « l'instant fécond », développée par celui-ci dans son *Laokoon*, examine le problème du quasi-temps qu'implique le groupe et d'autres œuvres spatiales. Mais, dans ses investigations dans le domaine du quasi-espace de la musique, il suit un chemin tout à fait original où nul ne l'a précédé. Selon lui, ce quasi-espace possède un caractère subjectif (contrairement au quasi-temps des arts plastiques), mais cette subjectivité, qui en fait une chose purement « éveillée », est *inéluctable.* Et chacune de ses analyses concrètes justifie sa thèse initiale : l'œuvre d'art est toujours un « monde » — et qui dit « monde », dit temps et espace également.

L'ŒUVRE ET SA GENESE

Les analyses esthétiques de Lukács sont doublement *historiques et génétiques*. D'une part, il analyse, à l'aide d'un riche matériel, la genèse de l'art dans la préhistoire de l'humanité : genèse d'abord hétérogène, apparaissant dans ses éléments comme le rythme, la symétrie, puis l'ornementation et l'imitation, fusionnant enfin dans une « représentation du monde » véritable, dès que l'évolution de la société et, avant tout, l'élargissement des limites naturelles eurent atteint le niveau où l'œuvre d'art pouvait devenir une « image du monde ». La genèse des arts est, en même temps, la naissance des *facultés artistiques*. La faculté artistique n'est pas donnée dès le début, elle est un produit historique tout comme l'objectivation elle-même. Mais d'un autre côté, l'analyse historico-génétique ne caractérise pas seulement la description de l'histoire véridique de l'art, entreprise par Lukács. Chez lui, *tous les arts*, qui plus est, *toutes les œuvres d'art sont historiques dans leur « être-précisément-ainsi »*. Chaque art, tout comme l'art en général, possède sa propre *genèse*, ses racines qui plongent dans la « vie quotidienne », dans les « missions sociales » de l'époque donnée. Une des tâches de l'esthétique (et de la critique), et non des moindres, est d'analyser ce second type de genèse, de montrer comment l'« être-précisément-ainsi » de l'œuvre d'art s'est développé à partir des situations concrètes, des exigences, des rapports sociaux, des individus de l'époque. Ce n'est pas dans ce seul domaine que Lukács a compris cette tâche, il l'a pratiquée toute sa vie dans toutes ses critiques, dans tous ses essais importants.

Cependant, la genèse n'est rien d'autre chez Lukács que la *condition indispensable* de la compréhension de l'œuvre, sans *expliquer* l'art lui-même ou l'œuvre elle-même. Pour parler d'abord de l'histoire de l'art : démontrer comment l'art, en tant que représentation du monde, s'est développé à partir des éléments artistiques qui l'ont précédé, montrer sa synthèse, etc., non seulement ne peuvent épuiser l'essence de l'art, mais ne peuvent même pas y prétendre. Lukács reste, là aussi, fidèle à l'aphorisme marxiste : « L'anatomie de l'homme est la clé de l'anatomie du singe. » Et cela vaut individuellement pour chaque œuvre d'art. Le point de départ de l'analyse est toujours l'œuvre (l'« anatomie de l'homme »). *L'œuvre ne peut pas être comprise sans sa genèse; mais cette genèse ne peut être abordée qu'en partant de l'œuvre.* Dans un de ses écrits, Sartre prétend que la critique, en analysant le contenu idéologique des poèmes de Valéry, ne doit pas se demander si le monde affectif et intellectuel du poète est ou non petit-bourgeois, mais analyser les voies par lesquelles un petit bourgeois devient Valéry. Eh bien, cette façon de poser la question est entièrement étrangère à la conception et à l'œuvre de Lukács, tout comme leur est étrangère la méthode qui consiste à passer en revue, côte-à-côte, les faits de l'histoire littéraire. Seuls les faits qui peuvent être rapportés à l'œuvre sont intéressants du point de vue de la genèse artistique.

LUKÁCS ET LA RENAISSANCE DU MARXISME

Si nous avons commencé notre brève étude en indiquant la place que la conception lukácsienne occupe dans l'histoire de l'esthétique, nous pouvons à juste titre terminer par l'analyse du rôle qu'elle a joué dans *l'histoire du marxisme*. A partir des années trente, l'œuvre de Lukács est, *dans son ensemble*, l'expression d'une renaissance du marxisme, d'une renaissance qui, étant d'abord une tendance générale, est devenue l'affaire de quelques-uns, quelques-uns seulement, mais qui, bien qu'isolés pendant les décennies du dogmatisme, font partie d'un grand mouvement qu'ils s'emploient à développer et à sauvegarder. Parmi ces rares individus, ce fut Lukács qui, grâce à ses talents et son caractère exceptionnel, et grâce aussi à la chance inhérente à son caractère, a été capable de transmettre, en renouvelant sans cesse sa pensée, le flambeau de cette renaissance aux générations suivantes. Cependant, dans son œuvre de portée exceptionnelle tant dans son ensemble que dans chacun de ses points, son *Esthétique* possède une valeur toute particulière. En effet, elle peut être considérée comme une épreuve du marxisme dans cet effort pour prendre possession d'une discipline philosophique traditionnelle, pour lui donner une interprétation nouvelle. La grandeur et la réussite de *l'Esthétique* représentent en même temps une victoire pour le marxisme.

Lukács est, de bout en bout, conscient de ce fait. Le pathétique qui embrase l'œuvre à tout moment est le pathétique que suscite la découverte de la « cause de l'humanité ». Et c'est pour cela qu'il tient, avec une obstination qui impose le respect, à la terminologie marxiste la plus traditionnelle. Lukács n'ignore pas que si les mots perdent leur sens, s'ils sonnent creux ou même s'ils ont un accent sinistre, c'est parce que le contenu qui leur insufflait la vie est mort. Ainsi chez Lukács, pour ne citer qu'un seul exemple, « reflet » et « autocritique » ne sont jamais devenus suspects du fait qu'il fut un temps où ils étaient utilisés pour une cause suspecte. Car si les mots « je t'aime » ne perdent pas leur sens parce qu'ils sont prononcés par des hommes cupides, au cœur vide, si le mot « liberté » ne perd pas son éclat parce que souvent on l'utilise dans des phrases creuses, cela vaut pour les mots « reflet » et « autocritique » également. En restant un gardien fidèle et inébranlable de la renaissance du marxisme, Lukács est bien capable de reconquérir le monde des concepts marxistes appauvri et rendu suspect par le dogmatisme.

Ágnes Heller.

UNE NOUVELLE VOIE POUR LA THÉORIE LITTÉRAIRE

Il est arrivé plus d'une fois dans l'histoire de la littérature universelle que les œuvres se sont trouvées en contradiction avec les théories. De tels conflits ont causé beaucoup de mal. Bien que dans la plupart des cas, la pratique ait modifié, mis au point la théorie, les théories périmées ont défavorablement influencé la littérature, en la paralysant. Dans l'art, les erreurs, les fluctuations, les échecs mêmes appellent l'attention sur les conséquences que peuvent avoir les théories périmées. Des conséquences non moins dangereuses sont la routine et la convention, le conformisme dans la littérature n'apportant plus rien de nouveau et n'aboutissant qu'à promouvoir la médiocrité et à flatter la paresse.

La critique et la théorie littéraire ne peuvent, ni dans la prose ni dans la poésie, produire des chefs-d'œuvre, mais elles peuvent bien favoriser ou contrarier leur développement. Si excellent qu'il soit, un critique n'est jamais capable de créer de grands poètes ou de grands romanciers, si son époque n'en possède pas. Mais le mauvais critique, le mauvais théoricien peuvent entraver, ou même rendre impossible, le développement de la poésie et du roman authentique.

LE DANGER DE L'EXCLUSIVISME

Même la meilleure théorie peut manquer son but si elle devient trop dogmatique, si elle considère tout problème comme résolu, si elle veut tout fixer, si elle se propose d'endoctriner tout le monde, si elle se fie outre mesure à elle-même, si elle exclut *a priori* la possibilité de s'enrichir au contact de la réalité, quotidienne et littéraire, et si elle se refuse à modifier son système, établi une fois pour toutes. Les théories critiques et littéraires deviennent stériles quand elles confondent la mise au point avec la simplification, quand elles ferment toutes les portes et quand, en voulant se prémunir contre les erreurs, elles refusent la nouveauté, l'insolite comme des phénomènes gênants ou même préjudiciables. Ce sont justement les systèmes théoriques trop fermés et trop « parfaits » qui, en général, s'avèrent vite inadéquats et stériles, et qui ont engendré le plus d'épigones. Les épigones n'ont pas en vue le modèle, mais l'idée qu'ils se font du modèle. Autant la théorie littéraire du classicisme français a été efficace et active tant qu'elle a gardé sa souplesse initiale, autant son influence est devenue préjudiciable quand elle s'est transformée en un système trop fermé qui croyait tout résoudre.

La prédominance des théories critiques sur la littérature a rarement eu

des conséquences favorables. Les périodes d'épanouissement de la poésie et du roman ne coïncident presque jamais avec les théories critiques qui visent à l'uniformité. C'est, en général, *après* les périodes d'épanouissement que les théories littéraires fermées se sont formées et qu'elles ont contribué à retarder l'apparition de nouvelles formes littéraires. On pourrait dire que, dans un certain sens, la théorie littéraire doit user de ménagements avec la littérature. Naturellement, cette modération ne doit jamais être systématique ni unilatérale. L'indulgence n'est pas de mise quand il s'agit du médiocre. Le plus souvent, cependant, c'est à l'égard du médiocre que la rigidité, l'académisme de la théorie littéraire est indulgente. Excès d'indulgence et excès de rigidité : signes d'une théorie critique défectueuse.

L'exclusivisme de la théorie littéraire mène nécessairement à la simplification, à l'appauvrissement. En général, la théorie s'efforce de former un idéal littéraire; mais plus elle voudra réaliser abstraitement et uniformément cet idéal, plus la littérature sera découragée, perdant en initiative ce qu'elle gagnera en académisme. Les conventions unilatérales mènent toujours à la simplification, et la simplification à la médiocrité.

A Moscou et à Budapest, à Varsovie et à Prague, la nouvelle tendance de la théorie littéraire a commencé à se développer presque en même temps, et pour les mêmes raisons. Ce qui l'a stimulée le plus, ce fut un désir, dans la littérature, de trouver une nouvelle orientation. Les mêmes aspirations ont caractérisé la nouvelle orientation de la théorie littéraire.

Les nouvelles aspirations de la littérature et de la théorie littéraire trouvent leur origine dans le fait que le réalisme socialiste devait refléter des rapports sociaux et humains radicalement modifiés, et dans l'inadéquation des théories trop exclusives du siècle dernier.

La littérature du XX^e^ siècle, loin de vouloir se débarrasser de l'héritage du siècle dernier, se réclame même des époques précédentes. La théorie du « grand réalisme » a mal compris les œuvres de certains écrivains du XX^e^ siècle, surtout parce qu'elle n'a pas tenu compte des œuvres des siècles précédents qui ont pu inspirer la littérature de ce siècle. Cette théorie s'est trompée sur Proust, surtout parce que la méthode proustienne est étrangère à la méthode du roman du XIX^e^ siècle. Le défaut de la théorie du « grand réalisme » n'est pas de lier le développement de la littérature du XX^e^ siècle à celle du XIX^e^, ni de s'appuyer exclusivement, parmi toutes les tendances du siècle dernier, sur le réalisme. Son défaut consiste à négliger l'héritage *antérieur* au XIX^e^ siècle et, par conséquent, à se méprendre sur certaines préoccupations littéraires du XX^e^ . Et en Angleterre et en France, l'héritage des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles a joué un rôle prépondérant dans le réalisme du siècle dernier. Stendhal doit plus à la méthode littéraire du XVIII^e^ siècle qu'à la méthode balzacienne. Parfois, la littérature française moderne recourt systématiquement à la méthode de Madame de Lafayette, de Voltaire ou à celle de Choderlos de Laclos — dont s'inspirent non seulement Camus, mais quelquefois même Martin du Gard. Il est naturel que la littérature du XX^e^ siècle veuille exploiter la tradition la plus large. L'intérêt du XIX^e^ siècle n'était pas limité à une certaine époque; au contraire, c'est

justement cette époque qui montrait un intérêt plus vif que l'époque moderne pour les traditions anciennes, et qui a découvert la poésie, et même la prose épique — négligées auparavant — de la Renaissance et du Moyen Age. Les romans de Gœthe se fondent entièrement sur le XVIIIe siècle, l'art de Fielding et de Dickens est l'héritier du roman picaresque, tandis que Goldsmith (et Sterne) survit dans le roman anglais du XXe siècle.

Les défauts de la théorie du « grand réalisme » sont surtout sensibles dans le domaine de la poésie lyrique. Entre le XIXe et le XXe siècle, la différence est plus grande dans la poésie que dans la prose. C'est justement pourquoi, pendant un certain temps, la théorie du « grand réalisme » s'est occupée plus de la prose que de la poésie, et a pris ses exemples presque uniquement dans des romans. Le système esthétique de György Lukács est fondé presque entièrement sur le roman et ne fait qu'effleurer les problèmes de la poésie lyrique.

RÉALISME SOCIALISTE ET THÉORIE DU « GRAND RÉALISME »

Cette nouvelle vision de la littérature mettait en question la théorie proclamant l'exclusivité du réalisme. De nos jours, il serait sans intérêt de considérer cette théorie, déjà dépassée, selon laquelle l'évolution de la littérature se réduirait à une lutte entre réalisme et anti-réalisme. Cette formule très commode de l'époque du dogmatisme a déjà été réfutée par la théorie marxiste de la littérature. Sa réfutation a été nécessaire dans un premier temps pour pouvoir supprimer l'abîme qui s'est établi entre les préoccupations du réalisme socialiste et la théorie littéraire fondée sur l'exigence d'un réalisme universel et « éternel ». Le roman, le théâtre et la poésie de notre siècle ont évolué dans une direction toute différente de celle qui leur avait été indiquée par le réalisme du siècle dernier. Un autre fait a également contribué à déterminer la nouvelle orientation de la théorie littéraire, notamment la peur que notre littérature ne se détache pas des nouvelles tendances apparues au XXe siècle. Ce serait de la mauvaise foi d'y voir une volonté de retourner à l'art décadent de la bourgeoisie.

HISTOIRE CONCRETE ET THÉORIE ABSTRAITE

C'est à propos de l'histoire de la littérature que certaines affirmations de la théorie réaliste devaient être mises en question. La théorie du réalisme trouve ses exemples les plus clairs dans le roman russe du siècle dernier, qui s'est développé dans des circonstances sociales et historiques données. Mais est-il l'unique exemple? Il faudrait exclure l'œuvre d'un Balzac, d'un Stendhal, d'un Gœthe du cadre du réalisme, si l'on refusait pour le réalisme tout autre modèle que Tolstoï. La méthode de Tolstoï ne saurait être l'unique méthode, la méthode exclusive de la littérature du XXe siècle.

Combien le théâtre européen serait devenu uniforme et pauvre, s'il n'avait toléré *que* la méthode de Shakespeare — et s'il n'avait pas également accepté celle de Racine? De même, un des plus grands défauts de la théorie littéraire du classicisme a été de ne tolérer que la méthode racinienne. Les prestigieuses illustrations de la méthode réaliste qu'on rencontre dans la littérature russe chez un Gontcharov, chez un Tourguéniev, chez un Tolstoï sont le résultat d'un processus historique concret. Il se peut que dans la littérature d'autres nations de tels processus n'aient pas eu lieu, et que, par conséquent, on n'y puisse trouver l'équivalent du roman russe ou qu'il faille le chercher parmi les œuvres non réalistes. Dans les deux cas, on doit arriver à la même solution : on ne peut pas (ou on ne peut qu'en certains cas) appliquer la théorie abstraite et exclusive du réalisme à la réalité historique et quotidienne, concrète.

ROMANTISME ET THÉORIE DU « GRAND RÉALISME »

La littérature hongroise, elle aussi, devait prouver la faiblesse de la théorie du réalisme analysée plus haut. Si le romantisme n'a pas tenu une grande place dans la littérature russe, son rôle a été plus important dans les littératures polonaise et hongroise, de même que dans les littératures française, allemande et anglaise. L'interprétation rigide de la théorie du réalisme aurait entraîné l'exclusion de l'œuvre de Jókai de l'héritage vivant de la littérature hongroise ; il aurait fallu sacrifier *la Tragédie de l'Homme* de Madách, l'œuvre de Krúdy aurait eu un destin incertain, etc. En outre, il était impossible d'appliquer la théorie du réalisme au cas de la poésie de Vörösmarty, de Petőfi, d'Arany, de Mickiewicz et d'autres. C'est aussi pourquoi, dans le cas de la littérature mondiale, il est devenu impossible de se faire de Proust une idée juste. Les tentatives, faites, il y a quinze ans, par les historiens hongrois de la littérature pour appliquer la théorie abstraite du réalisme à leur sujet les ont conduits, dans la plupart des cas, à mettre en cause l'importance des grandes œuvres du romantisme hongrois, c'est-à-dire à « transformer », d'une manière ou d'une autre, le romantisme en réalisme. Les théoriciens ont dégagé ce qui, dans la littérature allemande, opposait le romantisme au réalisme : en établissant ainsi une catégorie anti-historique du romantisme par analogie avec la catégorie anti-historique du réalisme, ils se mettaient dans l'impossibilité de comprendre les romantismes français, polonais et hongrois. Mais cette catégorie du romantisme, établie à la base de la littérature allemande, ne pouvait pas même être appliquée, dans la peinture allemande, aux œuvres les plus romantiques. La peinture romantique allemande avait la même tendance que la poésie romantique polonaise : l'une et l'autre voulaient révéler la réalité. Les paysages de Kaspar, de David Friedrich, et les figures humaines qui s'y rapportent, résument l'essentiel d'une époque aussi bien que, dans *les Aïeux* de Mickiewicz, les cimetières, les forêts et les situations dramatiques qui s'y développent. Si l'on aborde ces œuvres en partant d'une théorie abstraite du réalisme, on

ne peut y voir qu'un « mysticisme décadent ». Le romantisme, de même que le réalisme, a plusieurs aspects, et *ces aspects peuvent parfois donner une expression authentique de la réalité alors que cette authenticité peut faire défaut dans un ouvrage de l'école réaliste.*

RÉALISME, NATURALISME, AVANT-GARDE

On pourrait penser que Zola est le meilleur exemple de la théorie doctrinale du réalisme — or, paradoxalement, c'est lui que cette théorie condamne le plus. La conception scientifique, positiviste, que Zola transpose dans le roman, est aussi préjudiciable à l'art qu'elle lui est utile. La prétention de Zola à l'exactitude est la garantie de son réalisme, mais la passion et la compassion qui emplissent ses romans nous rapprochent plus de la réalité que sa propre théorie. C'est l'œuvre de Zola qui est l'exemple le plus frappant de ce qui fait défaut à la théorie du réalisme : l'essentiel de son art, c'est la communication directe avec la réalité, l'appréhension de son sujet, et cette compréhension impitoyable de la vie qui caractérise l'art réaliste à son point de perfection. *Si l'on pense que le réalisme est apte à refléter la réalité, le naturalisme doit l'être aussi.* Et cela, on peut le dire aussi des différentes écoles, des différents manifestes littéraires du XXe siècle, qui peuvent constituer aussi bien une aide qu'un obstacle dans la reconnaissance et l'expression de la réalité. La vraie condition ne doit en être ni l'école, ni le manifeste, mais la manière de voir, la conception du monde, l'intention, le discernement de l'artiste.

La pratique littéraire, les tendances de la littérature mondiale contemporaine et le désir de comprendre, et de faire le bilan des époques passées ont contribué à rendre nécessaire la polémique contre la théorie abstraite et exclusive du réalisme, et l'élaboration d'une nouvelle orientation de la théorie littéraire. Au cours des discussions, on s'est trouvé, le plus souvent, en opposition avec la théorie de György Lukács. Il ne fait pas de doute qu'après la Libération, et pour certaines générations, l'impulsion nouvelle que Lukács a donnée à l'interprétation de la littérature du XIXe siècle ait été une source d'inspiration nouvelle. Ses études, parues dans les années trente, ont été considérées comme très modernes après 1945. Bien que ces études n'aient pas encouragé l'innovation, les tentatives de renouvellement pouvaient, du moins, prendre une direction plus juste, si elles partaient d'une interprétation comme celle que Lukács a proposée des grands réalistes du XIXe siècle. Cependant, la théorie du « grand réalisme » devenait dangereuse dès qu'elle se limitait au XIXe siècle, et qu'elle traitait avec méfiance les tentatives de renouvellement et même quelques œuvres importantes du XXe siècle. Limiter la sphère des traditions à une seule époque ou à une seule école peut entraîner de graves conséquences. L'évolution de la peinture réaliste socialiste a ainsi été handicapée par le fait que ses modèles étaient limités à la peinture de genre et à la peinture héroïque du siècle dernier.

THÉORIE ET LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

S'il est indispensable d'inaugurer une nouvelle manière de penser, c'est que les discussions théoriques qui se sont engagées sur la base des thèses de la théorie antérieure ont mis en présence des partis dont aucun n'était représentatif de la réalité contemporaine, ce qui pourtant doit prévaloir au point de vue du réalisme socialiste. Le réalisme, tel qu'il était conçu au siècle dernier, de même que les diverses tendances du XX^e siècle (apparues, pour la plupart, à l'époque de la première guerre mondiale) ont déjà perdu leur actualité. Pour prendre un exemple dans la peinture, l'abstraction appartient au passé aussi bien que la peinture de genre du siècle dernier. L'art, aussi bien que la théorie, doit s'engager dans des directions nouvelles. Une polémique qui ne peut pas dépasser l'antagonisme du réalisme et du « modernisme » n'est pas tournée vers l'avenir, mais consolide le passé et une tendance qui appartient elle-même au passé. La nouvelle théorie littéraire doit dépasser ce stade et elle doit mettre au point les possibilités futures. L'avenir, lui, naîtra du présent; ainsi devons-nous être de plus en plus conscients de ce qui est actuel, et la théorie littéraire doit chercher la clé pour comprendre les processus actuels plutôt que de confronter un système fermé avec le présent.

Un des problèmes les plus importants est toujours le problème de la place et du rôle de la tradition. A notre avis, le réalisme et les tendances de « l'avant-garde » ne peuvent être considérés aujourd'hui que comme les manifestations d'une certaine tradition. La théorie littéraire doit penser en fonction des littératures et de leurs traditions, puisque, si l'on négligeait l'aspect historique, une nouvelle abstraction succéderait à l'ancienne. La littérature la plus moderne, elle-même, ne peut pas se passer de la tradition; ce sont les traditions qui en assurent, dans une large mesure, l'authenticité; car la tradition implique parfois l'exigence de la réalité. Si indirecte que soit son influence, la tradition conditionne l'innovation elle-même. La méthode de la littérature comparée montre quelquefois pourquoi un écrivain n'avait et ne pouvait avoir aucune influence sur telle ou telle littérature; et les causes en sont parfois très révélatrices. Des causes concrètes déterminent également quand et pourquoi une certaine littérature subit ou ne subit pas une certaine influence. La théorie littéraire ne doit pas trop généraliser : ce qui est possible dans une littérature ne l'est plus ou ne l'est pas encore dans une autre.

Les grandes écoles ont toujours élaboré leurs méthodes. Les doctrines du classicisme, du romantisme, du réalisme, du naturalisme, du symbolisme, de l'expressionnisme, du surréalisme, etc., constituent un héritage précieux qui peut encore féconder la littérature, soit à la faveur d'une renaissance, soit sous l'effet d'une synthèse de certains de leurs caractères, soit à la suite d'une modification quelconque. La réapparition de telle ou telle méthode est due aux dispositions d'un artiste, au goût du public, etc. Le but de la théorie littéraire n'est pas d'encourager le règne absolu d'une certaine méthode, mais de donner un maximum de possibilités à la création artistique.

POUR LA DIVERSITÉ DES MÉTHODES

Dans l'art, il n'y a pas de monopoles. Ceux qui rejettent le réalisme en revendiquant le règne absolu d'un *style unique* du XX^e^ siècle, commettent la même faute que ceux qui revendiquent l'exclusivité de la méthode réaliste. Ne tolérer au théâtre *que* la méthode de Tchékhov ou de Brecht ou de n'importe quel autre conduirait au foisonnement des épigones. Discuter la théorie postulant l'exclusivité du réalisme n'est pas exclure la méthode réaliste : la viabilité de cette méthode ne peut être mise en question, et elle va survivre — dans des conditions différentes peut-être — comme survit la méthode du romantisme, et comme pourra renaître celle du symbolisme. Il suffit de penser à la méthode du classicisme qui est réapparue, à des époques différentes, dans différentes littératures — et sous combien de formes.

L'art contemporain est en possession d'un héritage trop riche pour renoncer à l'exploiter au maximum, ou pour en adopter une seule part. Les théoriciens sont portés à imposer la doctrine qui leur est chère et à en demander compte à tous les artistes. Ils sont enclins à avoir des préjugés quant à leurs propres théories. L'artiste, cependant, qui ne se limite jamais au raisonnement déductif, est moins victime de préjugés. Le réalisme peut être considéré comme *une* des méthodes qui s'offrent à l'artiste. C'est pourquoi je n'aime pas employer le terme d'« anti-réaliste », parce qu'il pourrait laisser entendre que toutes les méthodes *n'appartenant pas au réalisme* peuvent être rangées dans la même catégorie. Je dois donc dire que ceux qui s'opposent à l'exclusivité du réalisme mais qui, en même temps, revendiquent l'exclusivité d'une autre méthode, appauvrissent la littérature aussi bien que les partisans de l'exclusivité du réalisme. Je donnerais raison plutôt à ceux-ci qu'à ceux-là; *l'important est d'admettre la diversité des méthodes de la création artistique.*

RÉALISME SOCIALISTE — ART SYNTHÉTIQUE

La diversité des méthodes signifie également que, dans la pratique, dans la vie de la littérature, les méthodes peuvent s'allier les unes aux autres. De cette façon, le réalisme socialiste peut devenir un art synthétique — et la littérature mondiale fournit bien des exemples d'une telle synthèse de méthodes diverses, aussi bien dans le présent que dans le passé. Le plus souvent, la diversité de l'héritage a entraîné la fusion des méthodes. Les « styles purs » avaient, en général, un caractère forcé, et ils apparaissaient comme le résultat de théories doctrinaires, au seuil des époques décadentes. Gorki décrit dans son autobiographie les rigoureuses contraintes byzantines qui avaient guidé le travail des peintres d'icônes. Quand les méthodes sont bien vivantes, solides et susceptibles d'évolution, elles restent ouvertes à de nouvelles sollicitations et prêtes à de nouvelles solutions. Du reste, le caractère synthétique des méthodes se manifeste chez les plus grands représen-

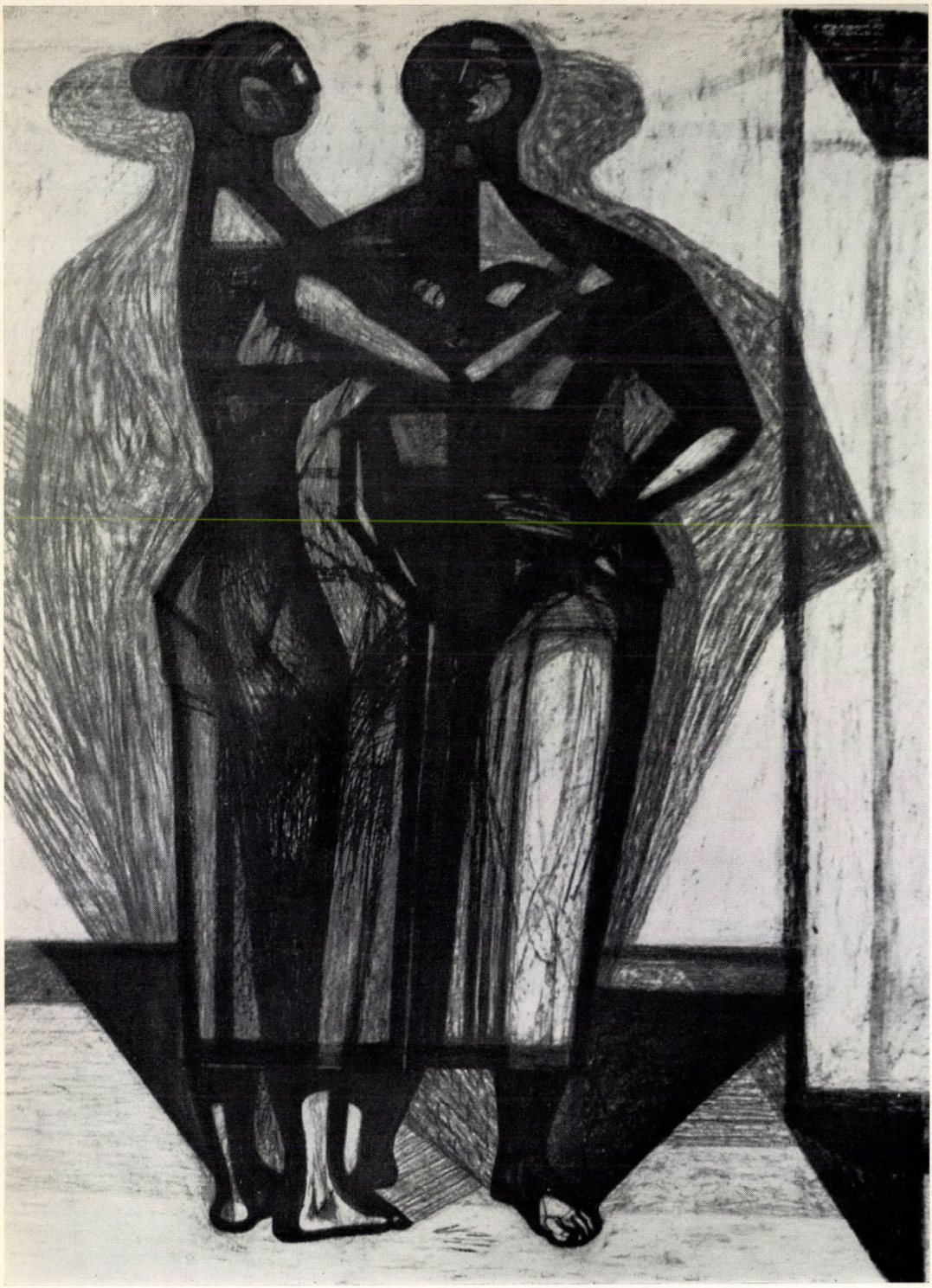
tants du réalisme (il suffit de penser à quelques éléments romantiques du réalisme balzacien), de même que chez les plus grands artistes romantiques qui ont parfois recours à des méthodes réalistes.

La fusion des méthodes ne peut se faire que dans le creuset de la synthèse. Combien de fois la synthèse des méthodes et des styles s'est réalisée au cours de l'histoire de l'art! La Renaissance elle-même a fait la synthèse de bon nombre d'éléments stylistiques — et y voir le « style pur » d'une certaine époque est une pure chimère. La littérature espagnole a fondu les éléments du baroque dans une synthèse toute différente de la synthèse opérée par la littérature française, qui, au profit du classicisme, réduit l'élément baroque. Combien le classicisme lui-même est peu homogène! Quelle différence entre les méthodes synthétisées par un Corneille et par un Racine! Les époques, les courants littéraires ne peuvent être compris que dans leur mouvement dialectique; les termes, indiquant les diverses époques ne sont trouvés qu'après coup, et ils causent bien des malentendus en remplaçant, pour ainsi dire, l'image précise par l'illusion d'optique. Si l'on songe aux décennies pendant lesquelles Léonard de Vinci et Michel-Ange étaient contemporains, il serait aussi hasardeux de les mettre dans la même catégorie que de réunir Paul Claudel et Apollinaire dans la fausse catégorie du « modernisme ».

Les différentes méthodes littéraires (le réalisme aussi bien que le romantisme et les autres doctrines littéraires) *ne sont pas nées du hasard, du caprice ou de la fantaisie, mais elles se sont constituées, comme les différentes possibilités, ou plutôt nécessités de saisir la réalité. La réalité peut être exprimée par le romantisme aussi bien que par le réalisme ou par d'autres méthodes littéraires.* Les dispositions, le tempérament de l'écrivain peuvent déterminer le choix des méthodes aussi bien que d'autres facteurs. L'art de notre époque, le réalisme socialiste, a tant d'antécédents, il voit autour de lui tant d'entreprises diverses, qu'il ne peut rétrécir impunément ni le champ de sa mémoire, ni son horizon. C'est la manière de voir, l'intention, l'attitude devant le monde qui sont décisives, et diverses méthodes sont susceptibles de les faire valoir. Aucune méthode ne comprend *a priori* aucune idéologie. L'art n'est pas identique à la réalité. La plus grande faute commise par la théorie littéraire du passé a été de poser en principe l'identité de la réalité et de son expression artistique.

István Sőtér.





Littérature et Arts

ESQUISSE D'UNE INTRODUCTION A LA POÉSIE HONGROISE MODERNE

La poésie hongroise s'élabore et se perpétue, au milieu de l'Europe, animée d'un certain ressentiment qu'il est aisé de comprendre; au cœur de l'Europe elle n'a pu que très peu s'intégrer à la poésie européenne. Que ce soit là un de ses aspects est chose indéniable. Or, ce traumatisme ne l'a pas incité à un repliement ou à un refus douloureux qui eût aussi signifié un reniement tragique. Ce facteur n'est pas non plus étranger au climat qui baigne notre poésie. Il est, on peut le dire, plus qu'embarrassant d'éclairer à l'intention d'un lecteur d'Europe occidentale les causes de l'érosion intellectuelle qui, entre les deux guerres mondiales, faillit creuser un abîme infranchissable dans notre vie littéraire (et, pour comble, parmi ses meilleurs représentants). Le fossé séparant « populistes » et « citadins » — ceux qui s'inspiraient de l'univers paysan et ceux qui trouvaient leur inspiration dans la vie urbaine — n'a pas été suffisamment comblé par l'évolution démocratique pour ne pas être sensible encore aujourd'hui. Certains écrivains — et non les moins grands — estiment toujours que le manque d'expérience campagnarde chez le poète est une lacune impossible à combler. Il se pourrait que l'attachement toujours plus démodé à l'expérience rurale s'explique par ce que notre pays est, de tous les pays d'Europe et même du globe, un des rares à ne pas avoir de mer. La mer a, depuis toujours, créé une civilisation urbaine. Il semble que l'absence de mer ait donné lieu à la croyance que la culture est toujours d'essence paysanne; ce qui est à la fois source de souffrance et d'orgueil. On disait en Europe que la meilleure des choses était l'eau; en Hongrie, on a cru que c'était la terre. Et ceci, malgré la nostalgie toujours présente, chez ces peuples, de la mer, sentiment qui inspira par ailleurs plus d'un grand poème hongrois.

L'ADAPTATION DES POÉSIES ÉTRANGERES

Aussi, c'est tout à l'honneur de la poésie hongroise d'avoir su répondre généreusement à l'accueil, distant, il est vrai, qui lui fut réservé en Europe. Tenue à l'écart, depuis toujours, des échanges qui animaient la poésie européenne, elle réussit, dès le début et par ses seuls moyens, à créer le climat fécond de la poésie européenne. L'abondante littérature poétique traduite en hongrois, et dont on s'enorgueillit à juste titre, a ouvert le champ de la compétition à toutes les poésies. Certes, à l'exemple de toute initiative

JENŐ BARCSAY: ÉTUDE POUR MOSAIQUE

louable, celle-ci relève non seulement de l'esprit d'abnégation, mais aussi de l'esprit de conservation. Elle a été inspirée à la fois par la fierté qui lui imposait de ne pas se dérober à la compétition, et par le sentiment de la nécessité d'entrer en lice.

Pour être plus clair, disons tout simplement qu'il y a très peu d'œuvres poétiques hongroises traduites en langue étrangère, même parmi les plus grandes. Les œuvres bien traduites sont encore moins nombreuses et les traductions bien accueillies, encore plus rares. En revanche, la presque totalité de la poésie européenne est traduite en langue hongroise (dans une traduction le plus souvent digne de l'original) et, de ce fait, elle appartient au patrimoine national de la civilisation et de la poésie. Et ceci est si vrai que l'on ne peut prendre la réponse de Mihály Babits pour une prudente et malicieuse échappatoire, quand, interrogé sur le plus beau poème hongrois, il désigna l'*Ode to the West Wind*, de Shelley, dans la traduction d'Árpád Tóth.

Le poète européen de la Renaissance assimila les poésies étrangères; sans scrupules, plein d'assurance et « naïf » dans le sens schillérien du mot, il intégra à sa poésie, sans retenue, tout ce qui, dans la forme et la sensibilité du poème étranger, pouvait l'inspirer. Ainsi, Pétrarque ne fut pas « traduit » en français, en anglais ou en espagnol, mais les poètes recomposèrent ses vers pour en constituer la poésie française, anglaise et espagnole. Au fur et à mesure que l'aspiration à une culture humaniste faisait des progrès, que la philologie et l'histoire de la littérature se développaient, que la conscience de l'œuvre inaliénable faisait son chemin, les poètes durent renoncer à puiser sans discrétion dans les biens d'autrui. La traduction devint de plus en plus l'œuvre du savant consacré aux recherches et à l'approfondissement des connaissances. Plus tard, ce n'est qu'exceptionnellement que les poètes s'en chargèrent. L'Homère de Pope, le Poe de Baudelaire, le Dante complet de Stefan George, ou, dans la poésie anglaise moderne, la célèbre traduction de Saint-John Perse par Eliot, le Virgile de Day Lewis sont, plutôt que des traductions, des hommages et les fruits d'une rencontre particulièrement heureuse; par bonheur, depuis dix ans, ces rencontres se multiplient dans la poésie française : je me contenterai de citer les travaux de Guillevic, de Rousselot, d'Alain Bosquet, de Denis Roche et, dernièrement, ceux de Michel Deguy et de sa *Revue de Poésie*. Par contre, l'histoire de la traduction poétique en Hongrie n'est qu'une suite ininterrompue de ces heureuses rencontres, elle unit, comme nulle autre, la méthode du poète de la Renaissance à celle du philologue moderne; les meilleurs de nos poètes ont convié, en poètes et en philologues, à la table ronde de la poésie hongroise l'élite de la poésie européenne, ce que, tout récemment, Michel Deguy a si heureusement formulé en disant que traduire ne consiste pas tant à traduire des œuvres étrangères dans sa langue, mais plutôt à se traduire dans la langue et l'esprit d'une œuvre étrangère; cela est depuis longtemps entré, sinon dans la théorie, du moins dans la pratique de la poésie hongroise. C'est une tradition spécifique dans notre littérature de considérer que les traductions appartiennent à l'œuvre et de réunir les poèmes traduits dans un recueil qui porte non pas le nom de l'auteur mais celui du traducteur.

LA TECHNIQUE DE LA VERSIFICATION HONGROISE

Pour réaliser ce genre spécifique, la poésie hongroise utilise sa langue, cet idiome étrange, non européen, dont on n'a pas commencé l'identification avant la fin du XVIIIe siècle et dont on a établi les liens avec les langues finno-ougriennes, encore représentées en Europe par le finnois et l'estonien. Paradoxalement, cette langue isolée, dont la versification traditionnelle ne ressemble à aucune des prosodies européennes, s'adapte, avec une étonnante facilité, à toutes les métriques européennes, même à celles que la plupart des langues modernes ne sont plus en mesure d'adopter. Alors qu'au XVIe siècle, Antoine de Baïf, le poète érudit de la Renaissance française, fait des tentatives souvent renouvelées, mais toujours infructueuses, pour adapter l'hexamètre, les premiers vers hongrois composés sous forme de distiques en épousent tout naturellement le rythme prosodique. Aussi étrange que cela puisse paraître, après l'allemand et, plus tard, après le russe, c'est la langue hongroise, la plus éloignée du latin, qui s'avéra être la plus apte à traduire le plus naturellement — sans rien enlever à leur originalité — les hexamètres de l'Odyssée, le système strophique propre à Sapho, les trimètres ïambiques de Sophocle, ou même ses chœurs de scansion très complexe, ainsi que les distiques rythmés d'Ovide. Simultanément, la mesure ancienne s'introduisit dans le vers usuel de la poésie hongroise et finit par s'y imposer dans les deux grandes périodes de notre renaissance littéraire : celle de la rénovation de la langue, et celle des réformes, vers la fin du XVIIIe siècle et au début du siècle dernier. Ce rythme fut si bien adopté par la langue poétique hongroise qu'on le retrouve chez nos premiers maîtres du vers libre : Milán Füst, Oszkár Gellért, Gyula Illyés, et d'autres encore. C'est justement ce rythme — extra-systolique, pour ainsi dire — qui crée, dans l'une des plus belles pièces de Babits, cette profonde tension qui l'amène à traiter l'hexamètre comme un peintre cubiste traite son modèle, en décalant la touche par rapport au contour.

Dans la période marquée par le fascisme et la guerre, le vers ancien réapparaît, avec sa métrique propre pour exprimer la protestation. Beaucoup de poètes l'adoptèrent à cette époque et lui restèrent fidèles pendant toute leur vie. Ce fut le cas de Gábor Devecseri. De même, Miklós Radnóti, martyr du fascisme, eut recours à l'hexamètre quand, précipité dans l'enfer moderne de notre siècle, il lança ses messages d'outre-tombe : *Est-il encore, dis, une patrie où soit compris cet hexamètre ?* (Traduction de Roger Richard.) Cette question formulée dans un hexamètre tout virgilien ne pouvait être posée en Europe, dans la tourmente de l'année 44, que par un poète de langue hongroise : pourtant ce n'est pas seulement « au-dessus de Zagubica » que « *Dans les fausses rumeurs, la vermine... vivent Français, Polonais, Italiens bruyants, Serbes dissidents, Juifs pensifs Dans les montagnes...* » Ce beau passage exprime fidèlement la situation de la poésie hongroise en Europe. Le plus souvent, elle diffère de la poésie européenne en ce que justement elle assimila de la manière la plus pénétrante ses traditions ancestrales. « Un des

traits profondément tragiques de la poésie hongroise » écrit notre jeune critique Tamás Ungvári, dans une excellente étude, *« c'est que l'européanité lui confère quasiment son caractère national »*. Le sort que le poème de Radnóti évoque, les sentiments qu'il exprime sont identiques à ceux de tous les poètes, et de tous les peuples de l'Europe asservis, mais le ton ne ressemble à aucun autre.

Je pense qu'à la faveur d'une réflexion sur l'hexamètre j'ai réussi à montrer pourquoi la poésie hongroise est si mal connue dans le monde.

Aragon a profondément raison lorsqu'il écrit que *l'histoire de toute poésie est, en fin de compte, identique à l'histoire de sa technique.* Encore un exemple : le XVIe siècle a déjà eu un poète lyrique hongrois, contemporain et aîné de Shakespeare et de Ronsard, et qui a sa place à côté des plus illustres de son époque : c'est Bálint Balassi, qui revendique le droit à la passion amoureuse avec un charme et une franchise propres à la Renaissance dans des poèmes qui font songer à la fois à Ronsard et à Shakespeare. Or, la prosodie de ces poèmes, la nature des vers et la structure strophique sont pleinement conformes aux principes fondamentaux de l'ancienne versification rythmique hongroise, principes qui ne rappellent en rien les formes de la versification de cette époque, ni en Europe occidentale, ni en Europe orientale — formes alors en gestation, mais devenues rapidement prédominantes. Tel fut le cas du sonnet, forme poétique la plus représentative de l'époque, mais qui n'apparaît en Hongrie qu'à l'extrême fin du XVIIIe siècle, pour être aussitôt évincée, comme partout en Europe, à la suite de l'évolution du romantisme. Cependant, le sonnet réapparaît au début de ce siècle pour servir au renouvellement et à l'enrichissement de la poésie hongroise. Il s'ensuit que, dans la poésie hongroise, le sonnet traduit de façon exceptionnelle l'esprit du XXe siècle. Quant aux recueils de sonnets, si caractéristiques de la poésie lyrique du XVIe siècle, il fallut attendre 1957 pour que paraisse en Hongrie un ouvrage valable de ce genre (*la Vingt-Sixième Année* par Lőrincz Szabó).

Ce phénomène explique aussi une certaine survivance des poèmes à forme fixe dans la poésie hongroise moderne : une partie de ces formes est plus récente chez nous qu'ailleurs, aussi les a-t-on moins exploitées. Bien plus, puisque ces formes se sont imposées en supplantant progressivement la prétendue ancienne versification hongroise, la traditionnelle prosodie rythmique, l'utilisation qu'on en fait aujourd'hui, l'atmosphère qui s'en dégage, le rôle qu'elles remplissent impliquent une sorte de rupture moderne avec les traditions poétiques hongroises, rupture qui, dans la poésie française, anglaise ou italienne, a justement conduit au progrès du vers libre, sinon à son hégémonie. Or, c'est cet aspect-là que la traduction n'est pas en mesure d'interpréter. Ce qui explique pourquoi un étranger, à l'écoute de nos poètes les plus profondément novateurs, a une impression de classicisme et, parfois même, d'académisme.

LA POÉSIE — GENRE DOMINANT DE NOTRE LITTÉRATURE

La naissance des genres artistiques est liée aux nécessités et aux possibilités existantes. Dans toutes les sociétés et à toutes les époques, la littérature engendre et laisse croître les genres conçus par des nécessités internes et dont la gestation est favorisée par des circonstances données. Nous avons vu comment les qualités propres à la langue hongroise ont créé des conditions propices au développement de la traduction de la poésie étrangère. Par contre, les progrès de la littérature dramatique et de prose hongroises, plus spécialement ceux de la philosophie et de la critique furent toujours entravés par des circonstances historiques, pour des raisons qu'ici il ne nous est pas possible d'aborder. Les manuels d'histoire de la littérature sont unanimes à considérer la poésie comme le genre qui a dominé toutes les époques de la littérature hongroise. Cette suprématie toute spécifique est encore un trait distinctif de notre littérature, mais ce caractère est — selon les circonstances — tout aussi apte à détourner le lecteur étranger qu'à éveiller son intérêt. En tout cas, devant assumer un rôle dépassant l'importance du genre et, par suite, surchargés de tâches nationales et littéraires, les meilleurs de nos poètes, aujourd'hui encore, s'en trouvent à la fois enrichis et quelque peu alourdis. *Tout finit par des chansons* — dit le proverbe français. C'est bien le cas chez nous où tout, le drame et même les pensées politiques débouchent sur le lyrisme. Toutes les forces qui sont contenues dans les autres genres se libèrent dans la poésie. Le même phénomène — ou le phénomène inverse — peut être observé à certaines époques dans d'autres littératures. Mais cette permanence qui le caractérise dans la poésie hongroise ne se rencontre nulle part ailleurs. C'est la tragédie, genre dominant du grand siècle français, du siècle sans lyrisme, qui en aspire toute la sève. Et cela est si vrai que, si Racine est considéré comme l'un des plus grands poètes français, ce n'est nullement en raison de ses cantiques insignifiants, mais justement pour sa poésie dramatique. La poésie hongroise est contrainte de fondre en son creuset plus d'un trait qui, dans la littérature anglaise, française ou russe, se cristallise soit dans le roman, soit dans le drame, soit dans l'essai, ou encore dans les sciences philosophiques et politiques. Selon un lieu commun d'ordre esthétique, on met en vers ce qui, en prose, est inexprimable. Mais dans l'histoire d'une littérature, la poésie peut exprimer ce que la prose renonce à dire. Cet état de choses confère à la poésie hongroise un rôle considérable dans la vie nationale; en même temps, il l'accable d'un fardeau qui défigure souvent sa mission originelle. Il semble que, nulle part ailleurs, on n'ait écrit autant d'éditoriaux en vers — et en vers de qualité — qu'en Hongrie; et surtout pas dans les pays où des éditoriaux de qualité et chargés aussi de quelque verve « lyrique » sont rédigés en prose. Il se peut que, nulle part ailleurs, la poésie n'ait servi à exprimer autant d'idées à caractère politique. Pour l'ensemble de la poésie hongroise, pour la meilleure même, on peut dire qu'elle charrie trop de déchets, trop de « corps étrangers ». Elle fait trop souvent songer au

journalisme, et dans cette faiblesse, la critique est parfois tentée de voir une vertu. A l'époque de la « poésie pure », au temps de l'effort vers l'abstraction pour dégager la substance de la poésie, ce caractère de notre poésie est de nature à détourner le lecteur étranger, mais il pourrait être également susceptible de rétablir des liens entre auteurs et lecteurs, des liens qui sont souvent distendus dans la poésie occidentale.

Se pourrait-il que toute notre poésie classique demeurât pour toujours une chaîne de volcans éteints pour la littérature mondiale? L'horizon lui serait-il fermé à jamais?

Serait-il possible que Balassi, Csokonai, Vörösmarty, Arany ou même Petőfi restent notre patrimoine exclusif, honoré de confiance, pierre précieuse enfouie dans des hardes de gueux? Pourtant, certains signes semblent indiquer que, là encore, des surprises pourraient nous être réservées. La poésie hongroise de notre siècle espère, et à juste titre, pouvoir rendre hommage à celle du passé et l'imposer en s'imposant.

L'intérêt qu'éveille partout notre poésie, et les premiers résultats déjà satisfaisants justifient cet espoir. L'originalité, démontrée plus haut, de la poésie hongroise, et l'évolution générale de la poésie de notre époque se trouvent à l'origine de cet intérêt.

L'ORIGINALITÉ DE NOTRE POÉSIE MODERNE

Pour faire l'histoire de la littérature de cette dernière période, il faut recourir à une notion nouvelle : celle de la *différence de phases*. Deux grandes littératures en prose, la russe et l'américaine, et une grande littérature dramatique, la scandinave, ont fait irruption sur la scène de la littérature mondiale avec une véhémence que seule peut expliquer une analogie avec l'énergie produite par une différence de phases. Il arrive qu'à la suite d'un développement anormal ou imparfait, des êtres vivants soient amenés non seulement à suppléer aux insuffisances, mais encore à les pallier par des facultés supérieures. L'essor qui se dessine dans la poésie hongroise présente des analogies avec ce phénomène, abordant avec un certain retard, et aussi dans d'autres circonstances, plus d'une phase importante de l'évolution de la poésie européenne moderne, les abordant dans un esprit de nouveauté. Ces efforts de l'art hongrois pour rattraper l'Europe rejoignent ceux accomplis dans le même sens dans d'autres domaines.

Le grand problème pour la poésie et pour l'art de notre siècle en général est de savoir comment se dépasser. La poésie tend, avec le mouvement qui lui est propre, à absorber tout ce qui lui est étranger, des arts plastiques africains au jazz américain, du folklore pré-colombien au bouddhisme zend. L'art hongrois a réussi à retrouver directement ces origines antérieures à la culture européenne. C'est à cette découverte que l'art hongrois du XX^e^ siècle doit ce qu'il a de plus original. Originalité ayant déjà capté l'attention du monde grâce à deux artistes exceptionnels, Béla Bartók et Attila József, qui ont dû rattraper des siècles de retard.

Par-delà les différences qui les séparent — le premier grandit en puisant à la source de l'humanisme bourgeois antifasciste de Thomas Mann, tandis que le second se manifeste comme le représentant du prolétariat et animé d'une idéologie révolutionnaire —, trois facteurs leurs sont communs : l'effort déployé pour combler le retard, la découverte d'un monde de chants, de rythmes et de symboles ancestraux enfouis dans la nuit des temps, enfin, leur identification aux tendances artistiques et sociales les plus progressistes de l'Europe de cette époque. Leur signification dépasse aujourd'hui la portée de leur œuvre et même la grandeur de leur personnalité. Leurs efforts intellectuels complexes représentent pour nous quelque chose de plus : pour connaître vraiment l'art poétique de la poésie hongroise moderne, il suffirait de faire un recueil de poèmes dédiés aux deux grands précurseurs. C'est comme si tous les poètes hongrois cherchaient à définir leur place et leur vocation par rapport à ces deux grands maîtres. Nous nous alignons sur eux et nous nous mesurons à eux.

Ce désir fiévreux de rattraper le temps perdu confère à la poésie hongroise d'aujourd'hui cette tension susceptible d'éveiller l'intérêt. Et il faut y ajouter le fait que l'évolution s'accomplit à présent dans l'histoire de l'édification du socialisme, histoire qui, sans avoir été à l'abri d'erreurs tragiques, n'en a pas moins abouti à la promotion de tout un peuple. Cette promotion assure à la poésie un public nouveau qui est de nature à la stimuler. Cela crée, entre elle et son public, des rapports étroits, un dialogue ininterrompu qui, dans la crise mondiale actuelle affectant à la fois la poésie et le lecteur, confèrent une certaine originalité à l'inspiration du poète hongrois.

Ce sont là les circonstances qui ont été déterminantes dans la formation des poètes d'aujourd'hui. Une énumération n'est jamais complète. Aussi le rapide aperçu qui va suivre, ne fait-il que citer tel ou tel représentant des poètes hongrois d'aujourd'hui, porte-parole des différentes générations et des tendances les plus diverses.

POETES CONTEMPORAINS

Nous devons citer en premier lieu Milán Füst, décédé au moment de la mise en composition de cet ouvrage, à l'âge de quatre-vingts ans, un des pionniers de la nouvelle poésie hongroise, créateur du vers libre aux effets magiques. Ayant cessé d'écrire des poèmes depuis bien longtemps, il continue pourtant à exercer une influence sur la jeune poésie. Jeune poète, il débuta en maître et il resta toujours le maître des jeunes poètes.

Son contemporain, Lajos Kassák, mort quelques jours avant Füst, à l'âge de quatre-vingts ans — débuta avec une poésie dite « constructiviste », au moment de l'apparition de l'avant-garde européenne. Plus tard, et pour un temps assez long, une période de stagnation marque sa carrière, stagnation suivie, dans les dernières années de sa vie, d'un renouveau, dont l'originalité consiste à retrouver son ancienne inspiration poétique en

l'enrichissant. La forme nouvelle, le vers libre simultanéiste, qui provoqua jadis une levée de boucliers et qui, depuis, fut délaissé par presque tous les poètes en Europe — reparaît dans les derniers vers du poète avec la fraîcheur d'antan et une modération toute classique.

Gyula Illyés, qui appartient à la génération suivante, est le plus remarquable et le plus influent de nos poètes vivants. Son œuvre, d'une grande complexité, est un reflet de la diversité de la poésie hongroise. A peine âgé de vingt ans, on le trouve à Paris, émigré après l'écrasement de la république des Conseils en Hongrie. C'est là qu'il fait ses débuts au contact des surréalistes et peu s'en fallut qu'il ne devint un poète français. Ses premiers poèmes, écrits en français, sont publiés dans des feuilles éphémères d'avant-garde. Son retour en Hongrie, aux environs de 1925, est en quelque sorte symbolique. Il traduit à la fois la multiplicité des tâches qui attendent la poésie hongroise — tâches différentes de celles de la poésie européenne — et la fécondité de cette poésie. Comme sous l'effet d'un coup de baguette magique, le jeune surréaliste parisien devient le porte-parole des couches paysannes hongroises les plus déshéritées. Il est devenu le créateur d'un réalisme populaire moderne, la personnalité la plus marquante d'un des mouvements intellectuels hongrois les plus importants de l'entre-deux-guerres; et aujourd'hui, à une époque avancée de sa carrière, il a réussi à opérer la grande synthèse (et cette fois encore il s'agit bien d'une originalité de la poésie hongroise) de l'écriture automatique et des magies de chaman. Remontant aux débuts fascinants de sa carrière, il couronne les colonnades déjà audacieuses de son œuvre d'une voûte qui l'est encore davantage.

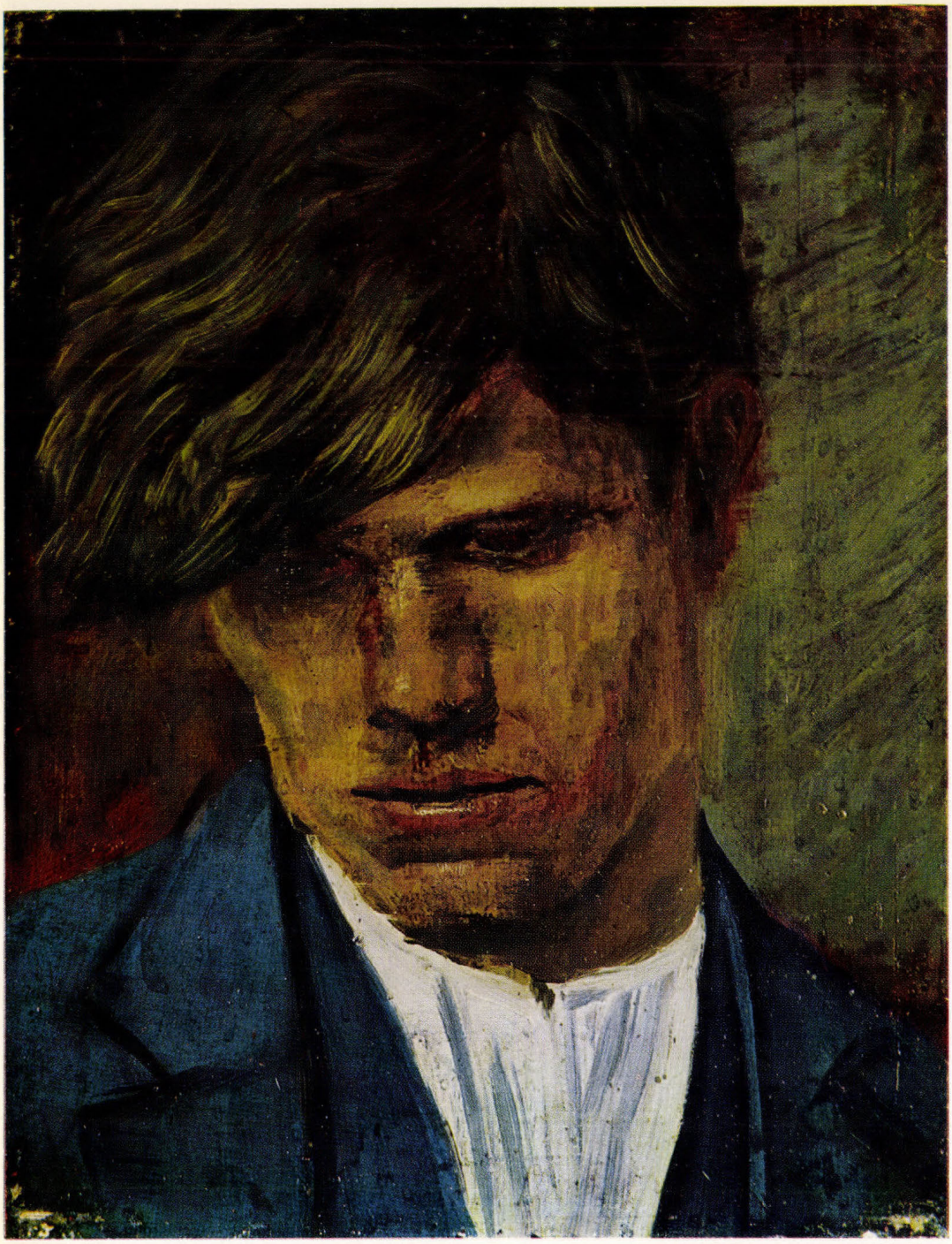
László Benjámin et Zoltán Zelk ont su rester fidèles à la tradition publiciste de la poésie hongroise, tout en exprimant les tourments de leur vie intérieure et en s'inspirant de chants populaires. Avec la complainte *la Mouette*, Zelk a écrit un des plus grands poèmes hongrois de ces dernières années.

István Vas s'est inspiré de la poésie baroque anglaise et de la poésie confidentielle de Villon pour exprimer sa conception de l'histoire, optimiste, mais sans illusion. Sa poésie est la résultante de cette synthèse intellectuelle et des nombreuses péripéties de sa vie.

Après un silence forcé et de longue durée, János Pilinszky se fait entendre de nouveau vers la fin des années cinquante, avec des vers faits de mesure et de concision, pour poser le dilemme existentialiste de « l'être et du néant ». Dans ses poèmes, pourtant d'inspiration catholique, la façon dont se présente le dilemme porte la marque du socialisme.

Dans les vingt dernières années, un surréaliste, auteur de vastes poèmes épiques inspirés par un lyrisme débridé, fait entendre le rythme extatique des mélopées funèbres d'origine asiatique. Dans les visions apocalyptiques du poète, transparaît l'idéal de la liberté socialiste. Je veux parler de Ferenc Juhász, le seul en Europe à pouvoir répondre à ce signalement. Tels sont encore quelques-uns de ses confrères d'inspiration analogue, comme László Nagy et Sándor Csoóri.





Enfin, mentionnons la nouvelle génération qui, il y a dix ans, par la publication de l'anthologie de *Tűztánc* (Danse de Feu) a assuré la relève dans un moment de crise de la littérature hongroise. Gábor GARAI, Mihály VÁCI et quelques autres représentent les tendances nouvelles, représentées en Union Soviétique par Evtouchenko ou Voznessenski, en Angleterre, par les *angry young men* et aux États-Unis, par les jeunes gens de la *beat generation*.

LA POÉSIE HONGROISE DANS LE MONDE

Un grand effort a été fait dans le monde pour faire connaître l'œuvre de ces poètes. Jamais pareil effort n'a été accompli dans le passé. Les traductions des poèmes d'Attila József se multiplient en français, en russe, en allemand, en italien, en espagnol, en serbe, en tchèque, en roumain et, dernièrement, en anglais. Ces traductions ont parfois l'honneur d'avoir pour auteurs les meilleurs poètes étrangers. La parution de Miklós Radnóti en Italie (ouvrage qui exerça une grande influence), les anthologies de la poésie hongroise en russe, en anglais et en français et, peut-être la plus importante d'entre toutes, l'*Anthologie de la poésie hongroise*, parue aux éditions du Seuil en 1962, sous la direction de László Gara, suivie des *Hommages* à Kassák et à Illyés (et du choix de poèmes de ce dernier dans la série « Poètes d'aujourd'hui »), la parution des poèmes d'István Simon en russe, ceux de Gábor Garai, en slovaque, le recueil de poèmes choisis de Juhász, en allemand, le volume en préparation des poèmes de Weöres et de Juhász, dans la série du « Penguin Books Poetry »[1], toutes ces publications ont servi ou serviront, comme jamais auparavant, la cause de la poésie hongroise.

György SOMLYÓ.

1 Voir encore le recueil des poèmes en langue française de l'auteur de la présente étude dans la série « Autour du Monde » aux Éditions Seghers. *N. D. L. R.*

LÁSZLÓ MEDNYÁNSZKY: JEUNE VAGABOND

UN GENRE « HONGROIS » : LA SOCIOGRAPHIE LITTÉRAIRE

Il y a dans la littérature hongroise un genre particulier qu'il est d'usage d'appeler « sociographie littéraire ». L'histoire de ce genre montre bien que la naissance, l'épanouissement, la décadence des formes littéraires sont en relation directe avec les conditions sociales et politiques. C'est presque une loi qu'à la suite des grands bouleversements sociaux et politiques, quand les opinions et les valeurs qui jusqu'alors avaient paru inébranlables s'écroulent et que les illusions se dissipent, les hommes se tournent, plus que jamais, vers les faits d'expérience et vers la réalité. Les artistes, les écrivains, qui vivent eux aussi ce bouleversement de la psychologie sociale, en tirent de nouveaux stimulants. La nouvelle réalité et l'expérience du changement laissent une trace profonde dans l'œuvre, non seulement dans son contenu, mais aussi dans sa forme. C'est dans ces conditions-là que la sociographie est née chez nous dans la première moitié des années trente.

NAISSANCE DE LA SOCIOGRAPHIE

La crise de la fin des années vingt, qui a bouleversé toute l'économie mondiale du capitalisme, n'a, évidemment, pas évité la Hongrie. Dans la vie économique et culturelle, soudain, tout a semblé provisoire, précaire. La classe ouvrière manifestait, les pauvres gens de la campagne se révoltaient et le statut jusqu'ici stable des classes moyennes était mis en cause. A la suite de ces changements, l'intelligentsia s'est préoccupée de plus en plus des questions sociales. Une partie des étudiants a entrepris ce qu'on a appelé : « l'exploration du village ». L'initiative la plus importante de ce genre a été le mouvement lancé par les jeunes de Szeged, centre culturel du Sud du pays. C'était au début des années trente. Ces jeunes gens avaient été élevés, pour la plupart, dans de bonnes conditions matérielles. Leurs sentiments devant la misère sociale et culturelle, et devant les conditions de vie des hameaux de Szeged, une interview de l'un d'eux les exprime bien. György Buday, le chef du mouvement, artiste, graveur sur bois a dit : « ... on ne pourrait pas dénombrer les plaintes, les demandes qui nous harcèlent, révélant les conditions de vie de la paysannerie hongroise. Nous avons abandonné les recherches sociographiques dans les villages et les hameaux pour constituer un véritable bureau du peuple, et ainsi nous avons eu l'occasion de constater les profonds fossés qui séparent les différentes classes sociales. » Ces faits, nombreux et troublants, étaient exposés dans des articles des reportages et des essais. Puis, à partir de cette « matière brute »

(à l'exemple des *Trois villes* du socialiste Lajos NAGY[1]) il s'est formé un nouveau courant littéraire, un nouveau goût littéraire et une importante école littéraire documentaire. Le genre qui est né de ce mouvement social porte le nom de sociographie. Ce n'est pas une définition très précise, puisque, si on examine sérieusement les huit ou dix œuvres marquantes qui sont nées de cette « découverte » fiévreuse de la Hongrie, on y est sensible au manque d'unité. C'est une littérature composite : notes de voyages, analyses, reportages volumineux, témoignages, confessions, essais, etc. Ainsi le terme de sociographie désigne non pas un genre bien défini, mais une tendance. Ces œuvres n'ont qu'une chose en commun : c'est d'avoir renoncé au style littéraire traditionnel et à la fiction. Mais les informations sont très abondantes et l'interprétation des faits, personnelle et passionnée. L'écrivain apparaît comme un témoin, ce qui donne un caractère d'authenticité à ses remarques, à ses images : « J'étais là, je l'ai vu moi-même... » Et les œuvres sont animées d'un esprit de réforme sociale, certaines le sont si vigoureusement que leurs auteurs ont dû comparaître devant les tribunaux. Après les années 1930, les chemins suivis par ces écrivains se sont séparés. Actuellement, la plupart des auteurs vivent en Hongrie et poursuivent leur œuvre sous l'égide du socialisme. Quelques-uns sont à l'étranger. Mais cette expérience commune, démocratique, littéraire d'il y a trente ans a été pour eux le sommet de leur carrière. Nous nous bornons à parler d'une seule année; en 1937, année qui marque l'apogée de ce mouvement, paraissaient les œuvres de Gyula ILLYÉS, de Ferenc ERDEI[2], de József DARVAS[3], d'Imre KOVÁCS, de Géza FÉJA, de Zsigmond REMENYIK et une nouvelle édition du livre de Zoltán SZABÓ. Ils font presque la carte géographique du pays, et les faits qu'ils mettent en lumière pour évoquer la misère des paysans, des pauvres gens du village, des valets de ferme, etc. sont si ahurissants que l'on comprend bien la consternation des citadins de bonne volonté. La remarque de Lajos NAGY est amère mais juste quand il dit qu'un petit voyage chez soi peut être aussi intéressant qu' « un voyage en Uganda ». Nous ne pouvons pas analyser séparément chacune de ces œuvres. Nous nous contenterons de relever une seule d'entre elles, *Ceux des Pusztas* de G. ILLYÉS. Non seulement parce qu'elle est la plus représentative (sa 18e édition vient de sortir), mais aussi parce qu'elle est traduite en français[4].

RENOUVEAU ACTUEL DE LA SOCIOGRAPHIE

La sociographie qui culminait aux environs de 1936–1937 a disparu de la littérature hongroise vers la fin des années trente. L'esprit fasciste marquait la vie publique, la politique menait à la guerre, il n'y avait plus

1 NAGY, L. : *Író, könyv, olvasó* (Auteur, livre, lecteur), Budapest, 1959

2 ERDEI, F. : *Futóhomok* (Sables mouvants), Budapest, 1957

3 DARVAS, J. : *A legnagyobb magyar falu* (le Plus Grand Village hongrois), Budapest, 1957 — KOVÁCS, I. : *Néma forradalom* (Une révolution muette), Budapest, 1937 — FÉJA, G. : *Viharsarok* (le « Coin des Tempêtes »), Budapest, 1954

4 ILLYÉS, G. : *Puszták népe*, Budapest, 1967 — *Ceux des Pusztas*, Paris, Gallimard, 1943 (préface d'Aurélien Sauvageot)

de place pour la réflexion, pour l'analyse. Plus tard, après la Libération, entre 1953 et 1956, on assiste à une renaissance de la sociographie, une renaissance qui s'accentuera vers 1960. 1956 a apporté d'immenses enseignements. Les événements ont montré les ravages que pouvait causer une direction subjectiviste-volontariste de l'État et de l'économie dans les conditions socialistes. D'autre part, ils ont mis en lumière la permanence et la virulence du nationalisme et de son agressivité. La fin des années cinquante a été pour la littérature hongroise l'époque d'une reconsidération des problèmes. Un grand nombre d'opinions « officielles » se sont alors révélées fausses, il en a résulté une méfiance générale pour la réflexion déductive et unilatérale. L'attention s'est de nouveau portée vers les faits, la vie, les conditions de vie des gens. Beaucoup d'écrivains hongrois ont voulu arriver à de nouvelles conclusions par de nouvelles méthodes inductives à partir de la base. Cette orientation littéraire était encouragée par la politique ellemême. Il y a peu, les gens qui détenaient le pouvoir avaient une confiance inébranlable dans leur propre infaillibilité. Naturellement, cela ne favorisait guère les recherches sociologiques, ni la littérature ni, surtout, un genre qui est critique par son essence même. Mais si aujourd'hui, dans notre vie publique, on est encore parfois trop satisfait de soi, ce phénomène n'est pas prépondérant. La sociographie est de nouveau « à la mode », parce que dans tous les domaines de la vie politique, économique, etc., on s'intéresse vivement aux informations authentiques.

Les auteurs de la nouvelle vague sociographique ont, comme leurs aînés, publié d'abord des articles, des reportages et des essais. Beaucoup, parmi les crétaeurs de la sociographie classique, ont fait des voyages dans le pays et ont rapporté leurs expériences; ne citons que les noms les plus connus : József Darvas, Ferenc Erdei, Géza Féja, László Németh, Pál Szabó, Péter Veres, etc., auxquels sont venus se joindre les jeunes : Gyula Csák, Sándor Csoóri, Erzsébet Galgóczi, László Gyurkó, István Márkus, Lajos Mesterházi, Gábor Mocsár, Mihály Sükösd, Mihály Váci, Tibor Zám[5] et d'autres; ils ont présenté des tableaux pris sur le vif et des analyses approfondies des problèmes locaux d'intérêt général, des différentes couches et institutions. Les anciennes œuvres sociographiques ont été rééditées, et le meilleur du renouveau actuel a paru dans des recueils et des anthologies. Au nombre de ces œuvres sociographiques, quelques-unes sont remarquables et appelées à durer. Signalons ici l'ouvrage de Sándor Csoóri, écrivain de la jeune génération, intitulé : *Vu de la tour*[6]. Cette œuvre occupe une place particulière par sa sensibilité aux changements intervenus dans le domaine de la conscience. La société hongroise a parcouru un long chemin pendant les vingt dernières années. Les faits illustrant la promotion sociale sont notoires, mais on connaît moins bien les processus complexes et souvent contradictoires qui se développent dans le domaine des mœurs, des habitudes, des goûts. C'est ce qui frappe surtout dans la

5 Voir p. ex. l'anthologie intitulée *Hazai kistükör* (Petit miroir du pays) par János Medgyesi, Budapest, 1960

6 Csoóri, S.: *Tudósítás a toronyból* (Vu de la tour), Budapest, 1963

prose poétique de Csoóri. Un autre écrivain, Domonkos Varga, dans son livre intitulé *les Petits Galopins*[7] nous parle de ses enfants, de la micro-société d'une famille nombreuse. L'œuvre d'István Benedek appartient aussi à cette lignée, bien qu'elle soit plus ancienne de quelques années. Dans le livre intitulé *la Cage d'or* il évoque la lutte qu'il a dû mener personnellement contre la bureaucratie, pour un meilleur traitement des aliénés. (Cet ouvrage est traduit en anglais[8].)

Il existe un autre genre populaire dans la littérature sociographique : celui des mémoires. Il s'agit d'hommes d'État, de vétérans des luttes passées, d'artistes et, bien sûr, d'écrivains qui évoquent les événements de la première moitié de ce siècle tourmenté, pour le plus grand plaisir des lecteurs, dont la curiosité est intarissable à l'égard de ces œuvres. C'est un genre qui, au début du siècle et par la suite, n'avait pas donné grand-chose. Par exemple, les quinze années qui ont précédé la Grande Guerre ont été extraordinairement riches en événements culturels, scientifiques et politiques. Mais, après la chute de la Commune hongroise, l'administration de Horthy a enterré le souvenir de ces années-là, si bien que l'étudiant, qui fréquentait l'université dans les années trente, connaissait beaucoup mieux le siècle passé que l'époque d'Endre Ady. Les dix ou douze années qui ont suivi la Libération n'ont pas favorisé non plus les recherches historiques objectives et, encore moins, la publication de mémoires subjectifs. A la fin des années cinquante, le début du siècle, l'époque de l'entre-deux-guerres ainsi que la période ayant précédé la construction du socialisme sont tombés dans le domaine de l'histoire : le public a pu s'en emparer pour en faire l'examen. Les conditions actuelles et le recul ont permis la reconstitution des événements. Les mémoires sont très riches et, parfois, présentent des qualités littéraires. Nous nous bornerons à faire mention des excellents mémoires d'István Vas, intitulés *Amour difficile*[9], où l'auteur, tout en retraçant poétiquement les péripéties de sa vie, évoque les personnalités et l'atmosphère de la vie littéraire hongroise de l'entre-deux-guerres. L'œuvre autobiographique de Péter Veres[10] mérite aussi une attention particulière, surtout pour l'évocation de la vie d'un écrivain-paysan. Il faut noter également un nouveau livre de Géza Féja[11] où il brosse un tableau intéressant de la vie paysanne de nos jours.

Les œuvres marquantes des dernières années sont, presque sans exception, des ouvrages qui « se souviennent » et qui jugent. Une partie de ces œuvres sont des romans comme *le Cimetière de rouille* d'Endre Fejes, *la Pluie ivre* de Darvas et *les Jours glacés* de Cseres. Mais il y en a d'autres, plus difficiles à classer : Gyula Illyés, a écrit une œuvre qui fait pendant à *Ceux des Pusztas — le Déjeuner au château*[12]. L'action se passe en 1946. Après le

7 Varga, D. : *Kutyafülűek* (les Petits Galopins), Budapest, 1966

8 Benedek, I. : *Aranyketrec* (la Cage d'or), Budapest, 1957 — *The Gilded Cage*, Budapest, Corvina, 1965 (en anglais)

9 Vas, I. : *Nehéz szerelem* (Amour difficile), Budapest, 1964

10 Veres, P. : *Évek során* (Au cours des années), Budapest, 1965

11 Féja, G. : *Sarjadás* (Germination), Budapest, 1963

12 Illyés, G. : *Ebéd a kastélyban* (Déjeuner au château), Budapest, 1962

partage de ses terres, le comte, sur la propriété duquel travaillaient et vivaient autrefois les parents du poète, invite ce dernier à déjeuner. Le cadre de l'œuvre, c'est ce déjeuner ou plutôt les préparatifs du déjeuner que l'auteur traite avec une ironie savoureuse. Quant au fond, il s'agit d'une illustration, historique et humaine des changements sociaux, faite pour en montrer le bien-fondé, sans noircir le personnage du comte dépossédé. Dans *Vingt Heures*[13], Ferenc SÁNTA fait une enquête et porte un jugement sur l'histoire des vingt dernières années et s'efforce de trouver, parmi les vérités partielles, une vérité qui soit accréditée par l'histoire. Dans l'œuvre récente d' István GÁLL; le *Guet-Apens*[14], c'est encore l'écrivain qui fait une enquête et, à travers les questions et les réponses, c'est l'histoire d'une ville de mineurs, ou plutôt l'histoire de quelques vies typiques qui se développe. A quel genre appartiennent ces œuvres? SÁNTA use du terme de reportage, István GÁLL, de celui de sociographie. La critique a beaucoup hésité pour désigner le genre du livre d'ILLYÉS. Le problème est le même pour le cycle *Fascination*[15] de József LENGYEL, cette œuvre si authentique dans sa discontinuité. Ces œuvres, quoique poétiques, ont une prise directe sur la vie, et la transposition artistique n'a pas réduit leur portée documentaire. La transposition opérée par la fiction est la réaction, face à la réalité, de l'auteur qui parle à la première personne. Dans ce genre difficile à définir, « l'auteur est en relation intime avec son sujet ».

CARACTÉRISTIQUES DE LA SOCIOGRAPHIE

Dès le début, il a été difficile de trouver les définitions propres à cette sociographie. Pour arriver à un résultat, il faut élargir nos recherches au-delà des limites de la littérature hongroise. Tout le monde sait qu'au XX^e^ siècle, à côté du roman traditionnel, des formes épiques, nouvelles ou renouvelées de l'ancien, ont fait leur apparition. Le picaresque réapparaît, ainsi que le roman d'aventures aux péripéties variées. A l'opposé, on trouve le roman-essai où l'action est réduite, parfois même au point de disparaître. Cette diversité des moyens et des techniques, on l'explique par la « dislocation » de l'univers humain; en réalité elle est le résultat du grand nombre de phénomènes nouveaux, des décalages de phase du progrès et de l'importance des aspects subjectifs. A l'époque de Balzac et de Tolstoï, les rapports sociaux, les relations de cause à effet étaient plus clairs. La dualité de l'apparence et de la réalité, bien sûr. C'est en exploitant cette dualité que le roman épique réussit à devenir une expression de la vérité. Mais l'écrivain, ou l'homme dans l'écrivain, par son expérience, pouvait réduire cette dualité plus aisément que dans notre siècle de crainte et d'espoir. A la limite du genre romanesque, d'une part le roman d'aventures, d'autre part le « roman-essai » ont réagi à ce changement en éludant le problème :

13 SÁNTA, F. : *Húsz óra* (Vingt Heures), Budapest, 1964
14 GÁLL, I. : *Csapda* (Guet-Apens), Budapest, 1966
15 LENGYEL, J. : *Igézö* (Fascination), Budapest, 1961

l'un, en sacrifiant la recherche des vérités profondes à l'aventure, l'autre, en sacrifiant le romanesque à la spéculation.

La confusion a provoqué l'apparition d'un troisième genre : le genre documentaire se propose de faire l'examen et la description d'un fragment de la réalité. Dans le meilleur des cas, il réussit à ajouter l'authenticité littéraire à l'authenticité de la réalité, à faire voir la mer dans une goutte d'eau. Ce genre d'ouvrages, centré sur la réalité et non sur la fiction, emprunte parfois certains traits aux deux autres genres ou alors il a recours au schéma du roman traditionnel. Pourtant, les deux formes que présentent ces ouvrages se distinguent assez nettement. Tantôt, ils adoptent un ton impersonnel pour faire état de documents authentiques et ils se modèlent sur eux (par exemple *l'Instruction* de P. Weiss); tantôt, au contraire, le ton est très personnel, lyrique. Le théâtre et le cinéma ont fait une grande place à ces œuvres de caractère documentaire, de même que la Radio et la Télévision qui, chacune dans son domaine, les exploitent avec succès. C'est ici qu'on pourrait trouver des liens de parenté avec notre « sociographie littéraire ». Il importe, d'ailleurs, peu de savoir comment la qualifier. On peut y voir une variante spécifique du roman ou de la nouvelle, on peut l'appeler sociographie ou genre documentaire. En tout cas, c'est un genre fécond, ses meilleures œuvres n'ont rien à envier aux grandes œuvres traditionnelles.

Dans le titre, nous disions que c'est un genre hongrois, mais, immédiatement après, nous l'avons mis entre guillemets. Il ressort de notre exposé rapide — et très incomplet — que, si ce genre littéraire présente des caractères hongrois, il s'agit quand même d'un courant international.

Quel sera son avenir? Selon moi et conformément à mes propos, il est appelé à connaître une grande carrière en Hongrie et, vraisemblablement, ailleurs. Les petits faits sont partout l'objet d'une grande curiosité. C'est une réaction à la tendance qui rapportait tout aux notions de nation ou de classe. Toute réalité, si localisée qu'elle soit, est cependant une réalité; même si elle ne reflète pas l'ensemble, elle peut enrichir et vivifier l'image qu'on s'en est créée, et la modifier par sa nouveauté. L'écrivain, à la faveur d'une réflexion sur une coopérative, une usine ou une séance du tribunal, peut saisir dans leur vérité les rapports actuels et, en particulier, les rapports les plus importants : les rapports humains, nouveaux dans la lutte contre les préjugés, le conservatisme, l'égoïsme. La conscience et les rapports de la conscience appartiennent aussi à la « réalité », à une réalité très peu explorée. Les nouveaux systèmes de l'économie socialiste apportent des changements considérables dans les rapports humains. Comment se dessine la vie des collectivités et des micro-structures sociologiques? quelle sera la place de l'individu dans les conditions nouvelles?... Autant de questions qui trouveront leur réponse dans les œuvres relevant de la sociographie « hongroise », genre qui ne prétend pas remplacer les genres traditionnels, mais vivre avec eux en état de « coexistence pacifique ».

Ernő Gondos.

PRÉFACE POUR L'ÉDITION HONGROISE DE LA LETTRE OUVERTE A DIEU[1]

La cohabitation avec Dieu, quand on ne croit pas en lui, est un problème que les Français connaissent bien. Appartenir à un pays imprégné depuis des siècles par le catholicisme, et se trouver soi-même dans l'impossibilité rationnelle et affective d'accorder la moindre créance aux postulats de la foi chrétienne, constitue une contradiction qu'il est extrêmement difficile de résoudre honnêtement. La difficulté est d'autant plus grande si l'on adhère à une idéologie résolument matérialiste, comme le marxisme par exemple. Les Hongrois et les Polonais, de manière extrêmement différente d'ailleurs, ont à faire face à la même double nature. Comment être à la fois historiquement catholique et doctrinalement communiste? Ignorer la réalité chrétienne de leur civilisation serait pour eux ignorer leur propre réalité historique. Aucune analyse ne pourrait être soutenable si elle était fondée sur de telles bases.

Il faut bien le reconnaître, l'athée, dans un pays catholique, n'a d'autres ressources que de croire en Dieu s'il veut croire en lui-même. Mais il y a bien des façons de croire en Dieu comme il y a bien des niveaux d'existence de Dieu. Dans la mesure où il est présent dans l'esprit d'un grand nombre de mes concitoyens, dans la mesure où il fonde leur morale et influe sur leur manière d'agir, Dieu existe pour moi au moins comme une réalité sociologique. Je suis bien forcé de croire au Dieu dont je constate l'existence dans la façon de penser, d'agir, de parler de mes semblables. Il est vrai que je ne lui reconnais pas d'autre degré d'existence que celui-là. Il faut qu'il s'en contente.

Malheureusement, il n'a pas l'air de s'en contenter, ou, tout au moins, ceux qui parlent en son nom ne paraissent pas vouloir qu'il s'en contente. J'ai écrit ce livre pour lui proposer une sorte de marché : s'il accepte de s'en tenir à son rôle sociologique, j'accepte de tenir compte de lui dans mes raisonnements. Il me semble que c'est une offre assez généreuse. Après tout, Dieu intéresse réellement de moins en moins le monde. Il s'est acoquiné avec les soi-disant élites qui dominaient les sociétés de jadis; les masses, de générations en générations triomphantes, se désintéressent de lui. Je lui offre un moyen d'intéresser tout le monde. Mais cela suppose qu'il renonce à être un Dieu de droit divin.

Je ne sais pas ce qu'il en pense. Ce n'est pas qu'il ne m'ait répondu. Après la publication de ma *Lettre ouverte à Dieu* en français, j'ai reçu vingt-quatre réponses de Dieu, certaines en quatre ou cinq pages, d'autres constituant des volumes entiers. Le malheur est qu'aucune ne dit la même chose,

1 La préface fut écrite à la demande de la rédaction des *Nouvelles Études Hongroises*.





ce qui laisse supposer ou bien que Dieu ne sait pas ce qu'il veut, ou bien qu'il ne parle pas clairement à ses interprètes, ou bien qu'il n'a aucun interprète à qui il puisse se fier, ou bien qu'il n'existe pas. Je penche évidemment pour la quatrième hypothèse, mais ne demande qu'à admettre les autres pourvu qu'on veuille bien m'en donner quelques preuves convaincantes. Cela ne changera pas grand-chose car, de toute façon la réponse quelle qu'elle soit ne fera que mettre plus cruellement en lumière les contradictions de Dieu.

Cela dit, on n'écrit jamais une lettre de cette longueur à quelqu'un sans lui donner au moins un semblant de présence. Qu'il s'agisse ou non d'une illusion n'a pas grande importance. Je ressens un peu la présence de Dieu comme celle de ces intellectuels qui sont de gauche par les intentions mais non par la logique des actes. En réalité c'est un problème humain et non divin que je voudrais poser : quand on s'engage pour créer un monde destiné aux hommes, il faut, certes, être à la hauteur de sa création, mais il faut aussi être à la mesure des hommes. J'ignore si un Dieu est capable d'un tel tour de force, mais je pense que nous devrions l'être.

Robert Escarpit.

ERZSÉBET SCHAÁR: INTÉRIEUR AVEC CHAISE

QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DES BEAUX-ARTS HONGROIS

L'histoire des beaux-arts doit examiner le caractère des arts nationaux et expliquer pourquoi l'évolution de l'art d'un pays et l'évolution de l'art du reste du monde sont tantôt simultanées, tantôt décalées l'une par rapport à l'autre. Quels sont les facteurs qui déterminent la transplantation des grands courants artistiques? Comment les facteurs locaux agissent sur les phénomènes universels dans l'histoire des beaux-arts? A quels indices distinguer qu'une modification de style est un fait isolé et accidentel? A partir de quel moment doit-on la considérer comme le signe d'un changement profond et durable? Aborder des questions de ce genre est intéressant non seulement pour les arts nationaux, mais aussi pour l'histoire universelle des beaux-arts.

CARACTERE NATIONAL DES BEAUX-ARTS

Le problème ne se présente pas de la même façon dans l'art des pays où se forment les grandes écoles esthétiques et dans celui des petites nations. Par exemple, le caractère bien marqué des arts français, anglais, allemand, italien ou espagnol s'est précisé à la faveur d'une évolution organique qui a duré plusieurs siècles. L'examen phénoménologique de ces faits est depuis longtemps un des chapitres préférés des histoires des beaux-arts. Nous pouvons mentionner à ce sujet des essais tout récents comme l'étude relative aux traits spécifiques de l'art français, par Charles de Tolnay, un des meilleurs historiens d'art de notre époque. (*Aperçus sur l'art français. Formes et esprit*, Critica d'Arte VII — 1960, pp. 405–445.) Les courants esthétiques de ces grandes nations sont autant de structures indépendantes, déterminées par des facteurs internes : caractères ethniques, milieu géographique, mentalité nationale formée au cours de l'histoire, traditions, etc. Les influences étrangères, même s'il s'en trouve, comme dans la Renaissance ou le baroque français, sont vite assimilées.

ART HONGROIS — ART OCCIDENTAL

Dans le cas de l'art hongrois, le problème est plus complexe. L'évolution organique a été souvent interrompue par une situation historique et sociale défavorable. Toute évolution suppose la continuité dans l'épanouissement; or, l'histoire de l'art hongrois a connu des ruptures tragiques. D'après le témoignage des monuments qui subsistent, malheureusement fort

peu nombreux, nous pouvons constater que la sculpture et l'architecture romanes, en Hongrie, présentaient des caractères spécifiques, mais l'invasion des Mongols (XIIIe siècle) a compromis l'évolution du roman vers le gothique. La Renaissance hongroise a commencé par être un art importé, mais, au XVe siècle, elle s'est implantée dans le pays et à l'époque du roi Mátyás (Mathias) elle a été en quelque sorte la plus importante après la Renaissance italienne. Les Turcs lui ont porté un coup mortel en occupant le pays pendant un siècle et demi (XVIe–XVIIe siècle). Au XVIIIe siècle, où le pays dévasté a dû être réorganisé, le baroque a été forcément un art d'importation, d'autant plus que la Hongrie, à peine libérée des Turcs, était devenue un pays à demi colonisé par l'Autriche.

A cause de cette discontinuité, l'art hongrois était réduit à assimiler les courants venus de l'étranger et n'avait guère la possibilité d'en faire les étapes d'une évolution ultérieure. Les traits spécifiques de cet art, il faut surtout les chercher dans la façon dont il a assimilé les caractères des grands courants internationaux, quelquefois en les modifiant, et dans la force de pénétration avec laquelle ces courants se sont imposés dans les couches de la société. Le roi Mátyás employait des artistes comme Benedetto de Maiano, Aristotele Fioravanti, Giovanni Dalmata, mais la Renaissance, en Hongrie, n'est pas restée, comme dans les autres pays, un art de la Cour. Elle se diversifia, donnant lieu à plusieurs styles locaux. Le baroque importé d'Autriche pénétra également jusque dans les couches sociales inférieures et s'enrichit de caractéristiques de style populaire, surtout dans le domaine de l'architecture, de l'ébénisterie et de la menuiserie villageoise. De sorte que, pour définir la spécificité de l'art ancien hongrois, il faut s'attacher à analyser moins les créations des beaux-arts que celles de l'art populaire inspirées du grand art.

Il en est de même pour le classicisme. Dans le Pest du début du XIXe siècle, agglomération à l'aspect de bourg en comparaison des grandes villes européennes de l'époque, la société ne ressentait pas le besoin et les conditions économiques ne permettaient pas de construire d'immenses monuments inspirés de l'art classique. Le classicisme rigoureux y fut adouci par la sobriété bourgeoise. Les mairies de province et les gentilhommières rappellent l'atmosphère paysanne de la province hongroise. Il faut dire, cependant, que l'analyse de l'art provincial n'en est qu'à ses débuts. A l'heure actuelle, nous ne possédons guère que l'inventaire scientifique des particularités locales de la Renaissance et du classicisme, grâce aux recherches faites par Jolán Balogh et Anna Zádor. Étant donné la discontinuité de l'évolution, mais aussi l'état actuel des recherches, il est impossible de faire la synthèse des caractères spécifiques de tout l'art ancien de Hongrie. Aussi devons-nous fonder notre analyse sur les beaux-arts modernes, plus précisément, sur l'art des cent dernières années, période au cours de laquelle le développement organique de la formation et de l'évolution des structures spécifiques de l'art hongrois sont plus sensibles.

Comme par le passé, au cours de ces cent dernières années, les impulsions furent données à l'art moderne hongrois par l'art de l'Occident. La

revue littéraire la plus importante du début de ce siècle caractérisait toute une époque, ne serait-ce que par son titre *Occident* (Nyugat). Cependant, les grands courants de l'art moderne nous parvenaient avec un certain retard, ce qui altérait, dans une certaine mesure, leur physionomie originale. Il en résulta souvent une grande confusion au point de vue esthétique, mais parfois des œuvres authentiquement nouvelles, notamment lorsque les artistes surent marquer de leur personnalité les influences subies.

L'art moderne hongrois doit sa naissance à l'épanouissement de l'école de Nagybánya. Avant elle, il est vrai, on trouve déjà des artistes ayant atteint le niveau international, mais leurs créations étaient restées des phénomènes isolés à cause de la situation culturelle du pays, ou pour d'autres raisons d'ordre subjectif et objectif, et elles n'avaient pu servir de base à l'évolution ultérieure de l'art national. Par exemple, dans ses tableaux de jeunesse, Mihály Munkácsy unissait la fougue romantique à un réalisme personnel, mais il a très vite mis son talent au service d'entreprises commerciales à Paris. Le peintre Pál Szinyei Merse découvrit les effets de la lumière du soleil, presque en même temps que les « plein-airistes » français, mais l'indifférence du public le découragea au point qu'il se contenta par la suite de peindre pour lui-même. Bertalan Székely, auteur de tableaux monumentaux, se fourvoya dans l'académisme. Miklós Izsó, un sculpteur qui fait songer quelquefois à Carpeaux, tant il avait le sens de la plastique, mourut très jeune et ne put s'imposer, étant donné les conditions défavorables du pays. Il fallut attendre la formation du groupe de Nagybánya (1896), appelé à devenir plus tard une véritable école, pour que naisse l'art moderne hongrois, pour que l'esprit nouveau de la peinture moderne occidentale et ses principes puissent s'imposer. L'école de Nagybánya dont les chefs de file étaient Simon Hollósy, Károly Ferenczy, István Réti et János Thorma, fut à la fois le Barbizon et l'Argenteuil de la peinture hongroise. Elle eut vite fait de dépasser l'héritage de Munich pour arriver, en passant par le naturalisme, à l'impressionnisme, dont elle concevait le principe d'une façon quelque peu différente. Elle contribua à déterminer l'esprit de la peinture hongroise du XX^e siècle.

Au fond, cette école se situait dans la lignée de Pál Szinyei Merse. Le réalisme romantique d'esprit plébéien de Munkácsy se perpétua dans l'école de la Grande Plaine, représentée par des peintres comme János Tornyai, József Koszta, István Nagy qui en gardèrent les traits spécifiques tant au point de vue du fond que de la forme. Par la suite, une expressivité vint s'y ajouter. Ce sont donc les artistes de l'école de Nagybánya et les héritiers de la tradition de Munkácsy qui furent à l'origine de l'art hongrois du XX^e siècle.

Au tournant du siècle, l'art hongrois avait rattrapé l'art occidental. József Rippl-Rónai, Nabi très apprécié, était bien placé pour inaugurer l'étape post-impressionniste en Hongrie. De nombreux problèmes du post-impressionnisme furent abordés dans l'art très personnel de Tivadar Csontváry Kosztka aussi; ses tableaux sont à la fois symbolistes, « naïfs » (cf. Rousseau le Douanier p. ex.) et expressionnistes.

Le « modern style » présenta en Hongrie des caractères spécifiques (voir les peintres de l'école de Gödöllő qui avaient réussi à combiner les principes du préraphaélitisme avec les caractères de l'esprit hongrois). L'œuvre de l'architecte Ödön LECHNER est importante même à l'échelle européenne, dans l'école du « modern style ».

En Hongrie, c'est le mouvement des « Huit » qui imposa les tendances les plus modernes. C'était un mélange assez hétérogène des éléments du fauvisme, de l'expressionnisme, du cubisme et du « modern style ». Son importance réside dans le fait qu'il a été le berceau de l'activisme, tendance de l'avant-garde hongroise qui a eu une place considérable dans le monde des arts. L'équivalent hongrois du constructivisme (József NEMES LAMPÉRTH, Béla UITZ), l' « architecture d'images » créée par Lajos KASSÁK en étaient des formes dérivées. Par l'intermédiaire de l'œuvre de László MOHOLY-NAGY, le constructivisme hongrois aboutit au mouvement international du Bauhaus.

La période de l'entre-deux-guerres a été déterminée d'abord par le courant expressionniste, puis, à la fin des années vingt et au début des années trente, s'est formé le groupe hongrois de l'école de Paris (Béla CZÓBEL, Ödön MÁRFFY). D'autres courants se manifestèrent aussi; le néo-classicisme (sous l'influence du Novecento italien; école de Rome); la seconde école de Nagybánya, reprenant le style proche de l'impressionnisme de la première (Aurél BERNÁTH, István SZŐNYI, Róbert BERÉNY); enfin la tendance unissant l'expressionnisme au réalisme et attentive aux problèmes sociaux (Gyula DERKOVITS, István DÉSI HUBER, le Groupe des Artistes Socialistes). Dans les années quarante, le chemin frayé par le groupe d'artistes de Szentendre aboutit d'une part à un style à la fois constructiviste et figuratif (avec Jenő BARCSAY), d'autre part au surréalisme à la Chagall (Imre ÁMOS), et à une conception hongroise du surréalisme (Lajos VAJDA).

Après 1945, à côté des tendances d'avant la guerre, on trouve l'art non figuratif dont on peut déceler quelques signes seulement avant la Libération, puis la peinture et la plastique d'un réalisme nouveau, satisfaisant aux exigences de la société, et l'école de Hódmezővásárhely, reprenant à son compte les principes de celle de la Grande Plaine. Enfin, dans les années soixante, s'est développée la forme hongroise du « réalisme magique » produit d'une singulière union du classicisme et du surréalisme, représentée, avant tout, par Béla KONDOR.

LE ROLE DU MILIEU

Dans son étude, mentionnée plus haut, Charles de Tolnay parvient à analyser, en partant de l'art gallo-romain et en arrivant jusqu'à Braque, l'art français qui, selon lui, s'exprime le mieux dans le gothique. Pour lui, le facteur déterminant est le milieu géographique français, très particulier, ce milieu dont Rodin put dire : « C'est l'air à la fois si léger et si doux de

notre ciel qui a donné à nos artistes leur grâce et affiné leur goût. » Le milieu géographique et l'atmosphère de la Hongrie n'ont jamais pu être aussi déterminants qu'en France, selon Tolnay. Bien entendu, en Hongrie aussi, les particularités régionales diversifient les styles. Par exemple, l'école de le Grande Plaine et celle de Hódmezővásárhely ont été beaucoup influencées par des particularités géographiques et ethnographiques de la Grande Plaine hongroise; ou encore les toiles de József Egry, d'une poésie toute solaire, sont étroitement liées au lac Balaton qui rappelle, par certains aspects, le paysage méditerranéen, mais un paysage méditerranéen où la brume aurait enlevé aux formes un peu de leur plasticité. Le milieu géographique est plutôt un facteur négatif pour l'art hongrois, dans la mesure où ce pays est dépourvu de grandes montagnes, de glaciers, de sites écrasants devant lesquels l'homme a le sentiment angoissé d'être à la merci des éléments. La terre hongroise peut donc influencer mais non pas déterminer le caractère de l'art qui s'explique plutôt par des facteurs sociaux et ethniques.

PRIMAUTÉ DE L'AFFECTIF SUR L'INTELLECTUEL

L'histoire mouvementée de la Hongrie a causé une discontinuité non seulement dans le domaine de l'art, mais aussi dans l'évolution sociale. Ses liens de dépendance avec l'Autriche, les révolutions qui ont avorté, la survivance du féodalisme dans le capitalisme, qui en rendit l'évolution contradictoire, le grave problème de la réforme agraire et celui des minorités qui n'a pas été résolu pendant un siècle, tout cela a contribué à former des groupes sociaux disparates. Cette situation a provoqué des réactions qui ont donné un caractère spécifique à la civilisation hongroise. Le facteur le plus déterminant a été l'absence d'une bourgeoisie qui aurait pu « naturaliser » le rationalisme. L'affectif l'emportait sur l'intellectuel. Il est significatif que le cubisme hongrois se soit chargé de caractères expressionnistes, que le constructivisme nationaliste n'ait été qu'une étape passagère du constructivisme parce qu'il est vite devenu dramatique et qu'on ne trouve que très peu d'œuvres, à l'exception, peut-être, de celles de Károly Ferenczy et de Jenő Barcsay, où l'auteur ait adopté une attitude rationaliste pour rendre sensible la cohésion interne des rapports plastiques.

La primauté de l'affectif sur l'intellectuel explique bien l'attachement des beaux-arts hongrois au romantisme. Les survivances romantiques ne se rencontrent pas seulement dans le style et les contrastes de l'école de la Grande Plaine, mais dans de nombreuses œuvres qui ont en commun la même tonalité affective. Ainsi, les auteurs non figuratifs les plus récents donnent à leurs abstractions un caractère lyrique et expressif, et la plupart des œuvres artistiques hongroises sont caractérisées par la subjectivité qui est le propre, comme dit Schiller, de l'artiste « sentimental » mais non pas « naïf ». On peut aussi voir une survivance du romantisme dans le fait que les problèmes sociaux, moraux et philosophiques sont toujours présents sous une

forme concrète dans les beaux-arts aussi bien que dans la littérature. Dans la civilisation française, la morale, la politique et les arts constituent des secteurs autonomes; en Hongrie, ils ne sont pas séparés. Il est intéressant de noter que Courbet, représentant français de l'art engagé et communard, reste, dans son œuvre, absolument objectif et n'exprime sa vision du monde qu'indirectement, en la sublimant. Les artistes hongrois s'attachent à exprimer directement leur vision du monde, et non seulement ceux qui sont manifestement engagés, tel Gyula DERKOVITS, mais d'autres aussi, comme Tibor VILT, Endre BÁLINT et Béla KONDOR.

AFFINITÉS AVEC L'ART SEPTENTRIONAL

Par son affectivité, son romantisme, son goût pour les problèmes moraux et sociaux, l'art hongrois se rapproche dans une certaine mesure des arts septentrionaux et, en particulier, de l'art allemand. On ne sera pas étonné de voir le rôle important que joue l'expressionnisme dans nos beaux-arts modernes. Cependant, ils ne doivent pas être considérés comme une variante particulière de ce que Worringer appelle « la zone culturelle du Nord », car ils n'ont pas le vérisme de l'expressionnisme allemand, le goût de l'outrance, du grotesque, le frisson mystique que donne le sentiment d'être seul et en lutte contre des forces supérieures. Certes, nous avons quelques artistes qui ont ressenti le tragique de certaines conditions humaines, mais cette angoisse métaphysique n'est pas de nature à caractériser les beaux-arts modernes de notre pays. Même les surréalistes évitent de s'exhiber d'une façon aussi indiscrète que les Allemands, d'invoquer l'inconscient. Le surréalisme hongrois emprunte des éléments à l'art populaire (Dezső KORNIS et Endre BÁLINT), se nuance de certains aspects mystiques (Lajos VAJDA, Lili ORSZÁG), ou bien se combine avec une sorte de néo-classicisme (Béla KONDOR).

LE GOUT DU CLASSIQUE ET DU CONCRET

Les arts modernes hongrois apparaissent comme une résultante de l'expressionnisme nordique, de l'affectivité populaire, du sens du concret politique, de la sérénité et de l'anthropocentrisme de l'antiquité. Pour important que soit l'élément affectif, il n'est pas excessif, il est modéré, comme son expressivité, par le sens de la juste mesure. C'est surtout la sculpture moderne (Béni FERENCZY, Miklós BORSOS) qui a beaucoup emprunté au classicisme méditerranéen, cette « joie intérieure objectivée » — selon l'expression de Th. Lips. Ce classicisme s'explique en partie par les paysages de la Transdanubie, du Balaton, du massif du Mecsek, des collines de Somogy à l'aspect méditerranéen. Le style de tendance classique de la Grande Plaine, qui atteint son point de perfection avec les statues de Ferenc MEDGYESSY, présente des traits plus rustiques.

Le fait que les arts modernes hongrois soient plus étroitement liés à la nature que les arts occidentaux s'explique certainement par l'état semi-féodal de la société, par l'état peu avancé de l'urbanisation et par l'orientation campagnarde des époques précédentes. Les peintres de l'école de Nagybánya, grands paysagistes, ceux de la seconde école de Nagybánya, ou Csontváry, le panthéiste, ne sont pas les seuls à s'inspirer de la nature; le « réalisme magique » même, cette nouvelle tendance hongroise issue du surréalisme, ne perd pas de vue la nature. Parmi les peintres les plus récents des tendances abstraites, Jenő Barcsay aboutit à l'abstraction constructiviste en traitant comme des unités plastiques les motifs urbains de Szentendre, et László Bartha crée des œuvres à la fois non figuratives et décoratives qui s'inspirent des arabesques décrites dans les eaux du Balaton prises par les glaces de l'hiver. Et cela ne caractérise pas uniquement les beaux-arts, car la nature est un des grands thèmes de la poésie et de la musique hongroises. Béla Bartók a écrit dans une lettre : « Si j'avais l'habitude de me signer, je dirais : au nom de la Nature, de l'Art, de la Science »; en effet, il a souvent cherché à représenter la nature dans sa musique. Sa vision du monde rappelle la philosophie naturelle de Gœthe. Il a dit aussi : « Nous sommes inspirés par la nature, puisque la musique paysanne est un phénomène naturel. »

Il va de soi que cette inspiration n'est pas liée exclusivement au sens de la nature proprement dite, mais à un sentiment intégral de la réalité. Il s'ensuit que l'art moderne hongrois n'arrive que très rarement à l'abstraction totale. Dès sa première période, Bartók a cessé d'utiliser les demi-tons de la façon traditionnelle, donc chromatique, pour arriver à la solution de l'écriture diatonique qui est à la limite de l'atonalité, sans se laisser aller cependant jusqu'à la dodécaphonie schönbergienne. De même, les représentants éminents de l'avant-garde hongroise ont toujours conservé, tout en la transposant, l'inspiration de la nature qui est l'impulsion originale.

Lajos Németh.

IMRE VARGA: PAON





LES ARTS DÉCORATIFS EN HONGRIE

Au cours des deux dernières décennies, nous avons pu être témoins d'un changement complet des vues dans le domaine des activités des arts décoratifs. Ce changement a pu intervenir chez nous grâce à un travail systématique d'éducation populaire. Avant tout, nous avons dû lutter contre l'opinion selon laquelle les arts décoratifs s'apparentaient à l'industrie artisanale et ne servaient, par conséquent, qu'à décorer les objets d'usage courant. Cet état d'esprit s'est particulièrement longtemps maintenu en Hongrie. Tandis que, dans les pays hautement civilisés, les formes nouvelles pénétraient dans les intérieurs et dans les vastes milieux urbains, notre pays était encore dominé par l'éclectisme qui redonnait vie aux formes et aux méthodes créatrices des époques disparues. Cette mentalité archaïsante et éclectique était en contradiction flagrante avec les tendances standardisantes de la production de série et avec la tendance moderne à renouveler les formes à partir des nouvelles techniques.

L'interprétation erronée des traditions populaires a suscité, entre les deux guerres mondiales, des contradictions dans le domaine des arts décoratifs. Les artistes n'ont pas su mettre à profit les particularités constantes de l'art hongrois et ont emprunté au folklore des motifs d'ornementation qu'ils ont artificiellement appliqués sur les objets qui n'avaient pas de fonction décorative. Les changements fondamentaux de la société, intervenus depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, ont bouleversé tous les principes et toutes les conceptions. Il va sans dire que ce changement des valeurs ne s'est pas toujours inspiré dès le début d'une attitude créatrice authentique mais bien souvent d'un certain académisme. On croyait avoir découvert, au cours des années cinquante, les méthodes infaillibles pour formuler exactement le nouvel idéal en reproduisant certains styles du passé. Il a fallu dix ans pour qu'un équilibre harmonieux s'établisse entre la théorie et les œuvres.

RATIONALITÉ ET PLANIFICATION

Il est notoire que dans tous les domaines on a assisté, à notre époque, à une sensible élévation du niveau de la rationalité et à un développement de la planification; dans le domaine scientifique, évidemment, mais dans l'art aussi, la prépondérance de la raison s'affirme de plus en plus. Les relations de la science et de l'art ont complètement changé. Ce phénomène ne diminue évidemment pas l'importance de l'intuition, ni de l'imagination créatrice dans l'art.

Il faut mettre en lumière les traits caractéristiques de notre vie sociale

JÓZSEF KOSZTA: HAMEAU

centrée sur la vie intellectuelle et déterminée par la planification, pour mieux comprendre les tendances et l'essentiel des activités des arts décoratifs. Nous devons prendre conscience d'une exigence, fondamentale pour une société qui construit le socialisme, c'est-à-dire de la nécessité où nous sommes de saisir les choses non pas isolément, mais dans leurs rapports et d'appliquer cette méthode au champ vaste et confus des fonctions vitales. Le changement des structures sociales amène inévitablement celui du milieu vital. Les modifications dans celui-ci ne suivent que de très loin le changement rapide des structures sociales. La situation sera plus propice, si, à la faveur du processus conscient d'une transformation planifiée, les structures du milieu perdent de leur rigidité.

Si nous tentons d'imaginer les cadres idéaux de notre société, nous nous représentons un tableau où les fonctions vitales seraient harmonisées et où cette harmonisation aurait conduit à la détermination d'unités toujours plus vastes, à la planification de l'espace de toute une communauté et même d'un pays tout entier. Les ensembles ainsi déterminés seront comme les maillons d'une chaîne et prendront de l'extension, reflétant ainsi, par leur totalité, notre vie sociale. Des unités analogues ont, également existé, dans le passé, dans les limites de certains cadres et sous certains aspects. Toutefois, cette notion d'« ensemble » et les problèmes qui s'y rapportent ne purent occuper une place centrale dans le champ de nos investigations que dans un passé récent. Nous devons en chercher la cause dans l'esprit de notre époque; il va sans dire qu'à partir du moment où l'accent est mis sur l'homme social, c'est *la planification des ensembles* qui devient un facteur essentiel, même dans les cadres matériels de la vie sociale.

C'est ainsi que nous arrivons nécessairement à élargir le champ d'activité des arts décoratifs et à en concevoir une nouvelle définition. Nous distinguerons quatre secteurs dans la transformation du milieu : l'aménagement des sites et des agglomérations, qui est une activité qui vise à former l'espace, dans les cadres les plus étendus; en second lieu, l'architecture, dans le sens étroit du terme; puis l'activité de mise en forme des objets, c'est-à-dire les arts décoratifs, activité de modelage et, enfin, les beaux-arts. Comment définir ces secteurs artistiques qui ont pour but la transformation des formes du milieu? L'aménagement des sites ou des ensembles urbains relève d'une conception plus large de la notion de l'architecture. Nous avons déjà une définition de l'architecture, adoptée par la majorité. Le caractère et l'aire d'activité des beaux-arts sont également, au moins en ce qui concerne l'essentiel, suffisamment bien définis. Ce qui nous reste à définir, c'est la création des objets; activité importante qui complète, pour ainsi dire, la transformation du milieu. Les arts décoratifs, dont la conception était jadis si limitée, sont conçus, aujourd'hui dans une perspective plus vaste, comme une activité liée à la formation du milieu. Après avoir défini les arts décoratifs par la création des formes ou le modelage de l'objet, je me sens obligé de signaler que les discussions portant sur la théorie et les principes ne sont pas encore closes. On a fait très peu de tentatives sérieuses pour définir les arts décoratifs. Cela est compréhensible, car il est vraiment difficile de faire

entrer dans la même catégorie les couverts, les récipients de céramique, les articles vestimentaires, les automobiles dont les carrosseries obéissent à une mode, surtout si on a en tête toutes les idées autrefois associées à la notion d'art décoratif. Or, malgré le manque de définitions précises, les discussions du passé sont aujourd'hui dépassées par la vie pratique et, actuellement, en Hongrie, la notion d'arts décoratifs et celle, très large, de création des formes des objets se sont confondues, aussi bien dans la perspective de l'enseignement secondaire et supérieur que dans la perspective de l'activité des institutions officielles et spécialisées.

CRITERES DE L'ART DÉCORATIF

Le sens des arts décoratifs — du modelage artistique des objets — est lié aux caractéristiques de la fonction : au fait que l'artiste crée des objets où la fonction utilitaire se joint à une fonction à la fois idéologique et esthétique. C'est la fonction utilitaire qui distingue les produits des arts décoratifs de ceux des beaux-arts qui remplissent exclusivement une fonction idéologique et esthétique. On doit utiliser d'autres critères pour différencier l'architecture des arts décoratifs, puisque l'architecture crée également des œuvres ou forme des objets qui comportent, parallèlement aux buts esthétiques et idéologiques, des buts utilitaires. Les produits des arts décoratifs et de l'architecture diffèrent bien sûr par leurs proportions, mais aussi par leur nature. La fonction essentielle de l'architecture est de modeler l'espace, de « donner forme » aux cadres de la vie individuelle et sociale. Bien que les arts décoratifs contribuent aussi à la « formation » de l'espace, en ce sens que chaque produit se situe dans l'espace et façonne ainsi son milieu, ils diffèrent essentiellement de l'architecture, dans la mesure où celle-ci modèle et crée la forme de l'espace dans sa totalité. L'unité réalisée par les arts décoratifs, l'architecture et les beaux-arts, qui sont des activités en rapports étroits, auxquelles il arrive même parfois de coopérer, contribue largement à intégrer le milieu humain dans les cadres naturels, le milieu humain qui d'après nous, reflète plus intégralement et plus largement les réalités de notre époque que n'importe quelle autre création artistique, si prestigieuse soit-elle. Les créations enrichissent l'homme par le fait qu'elles s'irradient mutuellement en augmentant ainsi réciproquement leur influence et en accompagnant de façon permanente chaque manifestation de la vie. Cette découverte nous paraît être capitale.

La rationalité et la planification dans la création des nouveaux cadres de la vie sociale doivent être intimement liées à la rationalité et à la planification dans la production, surtout industrielle. Une création planifiée des formes du milieu, jointe à une activité moderne des arts décoratifs est inconcevable, selon nous, sans une coordination consciente et planifiée de l'industrie et des activités culturelles.

Toute création humaine est conçue comme un moyen d'atteindre un but quelconque. On parvient à ce but dans la mission et dans la fonction de

l'œuvre. Les aspirations de la création se concentrent toujours — soit qu'elles émanent d'un individu, soit d'une société — sur les aspects fonctionnels. Ces aspirations sont, en général, complexes. Néanmoins, quand il s'agit de créer — à un certain niveau de la culture — la « forme » des objets, ces aspirations résultent de l'unité de deux éléments importants : l'élément pratique et l'élément idéologique et esthétique. Puisque les aspirations créatrices se rapportent à la fonction, celle-ci devient, à son tour, complexe, amalgamant en elle-même les éléments pratiques et esthétiques. En partant d'une analyse correcte des exigences et des possibilités techniques et économiques de la société, nous pouvons obtenir d'importants résultats dans le domaine des diverses fonctions de la vie. Pensons au rôle fonctionnel de l'habitat et des objets utilitaires, ensuite, aux fonctions du jardin et du terrain de jeu, aux nouveaux rapports entre l'homme et les terrains publics; n'oublions pas non plus les fonctions des transports, des activités toujours plus importantes sur le lieu de travail; songeons, enfin, aux fonctions de la culture, de l'enseignement et des services publics. Il est évident que ces fonctions sont envisagées dans leur réalité et dans leur spatialité. Un nouvel ordre du milieu apparaît à nos yeux, où les fonctions vitales (physiques, biologiques, psychologiques et celles, beaucoup plus élaborées, d'ordre intellectuel) trouvent entre elles des rapports qui les intègrent plus harmonieusement dans l'espace; il est possible alors de procéder à une meilleure organisation de l'activité en répartissant la création des objets servant au bien de l'humanité conformément à leur degré d'importance, et de procéder à une révision des valeurs dans le domaine des objets et des institutions en fonction des nouvelles relations sociales et humaines. Les résultats obtenus dans les vastes perspectives du milieu se répercuteront naturellement dans la création des formes des objets et auront pour effet de donner une forme particulière au nouveau milieu modelé par l'activité humaine.

La détermination de la valeur des activités va de pair avec la révision de l'activité des arts décoratifs, définis comme une activité de création des formes des objets et avec la délimitation de leur domaine. Si, conformément aux exigences concrètes de la vie, nous faisons une distinction entre le domaine des valeurs pratiques (économiques et utilitaires) et celui des valeurs idéologiques, une analyse correcte de ces dernières nous permettra d'opérer cette détermination. Encore sous l'influence du passé, nous avons une conception aristocratique qui met les beaux-arts au sommet de la hiérarchie des valeurs plastiques. Les activités scientifiques et artistiques sont au même niveau dans le monde des valeurs idéologiques. On doit particulièrement prendre en considération ces faits à un moment où les arts décoratifs parviennent au stade de la production industrielle et peuvent ainsi répondre aux aspirations les plus élevées des masses, ce qui a pour effet la production en série, phénomène qui multiplie les défauts aussi bien que les qualités. L'esprit scientifique peut concevoir des valeurs équivalentes à celles de l'imagination créatrice et de l'intuition artistique. Les critères, au niveau des principes, seront, d'une part, le travail humain tendu vers un but et le contenu idéologique qui, inhérent à l'objet créé, fut la *conditio sine qua non*

de sa réalisation; d'autre part, le degré de son influence sur la conscience réceptrice, valeur éthique de la création, considérée indépendamment de la participation des éléments logiques et des éléments intuitifs dans la réalisation de l'objet. Cette évaluation est en même temps la condition essentielle, sans laquelle il ne saurait y avoir d'exigences esthétiques dans le domaine entier de la création des objets, domaine où il n'y a pas de réalités insignifiantes. Grâce à cette planification et à ces exigences esthétiques, tout objet pourra atteindre un degré convenable de perfection dans son ordre et relativement à son importance et à sa fonction.

RATIONALISME ET HUMANISME

Cette planification et cette prise de conscience n'aboutissent pas à un système impératif ou à un ordre préconçu, mais servent à déterminer exactement les exigences sociales ou individuelles et à estimer à leur juste valeur les aspirations de la nature humaine. C'est pourquoi, au point de vue idéologique, c'est surtout l'homme qui conditionne, chez nous, la création des formes du milieu et des objets. Ce dénominateur commun assure une base idéologique profonde à la création des formes des ensembles. L'homme qui se repose, qui travaille ou qui s'amuse doit se rendre maître, à l'aide de ses sens, de l'espace qui l'entoure.

Il faut avouer que les techniques de production, conçues dans un souci de rentabilité, simplifient quelquefois à l'excès, pour le milieu et pour les objets, le processus de création des formes. Malgré tout, le milieu des objets, tel qu'il se présente quand il est conçu en fonction des exigences de la production de série et de la rentabilité, peut également arriver aux mêmes résultats, car le planificateur tient compte de facteurs à la fois esthétiques et rationnels. Notre époque met toujours plus en relief la part de logique et de « vérité » intérieure des choses dans l'émotion esthétique. C'est pourquoi nous parlons de plus en plus souvent de la « joie » esthétique causée par la fonction. Le matériau utilisé est un facteur important dans la création des formes et conditionne, pour une grande part, notre manière de voir les objets. Dans ce sens, la « matérialité » a conquis également une importance encore jamais constatée jusqu'ici.

Nous nous efforçons souvent de concevoir les choses en fonction du processus de la création de leurs formes; nous voulons dire que la vision que nous avons des objets est conditionnée par les processus de leur réalisation. C'est pourquoi, et ceci est un fait connu, les processus technologiques jouent un rôle de plus en plus important dans l'esthétique. Le phénomène s'explique, si l'on voit dans le mouvement la loi universelle de la réalité. Le mouvement, que nous ne saurions saisir sans imaginer la rencontre du temps et de l'espace, joue aujourd'hui un rôle de plus en plus important et voit sa signification esthétique considérablement enrichie. L'espace maîtrisé par la vie nous paraît être infiniment plus beau qu'un espace vide, de même qu'une machine en fonctionnement nous cause plus de plaisir qu'une machine au repos.

Si le matériau devient un élément essentiel, la rentabilité devient aussi un facteur de l'esthétique. Car, si la création des formes, qu'elle soit conditionnée par la fonction ou le matériau, possède sa logique interne, le processus économique de la préparation et de la réalisation a la sienne. Il est vrai que les conditions économiques de la fabrication sont moins conscientes. Cependant, on ne peut séparer d'une œuvre les moyens qui ont servi à sa réalisation. Le coût de la production d'un objet peut être un facteur déterminant de sa valeur esthétique. L'influence d'une œuvre est conditionnée non seulement par les proportions extérieures, mais aussi par ses rapports internes, c'est-à-dire par les rapports précis entre la fin et les moyens.

LES ÉCUEILS

Quand je tente de résumer mes idées sur les principes fondamentaux des arts décoratifs et ses tendances les plus importantes à l'intérieur de notre société en train d'édifier le socialisme, je ne saurais éviter un certain subjectivisme. Les principes fondamentaux ne sont pas encore dégagés dans leur totalité, et ces problèmes exigent une analyse plus approfondie. Nous ne sommes pas à l'abri des erreurs et des déviations. Cependant, ces déviations peuvent être facilement expliquées; elles résultent d'une compréhension superficielle des tendances de l'évolution contemporaine. Beaucoup voient ce qu'il y a de nouveau dans la composition des formes du milieu, et par suite, dans la composition des formes des objets. Ils saisissent clairement l'importance de ces changements dans l'évolution, mais butent souvent sur un point précis. Les fonctions vitales, celles qui conditionnent le milieu des objets, sont évaluées à un point de vue strictement pratique. Les artistes aspirent à cette création fonctionnelle, toute conditionnée par les mathématiques, comme à un idéal à atteindre. La logique interne du processus de création des formes provoque en nous une joie esthétique dans la mesure où nous perçevons l'harmonie entre le sens et la forme. Mais cela ne saurait constituer qu'une approximation des effets de l'esthétique du cadre matériel. Nous ne saurions nous satisfaire de cet ordre fonctionnel, aussi étroitement conçu. La rationalité, au cours de son évolution, ne peut supprimer cette exigence intérieure et cette faculté qui, cette fois au-delà de la logique, sur le plan autonome de l'imagination, transforme, à la faveur des désirs, des intuitions, des sentiments individuels, les phénomènes qu'elle reflète en des impressions durables, ce qui est irréductible dans le monde à des formules mathématiques. Cela n'exclut pas qu'on puisse justifier la création d'une forme qui n'a qu'une fonction purement pratique, si, par exemple, c'est la condition indispensable pour que l'œuvre, grâce à sa pure fonctionnalité, ait sa signification idéologique. De la complexité toujours accrue de la fonction, il résulte forcément que des rapports s'établissent entre elle et des facteurs esthétiques et idéologiques, quand, par exemple, entre l'homme et l'objet se sont créés des liens si intimes et si différenciés qu'ils exigent des formes particulières susceptibles de les exprimer avec toutes leurs nuances. Toute-

fois, malgré sa complexité, la fonction gardera son unité, unité due à la rencontre des éléments fonctionnels et des éléments idéologiques, et formant une totalité organique, au même titre que l'unité, créée par la rencontre du sens et de la forme. En fondant notre démarche sur ces principes, nous voulons dépouiller les mécanismes psychologiques de leur valeur fonctionnelle pour leur conférer une efficacité plus grande en les élevant au niveau de l'esthétique.

Dans ce domaine de la création des formes (du milieu et des objets), nous devons compter avec un autre danger, celui d'un nouvel éclectisme ou plutôt d'un nouveau romantisme. Cette tendance s'expliquerait par une réaction contre les excès du constructivisme et du fonctionnalisme. Pour la juger, nous nous sommes heurtés à un dilemme très difficile à résoudre, puisque nous cherchons nous-mêmes à déterminer les conditions d'une création de formes modernes qui dépassent les limites d'un « fonctionnalisme » étroit et stérile. La justesse des jugements sur ce problème dépend d'une exacte évaluation des exigences sans cesse changeantes. C'est alors que se présente une des questions les plus brûlantes des arts décoratifs et, en général, de la création des formes : la question de la mode. Le bien-fondé de la mode est indiscutable. Ses fondements et ses causes ont leur origine dans la nature humaine. Mais ses lois sont différentes des lois auxquelles obéissent les styles et les grands courants artistiques dont chacun est le reflet d'une époque et de l'état d'une société. La mode se trouve souvent en opposition avec les fondements idéologiques qui caractérisent l'époque. Dans les différents domaines de la création des formes, la mode ne se justifie pas dans une même mesure. Dans ce sens, la question est de savoir dans quelle mesure la constance est un critère de la création de l'objet donné. Il est évident que nous pouvons laisser plus de liberté à la mode dans le domaine de l'habillement que dans celui du mobilier ou de l'architecture ou de l'urbanisme où une extrême prudence est de rigueur. C'est pourquoi, si nous étudions les manifestations du nouvel éclectisme et du nouveau romantisme, nous devrions les juger en fonction des vérités profondes de notre époque et de la conception de l'histoire de l'homme moderne. Notre conception de l'histoire se fonde sur le mouvement en tant que loi fondamentale du monde. A défaut de ce point de vue sur le monde, nous cessons d'être modernes. Nos rapports avec le passé se sont déjà suffisamment précisés à nos yeux. Ces rapports peuvent éclairer notre attitude en face de l'éclectisme et du passéisme, et fournissent un fondement solide à la sauvegarde des monuments et à une interprétation moderne du respect des traditions. Ceci nous aide à résoudre les problèmes qui se présentent dans le domaine de la création des formes, par exemple, ceux posés par une nouvelle édition des œuvres historiques, ou par la mise en scène d'une pièce, elle-même historique. En faisant un effort de synthèse, nous pouvons déterminer des critères qui permettent une exacte estimation des valeurs, ce qui, sans garantir l'infaillibilité, mettra à l'abri des erreurs et des déviations graves, sans pour autant empêcher l'évolution artistique.

L'une des caractéristiques de l'évolution est indubitablement la prépondérance croissante de la rationalité. Mais, si grand que soit le rôle de la

rationalité et de la planification, la théorie artistique ne saurait dépasser les limites qui lui sont assignées. Elle ne pourrait se hasarder au-delà de ces limites, car elle asphyxierait l'art. Malgré tout, elle doit explorer tout ce qui se trouve compris dans ces limites où prévalent encore la rationalité et l'argumentation logique. Elle doit aussi s'appuyer, dans ses démarches, non seulement sur des raisonnements, mais sur des données industrielles, économiques et pratiques, puisque les théories ne trouvent leur justification que dans la pratique.

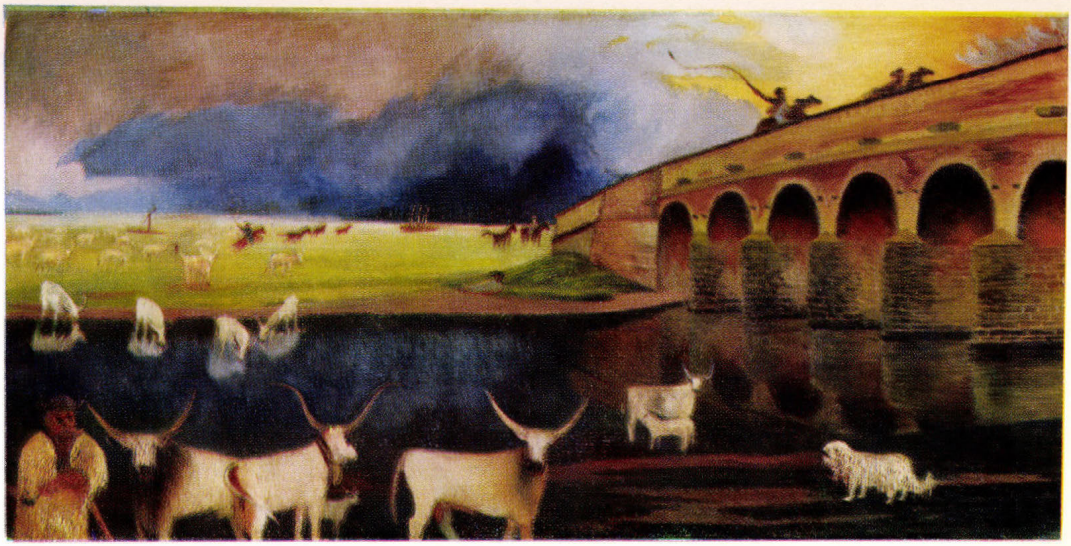
* * *

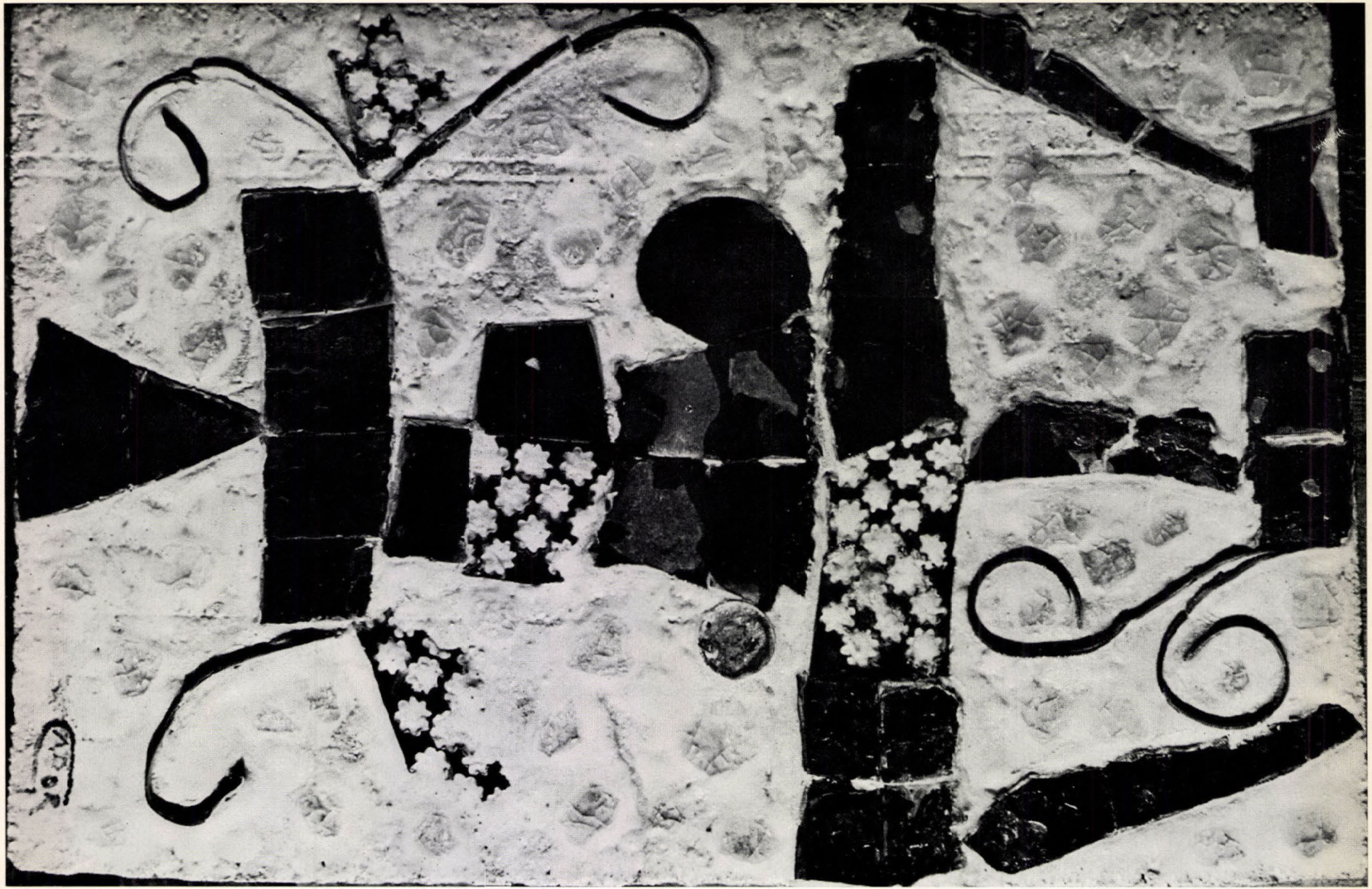
Les principes évoqués plus haut n'ont pu être appliqués que partiellement dans la pratique de nos arts décoratifs. Le nouvel esprit créateur s'est développé surtout dans des secteurs de l'activité artistique qui avaient déjà des traditions intéressantes et qui dérivent du folklore. Il faut faire une place importante à l'évolution de notre art céramique. Son niveau artistique s'est rapidement élevé aussi bien dans la céramique monumentale que dans la céramique d'intérieur. Nos céramistes les plus importants sont István Gádor, József Garányi et Ilona Kis-Roóz. La composition et le langage de leur œuvre sont constructifs. Leur technique est variée. Ils emploient, outre les matières céramiques, le verre et le métal. János Majoros et sa femme, ainsi que Árpád Csekovszky excellent surtout dans la céramique monumentale.

Les artistes qui font de la céramique d'intérieur ont une prédilection pour les formes qui rappellent les pierres et pour le façonnage à la main. Ils emploient de préférence un vernis de leur composition. Le matériau utilisé est, d'ordinaire, la chamotte. Les plus représentatifs sont Lívia Gorka, Katalin Staindl, Éva Bod. La céramique d'intérieur emprunte beaucoup aux traditions populaires, tout en modifiant les formes du passé. Dans ce domaine, citons Margit Kovács, Ilona Kis-Roóz, Gyula Végvári, Éva Kumposzt et János Papp. Le maître incontestable de la tendance classique de la céramique moderne est Géza Gorka.

Les nouvelles tendances ont plus de mal à s'imposer dans le domaine de la porcelaine. Notre industrie de porcelaine artistique (Herend, par exemple) est trop attachée aux formes traditionnelles, mais produit parfois des objets remarquables. Quelques bons artistes conçoivent, pour les services de table, des formes adaptées à notre époque et à la production en série. Citons les œuvres de Sándor Koczor, Edit Kiss et de Madame Torma. Imre Schrammel, Márta Seregély, Miklós Veres et János Török, avec leurs statues adaptées au style des appartements, représentent les nouvelles tendances dans la porcelaine.

Nos orfèvres — jadis très réputés — se consacrent aujourd'hui à la recherche des formes. Ces artistes créent surtout de petits objets, des bijoux et des vases qui ne portent que très rarement les traces de notre culture locale. Les objets produits par les entreprises d'État sont d'un style disparate, car, dans ce domaine, les goûts des clients sont déterminants. Cependant, Róbert Jajesmicza occupe une place importante dans le façonnage des





bijoux. János Percz, József Engelsz et Árpád Juhász créent également des œuvres monumentales qui peuvent être intégrées à des unités architecturales.

L'art du verre, à part quelques tentatives importantes, est encore à ses débuts dans notre pays. Les œuvres les plus importantes ont été réalisées dans le domaine monumental. Nous devons retenir surtout le nom de György Z. Gács.

L'évolution de l'ébénisterie fut considérablement accélérée par Frigyes Gábriel. Il faut mentionner encore l'activité de Sándor Badics et de Pál Mózer. Dans ce domaine, tout comme dans l'art industriel, nous devons faire encore de grands efforts pour pouvoir atteindre le niveau requis par la production en série.

Le dernier sujet que j'aborderai — notre art du textile — appelle quelques considérations. Dans ce domaine, nous avons de grandes traditions. Celles-ci se manifestent dans les travaux des dessinateurs, sans qu'on puisse parler d'une véritable continuation des traditions populaires et des couleurs locales. Nos artistes suivent principalement les tendances européennes contemporaines et travaillent dans leur esprit. Il faut noter de belles réussites surtout dans le tissu d'ameublement. Zsuzsa Gulás, Anna Bozsóki et Irén Szuppán excellent dans le dessin des étoffes imprimées. Les meilleurs artistes dans le domaine des tapisseries et des tapis sont László Pécsi, Jolán Fett, Károly Plesnivy, Erzsébet Bakay et Géza Kun Sebestyén. La fabrication en petite série a donné, depuis quelque temps, de bons résultats grâce aux modélistes Margit Szilvitzky, Rozália Balog et Irén Vörös. La qualité artistique des produits tricotés est également en constante amélioration, grâce à Árpád Buzás, à Klári Balázs et, particulièrement à Aranka Szántó.

Malgré sa brièveté, ce compte rendu aura permis, je l'espère, de mettre en lumière les problèmes posés par le développement des arts décoratifs en Hongrie, et la nécessité pour nous de les amener à leur plus haut niveau. En même temps que nous devons traiter les questions de principe, nous devons créer des conditions pratiques qui puissent favoriser une telle évolution.

Frigyes Pogány.

ISTVÁN GÁDOR: PEINTURE MURALE

COMMENT DÉFINIR LE CINÉMA HONGROIS?

— Comment définir le cinéma hongrois? Voilà plus de soixante ans qu'on fait des films en Hongrie. Entre-temps, le régime politique a changé quatre ou cinq fois au moins; il y a eu la Hongrie de l'Empire austro-hongrois, la république bourgeoise, la république des Conseils, puis la Hongrie « royale et hongroise », de nouveau la république et, pour finir, depuis bientôt vingt ans, nous sommes une république populaire. Or, vous savez bien que l'art cinématographique est un de ces arts par excellence qui dépendent du régime au pouvoir, à cause des crédits dont il a besoin, mais plus encore peut-être en raison de son importance politique qu'il doit à l'influence qu'il exerce sur les masses. Comment parler, après tant de changements et d'événements historiques des films hongrois en général?

— Exactement comme vous venez de le dire vous-même, *en général.* Bien entendu, on pourrait se demander s'il vaut la peine de parler de l'art cinématographique d'un pays, en général. Pour ma part, je pense que oui. Car enfin, que nous en soyons conscients ou non, nous usons constamment de notions de ce genre. La plupart des gens qui vont régulièrement au cinéma se font spontanément une idée d'ensemble de l'art cinématographique d'une nation, ils ont des inclinations et des répulsions dont même les statistiques peuvent faire foi.

— Permettez-moi d'abord de répondre à votre question par une autre : quelle image vous faites-vous, spontanément, de nos films? Existe-t-il un motif, des éléments, une atmosphère essentiellement liés au cinéma hongrois?

LA FETE

— Une seule chose que j'oserais peut-être mentionner, c'est un certain goût de la fête. Aussi bien dans les milieux populaires que dans les autres, avec des variantes, selon que l'humeur, joyeuse ou tragique, domine avec des danses pleines de tempérament, une musique déchaînée, et de grandes ripailles.

— Examinons un peu quelques films caractéristiques de ces vingt dernières années, sous cet aspect, c'est-à-dire en voyant quelle place y occupe le motif dont vous parliez. Le *Lopin de terre* (1948, Frigyes BÁN) commence par des réjouissances de ce genre, *Ces messieurs font la noce* (un film de BÁN également, de 1949) se termine ainsi; dans les deux films le moment important du drame se situe en plein milieu d'une fête. Une des scènes, parmi les plus mémorables, de *Liliomfi* (1954, Károly MAKK) est une scène de ripaille, dans le *Petit Carrousel de fête* (1954, Zoltán FÁBRI) le même cadre joue le

même rôle, et il en est ainsi dans un bon nombre de films à sujet paysan, comme *Discorde* (1956, László RANÓDY), *le Fauve* (1959, Zoltán FÁBRI), *Averse* (1960, András KOVÁCS), *Étoiles d'automne* (1962, András KOVÁCS). Même dans le film de Mihály SZEMES, *Alba Regia*, présenté en 1961, un des sommets dramatiques est une scène de danse, quoique dans ce cas-là, il s'agisse de la danse d'une jeune fille soviétique (Samoïlova), avec des officiers allemands. Mais ce motif a-t-il, peut-il avoir, une signification quelconque?

— Sans doute. Tout autant que dans les films français, la fréquence des tête-à-tête intimes, ou dans les films américains les poursuites à cheval ou en auto. Ce mélange de danse, de festin, de beuverie revient d'ailleurs dans les films d'autres pays aussi, mais pas de tous. Cela est certainement lié, d'une manière ou d'une autre, aux traditions du pays en question, à son évolution historique, et par là, à son art cinématographique. On pourrait concevoir par exemple qu'il s'agit là d'une tradition propre aux pays à prédominance paysanne. Si nous prenons les Anglais, ce milieu-là n'existe plus guère, alors qu'il est vivant actuellement encore chez les peuples méditerranéens, comme les Espagnols, les Italiens, les Grecs, et on le rencontre souvent dans leurs films aussi; sans parler des populations de l'Amérique du Sud où cela va de soi. Mais il n'est pas rare non plus dans les films russes, ce qui prouve bien que c'est la tradition paysanne qui est impliquée ici.

— Il faut donc déduire de vos paroles que ce trait des films hongrois est très insuffisant pour définir les caractéristiques nationales de notre cinéma : tout ce que l'on peut dire, c'est que dans notre art cinématographique, la vie paysanne, la vie du village jouent un rôle important. Il faut cerner de plus près ce qui est spécifiquement hongrois et ne peut s'appliquer à d'autres peuples, à d'autres pays pourtant semblables à certains égards.

LA PSYCHOLOGIE

— Tout à l'heure, j'ai mentionné les Anglais pour les opposer aux nations paysannes. Estimez-vous qu'on puisse, par certains côtés, rapprocher les films hongrois des films anglais? Je pense, par exemple, à ce goût pour la psychologie, très caractéristique de l'art anglais, et qui fait que les cinéastes s'appliquent, avec humour ou avec sérieux, à traiter des déformations de l'âme ou du caractère. Y a-t-il une école dans le cinéma hongrois qui soit attirée par ces sujets-là?

— D'école, il n'y en a pas, cela est certain, même si nous relevons certains cas sporadiques de films où l'on peut déceler des traces d'un intérêt de ce genre. Je pense à des films, datant des dix dernières années, comme *la Maison au pied du roc* ou *le Paradis perdu* (œuvres de Károly MAKK), *l'Alouette* (László RANÓDY) ou *la Possédée* (György HINTSCH). L'arrière-plan social est relativement abstrait dans ces films, l'attention se concentre, en premier lieu, sur les tourments d'une âme contrefaite : les héros de ces films sont des êtres à la sensibilité presque maladive, qu'une faute, une in-

firmité physique ou morale isolent du reste de la société, et dont l'infortune projette son ombre sur leur entourage également. Ils font des efforts désespérés pour échapper à leur prison intérieure et à leur destin, mais le plus souvent en vain; ils sont voués à la mort, à une lente disparition. Dans leur genre, ces films n'étaient même pas de mauvais films, ils ont même valu des prix internationaux, en Occident, à certains de leurs réalisateurs ou de leurs acteurs. Mais ils ne peuvent pas être considérés comme représentatifs d'une tendance caractéristique du cinéma hongrois, ce sont des cas isolés, même dans l'ensemble de l'œuvre de leurs réalisateurs.

— Voyez-vous une raison pour expliquer que cette tendance soit isolée, ou plus exactement, qu'elle ait en quelque sorte avorté?

— La cause immédiate est, je pense, que ce genre de production ne s'inscrit dans aucune tradition en Hongrie, ni littéraire, ni artistique; je ne crois pas me tromper en supposant qu'à la base de tout film psychologique, il y a avant tout un roman psychologique. Or, dans la littérature hongroise, au XIXe siècle, ni le roman réaliste, ni le roman naturaliste ne se sont développés, ni, à plus forte raison, le théâtre psychologique; cette étape décadente de l'évolution d'une bourgeoisie qui a fait son temps, au cours de laquelle l'homme cherche une réponse aux questions de son époque dans l'individu isolé de la société, cette étape donc, elle aussi, ne se dessine en Hongrie qu'avec un très grand retard. Une autre raison, plus profonde celle-là, réside dans le fait qu'ici le développement bourgeois marque un retard très sérieux; le processus qui dans d'autres pays est déjà terminé au XIXe siècle, ne débute chez nous que dans la période d'entre les deux guerres.

L'ACTION

— Si nous sommes d'accord pour reconnaître que la tendance aux complications psychologiques est étrangère au film hongrois, approchons le problème sous un aspect diamétralement opposé et posons la question : les films hongrois s'apparentent-ils au type le plus caractéristique des films américains, au film d'aventures, romanesque et captivant, dans lequel l'action a tous les droits, qui se moque des réalités psychologiques et sociales, et représente la vie sous la forme d'une réussite au cours de carrières éclatantes? Je pense ici à ce qu'évoque le mot de Hollywood dans la production cinématographique et qui, comme chacun sait, n'est pas exactement identique à l'Hollywood de la grande époque — à ce culte du héros invincible dans les rixes et en amour, aussi bien que dans le maniement des armes et dans les affaires; héros qui est incarné de nos jours d'une manière presque parfaite, par l'Anglais (un pur hasard) James Bond.

— Bref, vous pensez à une fabrique de rêves hongroise... En ce qui concerne les vingt dernières années, c'est-à-dire la période socialiste de notre production cinématographique, il serait difficile de faire des comparaisons. Et même celles que nous pourrions faire resteraient boîteuses. Mais si vous songez aux films hongrois de la période précédente, d'avant la Libération,

il vaut la peine de réfléchir à la question. Il est indéniable, en effet, qu'il y a certains rapports entre la production bourgeoise des films hongrois et la production commerciale de Hollywood. Ne serait-ce que parce que dans les années vingt et trente, les cinéastes, opérateurs et même les acteurs hongrois, qui avaient quitté la Hongrie ou qui séjournaient là-bas pour un temps plus ou moins long à l'occasion d'un tournage, ont joué un rôle sérieux dans la production commerciale américaine de cette époque. (De nos jours encore, il arrive plus d'une fois, de voir figurer dans les superproductions américaines, les noms de cinq ou six Hongrois émigrés.) Une autre raison, c'est qu'entre 1925 et 1945, en Hongrie, on produisait en série des films commerciaux bons à alimenter toutes les illusions, bâtis sur des histoires sentimentales de mauvais goût; le genre le plus répandu, et presque l'unique, était le conte social qui se terminait par un happy end et dont presque chaque image était un hymne au bonheur. Seulement cette manière de trop polir la réalité, cet éclat trop voyant qui caractérisaient les films américains, avec leurs types d'homme et de femme artificiels et fabriqués à cet effet, ne pouvaient s'implanter dans la Hongrie d'alors, si en retard dans son développement. Les conditions matérielles, c'est-à-dire l'argent et la technique cinématographique, faisaient défaut; par ailleurs, étant donné son développement social, la Hongrie ne pouvait soutenir la concurrence capitaliste (et la publicité capitaliste...) au niveau atteint en Amérique à cette époque. Jusqu'aux illusions en matière de carrière qui étaient différentes : elles se rapprochaient bien davantage de l'idéal de la gentry des époques antérieures, les héros étaient des dandys qui s'installaient dans des fortunes toutes faites, et non pas le self-made-man américain qui grâce à sa force et à son adresse allait de l'avant, sans égard pour rien ni pour personne.

LE CHAPLIN HONGROIS

— Cette conclusion resterait-elle valable si nous envisagions, non pas ce type de film américain, mais, disons, les films de Chaplin?

— La question est judicieuse. Car dans les années trente, le film hongrois a eu son Chaplin : Gyula Kabos. Et si nous comparons les inoubliables créations de cet artiste avec les productions immortelles de Chaplin, nous aboutirons au même résultat que précédemment. Le tragi-comique du personnage de Chaplin traduit le destin de celui qui, dans les conditions d'aliénation définitive de la société capitaliste évoluée, garde sa foi dans des idéaux encore naïfs, l'amitié, l'amour, l'humanité; d'emblée et quelles que soient les circonstances, il est donc condamné à l'échec : dans un monde mécanisé à outrance, il est perdu, sans espoir, parce qu'il est incapable de s'adapter mais aussi parce que, dans ce monde, s'adapter est une impossibilité pour tout être véritablement humain. Le comique de Kabos, par contre, ne résulte pas d'un conflit avec le milieu bourgeois. Le destin du personnage incarné par Kabos, ce n'est pas le martyre d'un être simple, mais la malchance d'un petit bourgeois (ou d'un bourgeois) appliqué qui fait tout ce

qu'il peut pour s'élever dans l'échelle sociale, et s'adapter aux exigences du monde des seigneurs, de l'aristocratie, ou du patron; il n'y parvient pas, tout simplement parce qu'il est maladroit. Avec son zèle poussif d'asthmatique, il est prêt à faire tout ce qu'on attend de lui, mais ses efforts sont aveugles et c'est pour cela qu'ils sont voués à l'échec. Le désespoir de l'homme incarné par Chaplin est celui du paria de la société, il va de pair avec l'assujettissement du prolétaire conscient de son sort; le comique des personnages de Kabos a quelque chose de plus enjoué (quoique souvent tout aussi amusant), et l'élément tragique en est décidément absent, cela parce que le but du personnage, ses intentions, tout autant que ses qualités, sont médiocres. C'est-à-dire qu'en d'autres termes, Kabos est le Chaplin d'un pays petit-bourgeois, d'un pays dans lequel on croyait en la possibilité encore justifiée d'une « petite carrière » pour le serviteur fidèle, le flatteur habile, l'homme humble à l'échine souple.

RÉALISME AVANT 1945

— En somme, si j'ai bien compris ce qui a été dit jusqu'ici, le cinéma hongrois diffère du cinéma anglais dans son attitude à l'égard du monde intérieur, du cinéma américain, par son appréciation des possibilités offertes par le monde extérieur, et en cela, il est le reflet d'une évolution sociale fortement divergente. Ainsi, rapprocher des extrêmes ne permet pas de cerner avec précision les particularités du cinéma hongrois. Prenons un exemple moins éloigné, l'exemple des films italiens, si vous voulez. Si nous considérons l'évolution de l'Italie dans une perspective suffisamment longue, nous trouverons quelques ressemblances d'ordre historique avec la Hongrie : le caractère fortement paysan, le rôle de la petite bourgeoisie, la lutte pour l'indépendance nationale...

— C'est vrai, mais on trouve des ressemblances indéniables...

— ... dans l'art cinématographique également, avant et pendant la guerre?

— Ici le rapprochement est difficile, parce que j'ai très peu connu — et je me rappelle encore moins — les productions du cinéma italien sous Mussolini. Il est certain que dans l'Italie qui se berçait de rêves impérialistes, le pathos nationaliste, les chimères qui alimentaient les projets de conquête de l'univers, tenaient une large place; les films hongrois entretenaient des illusions plus modestes, et ils n'allaient guère au-delà des nostalgies mesquines des bureaucrates et de la gentry. Ce n'est pas par hasard que le plus grand succès cinématographique des années trente avait pour titre : *Auto de rêve*, et un autre, *200 de fixe par mois* (car le grand rêve des petits fonctionnaires était d'avoir 200 pengős par mois, traitement qui assurait des conditions de vie fort modestes!).

— Et les tendances du genre néo-réaliste ne se sont-elles pas fait sentir en Hongrie?

— Si, c'est précisément là que je voulais en venir. Et comme en Italie,

même pendant la guerre, ces tendances vont contre l'art officiel. Je mentionnerai ici un film, unique en son genre dans ces sombres années de guerre, et qui s'intitulait *Des hommes dans la montagne* d'István Szőts. Il est intéressant de remarquer que ce film qui met en scène la misère des bûcherons, diffère totalement de toute la tradition cinématographique hongroise; et par son réalisme il a influencé les débuts du néo-réalisme italien. C'est en 1942 que Carlo Lizzani qui avait auparavant maudit les films hongrois dans le genre du *Téléphone blanc* parlait, à propos du film de Szőts, de la « leçon de spontanéité que donnait le cinéma hongrois, grâce au vent de fraîcheur qui soufflait dans cet art jusque-là sclérosé ». Et il ajoutait : « Le moment est venu d'essayer nous aussi, la Hongrie a montré la voie. »

— Et comment ce bond en avant avait-il été possible, si vraiment la Hongrie présentait le retard dont nous parlions tout à l'heure? Ou bien alors, est-ce que des tendances se faisaient jour en Hongrie vers un rassemblement des forces de gauche, semblable à celui auquel on assistait alors en Italie? Y avait-il des artistes qui opposaient à l'antiréalisme réactionnaire un programme inspiré du vérisme, une alliance de l'ordre de celle qui, dans l'Italie de cette époque, unissait les antifascistes et les communistes et qui, finalement, a abouti à une résistance armée contre le fascisme et les Allemands?

— Pas tout à fait; le film de Szőts était certes inspiré par l'opposition; mais c'était une opposition d'un caractère tout différent de celui de l'opposition en Italie. Dans *Des hommes dans la montagne*, c'était la voix des écrivains populistes qui se faisait entendre. Le mouvement des écrivains populistes dont la grande époque se situe aux alentours de 1935, s'était fait le porte-parole du mécontentement de la paysannerie pauvre et de la paysannerie moyenne; des œuvres sociographiques courageuses dévoilaient la situation presque féodale du village hongrois, montraient le visage de la Hongrie aux « trois millions de mendiants » et réclamaient des réformes à la classe au pouvoir. Cependant Horthy et ses complices réussirent par une démagogie nationaliste et sociale à briser l'unité de cette tendance qui, en dépit de son réformisme, n'en menaçait pas moins de devenir dangereuse. Un seul groupe tint bon, allant jusqu'à la collaboration avec la classe ouvrière, avec le mouvement prolétarien révolutionnaire, la majorité fut désorientée par les circonstances et se réfugia dans l'attentisme, pour « survivre », tandis que les plus hésitants cédaient à l'hystérie fasciste et à l'hystérie de guerre, et se laissaient gagner par la haine du peuple (comme, par exemple, József Nyirő dont les nouvelles avaient servi de point de départ au scénario de Szőts, et qui finalement rejoignit les rangs des croix-fléchées, des terroristes fascistes hongrois). Le film de Szőts, comme je le disais, reflète les tendances progressistes de l'opposition paysanne, mais, en raison surtout du développement politique hongrois, il ne pouvait pas faire école pendant les années de la guerre.

— Et après la guerre? Ce réalisme populaire ne pouvait-il pas s'épanouir?

NÉO-RÉALISME ITALIEN ET HONGROIS

— Si nous faisons abstraction de ce qui a contrarié ou retardé quelque peu le processus (le schématisme et ses conséquences néfastes, la poussée de pessimisme autour de 1956), et si nous envisageons une période assez longue, j'estime qu'il y a eu un néo-réalisme hongrois, et je dirais même que ce réalisme populaire qui débute avec Szőts, coïncide, en dépit d'écarts sérieux, avec la ligne directrice de l'évolution du cinéma hongrois d'après la Libération, et cela même si ses signes distinctifs le font différer du néo-réalisme italien. Les premières tentatives qui suivent la Libération témoignent déjà de cette tendance, mais la véritable renaissance date du *Lopin de terre*, que nous avons déjà mentionné et qui est la première production du cinéma hongrois, désormais entre les mains de l'État. Tiré du livre de l'écrivain populiste Pál Szabó, ce film était en soi tout un programme. La ligne qui va du *Lopin de terre* (1948) jusqu'aux *Sans-espoir* de Miklós Jancsó (1966), en passant par le *Petit Carrousel de fête* (1955) de Fábri, n'est peut-être pas la seule ligne importante du cinéma hongrois, mais je ne crois pas exagérer en disant que la majorité des grands succès sur le plan artistique obéissent à cette tendance. Cette tendance fait songer au néo-réalisme italien, ne serait-ce que par les sujets puisés aux sources populaires, et même si le film hongrois de ce type se déroule dans le seul cadre du village; il rappelle encore le néo-réalisme italien par la manière dont sont conçus les principaux personnages : des hommes de tous les jours, et non pas des révolutionnaires engagés par une idéologie claire, et qui, s'ils entrent en rapport avec un mouvement politique, avec des forces sociales organisées, ne subissent l'influence de ces milieux que d'une manière en quelque sorte périphérique. Leurs buts, même s'ils ne sont pas très élevés, sont justes, humains dans leur simplicité, nous suivons avec sympathie leurs luttes avec des forces qui les dépassent. Si, cependant, ils diffèrent des héros du cinéma italien, c'est par le poids d'une sorte d'attendrissement douloureux qui pèse sur chacun d'eux et qu'ignorent les Italiens. Ces derniers accusent, les Hongrois se plaignent; chez les Italiens, les personnages populaires eux-mêmes, n'échappent pas à une critique parfois sarcastique, chez les Hongrois, les victimes sont toujours auréolées de pitié; les Hongrois sont plus lyriques, plus flous, les Italiens ont des traits plus accentués, plus colorés aussi.

— Et où voyez-vous la raison de cette différence?

— En partie dans ce que j'ai dit tout à l'heure à propos du réalisme hongrois : dans le retard du roman hongrois en face de la tradition vériste italienne. Mais aussi dans la différence qui, à côté de toutes les ressemblances, séparait la Hongrie de l'Italie, différence de niveau social, la Hongrie n'ayant même pas, ni sur le plan de l'industrie, ni sur celui de la bourgeoisie, une région comparable au « nord » de l'Italie. C'est là un fait dont on sent longtemps l'influence dans le cinéma d'après guerre. Il semble qu'on ne s'en soit délivré que depuis peu...

INFLUENCE DU CINÉMA SOVIÉTIQUE

— Chacun sait que les néo-réalistes italiens voient, entre autres, dans les classiques du cinéma soviétique l'origine de leur réalisme populaire. Où situer cette influence du cinéma soviétique des années trente, dans le propos qui nous occupe?

— Pour ma part, j'ai sur ce sujet une opinion qui diffère de celle des Italiens sur eux-mêmes. Le rôle révolutionnaire du cinéma soviétique dans l'art cinématographique du monde entier ne se confond pas avec l'influence directe de cet art. Le cinéma soviétique a agi sur les néo-réalistes italiens en libérant leurs conceptions et leur imagination (c'est de la même façon qu'il a agi sur Szőts et les autres cinéastes hongrois, qui, tout comme les Italiens au début des années quarante, projetaient en petit comité les films soviétiques et lisaient Poudovkine), mais cette influence ne signifiait pas qu'ils allaient continuer, sur le plan idéologique, ce que les Soviétiques avaient commencé. Ce qu'ils adaptaient, c'étaient les sujets choisis aux sources populaires, la représentation du peuple vue de l'intérieur. Rien de plus, et ce n'était pas peu. Mais était-ce là la grande découverte du cinéma soviétique, disons plutôt, sa *plus grande* découverte? Je ne le pense pas. L'essentiel de la révolution du cinéma soviétique, c'était la découverte de l'homme du peuple révolutionnaire; j'ajouterai aussitôt que c'est là un extraordinaire résultat du cinéma soviétique, même par rapport à l'ensemble de la littérature et de l'art soviétiques. Ni le réalisme hongrois ni le réalisme italien n'ont créé de ces types de révolutionnaires comparables à ce que le cinéma soviétique a produit, les Tchapaïev et les Maxims n'existent pas, même pas les soldats comme dans la *Ballade* de Tchoukhraï.

— Ne serait-ce pas là ce qui pourrait expliquer l'absence dans les films hongrois du pathétique si caractéristique des films soviétiques?

— Pas absolument. Il y a un certain pathétique qui n'est pas étranger au film hongrois : cette manière de faire sentir les grands moments de l'histoire nationale, comme dans les grandes scènes de ce film en deux parties sur la révolution de 1848-1849, *la Mer se lève* (scénario de Gyula Illyés, réalisé par Kálmán Nádasdy). Seulement dans ces films-là, le pathétique se manifeste toujours à travers les attitudes de personnages historiques; c'est le sens d'événements nationaux décisifs et le respect qu'inspirent des personnalités reconnues qui donnent au pathétique toute sa plénitude. Le héros populaire n'acquiert pas les dimensions d'une véritable personnalité et c'est pour cette raison que le véritable pathétique qui caractérise le simple révolutionnaire des films soviétiques, en est absent. Ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'on remarque des tentatives de cet ordre dans le cinéma hongrois : ainsi parmi les films qu'a inspirés la république des Conseils de 1919, nous pourrions mentionner *la 39e brigade* de Károly Makk, et aussi quelques scènes d'*Hier* de Márton Keleti, enfin parmi les films les plus récents, le film de Zoltán Fábri, *Vingt heures*, qui évoque les juornées dramatiques de 1956; dans tous ces films, c'est au cœur de la lutte critique livrée contre la contre-révolution et la trahison que les sentiments révolutionnaires

des combattants anonymes, paysans, ouvriers venus du peuple, s'exaltent jusqu'aux hauteurs où s'expriment les forces historiques. Ces films sont de grands films, mais nous ne pouvons pas dire qu'ils soient caractéristiques d'un certain style du cinéma hongrois.

— Dois-je donc comprendre que vous en revenez à l'idée, selon laquelle, en Hongrie, un certain pathétique appartenant au passé demeure plus fort que le pathétique d'un passé récent ou du présent, en raison même du retard que présente le pays dans son développement social?

LA LUTTE ENTRE LE ROMANTISME ET UN NOUVEAU RÉALISME

— Je dirais plutôt que la Hongrie est un pays où l'histoire a prolongé de cinquante ans environ l'époque du romantisme bourgeois, dont les derniers échos se font encore sentir au XXe siècle. A tel point que même de nos jours son influence est décelable dans le goût du public, dans sa manière de penser et dans sa culture. Mór Jókai, l'écrivain romantique hongrois le plus important du XIXe siècle, peut-être, de nos jours encore, l'écrivain le plus demandé par le public : les films tirés de ses œuvres attirent des foules plus que n'importe quel autre film; il ne fait aucun doute que son influence et sa popularité dépassent celles de Balzac ou de Stendhal en France, et il n'y a peut-être que Tolstoï ou Cholokhov en Union Soviétique qui soient lus plus que lui. Et pourtant, avec tout son art de conter et son inépuisable imagination, Jókai ne se range pas moins parmi les romantiques naïfs, en nourrissant des illusions sur l'évolution du capitalisme national que Balzac, cinquante ans plus tôt, démentait déjà en France, où l'évolution était plus avancée, et Tolstoï également, à la même époque à peu près que Jókai. Or, il faut dire que Jókai est le meilleur représentant de ce romantisme hongrois attardé : le postromantisme connaîtra des gloires beaucoup plus roturières. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'après la glorieuse mais malheureusement si brève époque de la révolution de 1918–1919, et l'installation au pouvoir du régime nationaliste de Horthy, le cinéma bourgeois se soit conformé au pseudo-romantisme et à toutes ses contrefaçons alors en vigueur. Ajoutons que la tradition de l'opérette viennoise ou budapestoise du début du siècle a sa part dans cet état de choses; ce n'est pas par hasard que le type le plus répandu des films parlants de 1930 à 1945 ait été la comédie musicale, avec ses amoureux édulcorés et ses rengaines sentimentales; seuls les comparses apportaient un peu de fraîcheur et d'esprit dans ces œuvres insipides. C'est à ce pseudo-romantisme que s'oppose le réalisme populaire et paysan dont nous parlions, mais qui, lui aussi, voyait le monde à travers le prisme des mêmes sentiments romantiques. Or, au cours de ces dernières années, il semble que quelque chose de nouveau soit apparu dans le cinéma hongrois, le faux romantisme se cantonnant dans les films commerciaux tandis que des tendances d'un nouveau genre se faisaient jour dans les meilleurs films. Le fait, par exemple, que Miklós JANCSÓ ait tenté dans son dernier film, *les*

Sans-espoir, d'en finir une fois pour toutes avec la représentation romantique et populiste de l'histoire nationale et même du peuple.

— Mais n'avez-vous pas mentionné tout à l'heure le film de JANCSÓ à propos d'une tendance qui se serait manifestée pour la première fois avec le *Lopin de terre* et dans laquelle vous trouviez des traits romantiques?

— Oui certes, il y a encore beaucoup de romantisme dans le film de JANCSÓ. Cela est indéniable même pour ceux qui voudraient voir dans cette œuvre une liquidation définitive du romantisme, ce qui est a priori de la naïveté : il s'agit là de traits caractéristiques qui ont des racines trop profondes pour qu'une œuvre soit en mesure, à elle seule, d'apporter des changements définitifs. Mais qu'une tendance nourrie de réalisme populaire — paysan — se fixe comme programme la révision de l'attitude romantique, c'est là un changement important : d'ailleurs, quelles que soient les tentatives nouvelles que nous examinions, nous constatons chaque fois une dualité du même genre. Le film d'András KOVÁCS, inspiré par le cinéma-vérité, *les Intraitables* a pour sujet les mésaventures de cinq novateurs techniques sous forme de confession et en usant des moyens des films documentaires. Il semble bien que lorsqu'on a recours à la caméra des films documentaires, pour chercher une réponse à ces problèmes délicats de la nouvelle société, que sont les résistances de la bureaucratie, l'absence de l'intéressement, les fautes de la direction, etc., on s'appuie sur les exigences de la sociologie scientifique, on essaie de découvrir dans le *mécanisme* social ce qui entrave le travail. C'est cela que nous découvrons dans ce film, quand le réalisateur des *Intraitables* ne cherchait pourtant qu'à déterminer quels étaient les facteurs subjectifs qui soutenaient ces hommes, qui leur donnaient la force et la patience d'assumer la lutte contre les innombrables obstacles auxquels ils se heurtaient. C'est à travers le subjectif que l'objectif apparaît, et c'est ainsi que l'attention glisse du spectacle de la volonté des héros à celui des réalités qui rendent si difficile la voie de ces hommes. Dans son dernier film, *Jours glacés*, ce qui dans *les Intraitables* n'apparaissait encore qu'en marge de la volonté du réalisateur, est montré consciemment cette fois : le mécanisme social, les processus objectifs qui déterminent le destin des hommes, cela à travers la psychologie des individus; en outre, on voit apparaître ici un réalisme objectif absolu qui soumet les faits sociaux à une analyse d'une précision toute scientifique.

— Est-ce donc là une tendance pouvant être considérée comme une réaction au cinéma romantique et sentimental? Ne court-on pas le danger de voir naître une espèce de positivisme ou de rationalisme glacé? Ou encore cette sorte de pessimisme sans âme dont un si grand nombre d'excellents cinéastes occidentaux (et à leur suite, un nombre plus grand encore de cinéastes médiocres) nous donne le spectacle? A la place d'un cinéma hongrois plein de tempérament, d'enthousiasme et d'éclat, on nous offrirait un monde de fantômes, d'abstractions vides?...

— Nous avons quelques films de ce genre, c'est indéniable, mais il ne faut pas pour autant tomber dans le désespoir. Cela passera, comme la mode. Ce à quoi je pense est tout différent : il ne s'agit pas d'un art de la désillusion

et du nihilisme, mais bien de l'apport, dans le cinéma hongrois, d'une vision neuve de la société, de l'apparition dans la création artistique d'une conception socialiste de caractère scientifique, qui favoriseront, j'en suis persuadé, l'essor du cinéma hongrois. Il va sans dire que personne ne songe ici à vouloir le dépérissement des genres traditionnels en Hongrie, y compris les comédies légères et sentimentales ou les films historiques et romantiques à la fois. Cela découle tout naturellement de ce que nous disions plus haut, à savoir que nous ne voulons, dans la vie idéologique, aucun changement brutal — et d'ailleurs impossible — de l'ordre de ceux qui ont été tentés au début des années cinquante. Et tout de même quelque chose d'essentiellement différent, un changement de caractère, se manifeste dans les films hongrois les plus récents...

— Cette fois c'est le moment de vous poser la question que je vous réservais. Vous avez démontré que le cinéma hongrois possédait des caractéristiques nationales. A plusieurs reprises vous êtes revenu sur le fait qu'il fallait chercher l'explication de ces caractéristiques dans le retard qu'avait connu dans son développement la société hongroise. Vous parlez à présent de changements touchant à l'essence même du film hongrois : serait-ce à dire que les caractéristiques nationales disparaissent?

— Absolument pas. Il n'y a qu'une chose qui disparaisse : le retard de la société; la Hongrie se transforme en un pays moderne, socialiste, c'est là une réalité qui s'exprime dans l'attitude à l'égard de la vie, dans la culture, dans le goût et, bien entendu, dans la création artistique également. Rien là qui empêche l'art de rester hongrois, ne serait-ce que parce qu'au fond, le caractère national garde l'itinéraire historique de la nation. Il en est également ainsi dans un pays qui n'est pas arriéré, un pays moderne : avec cette différence, non négligeable, que ce ne sont pas les obstacles qui façonnent le pays dans sa particularité mais bien plutôt l'expérience née de la lutte victorieuse contre ces obstacles, la force qui porte en avant le progrès. Toutes choses qui peuvent se donner libre cours dans le cinéma hongrois, et qui le feront, j'en suis persuadé.

Péter RÉNYI.

ZOLTÁN KODÁLY
(1882—1967)

Toute une époque de la musique hongroise et de la musique européenne vient de finir — c'est ce que nous avons senti le 6 mars 1967, quand le monde a appris la nouvelle de la mort de Kodály. Il nous a quittés très âgé, pourtant jeune, l'esprit alerte, plein de projets. Son œuvre riche, fruit de soixante années de travail infatigable, semble un tout parfait et harmonieux. Il a rempli sa mission.

CRÉATION D'UN LANGAGE MUSICAL HONGROIS

Oui, Kodály était de ces artistes qui se chargent d'une mission et qui l'accomplissent malgré de dures épreuves. Son sens du devoir s'éveilla pendant les premières années du siècle, quand il vint à Budapest pour y continuer ses études. Il fut étonné d'apprendre que dans la capitale « la langue officielle de la musique était presque uniquement l'allemand » et que personne ne connaissait ce que tout le monde chantait encore en province. Le Conservatoire et l'Opéra étaient les citadelles de la musique allemande, les amateurs de musique classique étaient sous une influence étrangère. Kodály fut incapable de se résigner à cette situation. De grandes décisions commencèrent à mûrir, l'idée de recueillir les chansons populaires prit corps. Il ne resta pas seul avec ses projets. En Béla Bartók, il trouva un ami et un compagnon de lutte qui voulait mettre sa vie au service des mêmes idées que lui. Le but de leur coopération était de transformer le monde qui les entourait, de rendre la vie musicale hongroise plus riche et plus nationale. Ils reconnurent la nécessité d'un renouveau total et ils soutenaient que ce n'était possible qu'en exploitant et en rétablissant dans ses droits le trésor musical populaire qui tombait dans l'oubli.

C'est pourquoi ils commencèrent en 1905 — et continuèrent pendant des dizaines d'années — à recueillir et à grouper systématiquement les chansons populaires. Selon Bartók, « c'est la seule tradition musicale à pouvoir être la base de toute tentative sérieuse de création du langage musical hongrois ». Il souligne à maintes reprises qu'« ici il ne s'agit pas de l'intégration de pièces de musique « folkloriques » dans une matière étrangère, mais de bien davantage : de la formation d'un nouvel esprit musical à partir d'une force musicale issue de la terre ».

Dans la Monarchie austro-hongroise, l'idée audacieuse d'une musique populaire-nationale était envisagée avec méfiance. Pour la défendre, les deux compositeurs avaient puisé la force dans la certitude que sa réalisation aboutirait à délivrer la musique hongroise du provincialisme.

Cette ambition domine toute la vie de Kodály, et justifie, à elle seule, sa triple activité de compositeur, d'éducateur et de savant. L'appellation modeste mais fière que Debussy s'était choisie — « musicien français » — pourrait convenir aussi à Kodály : « musicien hongrois ». Arthur Bliss a raison de dire que « la voix de Kodály, en musique, est la voix de la Hongrie » (« *The voice of Kodály in music is the voice of Hungary* »). Son principe, justifié par toute son œuvre, est que « le secret du succès international est de ne pas vouloir obtenir de succès international ». C'est en son pays et non à l'étranger qu'il voulait d'abord être prophète. Pourtant, dans tous les domaines de son activité créatrice — musique, musicologie, enseignement musical —, son œuvre est digne de passer à la postérité. De plus, ces trois domaines se recoupent : c'est justement leur unité qui en fait l'originalité. Kodály a quelque chose à dire non seulement à ses contemporains et à sa propre nation, mais au monde entier et aux générations à venir. Dans la présente étude, nous tâcherons d'esquisser le portrait de ce musicien hongrois, afin que nous puissions lui assigner une place parmi les grands maîtres de la musique.

LA CARRIERE DE KODÁLY MUSICIEN

Zoltán Kodály vit le jour dans une ville de province hongroise, Kecskemét, à la fin de 1882, année qui a vu naître Malipiero, Stravinski, Szymanovski, Georges Braque, James Joyce et Leonhard Frank. En littérature, c'est l'époque du réalisme critique, du réalisme romantique et des courants qui en dérivent, époque marquée par les romans et les drames de Tolstoï, d'Ibsen, de Zola, de Maupassant et d'Anatole France, par les poèmes de Verlaine et de Mallarmé. Dans le domaine des beaux-arts, c'est la grande époque de l'impressionnisme, des débuts de Van Gogh et de Gauguin. En musique, Liszt compose ses dernières œuvres, indiquant déjà le chemin de l'avenir; à Bayreuth, c'est la première de *Parsifal* de Wagner; Verdi compose ses derniers chefs-d'œuvre; mais la nouvelle génération elle aussi prend déjà le relais, avec Richard Strauss, Puccini — et Debussy.

C'est à ce dernier qu'il faut s'arrêter, si l'on veut rattacher l'art de Kodály à l'art universel. La découverte de la musique du maître français fut un événement décisif pour ce jeune homme de vingt-quatre ans arrivant à Paris avec un diplôme récemment obtenu. Elle l'enrichit surtout dans le domaine harmonique, mais féconda aussi toute sa pensée musicale. Au fond, ce fut, pour Kodály, l'occasion de réagir contre l'esprit germanique qui avait marqué ses années de Conservatoire. Du reste, Kodály voulait s'affranchir lui-même de cette influence mais, avec lui, c'était toute la vie musicale hongroise qu'il voulait libérer. Il est donc intéressant de noter que ses tentatives de « déwagnérisation » s'alimentent à deux sources : à la chanson populaire hongroise la plus ancienne et à la musique savante française la plus moderne.

C'est également dans la ville de Debussy qu'il fut joué pour la première fois à l'étranger : en mars 1910 (juste après son premier concert à Budapest), on y exécuta ses morceaux pour piano, Op. 3. Le public se divisa en deux camps : les « kodalistes » et les « antikodalistes »; on discuta avec passion les œuvres du « jeune barbare ». Le mot « barbare » — à l'époque et au lieu où il fut employé — n'était nullement péjoratif : il ne faisait que saluer l'irruption, dans une civilisation urbaine décadente et trop raffinée, d'une force naturelle, inexploitée, candide, populaire. Dans la lettre de Bartók qui avait assisté au concert, on lit que « Kodály eut un succès énorme. Ce concert où Kodály, jusqu'ici inconnu, s'était imposé comme un des meilleurs, fit grande sensation. » Sa gloire, qui pourtant avait encore grandi avec la première, à Zurich, du premier quatuor à cordes (Op. 2.), devait être éclipsée par le triomphe du ballet de Stravinski, *l'Oiseau de Feu.* La première guerre mondiale le rejeta dans un oubli presque total. Certes, les milieux professionnels connaissent certaines de ses œuvres de musique de chambre plus récentes figurant même au programme de la Société Internationale de la Musique Moderne, fondée après la guerre, mais le grand public doit être reconquis. Ce second départ eut lieu en 1926, avec la première du *Psalmus Hungaricus* à Zurich. Cette œuvre a un succès sans pareil : en un an, elle sera jouée dans onze villes de cinq pays. A partir de 1927, il y a un véritable « culte de Kodály » en Hollande, qui gagnera l'Angleterre également. Le maestro dirige lui-même le *Psalmus*, de même que ses œuvres nouvelles : la *Suite de Háry*, les *Danses de Marosszék* et les *Danses de Galánta.* Les meilleurs chefs d'orchestre — avec Toscanini et Mengelberg — commencent à interpréter ses œuvres. En 1933, la Scala de Milan inscrit à son programme la *Veillée Sicule.* Deux illustres orchestres lui demandent de nouvelles œuvres : l'orchestre Concertgebouw d'Amsterdam et l'orchestre symphonique de Chicago célèbrent leurs jubilés, l'un, avec les variations sur une chanson populaire hongroise, *le Paon s'est envolé*, l'autre, avec le *Concerto.* Il serait inutile, je crois, de continuer l'énumération. Depuis les années quarante, ses œuvres sont continuellement jouées dans le monde entier, et elles ont été gravées sur d'innombrables disques. C'est pourquoi, après cette brève chronique, nous allons examiner les œuvres elles-mêmes, pour que nous puissions connaître la personnalité du compositeur et lui assigner une place dans l'histoire de la musique européenne. Il faut tout d'abord examiner le problème complexe des sources de son art.

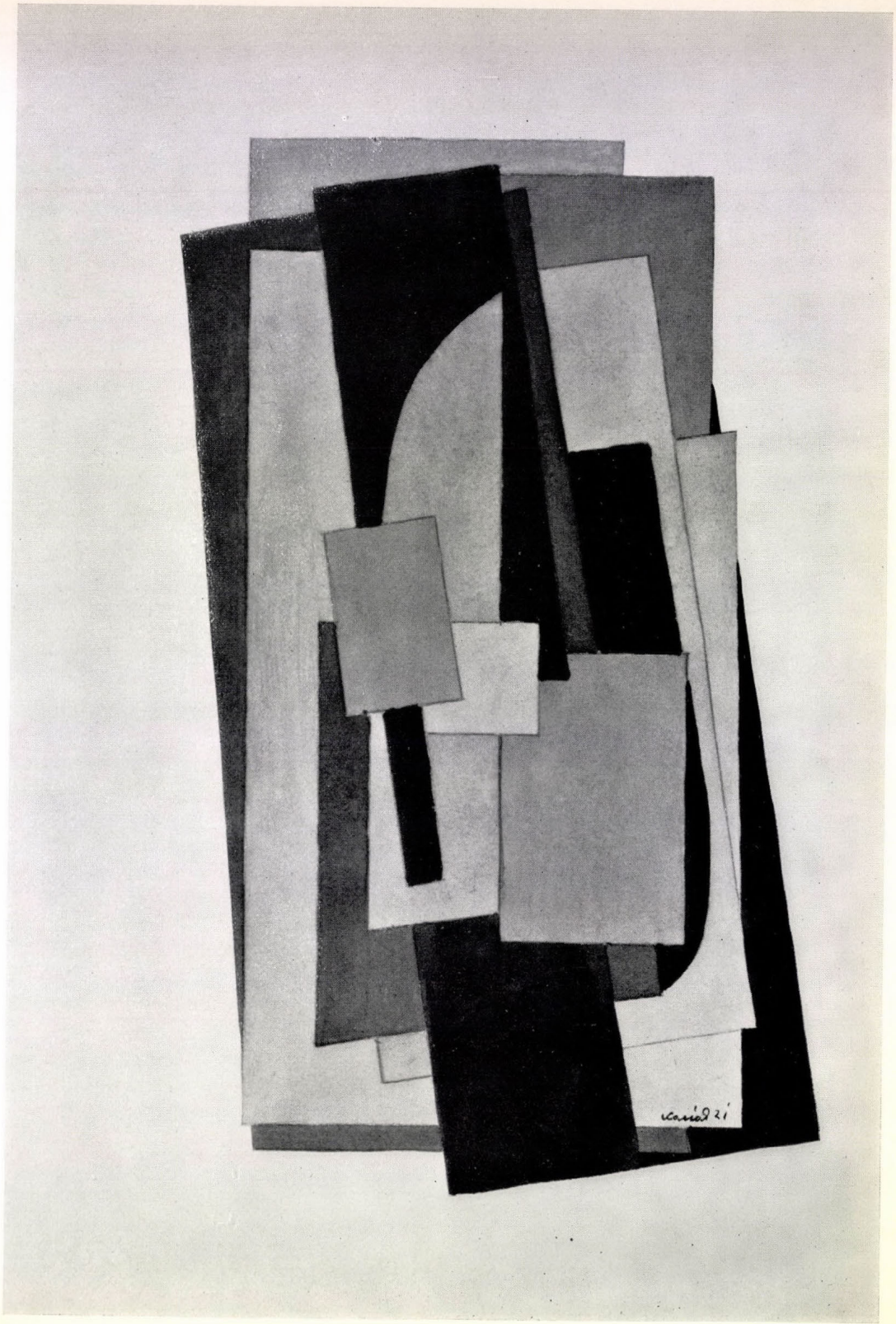
LES SOURCES — SYNTHESE DES MEILLEURES TRADITIONS

Par certains de ses aspects — surtout dans les premières œuvres — sa musique rappelle le romantisme allemand, celui de Brahms. Par son sens exceptionnel de l'équilibre, Kodály est l'héritier de l'esprit du grand classicisme, de Haydn, de Mozart et de Beethoven. Par la construction massive de ses œuvres chorales, par le caractère baroque de leur texte et leur symbolique, il continue Bach. Sa prédilection pour la polyphonie vocale le rapproche de Palestrina, l'utilisation des gammes modales fait songer au chant grégorien. Tous ces traits ne constituent qu'un aspect de son art; l'autre, plus important, est lié à son caractère hongrois. A ce point de vue, son art remonte, par le *verbunkos* (danse de recrutement) du XIX^e^ siècle, la musique de collège du XVIII^e^ et le chant épique du XVI^e^ siècle, jusqu'aux primitives chansons populaires hongroises. Un classicisme éprouvé, d'une part, peu de musique savante et beaucoup de caractères populaires, de l'autre. Il s'agit donc d'une personnalité capable de faire la synthèse des meilleures traditions, des œuvres les plus précieuses de plusieurs siècles, de deux civilisations différentes. Cette dualité est aussi la garantie de sa survivance; car, pour citer Kodály : « Tout grand art a deux visages : plus il s'inspire des siècles passés, plus il reste vivant dans l'avenir. » Les éléments constitutifs de sa musique (exception faite de l'esprit de la chanson populaire et peut-être de l'harmonisation debussiste) n'apparaissent qu'après un examen approfondi. Sa plus grande valeur consiste justement dans son unité indissoluble, dans cette manière dont Kodály unit les différentes influences et en crée son propre univers, spécifiquement hongrois. S'il utilise les effets de couleur de Debussy, il les subordonne toujours à la mélodie; s'il se sert des formes classiques, il en fait, dans la plupart des cas, un alliage particulier.

Essayons maintenant, en prenant quelques œuvres caractéristiques, de mettre en lumière certains traits du style de la musique de Kodály.

LES DÉBUTS : LA MUSIQUE DE CHAMBRE

La plupart des œuvres de musique de chambre furent composées entre 1905 et 1920; ainsi, malgré leurs qualités et leur maturité, elles sont des œuvres de jeunesse. La première œuvre couronnée de succès, l'*Adagio* pour violon et piano, date encore de l'époque où il n'avait pas encore fait un examen approfondi de la musique populaire hongroise. Cette œuvre en trois mouvements s'inscrit dans la tradition romantique, mais la structure mélodique du premier thème — $AABA_v$ — correspond à un type de chanson populaire à quatre vers, et la coda clôt l'œuvre par des éléments nettement pentatoniques. Les *Neuf morceaux pour piano* et les *Sept morceaux pour piano* composés entre 1910 et 1918, témoignent déjà d'une influence toujours plus grande de la chanson populaire. La deuxième pièce de cette dernière





œuvre, la *Plainte sicule* est un excellent exemple de l'adaptation de la chanson populaire. C'est ici qu'apparaissent, pour la première fois, les harmonies pentatoniques qui soutiennent et résument la mélodie. Parmi les œuvres de musique de chambre pour instruments à cordes, le *premier quatuor* avec le thème populaire en épigraphe, et la *Sonate* pour violoncelle et piano avec le symbole pentatonique initial constituent un acte de foi en la musique populaire. Ce caractère est encore souligné par la mélodique et l'orchestration de ces deux compositions; en revanche, la forme et l'harmonisation y sont toutes classiques. Le *deuxième quatuor*, écrit entre 1916 et 1918, est une illustration de l'invention mélodique de Kodály et de sa puissance formelle; en même temps, c'est un excellent exemple de l'union des tons individuel et populaire. C'est l'œuvre d'un compositeur qui, sans perdre son individualité, s'est identifié à son peuple et pour qui la musique est devenue une langue maternelle. La dernière œuvre, et peutêtre le chef-d'œuvre de sa musique de chambre, est la *Sérénade* pour deux violons et alto. Sa structure et sa facture en font une œuvre claire, classique, parfaitement équilibrée, résumant tous les traits de ses œuvres antérieures.

ŒUVRES SYMPHONIQUES

Comme sa musique de chambre, la plupart des œuvres symphoniques furent composées à une période précise, entre 1929 et 1939. La première variante de *Soir d'été* (1906) est, pour ainsi dire, un signe avant-coureur, la *Symphonie* (1961) une réminiscence harmonique de cette période.

L'orchestration de *Soir d'été* pouvait être considérée, au début du siècle, comme une révolution : Kodály, en ce temps-là, avait déjà tourné le dos à l'idéal romantique de l'orchestre « monstre » et il s'exprimait par un orchestre de chambre. Pas de trompette, ni de trombone, ni aucun instrument à percussion; la prédominance orchestrale est donnée aux bois. La forme de cette composition est très curieuse : forme de sonate avec un développement jouant deux rôles, qui semble prolonger l'exposition du début et annoncer la seconde exposition de la fin. Les différents thèmes, eux aussi, présentent plusieurs aspects. Kodály renonce au contrepoint, où il est passé maître, pour l'homophonie dans les deux danses très populaires : les *Danses de Marosszék* (1930) et les *Danses de Galánta* (1933), ses œuvres symphoniques le plus souvent jouées. Toutes les deux sont des compositions de forme de rondeau. Le thème noblement pathétique de la première est la paraphrase instrumentale d'une chanson sicule, qui est réintroduit à plusieurs reprises avec une harmonisation toujours différente. Des trois interludes, le premier est une mélodie de danse fougueuse, le deuxième, l'élaboration d'une mélodie richement ornée, une sorte d'improvisation pour flûte champêtre, et le troisième, un air *velocissimo* de cornemuse. La partie finale très impressionnante de la composition est une impétueuse danse de haïdouk. Les *Danses de Galánta*, d'un ton plus clair et plus brillant, ont une structure moins rigoureuse. Il n'y a que deux épisodes entre le thème et les refrains

JÓZSEF RIPPL-RÓNAI : PAPA ET LE PERE PIACSEK BUVANT DU VIN ROUGE

avant la coda qui occupe plus de la moitié de l'œuvre. Les quatre parties peuvent être considérées comme indépendantes. Dans cette composition, Kodály s'inspire des *verbunkos* florissant à la fin du XVIIIe siècle; elle se caractérise donc par une prédilection pour les harmonies majeur et mineur et par la virtuosité instrumentale qui fait valoir, avec un art très raffiné, l'interprétation à la tzigane. Le *Concerto* pour grand orchestre (1939) est une synthèse de l'orchestration et de l'architecture baroques, de la rythmique dansante de l'ancienne musique savante hongroise et de la mélodique de notre ancienne chanson populaire. Sa plus grande valeur consiste dans sa plasticité, dans l'équilibre classique des thèmes, dans la variété qui caractérise le traitement de chacun des instruments. Parmi les œuvres symphoniques, une place éminente doit revenir aux variations sur la chanson populaire : *le Paon s'est envolé* (1938–1939). L'ethnographie comparée nous permet d'affirmer que son thème appartient à la musique populaire hongroise la plus ancienne. Elle se présente sous la forme de maqam, forme qui se prête aux variations. Cette « matière première », Kodály la traite en seize variations en exploitant les moyens presque illimités de la musique savante. Du point de vue de la forme et de l'atmosphère, l'œuvre se divise en trois parties. L'introduction et les dix premières variations forment une unité. Les quatre variations suivantes jouent le rôle du trio, tandis que les deux dernières, avec le finale, achèvent la composition sur une véritable apothéose de la chanson populaire, en développant la variante populaire de la mélodie fondamentale, la chanson *la Rue d'Ürög*. L'invention rythmique, harmonique et mélodique de la composition place Kodály parmi les grands maîtres des variations.

L'ÉPANOUISSEMENT : L'ART VOCAL

Malgré la richesse de son œuvre orchestrale, Kodály est, avant tout, un compositeur d'inspiration vocale. Il a confié ses aveux les plus intimes à la voix humaine. Son style vocal s'est formé à travers les mélodies. Elles jouent, à peu près, le même rôle dans la musique vocale que jouent les œuvres de musique de chambre dans la musique instrumentale. Avant le *Psalmus*, Kodály avait composé cinq cents mélodies, mais seulement six œuvres chorales. Après le *Psalmus*, la proportion est renversée : pour une centaine d'œuvres chorales, quelques œuvres seulement écrites pour une seule voix. Kodály est donc passé des *soli* aux grands ensembles, de la musique instrumentale aux genres vocaux.

Kodály est le créateur de la mélodie hongroise moderne. Il a créé la langue maternelle hongroise de la musique qui est devenue chez lui un excellent moyen d'expression artistique. Aucun musicien n'a poussé aussi loin que lui l'analyse des lois de l'accent de la parole. Les mélodies de *Énekszó* (le Chant, Op. 1.), de *Deux Mélodies* (Op. 5.) et des *Mélodies tardives* (Op. 6.) sont un excellent exemple d'une musique capable de traduire des réflexions poétiques et d'exprimer des sentiments profonds. Naturellement,

les œuvres composées sur des chansons populaires occupent une place importante aussi bien parmi les mélodies que parmi les œuvres chorales. Dans chacune des pièces publiées entre 1924 et 1932 dans les dix cahiers de *Magyar Népzene* (Musique populaire hongroise), Kodály saisit, pour l'exploiter, ce qu'il y a d'essentiel dans la mélodie et le texte d'une ballade ou d'une chanson populaire. Dans les œuvres chorales — il suffit de citer les *Chansons de Karád*, les *Tableaux de Mátra* et *Kállai kettős* (Pas de deux de Kálló) — les chansons populaires jouent un rôle encore plus important, déterminant pour ce qui est de la forme. Outre les structures strophiques simples et, variées, outre les formes à variations, les formes recomposées et les trios, on trouve parmi elles des « suites de chansons populaires » en plusieurs parties, où Kodály exploite le contraste classique adagio-allegro; on trouve aussi toute la gamme des « familles » de chansons populaires.

Parmi les œuvres chorales, une place particulière revient aux chorals d'enfants. Dès 1925, les mélodies comme le *Villő*, *Túrót eszik a cigány* (le Tzigane mangeant du fromage), *Lengyel László*, ou *Pünkösdölő* (Jeu de Pentecôte) marquent le début d'une nouvelle époque dans la musique chorale hongroise de même que dans l'histoire de l'art vocal européen. Ce qui les caractérise toutes, c'est que leur interprétation repose uniquement sur la voix des enfants. Ces chorals tout imprégnés de l'esprit de l'enfance et du jeu permettent aux enfants de sentir la joie de la création. Tous sont caractérisés par une forme régulière, une architecture claire et classique, et par l'euphonie.

Des voix égales, le chemin menait au chœur mixte. Selon Kodály, « les œuvres qui parlent de la plénitude de la vie exigent la plénitude des voix humaines». L'écrasante majorité de ces œuvres fut composée dans les années trente et quarante, donc dans la période de maturité de l'artiste. Les mélodies comme *Jésus et les marchands*, *Ceux qui sont toujours en retard*, *les Vieux*, *A Franz Liszt*, *les Filles norvégiennes* et les autres chefs-d'œuvre marquent une véritable renaissance de la musique *a cappella*. Ce qu'il y a de plus remarquable en elles, c'est cette facilité parfaitement naturelle avec laquelle le principe de l'indépendance des parties est concilié avec les exigences euphoniques. Ceci découle de la synthèse des réflexions linéaire et verticale. Quant à l'interprétation du texte et des émotions qu'il cache, quant à la vigueur multipliée des mots, elles sont la conséquence d'une riche imagination et d'une connaissance profonde du métier.

Selon la définition modeste de Kodály, le but de *Háry János* (1925–1927) et de la *Veillée sicule* (1924–1932) est de porter à la scène lyrique la chanson populaire hongroise dans son originalité. Certes, ce n'est pas lui qui a créé l'opéra national moderne, mais personne n'aurait pu, mieux que lui, frayer le chemin qui y mène. La musique de *Háry* est caractérisée par deux styles. Tantôt — quand elle représente la vie réelle, quand elle est appelée à évoquer les héros hongrois — c'est le ton des chansons populaires, tantôt — quand il s'agit des péripéties romanesques — ce n'est qu'une illustration. Le premier style est caractérisé par un ton lyrique chaleureux, sincère, le second par une verve, par un ton de moquerie et d'humour. Le duo pathétique « *Tiszán innen, Dunán túl* » (En deçà de la Tisza, au-delà

du Danube), qui constitue le sommet lyrique de l'œuvre, et l'air chanté par Háry « *Felszántom a császár udvarát* » (Je vais labourer la cour de l'empereur), qui en constitue le sommet dramatique et qui exprime l'idée centrale de l'œuvre, sont des exemples très nets du premier style. De même que les parties vocales, les parties symphoniques présentent des différences. C'est dans la *Suite*, composée de six extraits de l'opéra, que se dégage le plus nettement l'opposition des deux styles. Les mouvements impairs expriment l'idée fondamentale, tandis que les mouvements pairs illustrent avec pittoresque les événements amusants et fantastiques. L'opposition thématique est encore soulignée par les contrastes de l'orchestration. Cette œuvre présente un portrait ressemblant de Háry et un tableau de toute la paysannerie hongroise. C'est le peuple qui est également le héros de la *Veillée sicule*. Cette ballade populaire développée en opéra — mélange du jeu et de la réalité — est fondée presque entièrement sur des parties vocales. Le maître fait un florilège des chansons, des ballades, des danses et des jeux qu'il avait autrefois lui-même recueillis à la source. C'est dans cette œuvre que s'épanouit dans toute sa beauté le « contrepoint hongrois » créé par Kodály. L'imitation, la présentation simultanée de deux chansons, ainsi que d'autres réussites chorales donnent à cette œuvre toute son originalité.

Le *Psalmus Hungaricus* (1923) et le *Te Deum du château de Buda* (1936) sont, sans aucun doute, le résumé et le point culminant de l'art de Kodály. Ces deux chefs-d'œuvre, dans lesquels il utilise, outre les *soli* et le chœur mixte, un grand orchestre et un orgue, révèlent à la perfection la plénitude de la vie et de l'art, et leur unité. Le *Psalmus* est une adaptation de la traduction hongroise datant du XVI^e^ siècle du LV^e^ psaume de David. Sa structure est très claire : forme de rondeau avec six interludes. Son thème principal est une ritournelle chorale, mais la brève introduction fougueuse de l'orchestre réapparaît également, bien que plus rarement et moins régulièrement. C'est presque un second thème de rondeau qui, d'une part, consolide la structure de cette œuvre grandiose et, d'autre part, souligne l'effet dramatique. Les douces hymnes de l'introduction et de l'épilogue donnent un cadre lyrico-épique aux deux grandes parties, la plainte et la prière. L'œuvre a non seulement deux structures, mais elle est construite sur deux piliers. Les deux points culminants sont symétriques mais contrastés : le premier, la malédiction du poète solitaire, est le cri dissonant du solo qui émerge sans accompagnement d'un silence consterné; le deuxième, la prière du peuple déjà rassemblé, est l'hymne consonante du chœur mixte et du chœur d'enfants accompagnée de l'orchestre entier. Outre la forme musicale parfaite, outre les exigences de la dramaturgie, cette œuvre est une profession de foi du maestro en lui-même et en son peuple. C'est, peut-être, en pensant au *Psalmus* que Bartók écrivit en 1928 ces phrases magnifiques sur la musique de Kodály : « Ces œuvres sont une profession de foi en l'âme hongroise. L'explication extérieure de ce fait est que son activité de compositeur est centrée exclusivement sur la musique populaire hongroise. Sa cause intérieure est la foi et la confiance inébranlable de Kodály

dans la force et dans l'avenir de son peuple. » « Frère » du *Psalmus*, le *Te Deum* fut composé pour le 250e anniversaire de la reconquête de Buda après l'occupation turque. C'est, peut-être, la composition la plus dense de toute l'œuvre de Kodály. Son unité, la perfection de la forme, l'équilibre des différents éléments sont d'autant plus admirables qu'aucune autre œuvre ne compte autant d'éléments différents. Elle possède une structure complexe mais claire : un pont moderne avec deux sommets symétriques (*Pleni sunt...* — 43e mesure et *Non confundar...* — 369e mesure). Ces deux parties fuguées marquent, du seul point de vue de la technique, un nouvel épanouissement de la polyphonie chorale baroque. Pourtant, en examinant son matériau, on se rend compte que ce n'est pas par hasard que les deux sommets reposent sur un thème pentatonique descendant, sur les quartes fréquentes dans les chansons populaires hongroises. Pour donner du poids au symbole, Kodály élève, à la fin des deux parties, une « tour de quartes » d'une harmonie merveilleuse. Cet éclat pathétique et l'émouvant solo de soprano qui le suit résument le contenu lyrique de l'œuvre : l'unité des esprits européen et hongrois, des arts savant et populaire. Ils résument, en même temps, tout l'art de Kodály, sa puissance de synthèse et son humanisme profond.

MUSIQUE NATIONALE — MUSIQUE INTERNATIONALE

Kodály, par son style, nous renseigne également sur son appartenance. Au début de sa carrière, au début du siècle, deux tendances principales se dégageaient, de plus en plus, en Europe. L'une était représentée par les partisans du dodécaphonisme, de l'expressionnisme et du néo-classicisme qui voulaient rendre la musique impersonnelle et tout à fait internationale; l'autre, par les compositeurs qui s'efforçaient d'exprimer des traits nationaux. L'hyperchromatisme et l'atonalité de la dodécaphonie, de même que le caractère spéculatif et, dans ses tendances extrêmes, antihumaniste de l'expressionnisme sont étrangers à Kodály — et à la chanson populaire —, et son classicisme est plus instinctif et plus universel que le néo-classicisme. Il est donc naturel qu'il n'ait pas été attiré vers les tendances représentées par Schönberg, Berg, Webern ou par Hindemith, Malipiero et Stravinski, mais vers de Falla, Szymanovski, Janáček et Enescu. Il ne se rattache aux courants de la musique européenne qu'aux moments où ils tendent à un équilibre, un classicisme, un humanisme, avant tout dans l'ordre vocal : par exemple, en 1906, au début du mouvement qui envisageait la réduction, la simplification de l'orchestre démesuré (*Soir d'été*); en 1920, à l'époque des tentatives faites pour renouveler la sonate classique (*Sérénade*); en 1923, au tout premier moment de la musique vocale moderne (*Psalmus*); en 1925, lors des premières tentatives faites pour enseigner la musique nationale à la jeunesse (Premiers chorals d'enfants); en 1931, lors du nouveau départ de la musique chorale et des *oratoria* (premier chœurs mixtes); puis

en 1936, à l'apogée de cette tendance (*Te Deum*); enfin, en 1939, à l'époque des protestations contre le nazisme, quand il choisit l'émigration intérieure plutôt que l'exil (*le Paon s'est envolé*).

C'est Herder qui fut le premier à exprimer l'idée que le peuple était le dépositaire du caractère national et que la culture populaire était susceptible de se développer en culture nationale; il fut aussi le premier à publier un recueil de chansons populaires en plusieurs volumes. C'est ce qui poussa plus tard Gœthe à développer sa conception de la littérature universelle. Kodály, lui aussi, aspirait à créer en musique un classicisme populaire et national, tout en protestant contre toute tendance exclusive qui niait la nécessité de l'appartenance à la culture mondiale. Il était convaincu que, pour les peuples, le meilleur moyen d'enrichir la musique universelle était d'y ajouter le plus possible d'eux-mêmes. Il considérait qu' « aucun peuple ne peut approcher de ce qui est universellement humain qu'à travers ses particularités nationales ». C'est pourquoi il ne peut pas souscrire à la conception, selon laquelle la musique est un « langage universel ». Leur vocabulaire n'est pas le même — seulement leur alphabet. Bach et Wagner, ou Wagner et Schönberg — justement à cause de leur appartenance à la même nation — sont plus près l'un de l'autre que, disons, Verdi et Wagner, bien que ces deux derniers soient nés la même année et qu'ils aient pratiqué le même genre musical. Des éléments populaires peuvent être décelés dans les œuvres de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Brahms et de Mahler également, puisque — pour citer Kodály — « dans les pays qui ont un ancien héritage culturel, le fond substantiel de la musique populaire est depuis longtemps passé dans les grandes œuvres d'art ». Il ne s'agit donc que d'un décalage qui s'explique par l'évolution historique des différents peuples. Les musiques italienne, française, anglaise et allemande étaient déjà à leur apogée quand, aux frontiers de la culture européenne, les nations luttaient encore pour leur survie. C'est ce qui explique le retard, la lente évolution des musiques russe, polonaise, tchèque, roumaine, bulgare, hongroise et espagnole. Le retard ne fut rattrapé qu'au XX^e^ siècle, et ceci grâce à la tendance folklorique.

L'art de Kodály — ni celui de Bartók — ne saurait être condamné, même si sa valeur ne tenait qu'à son caractère national. Et il ne peut pas être non plus considéré comme un art conservateur — en opposition avec celui de Schönberg, « révolutionnaire » par nature — parce qu'à l'époque intéressée rien n'était plus « révolutionnaire » que cette voix fraîche et « barbare », née des anciennes chansons populaires. (Les vagues se suivent et l'une efface l'autre — mais en l'absorbant. En 1958, l'un des créateurs de la musique électronique, Karlheinz Stockhausen condamne déjà la musique dodécaphonique, puisque celle-ci « s'est servie des sonorités données d'une manière antifonctionnelle », et ainsi elle lui semble « impure ». On perçoit assez facilement dans l'art les signes de régression ou d'immobilisme. Plus difficile est de déceler si nous assistons à une vraie révolution, à une évolution authentique ou seulement à un phénomène qui en a l'apparence. Pour résoudre ce problème il faut d'abord savoir si nous avons

affaire à une vogue passagère ou à une tendance durable.) C'est, d'ailleurs, Schönberg lui-même qui protesta contre l'appellation de révolutionnaire. En 1931, il déclara : « Ma musique... est née uniquement de l'héritage de la musique allemande. Mes maîtres étaient, en premier lieu, Bach et Mozart, en second lieu, Beethoven, Brahms et Wagner. » Et il ajoute ceci qui peut nous inviter à la réflexion : « J'ose m'attribuer le mérite d'avoir créé une musique vraiment nouvelle qui, puisqu'elle est fondée sur la tradition, est elle-même appelée à devenir une tradition. »

On sait que Stravinski qualifia de « regrettable » « l'attachement obstiné de Bartók an folklore hongrois ». Bartók, dont Serge Moreux dit qu'il était « un des commentateurs les plus géniaux des dernières décennies », évoluait, changeait avec son époque. Bartók (de même que Kodály), tout en suivant son propre chemin, resta toujours fidèle aux idées qu'il avait adoptées très tôt dans sa vie. Deux attitudes différentes devant l'art, certes, mais faut-il juger uniquement la valeur d'une œuvre en fonction de cette attitude de l'artiste devant l'art ou en fonction de l'appartenance à un style ou à une tendance? Certainement pas. De nos jours, nous considérons, peut-être, que la musique sérielle tend vers le complexe, l'abstrait, donc qu'elle s'éloigne de l'homme — et que la musique d'inspiration folklorique, au contraire, tend vers le simple, le compréhensible, en un mot : vers l'homme. La première recherche, à tout prix, l'originalité individuelle, tandis que la deuxième vise à l'originalité nationale. Le passéisme du néo-classicisme était peut-être une fuite devant les problèmes actuels, celui de Bartók et de Kodály, au contraire, voulait puiser de la force dans l'ancienne tradition. Cependant, la question se pose de savoir si la contradiction des deux tendances musicales est aussi réelle que nous croyons, et s'il est vraiment impossible d'en concevoir la synthèse. Pour citer Frank Martin : « Si quelque chose a une raison d'être dans l'art, c'est cette tentative faite pour unir les éléments, en apparence, contradictoires. » Souvent, des antagonismes flagrants sont apparus, avec le temps, comme des phénomènes analogues. La question se pose à nouveau, à propos de l'objection, selon laquelle les compositeurs d'inspiration folklorique ne peuvent utiliser que les structures musicales de peu d'ampleur, puisque leur matière première — la chanson populaire brève — exclut *a priori* les grandes structures. (A notre avis, le *Psalmus*, le *Te Deum* et le *Paon* nous dispensent de répondre à cette objection.) Mais c'est justement Anton Webern, le grand maître de la musique sérielle, qui a déclaré qu'« en abandonnant la tonalité, on se privait de la possibilité de donner de l'ampleur aux œuvres ». (Faut-il mentionner, à titre d'exception, *Moïse et Aaron* et les autres grandes œuvres de Schönberg?) L'objection concerne donc un caractère commun. Le principe des variations, n'est-il pas commun, lui aussi? La chanson populaire, on le sait, est, en soi, une forme à variations, la possibilité des variations étant sa particularité inhérente. Dans la musique sérielle, la gamme et ses renversements donnent quarante-huit figures aux douze degrés, et la composition est essentiellement le résultat des variations.

Parler de « révolution » (à propos de Schönberg) ou de « trahison de la

révolution » (à propos de Bartók et de Kodály) n'est donc pas juste, puisqu'un tel jugement est gratuit et ne mène à rien. Les deux appartiennent à l'humanité, et l'homme du XX^e siècle ne peut que se réjouir du fait que son univers musical soit aussi riche et aussi varié. Le temps et le peuple, eux, porteront un jugement sur les œuvres. Les unes survivront, d'autres disparaîtront, mais elles auront toutes contribué à l'évolution. Je suis convaincu que l'œuvre de Kodály — justement parce qu'il entreprit d'exprimer les vérités de son peuple et de son époque — est durable et universelle.

KODÁLY MUSICOLOGUE

Au portrait du compositeur il faut ajouter, pour finir, celui du savant et du pédagogue, pour donner un aperçu des différentes activités de Kodály. Là aussi, son influence a franchi les frontières. Le résultat de ses recherches de musicologie est une monographie, publiée en allemand, en russe et en anglais, intitulée *la Musique populaire hongroise.* C'est sous sa direction, qu'ont paru six volumes de *A Magyar Népzene Tára* (le Trésor de la musique populaire hongroise). Ce recueil fut salué dans le monde entier comme un événement « d'importance historique », « unique par son étendue et sa modernité ». Il était docteur *honoris causa* de plusieurs universités, membre honoraire de plusieurs académies, membre actif de différentes organisations internationales (en particulier, président du Conseil International de la Musique Populaire, c'est-à-dire, la fonction la plus importante qu'un folkloriste puisse obtenir) : autant de témoignages de son grand prestige.

KODÁLY PÉDAGOGUE

Son activité pédagogique qui, au début, s'était bornée à la formation des musiciens, s'est, de plus en plus, étendue à partir de 1925. Il voulut, d'abord, contribuer à former la sensibilité et le sens esthétique de la jeunesse. Ensuite, il entreprit d'enseigner la musique chorale : il apprenait le chant à tout un peuple. Ce faisant, il ne voulait pas seulement donner une culture musicale à son peuple, mais aussi le rendre plus heureux. Dès qu'il se fut avisé que la formation professionnelle devait aller de pair avec l'instruction du public, il ne cessa de s'employer à trouver un juste équilibre, à supprimer la distance toujours plus grande entre les musiciens actifs et passifs. N'est-il pas regrettable que l'évolution des sciences et de la technique qui, en supprimant les distances, rapproche les hommes les uns des autres, les éloigne précisément dans le domaine de la musique? Après le compositeur, l'interprète, à son tour, reste seul. Le plus souvent, il joue dans des studios vides; et même, dans la musique électronique, la mécanique prend sa place. On songe à la phrase de Duhamel : « les mésaventures de la musique, dans cette époque extravagante, rendent merveilleusement sensible le désordre de la pensée. » La luxuriance même de l'art musical dont nous som-

mes témoins et victimes nuit à la musique. Nous entendons, mais nous n'écoutons plus. Il faut chercher le remède dans une éducation musicale efficace. Le manque d'une culture musicale, l'exclusivité de la musique mécanique — qui mènent à la décadence de la vie musicale et, en fin de compte, à celle de l'art — sont des problèmes d'importance mondiale. Beaucoup s'efforcent de les résoudre. Le souci est commun, le but est le même, mais les moyens sont différents. Les systèmes d'Orff, de Ward et de Bernstein reposent tous sur la pratique des instruments; Kodály, lui, a fondé le sien sur le chant. Selon lui : « les cultures musicales profondes ne se sont développées que là, où elles étaient fondées sur le chant. » C'est pourquoi il a écrit des centaines d'exercices de déchiffrage et de chant à l'usage des écoles, et toute une série de chefs-d'œuvre pour différents chœurs. Il craignait que « notre époque de plus en plus mécanisée ne suive un chemin au bout duquel l'homme deviendrait une machine. C'est seulement l'esprit de la musique qui peut conjurer la menace. »

C'est le compositeur et le musicologue qui ont fait connaître et apprécier, dans le monde, le pédagogue. A partir de ces dernières années, l'intérêt pour sa pédagogie s'est brusquement accru dans tous les pays. Toujours plus nombreux, des disciples étrangers se joignent aux disciples hongrois. En Angleterre, on publie, tour à tour, toutes ses œuvres pédagogiques; en Union Soviétique, on prépare une analyse de son système; au Canada et au Japon, les enfants chantent ses exercices; de France et d'Amérique, des professeurs de musique viennent en Hongrie pour se perfectionner sur place, et la Société Internationale de l'Enseignement Musical, après avoir élu Kodály comme président d'honneur, a proposé aux pays-membres l'adoption du système hongrois. La vie et l'œuvre de Kodály sont terminées, mais c'est maintenant que la vie de son œuvre commence à s'épanouir. Sa conception transforme en un véritable manifeste la pensée de Gœthe : « Celui qui n'aime pas la musique ne mérite pas d'être appelé un homme. Celui qui l'aime ne l'est qu'à moitié. Mais celui qui la fait est un homme entier. » (« *Wer Musik nicht liebt, verdient nicht Mensch zu heissen. Wer sie liebt, ist erst ein halber Mensch. Wer sie aber treibt, der ist ein ganzer Mensch.* »)

Kodály a formé des hommes, des « hommes entiers », il a transformé la foule en public. Il nous a proposé un but, avec les moyens pour y parvenir : le suivre sur cette voie c'est servir la cause du rapprochement entre les peuples. Ce n'est pas un problème professionnel, c'est l'affaire de toute l'humanité. Nous nous chargeons de réaliser ce programme, puisque l'idée de Kodály, *un monde qui chante*, nous promet un avenir de bonheur.

László Eősze.

Bibliographie

COLLECTION D'ESSAIS, ÉDITIONS SPÉCIALES

Emlékkönyv Kodály Zoltán 60. születésnapjára (Hommage à Zoltán Kodály. Pour le soixantième anniversaire de sa naissance.) Sous la direction de Gunda, B., Budapest, 1943 — *Emlékkönyv Kodály Zoltán 70. születésnapjára* (Hommage à Zoltán Kodály. Pour le soixante-dixième anniversaire de sa naissance.) Zenetudományi Tanulmányok I. (Études de Musicologie I.) Sous la direction de Szabolcsi, B. et Bartha, D., Budapest, 1953 — *Emlékkönyv Kodály Zoltán 75. születésnapjára* (Hommage à Zoltán Kodály. Pour le soixante-quinzième anniversaire de sa naissance.) Zenetudományi Tanulmányok VI. (Études de Musicologie VI.) Sous la direction de Szabolcsi, B. et Bartha, D., Budapest, 1957 — *Zoltano Kodály Octogenario Sacrum*, Studia Musicologica III. 1–4., Budapest, 1962 — *Documenta Bartókiana*, Heft 1., Herausgegeben von Dille, D., Bartók Archiv, Budapest, 1964

MONOGRAPHIES, ÉTUDES

Bartók, B. : *Kodály's New Trio*, Musical Courier No. 8., New York, 1920 — Bartók, B. : *Kodály Zoltán*, Nyugat (Occident), XIV. évf. 3., Budapest, 1921 — Bartók, B. : *Della musica moderna in Ungheria*, Il Pianoforte, II^e année, 7., Torino, 1921 — Bartók, B. : *The Development of Art Music in Hungary*, The Chesterian, New series No. 20., London, 1922 — Calvocoressi, M. D. : *Zoltán Kodály*, Musical Times, London, 1913 et Monthly Musical Record LII., London, 1922 — Calvocoressi, M. D. : *Choral Music of Kodály*, The Listener XV., London, 1936 — Calvocoressi, M. D. : *Kodály's Ballet Music*, The Listener XVIII., London, 1937 — Ősze, L. : *Kodály Zoltán élete és munkássága* (la Vie et l'œuvre de Zoltán Kodály,) Budapest, 1956. Version anglaise : *Zoltán Kodály. His Life and Work*, Budapest–London, 1962. Version allemande : *Zoltán Kodály. Sein Leben und sein Werk*, Budapest–Bonn, 1964 — Gergely, J. : *Kodály Zoltán*, Encyclopédie de la Musique, tome II., Paris, 1959 — Gray, C. : *A Survey of Contemporary Music*, London, 1924 — Kodály, Z. : *Mein Weg zur Musik* (Fünf Gespräche mit Lutz Besch), Zürich, 1966 — Molnár, A. : *Kodály Zoltán*, Népszerű Zenefüzetek 4. (Cahiers populaires de musique 4.), Budapest, 1936 — Szabolcsi, B. : *Die Instrumentalmusik Zoltán Kodálys*, Musikblätter des Anbruch, Wien, 1922 — Szabolcsi, B. : *Die Lieder Zoltán Kodálys*, Musikblätter..., Wien, 1927 — Szabolcsi, B. : *Die Chöre Zoltán Kodálys*, Musikblätter..., Wien, 1928 — Szabolcsi, B. : *Kodály, Zoltán*, Musik in Geschichte und Gegenwart, tome VII., Bonn, 1959 — Szöllősy, A. : *Kodály művészete* (l'Art de Kodály), Budapest, 1943 — Tóth, A. : *Zoltán Kodály*, Revue Musicale X. 9., Paris, 1929 — Tóth, A. : *Zoltán Kodály, zu seinem 50. Geburtstag*, Musikblätter..., Wien, 1932 — Vargyas, L. : *Zoltán Kodály*, Ungarn, II. 12., Budapest, 1942 — Weissmann, J. S. : *Kodály, Zoltán*, Grove's Dictionary of Music and Musicians, 5^e édition, tome IV., London 1954 — Young, P. M. : *Zoltán Kodály. A Hungarian Musician*, London, 1964

Relations franco-hongroises
Le Passé

MA PREMIERE RENCONTRE AVEC LA LITTÉRATURE HONGROISE

Lorsqu'un matin de novembre 1923, j'ai mis le pied sur le quai de la gare à Budapest, j'aurais été très embarrassé si l'on m'avait demandé ce que je savais de la littérature hongroise. Pourtant, je m'étais informé de mon mieux. J'avais essayé de pénétrer quelques textes hongrois dans le livre de lectures hongroises que le regretté Vilmos Tolnai avait publié dans la collection allemande Göschen à l'usage du public allemand. Je m'étais battu aussi avec la grammaire hongroise parue dans la même collection et dont l'auteur était le grand linguiste József Szinyei qui devait bientôt devenir mon maître. Mais le peu que j'avais péniblement déchiffré ne m'avait rien laissé découvrir de bien saillant. Il est vrai que je n'arrivais pas en Hongrie sans un certain bagage international : j'avais longuement et passionnément étudié les littératures anglaise et allemande, je m'étais enthousiasmé pour celles du Nord, j'avais tâté de la finnoise et j'avais lu plus d'un chef-d'œuvre de la littérature russe.

PREMIERES IMPRESSIONS CULTURELLES

A peine installé à Eötvös József Collegium, cette succursale de l'École Normale Supérieure dont je sortais, je m'étais jeté à corps perdu dans l'étude de la langue, aidé et parfois entraîné par plusieurs de mes élèves qui se relevaient avec un inlassable dévouement dans cette entreprise d'acclimatation intellectuelle qui éveillait leur curiosité et suscitait leur sympathie. Ce furent eux qui furent mes premiers conseillers et mes premiers guides. Car mes collègues de l'université m'initiaient avec enthousiasme à la linguistique hongroise, mais ils devenaient plus réservés quand il m'arrivait de quitter le domaine de notre discipline pour déborder sur la littérature.

Or, que firent mes élèves? ils me firent lire d'abord plusieurs textes de valeur littéraire médiocre mais qui avaient le mérite de présenter peu de difficultés du point de vue de la langue. Je me souviens de ces textes comme on se rappelle toujours ce qu'on a lu en peinant. Mais ces lectures ne pouvaient émouvoir. Je fus jeté ensuite dans un récit du grand Kálmán Mikszáth *Un vieux coquin* (A vén gazember) mais ce conte charmant me parut peser peu. Vint *le Chartreux* de József Eötvös. J'y retrouvai du Mus-

set, celui de *la Confession d'un enfant du siècle*, et ces soupirs romantiques ne m'apportèrent aucune révélation. On me fit lire et l'on me récita des poèmes de Petőfi qui n'avait été jusque-là pour moi qu'un nom auréolé d'une légende où la poésie s'effaçait derrière le drame historique. Je n'éprouvai aucune émotion et je me demandai en quoi ces poèmes, si parfaits fussent-ils du point de vue de la forme, avaient le don d'enthousiasmer tellement mes interlocuteurs. Arany n'eut pas plus de vertu à mes yeux. Je ne pouvais savoir que mes élèves, dans leur zèle, avaient commencé par où il aurait fallu finir.

De Jókai à Zoltán Ambrus, je lus toute une série de livres qui me révélèrent plus ou moins de choses sur la Hongrie, la vie hongroise, l'esprit hongrois mais je restais sur ma faim. En particulier, mes élèves, devenus mes maîtres, estimaient qu'il était indispensable de me faire connaître surtout les écrivains hongrois « occidentalistes ». Ils pensaient que ces auteurs devaient mieux convenir à ma mentalité française. Ils en vinrent, je ne sais plus lequel, à me faire lire un jour un roman de Dezső Szomory dans lequel je retrouvais, dit en hongrois, ce que j'avais mille fois lu en français. C'en fut trop. Je me regimbai. Je leur fis observer que je n'étais pas venu en Hongrie pour retrouver tel ou tel aspect, d'ailleurs discutable, de notre littérature française, mais bien pour trouver quelque chose de neuf, quelque chose d'original, un message que ne m'avaient pas apporté encore les littératures que je connaissais.

Ces messieurs tinrent un conseil de guerre. Ils décidèrent qu'ils me feraient lire les œuvres de Dezső Szabó qui exerçait, à cette époque, un incomparable prestige sur la jeunesse. S'ils avaient tardé à me faire connaître leur idole, c'est qu'ils estimaient son style si sublime qu'ils doutaient de ma capacité à m'en pénétrer. Dezső Szabó était un violent. Il était sorti lui-même de ce Collège Eötvös où j'enseignais. Il avait séjourné à Paris, dans mon École Normale de la rue d'Ulm, il était pénétré de culture française, ce qui ne l'avait pas empêché de publier une étude fort intéressante sur le vogoul. Patriote exalté, il s'était déchaîné avec fougue contre tout ce qui lui apparaissait comme hostile à la Hongrie. Chauvin, antisémite, anti-tout, il taillait tout en pièces avec une ironie féroce qui faisait se récrier de joie ses lecteurs juvéniles. Je le trouvai excessif, décousu, désordonné, romantique jusqu'au délire, et son style affecté, bien dans la note qui était alors à la mode un peu partout, avait le don de m'agacer alors que mes jeunes informateurs se pâmaient d'admiration en le lisant.

LA DÉCOUVERTE DE LA POÉSIE D'ADY

Vint le 15 mars. Les élèves du Collège se réunirent pour commémorer l'anniversaire de cette date qui marqua le début de la révolution hongroise de 1848. L'administration était absente de cette cérémonie, mais elle la tolérait. Un « ancien », que je ne connaissais pas, mais dont le talent de déclamateur était certain, récita un poème qui avait pour titre : *Elhanyagolt*,

véres szívünk (Notre cœur sanglant, abandonné). La nouveauté du rythme, la plénitude du mètre, la dureté des images, tout cela me remua soudain. Je demandai qui était l'auteur de ce poème et il me fut répondu qu'il s'appelait Endre Ady.

J'avais entendu ou lu ce nom à plusieurs reprises, mais il n'avait éveillé dans mon esprit aucun écho, car je n'avais jamais encore eu connaissance d'un seul vers de lui. Je priai mes conseillers et maîtres de langue de me le faire. Je découvris alors qu'ils révéraient en lui leur poète favori, mais qu'ils n'avaient pas cru devoir m'initier à son œuvre, car ils la croyaient au-dessus de mes forces. Ma connaissance de la langue était encore incomplète et bien incertaine, or, Ady leur apparaissait comme un innovateur si révolutionnaire qu'ils supposaient que ce qu'il avait écrit ne pouvait m'être pénétrable. Ils se trompaient. Ils se trompèrent à nouveau en me proposant de commencer par ce qu'ils estimaient être le commencement : les premiers recueils de vers d'Ady, ceux qu'il avait rapportés de son premier séjour à Paris et qui avaient un relent de ce symbolisme français qui a fait le tour du monde. Comme auparavant, on avait supposé que ce qui se rapprochait du français me serait à la fois plus intelligible et plus intéressant. Comme si j'avais fait l'effort de me familiariser avec plusieurs littératures étrangères dans le seul souci d'y retrouver les mêmes problèmes et les mêmes sentiments que ceux exprimés en français!

Mais Ady n'était pas une imitation de Baudelaire ou de Verlaine; il était, heureusement, un vrai Hongrois, avec son passé, son présent et le souci de l'avenir. Et il se révélait comme un individu et un spécimen national, en même temps. Son destin n'était pas seulement humain, il était aussi national, ce qui avait été le cas pour un Petőfi et un Arany, mais chez ces derniers, le trait national m'avait moins frappé, parce qu'il était plus politique, parce qu'il n'apparaissait pas comme une prédestination fatale. Ady m'apparut vite comme le destin hongrois incarné. Son œuvre révélait une extraordinaire complexité d'âme. Il était lui aussi excessif, et certains de ses poèmes laissaient entrevoir les abîmes du vice comme d'autres clamaient les transports de la passion. Mais où on le sentait s'élever au-dessus de lui-même, c'était chaque fois qu'il se considérait en tant que fils de sa nation. On le voyait faire effort pour échapper à l'attraction du milieu hongrois, puis retomber lourdement sur la terre natale, brisé à la fois par l'effort et par la rechute. Et ce drame de l'homme aux prises avec les fatalités de l'appartenance nationale (et linguistique) se découvrait dans toutes ses dimensions. C'était le vrai drame de notre temps, après un siècle de « réveil » des nationalismes.

Ce n'était pourtant pas tout. A cette fatalité nationale, s'attachait, indissolublement, la fatalité sociale. La condition hongroise dépendait de la structure et de l'évolution de la société hongroise, or, cette évolution accusait un retard qui avait frappé tous les observateurs étrangers, même les plus superficiels, et qui m'avait choqué moi-même dès les premières heures de mon séjour en Hongrie. « Ils sont au moins de trois révolutions en retard » — m'avait dit tout de suite mon conservateur de consul en prenant pour réfé-

rence les trois épisodes révolutionnaires de l'histoire de France. Sans être exacte, historiquement, cette assertion se trouvait vérifiée par ce que l'on pouvait constater à chaque pas que l'on faisait dans la ville ou à la campagne, plus encore dans celle-ci.

En bref, l'œuvre d'Endre Ady révélait, dans toute sa grandeur, la contradiction entre le destin individuel et le destin collectif et le problème de la religion n'en était pas absent, car je découvris bientôt des psaumes ou des cantiques déchirants de l'homme qui désespère de Dieu et ne peut s'empêcher de partir perpétuellement à sa recherche.

Sans doute, il y avait « Sagesse » et aussi les imprécations baudelairiennes, mais leurs accents n'étaient pas les mêmes et ne suggéraient en rien ce désespoir poignant de l'homme sans foi qui ne se résigne pas à ne pas croire.

Est-il bien utile d'ajouter que la poésie d'Ady fut dès lors ma lecture préférée? Elle me fit délaisser les poètes que j'avais si volontiers lus jusque-là; le Suédois Gustav Fröding, le Norvégien Wildenvey, le Finnois Koskenniemi. Ady était un monde, multiple, complexe, inquiétant, en perpétuel mouvement. Certains vers anticipaient sur l'avenir. Il n'était pas seulement le barde du passé, mais aussi le prophète nourri des imprécations de la Bible, le poète-mage que se représentait Victor Hugo.

Ady m'a-t-il fait comprendre la Hongrie? Je ne sais, mais il est certain que sa prédication m'a éveillé et ouvert les yeux pour mieux regarder autour de moi. Ce que j'apercevais ne faisait que confirmer ce qu'il avait proclamé.

MÓRICZ, BABITS, KOSZTOLÁNYI

Cependant, Ady, mort en 1919, appartenait déjà au passé et je continuais à ignorer les écrivains qui vivaient et œuvraient autour de moi dans la ville que nous contemplions si souvent du haut du Mont Gellért. Rentré de vacances, en l'automne 1924, un de mes élèves me fit lire le roman de Zsigmond Móricz intitulé *Sárarany* (Fange et Or), dont le titre avait commencé par me choquer. J'avais, en effet, découvert que le mot hongrois *sárarany* voulait dire originellement « or fin, or pur » (littéralement « or jaune ») puisqu'il s'agissait de deux mots assemblés dont l'un signifiait « or » (*arany*) et l'autre « jaune » (*sár*, emprunté probablement au turco-bulgare). C'était ce qu'enseignaient mes maîtres, notamment Zoltán Gombocz, et ce mot *sár* me rappelait personnellement le turk osmanli *sari* « jaune, blond » qui m'était familier depuis mon enfance. Or, Móricz l'interprétait autrement, car il l'associait avec le mot *sár* « boue » également emprunté au turk. C'est ce qui apparaissait dans la traduction allemande, dont le titre était *Gold im Kote* « De l'or dans la boue ». Passé ce premier mouvement de surprise, je ne tardai pas à subir le charme de ce récit présenté dans une langue dont la saveur de terroir était inimitable. Je n'y butais plus sur des décalques trop voyants du latin, de l'allemand ou du français, mais j'avais affaire à de vraies élocutions hongroises qui me laissaient décou-

vrir une mentalité originale, parfois très proche de la française et parfois aussi très différente, une mentalité très complexe dans ses nuances, où la personnalité paraissait moins affirmée que chez nous Français mais aussi plus ouverte aux sollicitations du reste du monde.

Albert Gyergyai, dont je fis bientôt la connaissance, me confirma dans le sentiment que j'avais de la valeur de l'œuvre de Móricz qu'il devait me faire rencontrer plus tard en personne. Il me conseilla de lire *Hét krajcár* (Sept sous) qui dépeint la misère de la vie paysanne de l'époque et n'a rien à envier du point de vue de l'effet artistique aux contes les plus fameux de Maupassant ou de Tchékhov. Un autre roman, qui ne rencontrait pas chez Gyergyai la même approbation, *Fáklya* (le Flambeau) m'intéressa très vivement. Il y était traité d'un sujet que les grands Scandinaves avaient choisi de leur côté pour thème de plus d'une de leurs œuvres : le destin du jeune réformateur enthousiaste qui se heurte à l'incompréhension et à l'animosité de la société où il vit. C'était le drame de Brand ou de l'Ennemi du peuple. Deux solutions étaient possibles : aller jusqu'au bout ou composer. Le héros de Móricz, un jeune pasteur lui aussi, finissait par se soumettre, alors que les héros scandinaves, incapables de s'arrêter sur leur lancée, succombaient sans avoir baissé pavillon. Mais le héros de Móricz n'était pas dupe de ses propres sentiments. Il savait en mesurer l'inanité et se juger sans indulgence. Et pourtant, le livre n'était pas, lui, sans indulgence, car il reflétait celle de l'auteur, durement malmené par la vie et que l'adversité avait enseigné à savoir être tolérant. L'œuvre de Móricz ne devait plus me quitter. Constamment et encore aujourd'hui, elle a alimenté ma lecture, me donnant chaque fois une occasion de plus d'admirer la sobriété, le naturel avec lesquels il a su dépeindre les gens qui vivaient autour de lui, quand il ne faisait pas revivre les hommes d'autrefois, ces Hongrois de Transylvanie qui connurent tant de vicissitudes.

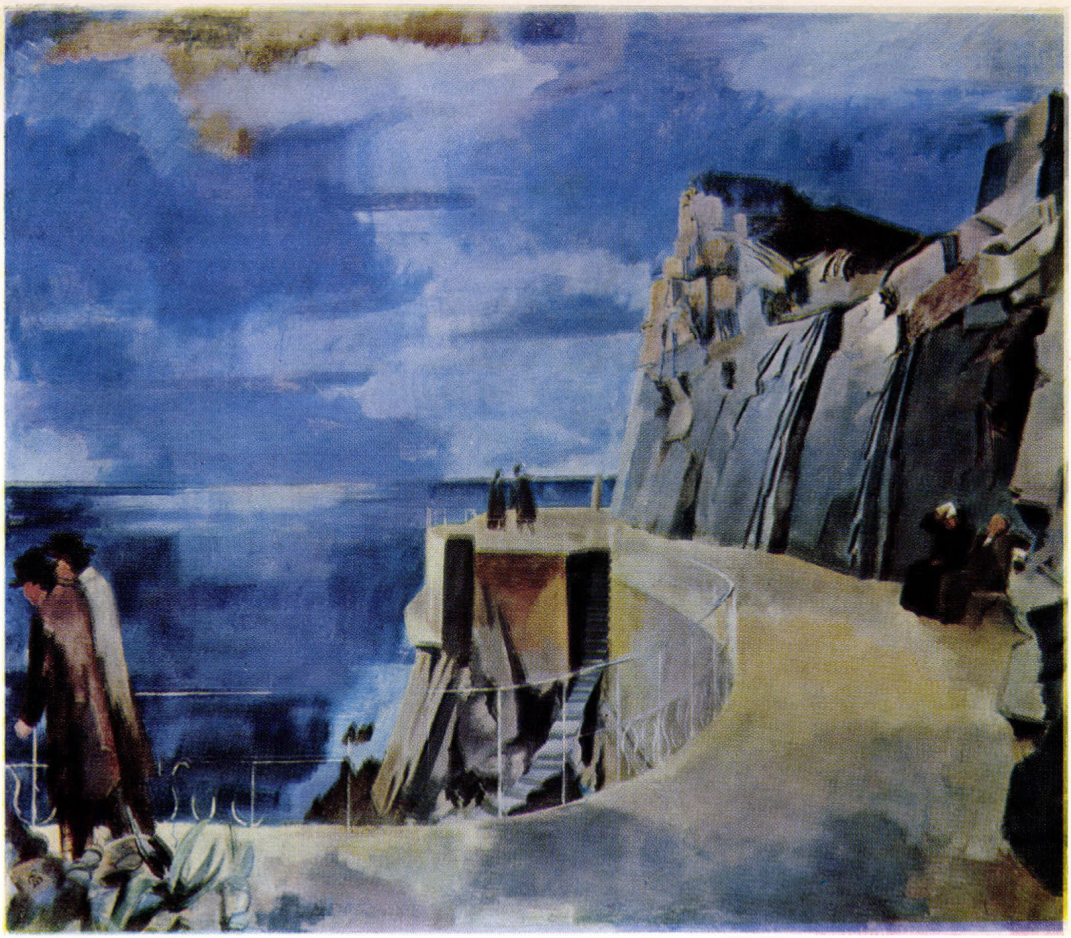
Un autre ami, Béla Zolnai, l'un des meilleurs connaisseurs des lettres françaises, me fit connaître le nom de Babits. Mais lui aussi commit la même erreur, je dirais presque la sempiternelle erreur qui consistait à me présenter celles des œuvres de la littérature hongroise qui, par tel ou tel trait, sont les plus susceptibles d'évoquer des œuvres françaises, comme pour éviter un trop grand dépaysement. Or, c'était le dépaysement que je recherchais précisément. Je commençai donc mon étude de Babits par *Gólya-kalifa* (le Calife cigogne), beau récit, profond, admirablement écrit, mais qui ne portait pas trop visiblement l'estampille hongroise. Heureusement, la poésie de Babits était là pour parler un autre langage, qui forçait à réfléchir. Et ces réflexions, c'est encore Albert Gyergyai qui les alimenta en m'entretenant dans de longues conversations de ce grand poète auquel il portait alors une admiration sans bornes. Derrière les mètres classiques de Babits, je retrouvai cette méditation hongroise qu'Ady m'avait révélée, mais qui avait perdu sa fougue, sa véhémence, pour devenir une harmonieuse mélancolie. Babits était la culture personnifiée. En cela, il représentait bien cette Transdanubie dont il était issu, cette terre imprégnée de tradition romaine, où les nomades venus des bords du Don se sont mués en

Européens. Longtemps, Babits a été pour moi un problème, car je me suis battu avec ses écrits pour essayer d'en pénétrer le sens. Chaque fois qu'on les relit, on saisit mieux l'un des aspects de la civilisation hongroise, celui dont mes élèves étaient fiers au-dessus de tout et qu'ils voulaient me faire connaître d'abord. C'est que la civilisation hongroise s'est formée au contact du monde romain, nourrie qu'elle a été de latinité et que cette prouesse à constitué ce qu'on peut appeler le « miracle » hongrois. C'est ce qu'avait aussi indiqué Ady, quand il avait revendiqué le mérite d'être parti du fond de son pays de Szilágy pour aboutir jusqu'à ce qu'il a appelé l'Océan. Ce parcours, c'était et c'est toujours l'itinéraire hongrois : être venu du passé ouralien et s'être mué en civilisé, à l'égal des peuples qui, de tout temps, ont vécu au cœur de la civilisation.

A mesure que le temps passait et que mes connaissances en hongrois s'accroissaient, les œuvres littéraires que je découvris augmentaient en nombre. Je lus Dezső Kosztolányi, Frigyes Karinthy et bien d'autres. Ce fut mon vieil ami et collègue Alexandre Eckhardt qui me signala un soir, à la table du café où nous nous rencontrions, qu'il venait de découvrir un jeune poète de talent qui s'appelait Gyula Illyés. Dans l'intervalle, j'avais été introduit auprès d'un certain nombre des écrivains de cette époque et la plupart m'honoraient de leur amitié. La première rencontre avec la littérature hongroise en avait entraîné d'autres. En 1928, je devais même avoir la satisfaction de faire paraître chez Stock une traduction de Babits : *le Fils de Virgile Tímár*, qui connut les faveurs de quelques fins lettrés, parmi lesquels Lucien Maury, qui m'avait naguère aidé à faire plus ample connaissance de la littérature suédoise.

LA LITTÉRATURE HONGROISE EN FRANCE

Les étapes ultérieures ne ressortissent plus aux souvenirs que je viens d'évoquer. Mais, pour celui qui, avec quarante-cinq années de recul, considère les choses de plus loin, et surtout de plus haut, plus d'une constatation frappe. D'abord, il n'est plus si difficile de savoir ce qu'est la littérature hongroise. Alors qu'en 1923, le seul guide pour le débutant était l'opuscule publié par Ferenc Szinnyei dans la collection Göschen, en allemand, les Français ont aujourd'hui à portée de la main l'excellent manuel de Tibor Klaniczay, József Szauder et Miklós Szabolcsi, publié par les soins de Corvina, Budapest. Ensuite, un professeur associé enseigne à la Sorbonne l'histoire de la littérature hongroise à un auditoire, sans doute réduit, mais qui possède des connaissances suffisantes de la langue hongroise acquises à l'École nationale des Langues orientales d'où sont sortis, depuis 1932, près de deux cents diplômés de hongrois. Tout étudiant français qui le désire peut donc désormais s'initier à la littérature hongroise sans s'exposer, comme il est advenu à l'auteur de ces lignes, à des tâtonnements et à des erreurs qui risquent de décourager ou de décevoir. On peut s'engager d'un pas sûr dans la bonne voie. Et qu'il me soit permis de dire où mène cette voie! Elle





mène à la connaissance d'une littérature riche, dont les premiers chefs-d'œuvre datent du XVIe siècle, pour ne faire allusion qu'aux textes qu'un étudiant de hongrois bien informé peut lire sans trop de difficulté. Les œuvres en file ininterrompue qui se succèdent depuis lors apportent les témoignages les plus émouvants des aspects que peut revêtir le destin des hommes et d'un peuple, d'hommes qui, par leur mentalité, sont proches de nous à tel point que nous pouvons partager leur détresse comme aussi leur joie, mais qui sont quand même assez distincts de nous pour que leur comportement puisse nous révéler des nuances d'humanité que nous ne connaissons pas. Et aussi d'un peuple, abreuvé de plus de détresses et d'amertumes que beaucoup d'autres, mais resté invaincu, en dépit des pires adversités. Le grand humoriste qu'était Frigyes Karinthy, et qui était en même temps l'homme le plus grave, me disait un jour, se plaignant de l'ignorance où étaient les Français de la littérature hongroise : « Ce qui me fait mal, c'est cette indifférence. Comment peut-on rester indifférent devant ce que nous avons fait, ce que nous avons été, ce que nous sommes? » J'essayai de le consoler en lui disant : « Ils ne savent pas. Mais un jour viendra où l'on finira par savoir qui vous êtes et vous serez appréciés selon votre mérite, qui est grand. »

La satisfaction que l'on peut éprouver est que l'accès à la littérature hongroise s'est ouvert aux Français. Ils n'auront plus à errer longtemps avant de trouver ce qu'ils y cherchent et l'ayant trouvé, ils récolteront, comme l'annonce l'Écriture, cent fois la peine qu'ils auront semée.

Aurélien SAUVAGEOT.

LA FRANCE, SAUVEUR DE L'EMPIRE ET CHAMPION DE LA CHRÉTIENTÉ

LA CAMPAGNE TURQUE DE 1664 EN HONGRIE VUE PAR LES FRANÇAIS

La campagne turque de 1664 en Hongrie toucha de près non seulement les parties directement intéressées, à savoir la Maison d'Autriche, les Hongrois et, du côté opposé, les Turcs, mais aussi la France de Louis XIV, qui embrassa la cause des premiers et envoya des troupes pour les secourir dans leur lutte contre l'Empire Ottoman. Les 6000 volontaires français, envoyés en Hongrie sous le commandement d'un ancien frondeur, le comte de Coligny-Saligny, témoignèrent de l'intérêt manifesté par Louis XIV pour les affaires de la Cour de Vienne et fournirent la preuve de sa supériorité militaire. En même temps, cette intervention pouvait éveiller et gagner la sympathie des peuples de l'Europe centrale et orientale, insinuant dans l'opinion publique l'image d'une France, défenseur de l'Europe chrétienne à ses confins orientaux.

Le fait que des troupes françaises aient pris part à l'expédition menée contre les Turcs fit concentrer sur la Hongrie l'attention du public français qui, depuis un certain temps déjà, suivait avec un vif intérêt les escarmouches des Hongrois avec les Turcs et les efforts du comte Miklós Zrínyi, général et poète, pour engager la Cour de Vienne dans une guerre décisive. A l'époque, ce public était déjà régulièrement tenu au courant des événements : *la Gazette* de Théophraste Renaudot sortait deux fois par semaine, il y avait aussi une presse manuscrite abondante et, obéissant au goût de l'époque, un grand nombre de gazettes rimées. Ces dernières relataient non seulement les menues actualités quotidiennes, les cabales de la Cour, les faits divers de la vie parisienne, mais aussi les dernières nouvelles parvenues du monde entier. En outre, les lecteurs français avaient à leur disposition différents ouvrages de vulgarisation, traitant de politique, de géographie ou d'histoire, qui donnaient une analyse des causes et des conséquences prévisibles des événements.

En janvier 1664, *la Gazette*, qui publiait les nouvelles des pays du Nord et de l'Est sous le titre de *Nouvelles ordinaires*, fit paraître, en édition spéciale (appelée alors *Extraordinaire*), une lettre du comte Miklós Zrínyi, datée du 28 novembre 1663 et adressée à la Cour de Vienne. L'Extraordinaire porte le titre suivant : *la Lettre du Comte de Sérin à l'Empereur contenant plusieurs particularitéz de la victoire par lui remportée sur les Turcs dans la Croatie.* Voici les quelques lignes d'introduction du rédacteur :

Ce serait être trop opposé à la satisfaction de ceux qui aiment la Chrétienté, de ne les pas informer des particularités d'un avantage considérable qui est celui que le Comte Sérin à remporté sur ses ennemis. C'est pourquoi en attendant qu'il vienne un plus grand détail, voici la lettre qu'il a écrite à l'Empereur, qui en contient diverses circonstances, qui suffiront à faire voir avec quelle ardeur il se porte en cette glorieuse guerre et ce qu'on peut espérer de la suite de ses exploits, lorsqu'il aura les troupes, dont il a besoin pour soutenir de si redoutables adversaires, puisqu'il a si bien commencé avec le peu de forces qu'il avait lors de cette rencontre.

Zrínyi raconte dans sa lettre les faits d'armes de sa campagne d'automne, souligne la valeur des soldats, le secours de la Providence et sa foi dans de prochaines victoires. Dans un numéro de mars du même journal, une relation va traiter des exploits de Zrínyi au cours de la campagne d'hiver.

Le « comte de Sérin » ne tardera pas à devenir le héros des gazettes rimées. *La Muse historique* de Jean Loret fait sa louange, le 8 mars, dans les termes suivants :

J'ai su d'un Père Mathurin
Que le preux Comte de Sérin,
Guerrier, dit-on, des plus habiles
A conquis trois ou quatre villes,
Et qu'en un combat obstiné
Il avait même exterminé
Plus de trois mille en sa furie
De Turcs et gens de Tartarie...

La même gazette raconte à ses lecteurs l'histoire du pacha d'Érsekújvár et de son odalisque favorite, tombée entre les mains des Hongrois. L'anecdote s'étale longuement sur la tristesse du « héros » baroque (quoique turc) et sur les différentes tentatives de reconquérir sa « belle Hélène ».

Peu après, le bruit allait courir à Paris que Zrínyi avait abandonné dans le Sud de la Hongrie le siège de la forteresse de Sziget et, plus tard, celui de Kanizsa, car il n'avait pas reçu une aide suffisante de Vienne. La prise par les Turcs de Újzerinvár, forteresse qu'il fit bâtir lui-même et qui porta son nom, provoqua l'indignation de la presse française. *La Gazette* sort un Extraordinaire sur le sujet sous le titre *les Particularitéz du siège de Caniza, contenues en la lettre d'un Allemand.* Le soi-disant Allemand raconte le mécontentement de Zrínyi qui avait dû voir s'écrouler les résultats de trois ans d'efforts et de luttes, faute d'aide nécessaire et qui, dans son désespoir, avait décidé de recourir à l'Empereur et de se plaindre à lui des généraux autrichiens. *La Muse historique* fait rapport du même incident, mais elle n'accepte qu'avec réserves la position de Zrínyi : à son avis, les généraux impériaux pouvaient avoir leurs raisons pour ne pas suivre les avis du héros hongrois.

La presse française concentre naturellement son attention sur l'itinéraire des volontaires français qui quittent la Cour et la Ville pour un pays lointain, « avides de lauriers ». En juillet, les journaux peuvent déjà informer le public de leur arrivée à Vienne. La nouvelle de la bataille et de la victoire du Raab (à vrai dire, la bataille a eu lieu près de Szentgotthárd,

mais l'historiographie française a retenu le nom de la rivière Rába, de là : « bataille du Raab ») n'arrive à Paris que vers la fin du mois d'août. *La Muse historique* en reçoit la nouvelle le 23 et, une semaine plus tard, le 30 août, elle en donne une description assez détaillée, mettant en relief les prouesses des volontaires français. *La Gazette* publie le 5 septembre un Extraordinaire sous forme de lettre datée du 12 août de Vienne : *les Particularitéz du combat donné entre les troupes impériales et celles des Turcs, proche de la rivière de Raab en Hongrie : le tout contenu en la lettre d'un Officier de l'Armée.* L'officier français raconte d'abord l'escarmouche de Körmend, puis la bataille du Raab, soulignant dans ces deux occasions la fermeté des troupes françaises.

Paris attendait impatiemment des nouvelles sur les faits d'armes des personnages connus, et les relations manuscrites passaient de main en main dans les salons. Coligny ne manquait pas d'informer le secrétaire d'État à la Guerre et le chancelier sur les mouvements de ses troupes, et envoya à la Cour un rapport détaillé sur la bataille du Raab où, à son avis, « les Français ont sauvé l'Empire ». Cependant, les courriers n'apportent pas uniquement les rapports sobres et modérés de Coligny, mais encore les « romans » de La Feuillade. C'est Bussy-Rabutin, cet esprit malicieux, qui a attribué cette étiquette aux relations envoyées par La Feuillade, qui vantaient les hauts faits glorieux de leur auteur. D'autres relations manuscrites sur les exploits des Français ne manquaient pas non plus.

La Bibliothèque nationale en a conservé toute une grosse liasse sous la cote 18.996. La plus détaillée d'entre elles avait paru dans un recueil historique publié en 1666. L'auteur y raconte la marche des troupes françaises à travers l'Allemagne, l'arrivée en Hongrie, décrit les batailles de quelque importance et finit par donner connaissance des clauses de la paix de Vasvár, conclue entre l'Empereur et le Sultan. Il ne passe pas sous silence certains désaccords au sein de l'armée chrétienne, surtout ceux qui opposaient le général Montecuccoli aux Français.

> Il est certain, dit l'auteur à propos de la bataille du Raab, que si l'on eût profité de cette consternation, comme il était facile de le faire, nous eussions, ce jour-là, gagné la plus grande victoire qu'aucune armée chrétienne ait remportée depuis longtemps sur les Infidèles.

Une autre relation, que rédigea un abbé inconnu, apporte des lumières sur le mécontentement des Hongrois et sur leur sympathie à l'égard des Français. Aux Archives du Ministère de la Guerre, se trouvent les relations de l'intendant Robert et d'un certain Beauvezé, officier des troupes françaises, qui racontent les événements vus sous l'angle objectif de l'expert. Les autres relations — excepté peut-être celle de Pontus de Thyard, comte de Bissy, commandant de la cavalerie — méritent peu d'attention.

Les écrivains d'occasion ne résistèrent pas à la tentation d'emprunter leurs sujets à cette grande aventure de la fine fleur de la jeunesse aristocrate. Le 3 mai 1664, le P. Gratte, dans une exhortation, adressée à Louis XIV sous le titre de *l'Allemagne au Roy* invite ce dernier à prêter à l'Empe-

reur une assistance massive contre les Turcs au nom de la solidarité chrétienne.

Il faut désormais, écrit-il, que toute la terre sache que votre valeur est un bien public; que vos armes ne se proposent que l'intérêt de la Chrétienté; que c'est pour la défendre et non pour vous grandir que vous vous exposez aux hasards de la guerre et que vos travaux, comme ceux du soleil, n'ont pour but que le bien universel du genre humain.

J. de la Forge, rimailleur et auteur dramatique des plus médiocres, présente au roi un poème héroïque, *la Hongrie secourue*, où il décrit la bataille du Raab et exalte les exploits français. Son enthousiasme immodéré l'amène à vénérer en Louis le libérateur de la Terre Sainte. Il s'adresse au roi par ces paroles :

Que ne feront-ils point, quand, un jour à leur tête,
Tu feras des Lieux Saints l'objet de ta conquête.

Dans un autre poème qui a pour titre *la France triomphante en Hongrie*, les Français sont présentés comme les sauveurs de l'Empire et de la Hongrie du joug ottoman. L'auteur inconnu prêche, lui aussi, la croisade et propose au roi de marcher sur Constantinople :

C'est là que ton destin t'appelle,
C'est pour ce grand exploit, que tu nous fus donné
Et tu dois être couronné
Là d'une couronne nouvelle.

Le poème *les Drapeaux des Turcs envoyés au roi* ne se contente plus de la description baroque des scènes de bataille, il y mêle la galanterie :

Je crois l'amour plus dangereux que Mars
Et crains moins tous les Turcs
Qu'un seul de vos regards.

Pendant que Paris célèbre la victoire par de splendides fêtes, en Hongrie, les événements se suivent rapidement. *La Gazette* annonce, dans une relation du 18 octobre, l'armistice, puis, peu après, la conclusion de la paix à Vasvár. Cette nouvelle suscita de l'indignation à Paris, d'autant plus que l'Empereur céda dans ce traité un certain nombre de forteresses importantes aux Turcs, entre autres, Érsekújvár (à l'époque, Neuhäusel) en Haute Hongrie et Várad, à la frontière de la Transylvanie.

Tout le monde s'efforce de découvrir les causes profondes qui ont conduit à cet événement imprévisible. Le numéro du 31 octobre de *la Gazette* propose deux hypothèses. L'une veut que les Hongrois aient averti la Cour de Vienne que, si les griefs des protestants n'étaient pas immédiatement réparés, ils retireraient leurs troupes du combat. L'autre, encore plus fantaisiste, suppose que le roi d'Espagne ne voulait pas envoyer sa fille, fiancée de l'Empereur Léopold, à Vienne, tant que la guerre turque n'avait pas pris fin. *La Muse historique* accepte cette dernière explication et, à ce qu'il paraît, elle approuve qu'Amour se soit mêlé des affaires de Mars.

Il faut peu de temps pour que la nouvelle soit répandue : les Hongrois sont fort mécontents de cette paix. *La Gazette* va écrire le 8 novembre :

> Les États de la Hongrie, témoignant toujours être très mal satisfaits de ce traité, ont déclaré hautement que s'ils ne sont pas assez forts pour recouvrer la liberté, ils prêteront serment au Grand Seigneur plutôt que de souscrire à des conditions qu'ils disent leur être tout à fait désavantageuses.

Le 27 décembre, le même journal annonce la nouvelle sensationnelle : le « comte de Sérin » a été mortellement blessé par un sanglier au cours d'une chasse. Et il ajoute pour commentaire : « L'Empereur a été sensiblement touché de la perte d'un si vaillant homme qui, suivant les traces de ses devanciers, était la terreur des Infidèles. »

La Muse historique qui naguère commenta en termes élogieux les faits d'armes de Zrínyi et sa sympathie à l'égard des Français, va pleurer dans son numéro du 20 décembre sur la mort du héros :

Ce que n'ont pu tant d'adversaires,
Tant d'agas et de janissaires,
Et tant de bassas renommés
Contre ce grand homme animés,
Qui voulaient arracher sa vie,
Dont tous les Turcs avaient envie.
Las, hélas! fut l'événement
D'un seul et funeste moment;
Et le trépas de cet illustre,
Dont le renom a tant de lustre,
Nonobstant le cruel désir
Du Grand Seigneur, du Grand Vizir
Qui pétillaient d'avoir sa tête,
N'est que l'ouvrage d'une bête.
Ainsi, feu Monsieur Adonis,
Qui par les charmes infinis
De sa beauté presque divine,
Devint le mignon de Cyprine,
Par les dents d'un sanglier mutin
Encourut un même destin.
Comme j'ai toujours fait grand compte
De ce brave et généreux Comte,
Son trop déplorable malheur
M'a causé bien de la douleur :
Si j'étais Virgile ou Pindare,
Ou quelqu'autre esprit aussi rare,
Ses faits, dignes d'être prisés,
Par moi seraient éternisés;
Il fit, pour l'Empereur, son maître,
Beaucoup d'ardeur toujours paraître :
Dans l'Empire pas un seigneur
Ne le surpassait en honneur,
Ni même en grandeur de lignage,
Non plus qu'en grandeur de courage.
Mais enfin, pour mieux m'exprimer,
Ce qui m'obligeait de l'aimer,
C'est qu'il avait pour notre France

Estime, zèle et bienveillance,
Ayant, dit-on chez lui traité
Bien des Français de qualité.

Le 2 janvier, *la Gazette* publie la lettre d'un gentilhomme vénitien qui décrit les circonstances de la mort de Zrínyi et qui exprime à son sujet l'opinion des « chrétiens bien intentionnés » :

C'est de cette façon qu'a été terminé le sort de celui qui s'était signalé dans toutes les guerres contre les Infidèles avec un courage qui montrait assez qu'il était le digne héritier de la valeur mémorable de ses ancêtres.

Cet intérêt du public français pour Zrínyi s'explique non seulement par sa réputation militaire, mais aussi par les bonnes relations qu'il avait eues avec les Français. Ce général hongrois était entré en correspondance avec Louis XIV qui lui avait accordé, comme marque de faveur, la somme de 10 000 écus. Il espéra qu'avec le concours de la France on arriverait à chasser les Turcs de la Hongrie. Après la bataille du Raab, il reçut chez lui le marquis de Guitry et le duc de Brissac, auxquels il ne cacha point son mécontentement à cause de la conclusion de la paix.

István Vitnyédi, homme de confiance de Zrínyi exprima la sympathie des Hongrois pour les Français dans un discours d'adieux prononcé devant un certain nombre de volontaires. « *Multum doleo* », écrit-il à Coligny le 18 octobre 1664, « *quod gloriosi vos Galli, tam cito discedatis et non potuerimus vobis juxta meritum nostrem* (sic!) *servire, memoria vestra apud nos erit perpetuus*[1]. » Plus tard, il sera accusé d'avoir bu à la santé du roi de France, « défenseur et protecteur de la nation hongroise ». Que son opinion, loin d'être individuelle, était chez les Hongrois générale, les paroles de György Lippay, archevêque d'Esztergom, adressées à Coligny lors de son départ, le prouvent : « *Excellentissime Domine, nemo animam suam dat pro fratris suis, et tamen vos, illustrissimi et generosissimi Galli, fecistis hoc, dedistis animas vestras pro conservatione Hungariae. Vivat et semper vivat rex invictissimus Gallorum qui est conservator noster*[2]. »

Le 22 janvier 1665, les volontaires français étaient de retour à Paris et, en conséquence, l'intérêt pour la Hongrie diminua. Néanmoins, la question hongroise et surtout les problèmes engendrés par la paix de Vasvár vont préoccuper l'opinion publique internationale surtout après le déclenchement de la guerre de Dévolution.

Il est probable que le dialogue figurant dans un ouvrage publié seulement en 1672 à Liège, sous le titre de *Mars à la mode de ce temps*, avait été écrit dès les premiers mois de 1664. L'auteur nous rend témoins de la conversation de deux chevaliers, dont l'un avait été prisonnier des Turcs. Ce dernier a observé que les Hongrois mécontents de la Cour de Vienne sont prêts à accepter plutôt la domination turque. Son ami prétend que l'at-

1 « Je regrette que vous autres, Français glorieux, partiez sitôt et que nous ne puissions vous servir selon vos mérites ; votre souvenir sera conservé chez nous éternellement. »

2 « Excellence, personne ne sacrifie son âme pour ses frères, et vous autres, Français illustres et généreux, vous l'avez fait tout de même, vous avez donné vos âmes pour la conservation de la Hongrie. Vive et vive à jamais le roi invincible des Français, qui est notre protecteur. »

titude des Hongrois s'explique d'abord par les dispositions prises par les Habsbourg pour enlever aux protestants la liberté du culte. Ils entament une discussion pour savoir s'il est sage ou non d'accorder cette liberté aux intéressés et de supprimer ainsi les causes de leur mécontentement. Ils ne ménagent nullement la Cour de Vienne qui s'est obstinément refusée à confier le commandement de l'armée impériale à Zrínyi, Skander beg de l'époque, et lui conseillent de donner satisfaction aux revendications légitimes du général hongrois. Finalement, ils s'accordent à constater que la Hongrie est « un cadavre pourri » et que, seul, un miracle pourrait résoudre ses problèmes. Ne pouvant prévoir ni prédire l'avenir, les chevaliers remettent la cause de ce pays aux mains de la Providence.

En 1670, on a publié en français l'ouvrage de Giovanni Sagredo : *Relation de la Cour impériale faite au Doge de Venise*. L'auteur, ambassadeur de Venise à Vienne, blâme la politique turque des Habsbourg. A son avis, les vrais motifs qui expliquent la conclusion de la paix ont été la méfiance que l'Empereur témoigna à l'égard des Français, le manque d'argent et de troupes, et l'aversion naturelle entre Hongrois et Allemands.

> Les ministres impériaux croient, et ne se trompent pas, que la seule crainte des Hongrois pour les Turcs les retient dans la subjection et l'obéissance, sans quoi ils secoueraient le joug aux premières conjonctures. Pour cela les Allemands ne demandent pas de tirer entièrement le Royaume de Hongrie de la subjection turquesque.

Il accepte les vues de l'opposition hongroise qui se voit attaquée par deux ennemis : « les Turcs qui les veulent opprimer et les Allemands qui ne les veulent pas défendre. » L'auteur fait mention du mécontentement de Zrínyi, et nous apprenons que celui-ci, à un moment donné, aurait été prêt à offrir ses services à la République. Sa mort bouleversa les Hongrois qui perdirent en lui leur chef, tandis que la Cour de Vienne ne réussit pas à dissimuler sa joie. Sagredo fait siens les arguments des Hongrois contre la paix de Vasvár, et il soutient que la perte de la Transylvanie pourrait avoir de tristes conséquences pour l'Europe entière.

Un autre publiciste, Louis du May, conseiller de l'Électeur de Wurtemberg publie, en 1665, ses *Discours historiques et politiques sur les causes de la guerre de Hongrie*. Avant de décrire la campagne de 1664, l'auteur donne — sur la base du livre de Péter Révai *De monarchia et corona Regni Hungariae* (Francfort 1659) — un abrégé de l'histoire de la Hongrie. Il soutient que la paix de Vasvár avait été inévitable à cause de la discorde régnant au camp des Chrétiens et du manque des forces nécessaires. L'Empereur ne pouvait ni espérer l'aide des autres puissances ni compter sur les Hongrois non plus. Selon lui :

> Les Hongrois sont des volages sur qui l'on ne peut faire que bien peu de fondement et d'autant plus qu'ils sentent l'incommodité de la guerre au-delà de tous les autres intéressés, l'Empereur a cru avec beaucoup de raison qu'il n'y avait point de meilleur moyen de les retenir dans l'obéissance que de leur rendre de repos et de les désarmer sous un autre prétexte.

Du May repousse les allégations selon lesquelles la Cour de Vienne avait eu peur d'une éventuelle agression suédoise, ou bien qu'elle avait des intentions hostiles à l'égard de la Ligue du Rhin, de la Pologne ou de Venise. Chose curieuse, il nie toute possibilité de désaccord sérieux entre Bourbon et Habsbourg : selon lui, Louis XIV est parent de l'Empereur, Roi Très Chrétien, il est fort pieux; quant à la succession d'Espagne, il est enclin à la modération. Il condamne comme tout aussi faux les racontars, selon lesquels l'Empereur aurait signé la paix pour contraindre les protestants à aller à la messe. Il admet que la perte d'importantes places fortes en Hongrie affecte douloureusement les habitants de ce pays, qui sont dignes de compassion, il défend néanmoins la position de la Cour de Vienne.

C'est en 1667 ou en 1668 que parut un pamphlet inspiré par la propagande impériale sous le titre de *la Révolution de la Hongrie ou première descente des Turcs, par qui appelés et tous les désordres qui en sont suivis*. A en croire l'auteur, les Turcs ont été poussés par les Français à attaquer les Impériaux, cela dans le but de causer des ennuis à la Maison d'Autriche. Les troupes françaises n'ont été envoyées en Hongrie que pour inciter la dissension entre Impériaux et Hongrois. L'auteur reproche aux Français d'avoir publié des libelles « sous le titre de devins et astrologues », qui parlaient de « la ruine des Turcs par l'épée des Français et que l'odeur des lys allait étouffer l'aigle romain : des marques assurées de leurs intentions ». C'est cette attitude des Français qui finit par contraindre la Cour de Vienne à signer la paix, et elle suffit à justifier cet acte.

Le comte Maurizio Nitri, dont les *Mémoires de la guerre de Transsylvanie et de Hongrie*, écrits en italien, ont paru en 1680 en traduction française, voit autrement les choses. Il condamne la mollesse, la nonchalance et l'inertie dont Vienne témoigna durant la guerre, et approuve, par contre, les initiatives de Zrínyi, faisant l'éloge de sa vaillance et de son talent. Il pense savoir que les ministres le jalousèrent, mais le peuple de Vienne lui réserva un accueil enthousiaste lors de sa visite dans la capitale. Il analyse minutieusement les causes du mécontentement des Hongrois contre les Habsbourg et les résume de la façon suivante :

> La Maison d'Autriche est en possession depuis plusieurs années de donner des rois à la Hongrie; quoique ce royaume soit électif, elle prétend se le rendre héréditaire malgré les Hongrois qui s'y opposent par aversion naturelle qu'ils ont pour les Allemands et parce qu'ils sont jaloux de leurs privilèges. La Hongrie donc étant faible et ruinée, l'Empereur pouvait plus aisément faire réussir ses prétentions par ses forces, et le Comte de Sérin était trop brave, trop heureux et trop dans les intérêts de sa patrie pour la détruire en servant l'Empereur selon ses desseins.

Il énumère les arguments pour et contre la paix de Vasvár et il attribue sa conclusion aux antagonismes Bourbon-Habsbourg, clef de la politique de la Cour de Vienne.

Les historiens s'occupèrent plus tard aussi de la campagne de 1664, du rôle des Français, des débats sur la paix de Vasvár. Le sujet franchit même les limites de l'historiographie pour tomber dans le domaine des belles-

lettres où les « turqueries » sont de plus en plus en vogue. Madame de Sévigné écrit à sa fille le 15 mars 1676 :

> Je lis dans le carrosse une petite histoire de vizirs et des intrigues de sultanes et du sérail qui se laisse lire assez agréablement : c'est une mode que ce livre.

L'ouvrage en question, *Histoire des Grands Vizirs Mahomet Coproggli Pacha et Achmet Coproggli Pacha*, fut compilé par un certain Chassepol. L'auteur encense Louis XIV pour avoir envoyé ses troupes à la défense de la Chrétienté et fait, évidemment, l'éloge des volontaires qui se sont illustrés à la bataille du Raab. Nous apprenons que la paix de Vasvár a surpris tout le monde, car la Chrétienté aurait pu tirer profit de la prolongation de la guerre. Mais l'Empereur sacrifia les intérêts de la Chrétienté pour se rabattre sur les Français. L'auteur brosse un portrait favorable de Zrínyi et suppose que ce héros dut sa mort aux intrigues de ses ennemis.

Cette « histoire » fut dédiée à Godefroy Maurice de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon qui avait pris part à la campagne de 1664. La Fontaine qui fréquentait le salon de Madame de Bouillon s'est intéressé lui aussi aux événements de Hongrie et de Transylvanie, comme en témoigne la fable *les Voleurs et l'âne*. On connaît l'histoire : l'âne est disputé par trois voleurs, mais c'est le quatrième qui « s'en saisit ». On oublie souvent sa conclusion politique :

> L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
> Les voleurs sont tel ou tel prince,
> Comme le Transylvain, le Turc, et le Hongrois :
> Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.
> Il est assez de cette marchandise.
> De nul d'eux n'est souvent la province conquise;
> Un quart voleur survient qui les accorde net,
> En se saisissant du Baudet.

C'est une allusion à l'Empereur qu'on a soupçonné, avant la paix de Vasvár, de vouloir se rendre maître de la Transylvanie.

L'image que le public français pouvait avoir de la Hongrie à propos de la campagne de 1664 était, dans ses grandes lignes, correcte. La presse a rendu un compte exact des antagonismes entre la noblesse hongroise et la Maison d'Autriche, dont ils croyaient découvrir les raisons fondamentales dans des désaccords d'ordre militaire, constitutionnel et religieux. Elle se référait souvent à « l'aversion naturelle » des Hongrois à l'égard des Allemands. Cependant, certains publicistes reprochaient aux Hongrois de vouloir se soumettre à la Porte et de porter par là atteinte à la solidarité chrétienne. Cette critique sera vite oubliée, la politique extérieure française, engagée dans une longue lutte contre les Habsbourg, cherchait à profiter du mécontentement des Hongrois et incitait les Turcs à les soutenir. Le séjour des troupes françaises en Hongrie, ainsi que l'établissement des rapports avec les Hongrois eurent une profonde influence sur la noblesse qui désormais chercha de l'aide auprès de la France contre l'oppression des Habsbourg.

Dès 1663, de Bonsy, ambassadeur de France à Venise, rapportait au secrétaire d'État de Lionne :

Il me semble qu'il peut y avoir de bonnes choses à faire en ces questions-là pour le bien public d'où le Roi tirerait avec le temps grand avantage.

« Tirer avantage » des affaires de Hongrie — tel sera le mot d'ordre de la diplomatie française pendant un demi-siècle.

Béla KÖPECZI.

LOUIS PHILIPPE
ET SA FAMILLE VUS PAR RODOLPHE APPONYI

Le « Journal » du comte Rodolphe Apponyi constitue depuis cinquante ans une source de premier ordre pour l'histoire de France entre 1820 et 1851. C'était une publication d'Ernest Daudet, frère d'Alphonse, d'après un « manuscrit » que la famille avait mis à sa disposition. Il prétendait qu'il s'agissait d'un journal rédigé par le comte : en réalité, c'étaient des lettres envoyées par l'attaché d'ambassade à sa belle-mère, seconde femme de son père, habitant la Hongrie, pour la tenir au courant des événements qui lui survenaient et des mœurs qui régnaient à la Cour et dans le beau monde qu'il fréquentait.

Or, j'ai dû établir qu'E. Daudet a été peu fidèle. En bon conservateur et légitimiste à tous crins, il était soucieux de ménager le renom des familles royales et du Faubourg où le comte Apponyi jouissait d'une particulière faveur de causeur et de danseur excellent. Cependant, les lettres destinées à amuser sa belle-mère et la société du château de Jablonitz étaient assez potinières et contenaient des détails fort intimes et même scandaleux sur son entourage.

Comme sa belle-mère, Autrichienne de langue allemande, parlait faiblement le hongrois, il lui adressait ses lettres en français, langue qui était devenue, pour lui, pendant les trente ans qu'il a passés à Paris, un moyen de communication à peu près impeccable.

Maintenant que la correspondance en question a été achetée par la bibliothèque du Musée National de Hongrie, on y peut suivre le travail de l'éditeur, puisqu'on y voit même ses marques de crayon qui indiquaient ce qu'on devait copier à son usage.

Je donne ci-dessous un échantillon du texte authentique, contenant les omissions d'E. Daudet. Il est surtout curieux de lire les causeries du comte Apponyi avec le roi Louis-Philippe qui lui faisait des confidences que les historiens français peuvent utiliser comme caractéristiques de sa psychologie de tyran bonhomme et hypocrite. Par exemple, il lui parle de la répression sanglante du soulèvement des « soyeux » de Lyon, et lui décrit avec approbation les massacres.

D'autre part, le comte Apponyi rapporte abondamment les intrigues des dames du beau monde, qui fourmillaient autour des membres de la famille royale — le prince héritier avant tout —, qui donnaient des preuves de leur légèreté extrême et de leur orgueil insensé.

*

Le Roi Citoyen est accablé de toutes les épithètes diffamantes : il est « bas, vil, ignoble, imbécile », etc; il court après la popularité.

Mais, le plus souvent, Rodolphe parle de son avarice. Il prétend que, depuis son retour en 1815, il ne cessait de briguer la royauté, pendant qu'il s'enrichissait. Il ne conspirait point comme font d'ordinaire les princes : il trafiquait comme les marchands. Il était le duc de Guise bourgeois et parvint au sommet comme Masaniello (14 décembre 1831). Ou ailleurs :

> Je vous ai dit que l'avarice, la basse populacerie du Roi Citoyen l'ont rendu un objet presque universel de mépris et de dégoût. (15 février 1832.)

Et lorsque la tentative de contre-révolution de la duchesse de Berry échoue, les amis légitimistes de Rodolphe vomissent malgré tout feu et flamme, car ils préféreraient n'importe quoi à ce règne :

> C'est avoir un autre gouvernement que celui de ce misérable Louis-Philippe, de cet avare, de ce lâche, de cet imbécile, de ce régicide, nous prendrions tout au monde au prix d'être délivré de lui et de sa race infâme. (31 mai 1832.)

Afin de démontrer la ladrerie de Louis-Philippe, il rapporte cette anecdote à sa belle-mère (17 mars 1832) :

> Le roi Philippe montrait dernièrement dans son intimité une pièce d'or à l'effigie de Henri V[1]. Elle passait de main en main, suivie de l'œil du propriétaire jusqu'au sieur Vatout, personnage ridicule que je vois toujours à la Cour, un des confidents du roi. Ce même Vatout donc avait commission de vendre cette pièce pour le roi, mais elle reparaissait toujours, le roi dit :
> — Vatout, donnez-moi quatre écus.

Aux yeux du comte, ses fameux coups de chapeau sont des gestes démagogiques et il écrit à Jablonitz que pendant deux mois le roi a usé vingt-deux chapeaux (22 décembre 1831).

Avec une joie maligne, Rodolphe raconte aussi qu'au bal royal les laquais ont protesté d'être relégués à l'arrière-cour, puisque c'était maintenant leur régime à eux (12 janvier 1832) :

> L'on m'a dit qu'au bal des Tuileries l'officier de la garde avait voulu renvoyer la livrée du vestibule et la reléguer dans les cours. Là-dessus, refus du mob, propos de l'officier, réplique des valets, puis des injures : « Philippe est chez nous! C'est une bastringue nationale. » Enfin, sont survenus des adjudants du Palais; ils ont conservé la livrée dans leurs prérogatives : d'attendre éclairée, chauffée et à couvert. Le calme s'est rétabli et l'on a remarqué que, dans leur tumulte, ils étaient de moins meilleure compagnie que la Chambre.

E. Daudet s'est contenté de rapporter brièvement le procès d'un jeune légitimiste, Albert de Berthier, qui s'était conduit grossièrement, lorsque, dans la rue, la voiture royale l'avait croisé (t. II. p. 147). Le comte Apponyi abonde en détails. Le roi s'attendait à une sentence sévère et, déjà, il se

1 C'est ainsi que les légitimistes appelaient le prince héritier chassé en 1830.

préparait à envoyer au tribunal son aide de camp pour remettre au juge sa résolution de gracier le jeune homme (6 mai 1832) :

Pendant que le gouvernement se vante d'avoir remporté une victoire sur le parti carliste, il en reçoit, dans la personne du roi, un rude soufflet. Je veux parler de l'acquittement de M. Berthier. Voyez la faiblesse, voyez sa déconsidération! Ne pas pouvoir obtenir la plus petite condamnation dans une affaire qui a été traduite devant le tribunal avec toute la pompe possible! Le roi y avait envoyé un de ses aides de camp pour le représenter. Tout cela n'a rien fait : le jury a prononcé en faveur de M. Berthier. Ce qu'il y a de plus ridicule dans cette affaire c'est que Louis-Philippe visant encore toujours à faire de l'effet, à jouer le drame, en avait un tout préparé pour faire de la clémence *à bon marché*. Le jury n'a pas voulu être de moitié dans cette parade. Il y avait, cependant, une voiture prête à partir du Palais de Justice pour annoncer l'arrêt et la scène de grandeur d'âme aurait commencé au Palais dès l'arrivée de la nouvelle sur laquelle on comptait avec certitude. Il fallait y renoncer et on est quitte, comme en tant d'autres occasions, pour le ridicule et les sifflets. Pendant ce temps, les sergents de ville assassinaient deux pauvres diables de républicains sur la place Vendôme où ils étaient venus faire du sentiment à cent sous sur l'anniversaire de la mort de Napoléon.

La Mode a un article bien méchant contre le roi. C'est la pétition de Montfort[2], cocher de coucou[3], au nom de tous les cochers, de toutes les voitures de Paris, à Louis-Philippe pour prier de se faire crier quand il sort, parce qu'on peut bien ne pas reconnaître Louis-Philippe couronné des lauriers des écus de cinq francs d'avec le Philippe couronné d'un chapeau; que dans la rue, avec son *landau de baleines* sous le bras, on peut prendre un roi qui va à pied pour un marchand de parapluies.

Cependant, on comprend pourquoi le royaliste E. Daudet a supprimé dans son édition la longue conversation du roi avec le comte Rodolphe après les répressions sanglantes de Paris et de Lyon. Voici, en effet, la lettre fort intéressante où le comte Apponyi, lui-même très réactionnaire, paraît approuver, cette fois-ci, le Roi Citoyen (10 avril 1835) :

Il n'y a que la presse — dit le roi — qui, j'espère, s'usera, car de ce côté-là, nous ne pouvons rien faire. Nous sommes parvenus cependant à gagner le jury pour notre cause. Vous voyez comme les journalistes sont journellement condamnés à des peines très rigoureuses, à de très fortes amendes. Il me reste encore bien des choses à faire, mais croyez-moi, j'y parviendrai grâce à mon principe de ne jamais attaquer, de me tenir toujours sur la défensive; et si j'attaque, je dois être d'avance sûr de la victoire, car voyez-vous, ce peuple-ci, ce sont des héros pendant la victoire, mais je n'en connais de plus lâche dans l'adversité. Je l'ai dit tant de fois à Charles X dans ces appartements-ci : « Défendez-vous, mais n'attaquez pas; si ordonnances il faut, ce n'est pas avec six mille hommes qu'on contient Paris. » Non seulement il faut y tenir beaucoup de troupes, mais les régiments qui sont placés autour de cette ville ne doivent être plus éloignés qu'à une journée de marche. Sans cela, ils arriveront trop tard; tout sera décidé avant leur arrivée. J'ai vu cela ici en juin et dans les affaires de Lyon aussi. On peut toujours compter sur la troupe, lorsqu'elle est bien disciplinée. Le croiriez-vous, que l'affaire à Lyon a été décidée par un régiment entièrement composé de chouans? Ce sont eux qui ont remporté le fameux défilé entre la montagne et la rivière, défendu par des gens acharnés, des demi-galériens, des gens bien décidés à vaincre ou à mourir. Hé bien, ce régiment chouan les a tous passés au fil de l'épée sans avoir fait grâce à un seul. Cela vaut mieux, croyez-moi, comte Rodolphe, que tous les procès du monde.

C'est à ce genre de déclarations que semble faire allusion Guizot, lorsqu'il dit à quelqu'un de la connaissance de Rodolphe qu'en France le plus difficile est de gouverner... la langue du roi (9 novembre 1842) :

2 *Monfort*, nom du cocher dont Égalité s'est vanté d'être le fils.
3 Ancien type de voiture à louer à deux roues.

M. Guizot dit dernièrement à une personne de ma connaissance qui lui fit compliment sur la manière sage dont il gouverne la France depuis qu'il est au ministère.

— J'accepte votre compliment, lui dit-il, car vous avez raison de dire que ce pays est bien difficile à gouverner. Mais ce qu'il y a de plus ingouvernable en France, c'est la langue du roi!

En tout ce qui concerne les lettres rapportant les détails de la révolution de 1848, E. Daudet a été assez complet. Mais il a omis toutes les lettres où le comte Rodolphe parle de la confusion et de la lâcheté de la famille royale. De plus, celui-ci rapporte même du duc de Montpensier qu'il est venu exprès avec son artillerie dans l'enceinte de Paris au lieu d'attaquer les boulevards extérieurs. Sans doute, il s'était entendu, dit le comte, avec les insurgés qui lui ont pris tout son équipement (27 février 1848) :

Le roi avait tellement perdu la tête qu'il n'est parti qu'avec quinze francs dans sa poche tandis qu'on a trouvé dans son secrétaire 700 000 francs en or qu'on a déposés au trésor national. Tout le monde convient de la lâcheté des jeunes princes qui ne se sont point montrés et de la perfidie du duc de Montpensier qu'on dit avoir fraternisé avec l'émeute. L'on prétend qu'il a fait exprès d'entrer avec l'artillerie et le convoi de munitions au milieu de l'émeute de Paris, au lieu de prendre par les boulevards extérieurs. Il est arrivé ce qui devait arriver infailliblement : on lui a pris les caissons et les canons, et il est arrivé au château avec rien, absolument rien que son aimable personne. Les caissons ont été vidés et les cartouches ont servi à armer la foule tandis que l'armée, et surtout la garde nationale, en manquaient complètement.

Après la révolution, toute méchanceté est oubliée : le comte Rodolphe ne cesse de mander chez le roi tous les hommages qu'il a envoyés au roi et même sa déclaration transmise par un duc, que les rapports entre le roi et l'ambassade ont été toujours excellents (1er décembre 1848) :

Cet excellent duc de Montmorency me parla avec enthousiasme du roi Louis-Philippe, de la reine, si digne, si grande. Il venait tout droit de ce triste Clermont. J'avais chargé le duc de mettre mes très humbles hommages aux pieds de la reine et de ne pas m'oublier non plus auprès du roi...

A partir de ce moment, il n'est question dans les lettres que des tractations entre les deux branches de la dynastie pour aboutir à une réconciliation. Pour le moment, le roi dit encore qu'il perdrait « toute sa popularité » s'il tombait d'accord avec les légitimistes (2 janvier 1849) :

Il est encore toujours question de la fusion des deux partis, de celui de la branche aînée et de la branche cadette des Bourbons. J'ai été dernièrement voir les Bauffremont à Saint-Germain et ils m'ont dit que le duc de Coigny ayant été chargé de proposer au roi Louis-Philippe de vouloir traiter avec la branche aînée, il a répondu au duc de Coigny qu'il y perdrait toute sa popularité en France! Au reste les partis ont passé outre et s'arrangent entre eux sans tenir compte de ce que les membres de la famille comptent faire et ne pas faire à ce sujet.

Les lettres nous apprennent aussi pourquoi les bonapartistes pouvaient compter sur l'appui des royalistes. Non seulement le premier consul avait réprimé la vraie révolution, mais les fidèles des Bourboniens escomptaient déjà le renvoi du parlement. Toute la réaction se donnait la main :

Il n'y a donc rien à faire pour le moment — dit Mme de Ségur au comte Rodolphe —, que de soutenir de toutes nos forces ce bon prince Louis et de l'amadouer, de le flatter le plus que nous pourrons, de le surveiller afin qu'il ne joue pas par dépit le mauvais tour de se jeter entre les bras des rouges. Ce qu'il faut maintenant avant tout, c'est de renvoyer l'Assemblée nationale; nous sommes en bon chemin depuis hier où la proposition Rateau à cet effet a été prise en considération. Dès lors, l'affaire se trouve déjà moralement jugée. (2 janvier 1849.)

Cependant, le roi reste inébranlable et lorsqu'on demande l'intervention du gendre royal, Léopold, roi des Belges, il donna cette réponse :

Je suis étonné, lui répondit le roi, je suis vieux et vous n'êtes pas jeune; je m'étonne donc, vous dis-je, que vous m'engagiez, de nos temps, à écrire. Dans ces cas-là, il faut parler si l'on peut, mais point écrire.

Le roi mort, les deux branches refusent toujours de s'entendre. Mme James Rotschild apprend à Apponyi la cause de l'échec des négociations. Selon la baronne millionnaire, c'était une chose de peu d'importance, mais aux yeux d'Apponyi c'était tout ce qu'il y avait de plus significatif (16 décembre 1851). Mais le royaliste E. Daudet garde le silence là-dessus :

— Savez-vous pourquoi? — me dit la baronne. Parce que le parti légitimiste n'a rien accordé à ce parti. Il n'a voulu faire aucune concession.

— Mais, dis-je, quelle était la concession que Thiers, que Mme la duchesse d'Orléans exigèrent?

— C'était une vraie misère, dit Mme James. On lui a demandé la succession du Comte de Paris dans le cas même où il aurait des enfants.

— Et vous appelez cela, Madame, un rien, une misère? Je reconnais dans cette proposition toute la légèreté de M. Thiers. Ce franc révolutionnaire, c'est plus que cela, c'est la révolution incarnée! Il faut ne pas avoir le moindre sentiment de la légitimité, du droit de succession, n'avoir aucune croyance politique pour faire une semblable proposition. Comment voulez-vous Madame, continuai-je, que le parti légitimiste souscrive à une semblable monstruosité? Ce serait se suicider, ce serait détruire le principe même qui lui donne toute sa force!

Sur ce, une grande élégie termine les lettres. D'abord le comte Rodolphe annonce que le prince de Joinville, troisième fils de Louis-Philippe est le grand obstacle de la réconciliation (4 février 1852) :

Il faut dire, malheureusement, que le prince de Joinville n'a, sous ce rapport, pas toujours partagé cette opinion, témoin son éternelle opposition contre tout ce que faisait le roi. Il est donc, à mon avis, peu conséquent au prince de Joinville de prôner tant les institutions et la manière de gouverner du roi son père, puisqu'une autre fois il les critiquait autant et plus que ne le fait le prince Louis aujourd'hui. Il aurait dû d'autant plus abandonner le système du mépris qu'il verse sur le président que le prince de Joinville, en ce moment, encore loin de suivre la ligne de conduite tracée par le roi sur son lit de mort, fait tout le contraire. C'est lui et la duchesse d'Orléans qui ont empêché la fusion entre les deux branches.

Enfin, une conversation avec la duchesse de Poix le fait déchanter, puisqu'il apprend que la façon de penser de la duchesse d'Orléans est contraire au bon sens. En effet, la duchesse de Poix lui raconte qu'un grand fidèle de la maison d'Orléans, le comte de Rémusat est allé voir la veuve qui le reçoit comme un traître (6 février 1852) :





Concevez-vous, poursuivit la duchesse, cette fausse ambition de la duchesse d'Orléans, ces intrigues de bas étage, toute cette politique personnelle, tandis qu'en se ralliant à nous, l'œuvre de la légitimité se trouvait toute faite. Mais voilà ce que cette famille craignait avant tout. Thiers, en révolutionnaire incarné, ne pouvait pas être pour l'ordre, pour la tranquillité, pour la légitimité, enfin ce seul principe admissible pour la France. Au reste, cette femme a poussé dans les derniers temps son égoïsme à une telle extrémité, que ses plus chauds amis et défenseurs en ont été blessés. Vous savez ce qu'elle a dit à M. Rémusat qui accourut auprès d'elle à Londres pour lui rendre compte de la situation du parti d'Orléans en France?

— Comment, lui dit-elle, vous venez me voir, vous? Et vous n'avez pas su mourir plutôt sur les barricades du 2 Décembre?

Rémusat fut atterré de cette réception, lui, la fine fleur du parti d'Orléans!

— La duchesse est, au reste, encore aujourd'hui, repris-je, pleine d'illusions. Elle disait, il y a peu de jours, aux Orléanistes arrivés de France et qui lui firent une peinture peu favorable de la situation de son parti :

— Vous vous trompez, Messieurs, tout va bien pour nous. Tout ce que Bonaparte fait est tout en notre faveur. Je ne lui donne pas quelques mois d'existence; toute la France est pour nous. Bonaparte ne vit que par l'armée et celle-là nous sera gagnée bientôt.

Toutes ces déclarations font songer à l'attitude fatale du comte de Chambord après 1871 et, dès lors, elles ne pouvaient entrer dans l'édition d'E. Daudet, royaliste de bon aloi. Elles auraient attesté, au début du XX^e siècle, que la famille royale en exil manquait du bon sens nécessaire pour établir avec justesse le bilan de sa situation.

Le duc d'Orléans, l'héritier présomptif du trône, était à cette époque duc de Chartres et, comme tel, il était grand ami du comte Rodolphe. Après les journées de Juillet celui-ci s'éloigne de lui et note avec plaisir les marques de son impopularité. En 1830, il résume son opinion sur le prince : il l'avait connu sincère, loyal, digne de régner. Depuis, il s'est avéré orgueilleux : son attitude passée n'était qu'une comédie. Afin de démontrer cet orgueil, il rapporte une scène avec son père où celui-ci se montre plus humain, plus compréhensif (8 septembre 1830) :

La conduite du duc d'Orléans me fait beaucoup de peine. J'aimais beaucoup ce jeune prince; je le croyais droit et franc. Les principes qu'il professait en causant avec moi étaient dignes de lui, dignes d'un grand prince. Eh bien, tout cela n'était que vaines paroles. Ce que je prenais pour la grandeur de son âme n'était qu'une morgue bien vile; sa politesse, sa grâce qu'il mettait dans ses expressions n'étaient point celles de ses pensées. Ce n'était qu'un rôle bien étudié. La manière dont il s'est conduit pendant son séjour à Rosny en présence du Roi et de la Reine de Naples a prouvé ce qu'il était. Tout ce qu'il a fait depuis n'a fait autre chose que confirmer mon opinion sur son compte.

Mme de Podenas qui s'est trouvée assise à côté de lui aux dîners pendant le séjour de la famille de Naples dans le château de Rosny, m'a dit qu'on ne peut s'en faire une idée, à moins de l'avoir entendu, des propos qui échappaient à ce prince dans la chaleur de la discussion. La marquise, qui jusqu'à ce jour avait entièrement partagé les opinions de ce prince, fut effrayée de voir en lui un véritable sans-culotte, un digne petit-fils de l'Égalité; avec cela, il fit preuve de son orgueil, de sa susceptibilité inconcevable. Entre autres, il a fait une scène à son père à cause qu'il voulait absolument avoir le rang et le pas sur son oncle, le prince de Salerne. Son père avait beau lui expliquer que cela ne se pouvait pas, vu que le prince Léopold était plus âgé, qu'il était établi, marié, que ces titres seuls suffiraient pour que le jeune duc de Chartres lui cède le pas, mais que la considération que le prince Léopold était son oncle, fils de roi et étranger, rendait sa demande non seulement inconvenante, mais même absurde. Malgré tout cela, le jeune prince ne voulut absolument pas en démordre et

força son père d'en parler à M. de Mesnard. Celui-ci fut de l'avis du duc d'Orléans, et disait que ce serait contre toutes les règles de l'étiquette et de la simple hospitalité même, qu'il ne pouvait absolument rien faire dans cette occasion qui puisse être agréable au duc de Chartres.

— Hé bien, mon cher comte, dit le roi[4], dites cela à mon fils, il en perd la tête tout à fait.

Je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire, tout ce que j'ai dû dire, mais sans pouvoir le persuader.

M. de Mesnard, pas plus heureux auprès du duc de Chartres que son père, se voyait forcé d'en parler au Roi qui fit venir ce Prince et lui dit avec sa bonté ordinaire, mais avec force et fermeté qu'il ne pouvait pas céder à ce caprice, ce qui ne consola pas beaucoup le duc de Chartres. Il en garda rancune à M. de Mesnard et fut de la plus mauvaise humeur du monde pendant tout le reste du séjour. Le duc de Nemours est encore pire que son frère. Peu de jours après l'avènement de son père à la lieutenance du royaume, ce petit bonhomme, tout chétif qu'il est, courut avec ses camarades de l'école polytechnique d'une mauvaise maison, d'un cabaret à l'autre. Enfin il finit par se griser au point que ses nobles amis furent obligés de le rapporter au Palais-Royal où il fallut des jours pour le faire revenir à lui et il a souffert pendant plusieurs semaines des suites d'un pareil excès. Tout cela doit vous prouver la confusion, le désordre qui règne jusque dans l'intérieur de la famille du duc Lieutenant général d'alors et maintenant roi. Ce qui est pire encore, si cela était possible, Philippe est plus populacier que jamais; il pousse cette manie jusqu'à lui sacrifier les intérêts de sa famille. Mme de Podenas est en correspondance très suivie avec Mme la duchesse de Berry, elle lui transmet tous les détails possibles de ce qui se passe ici.

Lorsque, vers la fin de 1831, la presse et les racontars faisaient allusion à l'intention de Louis-Philippe de démissionner au profit de son fils surnommé « Poulot », celui-ci se rendit chez son père, disant que tel était réellement le désir de la « Jeune France ». Sa démarche n'aboutit qu'à trois jours d'arrêts à Neuilly (1er janvier 1832) :

Vous lirez dans les journaux des on-dit, sur l'abdication du roi-citoyen en faveur de l'*arc-en-ciel* (encore un sobriquet du prince héritier). Ce roi n'a pas besoin de se presser. Il est bien sûr d'être chassé. L'entourage du grand Poulot lui a persuadé qu'il était le représentant de la Jeune France et qu'il fallait qu'il régnât. Il a la trahison dans le sang comme toute la race de l'Égalité, mais il n'a pas plus d'énergie qu'elle. En niais de mélodrame, il a été conter tout cela à son père; celui-ci est entré en fureur. Il aime trop l'argent pour quitter la place. Pauvre Poulot a été envoyé trois jours aux arrêts à Neuilly et il est revenu faire son compliment de bonne année le 31, au soir.

Depuis le Journal de Daudet nous connaissons le scandale que fit le prince héritier en entendant le prince de Léon l'appeler Poulot dans une conversation. Naturellement, les duchesses d'hier attisent le feu, afin de le ridiculiser davantage. A en croire Mme de La Châtaigneraie, le prince était alors d'une humeur massacrante. Nous reproduisons cette conversation, puisque E. Daudet l'a embellie et radoucie (4 février 1832) :

Le prince est excessivement irrité contre MM. de Blancmesnil et de Léon, au point qu'il avait envie de chercher querelle au premier venu qui l'aurait regardé de travers. Jamais, continua la marquise, je n'ai vu au duc une expression de mauvaise humeur et d'irritation comme hier. Je lui disais :

— Monseigneur m'effraie! Quelle expression de sévérité!

4 Dans la lettre, Apponyi avait mis ici par erreur : M. de Mesnard.

— Il y a de quoi, Madame, me dit-il, on me traite indignement. Je ne conseille à qui que ce soit de me regarder dans ce moment-ci autrement que cela me convient, il le payerait bien cher.

— Mais que lui feriez-vous, Monseigneur?

— Je lui donnerais un soufflet. Vous paraissez étonnée, Madame? Hé bien, cette insulte m'a changé entièrement. J'ai perdu toute ma douceur, je suis devenu altier et hautain. Je traiterai tous ces messieurs du haut de ma grandeur.

On peut douter que les paroles du prince aient été fidèlement rendues par ses interlocutrices.

Une autre dame, la baronne Vatry pousse le duc en duel :

— Il faut vous battre, continua Mme Vatry. Oui, Monseigneur, il faut les punir, ces carlistes effrénés.

Le duc d'Orléans était d'ailleurs exposé au siège des personnes du sexe, lorsqu'il s'appelait encore duc de Chartres. Le comte Apponyi rend un compte détaillé de l'intrigue d'une comtesse polonaise qui, en prenant une résolution audacieuse, va trouver la mère du jeune homme et lui demande son opinion sur ce que pourrait être une liaison intime entre elle et son fils. La bonne maman trouve la proposition intéressante et la dame plus acceptable qu'un rat d'opéra. Mais la comtesse ne tenait le duc dans les chaînes de roses que pendant une année : elle dut partager avec une étoile du Gymnase. Alors la Sobanska s'adresse, pour demander secours, à Mme Girardin, l'angélique Delphine Gay, qui lui promet de reconquérir le cœur du prince volage. Elle exécute son plan au bal des pauvres où le masque couvre toutes les intrigues (23 février 1830) :

Madame de Girardin une des Dames du Comité pour le bal des pauvres qu'on a le projet d'arranger et dont je vous donnerai les détails dans son temps, Madame de Girardin donc, la femme du vice-grand-veneur du Roi a autant d'esprit qu'elle est méchante et intrigante. Elle est, ce qu'on appelle dans le monde, intime avec la Comtesse Sobanska, Polonaise, née Potocka, fille du Comte Severin, femme fort galante, assez belle encore et très souvent séduisante. L'année dernière, le duc de Chartres fut à ses pieds et il l'est encore un peu cette année-ci. La belle comtesse, heureuse comme une déesse d'avoir ce jeune prince pour amant et ne voulant cependant pas se gâter sa position dans la société et à la Cour où elle est assez bien vue à cause de son père, le Comte Severin qui reçut Madame la Dauphine avec beaucoup d'hospitalité sur ses terres pendant son émigration, — la comtesse Sobanska donc, pour arriver à son but sans détriment de sa position n'hésita pas à se soumettre à un acte d'humiliation que je trouve bien fort. Elle alla chez Madame la duchesse d'Orléans, lui montra les lettres que le duc de Chartres lui avait adressées et demanda à son Altesse Royale, si elle n'avait rien contre cette liaison. Mme la duchesse d'Orléans répondit à la comtesse, qu'elle aimait mieux que le duc de Chartres s'adressât à une dame de la société que de s'amouracher d'une danseuse de l'Opéra. Mme Sobanska trouva cette réponse *satisfaisante* et, depuis ce temps, elle ne dissimula plus sa passion pour le beau prince du sang. Cependant, le duc de Chartres, ainsi que tous les jeunes gens dans une pareille position, a trouvé qu'il avait fait un excès de fidélité en continuant à faire la cour à Mme Sobanska pendant un an entier, il relâcha donc un peu de son ardeur et la comtesse, s'apercevant de sa tiédeur, chercha à découvrir sa rivale. Elle observa le duc dans la société avec un œil scrutateur et ne remarqua rien. Cela doit donc être, se disait-elle, dans une autre société que je dois chercher ma rivale et, dès le lendemain, la comtesse sut que c'était Léontine Tée, actrice très jolie du Gymnase qui lui avait enlevé à moitié le cœur de sa chère Altesse Royale. Elle ne fit semblant de rien vis-à-vis de son amant volage, mais elle confia ses ennuis à son amie Mme de Girardin. Celle-ci lui promit de lui rendre le cœur du Duc.

— J'intriguerai, disait-elle à son amie, que le bal pour les pauvres soit masqué, afin

que vous puissiez intriguer le duc sous le masque, lui faire des reproches bien tendres sur son inconstance et, peut-être parviendrez-vous, Madame, par ce moyen à ranimer sa flamme...

Je sais ces détails de Mme Sobanska elle-même, dont je suis, comme vous voyez, le confident. Si vous paraissez étonnée de cet abandon de la belle dame, je vous assure ma chère maman, que je l'étais bien plus que vous lorsqu'elle me donna cette preuve de sa confiance.

Après le mariage du prince héritier, les souvenirs du passé émergent, de temps à autre, et ce rappel du passé devient pénible quand Lady Harriett d'Orsay, l'ancienne maîtresse du duc d'Orléans, paraît à Saint-Cloud. La scène a lieu en présence de la princesse, femme du prince héritier, dont l'attention est attirée par la conversation prolongée et violente de son mari avec Lady d'Orsay et par un entretien particulier dans une salle à part. Le lendemain, lorsqu'ils reparaissent, le monde est frappé par l'amabilité de la princesse avec Lady Harriett. On apprend finalement que le prince héritier avait proposé d'offrir une grande somme à la dame endettée si elle consentait à quitter la France (15 mai 1845) :

Mme la duchesse d'Orléans fit les honneurs de la maison à ravir et avec une grande politesse. Elle aurait pu, à mon avis, se dispenser de dire cette phrase à M. Andriane qui avait trait à sa captivité de quinze ans au Spielberg. Il paraît que l'air qu'on respire aux Tuileries développe chez tout le monde qui y demeure cette fureur pour la populacerie qui déjà si souvent a fort mal réussi d'autant plus que ces choses-là sont usées jusqu'à la corde[5].

La pauvre dame a eu, à ce même bal où elle a dit tant de belles choses à tout ce monde, une petite contrariété qu'elle a prise à cœur, car elle touchait ses plus chères affections et, en même temps, son amour-propre de femme et de princesse tout à la fois.

Voici le fait. Vers le milieu du bal, Mme la duchesse d'Orléans vit, non seulement avec inquiétude mais aussi avec quelque déplaisir, une conversation entre le duc d'Orléans et Lady Harriett d'Orsay où les deux parties semblaient plus animées qu'on ne l'est ordinairement; et ce qui l'inquiétait, ce fut la durée de ce colloque. Elle ne quitta donc pas des yeux son mari et encore moins Lady Harriett pour pouvoir deviner par l'expression de sa figure, par le mouvement de ses lèvres, ce dont il s'agissait. Lady Harriett pleurait et le duc d'Orléans s'étant aperçu qu'il attirait sur lui les regards de tout le monde, l'invita à passer dans un autre salon. Cette disparition produisit sur la duchesse un effet d'autant plus désagréable que les regards de toute la société qui avaient suivi le couple amoureux jusqu'au moment où il se perdit dans les appartements voisins, changèrent subitement de direction pour se réunir sur la face de la duchesse. Son Altesse Royale fit dans ce moment tous les efforts possibles pour cacher le trouble de son âme, causé par la jalousie autant que par ce qu'il y avait d'humiliant pour son amour-propre de femme et de princesse, en se voyant l'objet d'une curiosité malveillante et indiscrète.

Elle appela à son aide la maréchale Lobau, sa dame d'honneur, et après lui avoir donné quelques instructions à voix basse, celle-ci en donna à son tour à l'un des officiers d'ordonnance. Cet officier se dirigea bientôt vers le boudoir où le duc s'était réfugié avec Lady Harriett pour se dérober aux regards de la société. Mme la duchesse d'Orléans ne quitta pas un instant la salle et tâcha tout le temps de paraître aussi tranquille, aussi indifférente à ce qui s'est passé que possible.

Le lendemain, aux courses on ne parla plus que des larmes de Lady Harriett, des reproches du duc d'Orléans sur toutes les infidélités qu'elle lui avait faites, etc. et l'on était très curieux de voir comment elle serait reçue le lendemain par la duchesse d'Orléans. On blâma beaucoup la manière d'agir du duc envers sa femme. Pendant toutes les courses, on ne parlait que de cela, et femmes et hommes avaient de la peine à attendre le moment où le duc se trouverait en face de Lady Harriett.

5 C'était sans doute le baron Andrian-Werburg, qui avait attaqué dans un écrit le régime du prince de Metternich et qui jouera un grand rôle dans la préparation de la révolution de Mars à Vienne.

Jugez donc de l'étonnement de toute la société, lorsque le soir Mme la duchesse d'Orléans s'approcha le plus gracieusement du monde de Lady Harriett et s'entretint avec elle sans plus de façon qu'à l'ordinaire et comme s'il n'y avait eu la veille ni scène, ni larmes, ni tête-à-tête entre le duc d'Orléans et Lady Harriett. Cette manière d'agir de la part de la duchesse excita un concert d'admiration et d'enthousiasme de la part de toute l'assemblée, indéfinissable, étourdissant. Tout ce que l'on s'était forgé d'avance, toutes les prévisions à ce sujet se trouvèrent outrepassées chez les uns et entièrement anéanties chez les autres. Les partisans de la duchesse aussi bien que ses adversaires se trouvèrent en défaut; personne ne l'avait devinée.

La curiosité était générale. L'officier de garde, un certain Montghyon fut assiégé de tout côté pour apprendre ce qui s'était passé : celui-ci trouva l'expédient de raconter l'histoire à la dame la plus sotte, prévoyant qu'elle s'empresserait de révéler le secret à tout le monde.

Et en effet, le surlendemain, tout Paris savait déjà que Lady Harriett, après un long exorde dans lequel elle parlait au duc de son amour pour lui qui avait traversé toutes ses autres affaires, même celui d'Antonin de Noailles qui ne savait faire la cour que comme un palefrenier, tandis que lui, le duc d'Orléans l'avait aimée et adorée en grand seigneur, en gentilhomme —, après tout cela et des larmes par-dessus le marché, elle pria le duc instamment de lui payer ses dettes. Le duc, sans se troubler le moins du monde, accorda à Lady Harriett sa demande à condition qu'elle quitterait Paris et même la France.

— Croyez, Madame, à mon invariable attachement, mais je dois exiger de vous cette conduite, quoiqu'elle m'en coûte, et cela, pour votre honneur, pour le mien et pour tout ce que je dois à Mme la duchesse d'Orléans. De ne plus vous savoir à Paris, est certainement une idée qui me fera beaucoup de peine, mais c'est un sacrifice que je suis obligé de faire pour nous trois.

D'autre part, E. Daudet n'osa pas publier ce scandale qui frappa la famille royale un an avant la révolution : un général surprit le duc de Nemours dans un entretien plus qu'idyllique avec sa fille et lui distribua des coups de bâton. Le moral de l'armée en souffrit (14 juin 1847) :

On ne cesse de parler de cette malheureuse affaire du duc de Nemours. Dans le public, le bruit court que le père, le général d'Hénin, avait surpris, en ce que les Anglais appellent *conversation criminelle*, le duc avec sa fille et que dans son courroux il avait oublié ce qu'il avait à faire et l'avait traité non en prince, mais en polisson et que la canne y avait joué un rôle assez énergique. Les personnes de la Cour disent, au contraire, qu'il n'avait pas été surpris, mais trouvé par le père en conversation mais pas tout à fait criminelle, que le général avait toléré, dans le temps, les assiduités du prince auprès de sa fille, car le duc de Nemours lui avait promis d'épouser Mlle d'Hénin après la mort du roi. Cependant le roi vit encore et le duc avait épousé, comme vous savez, la princesse de Cobourg. Il ne pouvait donc plus être question de mariage et le général trouvant le duc chez sa fille lui reprocha très vivement la continuation de ses rapports avec son enfant. Tout cela est fort désagréable, car la médisance s'en mêle et l'on ne peut pas démentir complètement les bruits qui circulent dans ce moment contre le duc de Nemours, le futur régent, non seulement dans les salons et les clubs, mais qui pis est, dans les cafés et les casernes. Vous concevez que les soldats se trouvent blessés dans leur chef, car ils admettent les coups de canne donnés et reçus.

Il n'est pas exclu que ce nouveau scandale de la famille royale joua un certain rôle dans la tiédeur de la troupe pendant la révolution.

Sándor ECKHARDT.

LETTRES INÉDITES DE ROMAIN ROLLAND

Les recherches entreprises, il y a quelques années, en vue d'éclaircir certains aspects de l'évolution intellectuelle de Romain Rolland et, à travers cette évolution, les substantiels changements intérieurs de l'humanisme moderne, m'ont amené à étudier de plus près une centaine de textes inédits de l'auteur de Jean-Christophe. Il s'agit des lettres adressées par Rolland à ses amis et admirateurs hongrois. L'intérêt de ces lettres inédites que le hasard et la bonne fortune nous ont aidé à retrouver, me paraît considérable, d'une part, par la variété des sujets traités et, d'autre part, par la qualité des idées et des sentiments exprimés.

Ainsi donc, bien que je ne considère pas encore mon travail d'investigation comme terminé, ni mon recueil de lettres inédites comme complet et définitif, il me semble pourtant que ces textes contribuent d'ores et déjà à la connaissance plus approfondie et à la compréhension plus parfaite de la pensée de Rolland, de la genèse de son œuvre, de sa méthode d'écrivain et de savant, voire même de certains épisodes de sa vie et de son activité politique.

Il est cependant évident que je ne peux pas me proposer d'étudier ici toutes les pièces de ce vaste ensemble; je dois me borner à n'en détacher que quelques textes des plus significatifs et des plus instructifs.

LETTRE A LAJOS HATVANY

Je vous invite tout d'abord à prendre connaissance d'une lettre particulièrement révélatrice, adressée par Romain Rolland à Lajos Hatvany. Ce dernier, ancien promoteur du radicalisme et organisateur de la vie intellectuelle et littéraire en Hongrie, avait publié, en 1921, un livre en allemand sur la situation et les soucis de la Hongrie de l'époque, sous le titre pathétique *Das verwundete Land*. Ce livre, il l'avait dédié à Romain Rolland en zélateur enthousiaste :

> Ce n'est pas à Wilson, professeur de politique, traître de son propre programme, ni à Clemenceau, mauvais génie agissant et journaliste politicien, ni même à Lloyd George, mercanti et commis cynique de la politique, mais à Romain Rolland, au poète et au voyant, à celui qui observe et comprend les événements, tout en restant fidèle à sa propre foi et à son idéal.

Dans le texte même, l'auteur continue de s'adresser à Rolland à tout propos, soit pour se justifier, soit pour le prendre à témoin, de sorte que son livre est, en réalité, une lettre ouverte de cinq cents pages, adressée à Ro-

main Rolland, ce qui est une preuve de plus de l'immense autorité internationale dont jouissait Rolland dans les années qui suivirent la première guerre mondiale.

Il répondit à Hatvany le 3 mai 1921, et sa lettre, dont le *Frankfurter Zeitung* du 13 novembre 1921 publia des fragments, dévoile la grave crise que sa pensée ne cessait de traverser à l'époque où il se lançait à la recherche de ce qu'il avait appelé l'humanisme universel ou panhumanisme.

Il commence par exprimer ses remerciements pour le livre auquel doit d'avoir enrichi son royaume intérieur.

> Je vous remercie affectueusement de votre brave livre qui m'a profondément ému et charmé. On y sent l'âme ardente et frémissante d'un vrai artiste. C'est, par endroit, comme un hymne, comme une symphonie — où se mêlent amour, douleur, colère, ironie — à la gloire de votre « pays blessé ». Je lui dois d'avoir enrichi, grâce à vous, mon petit royaume intérieur d'affection et d'admiration. Ce que vous m'avez fait connaître du poète Ady m'a particulièrement intéressé... Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été touché de voir mon nom si souvent associé à vos méditations passionnées. J'avais l'impression que vous aviez écrit ce livre comme en vous entretenant avec moi. Et j'étais heureux et ému de cette lointaine amitié que je ne connaissais pas... Maintenant, venons-en aux idées.

Et Rolland commence à discuter certaines assertions de son correspondant, parce que celui-ci semble ne pas avoir donné l'interprétation exacte de l'idée de la fraternité et de la réconciliation humaines qu'il avait auparavant lui-même professée et dont il était définitivement revenu. En le lisant, Rolland se rappelle ces Napolitains qui maudissent la Madone dès qu'ils ne voient pas s'accomplir leurs prières. Et il ajoute :

> Ma foi est plus indépendante des événements, car, d'avance, elle a prévu le pire... L'essence d'une grande foi est justement de dépasser et de devancer de bien loin les possibilités présentes. Prétendre qu'elle va s'accomplir sous nos yeux, par nos mains, par le seul fait que nous la voulons, c'est presque lui faire tort : car c'est ne pas se douter de la distance qui la sépare encore de la réalité et des efforts héroïques, persistants, indomptables, qui sont nécessaires à son accomplissement. Vous êtes un Clérambault, qui n'a pas encore découvert que sa mission est proprement « religieuse » et non pas « politique ». Etre un politique, c'est vouloir une solution pratique immédiate — et le plus souvent aux dépens de l'avenir. Etre « religieux » (au sens où je l'entends avec Clérambault), c'est embrasser du regard la route de l'humanité, au-delà du présent immédiat et de ses tournants qui cachent l'horizon; c'est saisir l'ensemble, apercevoir le haut but lointain — et y guider la troupe affolée des hommes, sans s'en laisser détourner par leurs cris de panique et leurs confuses ruées. Un « Précurseur », par définition, c'est celui qui devance les autres, celui qui va seul. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les autres restent en arrière.
>
> Je ne suis pas un « pacifiste » (dans l'acception ordinaire de ce mot). Les dénommés « pacifistes » sont habituellement des gens qui idéalisent la réalité, parce qu'ils évitent de la regarder de trop près, quand ils ne sont pas des Polonius officiels (voir *Liluli*) qui se payent les autres de grands mots. Je n'idéalise pas la réalité. Je ne l'ai jamais vue rose. J'ai vu, avec Christophe, la vie comme « une tragédie » et j'ai ajouté : « Hourrah! ». Mais vous pensez bien que ce « Hourrah! » n'est pas fait d'allègre optimisme; la joie qu'il comporte est tragique, elle aussi; c'est une joie blessée.
>
> Encore un mot, à propos du bolchévisme et de la dictature de la violence. Je ne crois pas que vous jugiez équitablement le grand mouvement social qui s'essaie tumultueusement dans le monde et surtout en Russie. Mais je ne veux pas entrer ici dans des discussions qui demanderaient plus de temps que je n'en puis donner... Qu'il me suffise de vous dire que (tout en m'efforçant toujours de comprendre la nécessité en quelque sorte matérielle de ce

qui est et de ce qui sera) je suis toujours resté, pour ma part, un libre individualiste, opposé à toute dictature et à toute violence. Je n'ai jamais fait partie de *Clarté*. »

Rolland fait ici allusion au groupement d'intellectuels dirigé par Henri Barbusse avec qui il a alors mené une âpre discussion sur la violence et sur le problème de la participation des intellectuels à l'action politique. On sait que, plus tard, en 1931, dans la préface de *Quinze ans de combat*, Rolland reviendra sur l'argumentation qu'il avait défendue dans ses articles et aussi dans sa lettre à Hatvany que nous venons de citer. Ainsi donc ce texte de Romain Rolland, où nous avons pu remarquer, en passant, combien il avait aimé à se commenter et à interpréter son œuvre, se situe à un des points cruciaux de son évolution intellectuelle. Il constitue, à n'en pas douter, un document précieux de l'histoire des idées au lendemain de la première guerre mondiale.

CORRESPONDANCE AVEC FERENC HUGAI

Nous passons maintenant sous silence quelques lettres de moindre importance, adressées à Lajos Hatvany et à d'autres correspondants, pour nous arrêter à un volumineux échange de lettres dont l'histoire même est digne d'être contée.

Ferenc Hugai dirigeait une école privée dans une ville de province hongroise, à Gyöngyös, où il enseignait des langues vivantes selon sa propre méthode. Il fit la connaissance de Romain Rolland par l'entremise de l'espéranto. Vers la fin de la première guerre mondiale, lorsqu'il cherchait les moyens de faire prévaloir l'idée de l'humanisme universel, Rolland voyait, en effet, un des instruments de l'entente entre les nations dans une langue universelle, l'espéranto, de préférence, répandue par le monde entier. Une de ses études, publiée dans le volume *les Précurseurs*, exprime le vœu qu'une langue internationale soit enseignée dans les écoles de tous les pays. Sa lettre à Edmond Adam du 6 août 1919, reproduite par le périodique *la Vie ouvrière* et, plus tard, par le *Journal du Peuple* (« Romain Rolland et l'espéranto ») affirme, entre autres :

Il faut obtenir que dans toutes les écoles primaires d'Europe, l'espéranto soit officiellement enseigné et rendu obligatoire. Il ne peut être, sans cela, de rapprochement international sérieux et durable. Pour que les peuples s'entendent, il faut d'abord qu'ils entendent.

Un an plus tard, le 23 avril 1920, *la Vie ouvrière* publie une seconde lettre de Romain Rolland à Edmond Adam. Dans cette nouvelle lettre, Rolland indique des horizons encore plus vastes que la diffusion de l'espéranto pourrait ouvrir.

L'Internationale elle-même, écrit-il, ne reste qu'un mot; car les peuples ne peuvent avoir connaissance les uns des autres que par l'intermédiaire de quelques correspondants de journaux. Or, une telle situation est inadmissible pour les démocraties qui revendiquent (justement) le droit de contrôle sur leurs affaires étrangères, et qui doivent pouvoir com-

muniquer directement entre elles. Mon espoir est qu'en ceci comme dans le reste, la République des Soviets décidera et que le socialisme d'Occident suivra. Le cerveau du monde du travail est maintenant à Moscou.

Le 7 mai 1920, il a la joie de pouvoir annoncer au même endroit que l'enseignement de l'espéranto a été rendu obligatoire dans l'Union des Républiques soviétiques.

Ces déclarations, abondamment commentées dans les publications espérantistes, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de Ferenc Hugai, et lorsque ce fervent propagateur de l'espéranto organise à Gyöngyös une réunion internationale des espérantistes, il salue par télégramme Romain Rolland qui, également par télégramme, envoie ses vœux de succès à l'initiative. Cet échange de télégrammes encourage Hugai à entrer en correspondance avec Rolland, puis, en 1926, à lui rendre visite. L'habitude se crée entre eux d'échanger des lettres au moins une fois par an. Hugai lui offre des étrennes typiquement hongroises (broderies, sculptures sur bois, porcelaines, vins) tandis que Rolland fait parvenir à Gyöngyös les plus belles, voire les plus rares éditions de ses livres, accompagnées de chaleureuses dédicaces amicales, de notes, de gloses, quelquefois même de mises au point du texte original. (Ainsi, dans l'exemplaire de son *Empédocle d'Agrigente ou l'Age de la haine*, envoyé fin décembre 1924, de nombreuses et de substantielles gloses marginales apportent des modifications au texte original.)

Questionné par un journaliste, Hugai a relaté avec circonspection la naissance de cette correspondance; l'interview a paru le 4 octobre 1926, dans le journal *A Reggel* (le Matin) et Hugai y dit :

...en 1920, sous l'influence de la situation où nous nous trouvions alors, j'écrivis une lettre à Romain Rolland, lui disant que, au fond de mon âme, j'étais son disciple et, tout en restant patriote, je n'en professais pas moins ses idées de philanthropie universelle... Rolland répondit qu'il m'accueillait parmi ses amis, et qu'il était toujours prêt à me donner des conseils, à me servir de guide. Encouragé par son invitation, je pris dès lors, l'habitude de lui rendre compte de mes expériences morales et intellectuelles, et mes rapports périodiques valurent chaque fois une longue réponse de Rolland, entrant dans tous les détails. Non seulement il me donnait des directives, mais encore il me renseignait à chaque occasion sur son propre travail.

Dans la même interview, on peut lire le récit que, selon le journaliste, Hugai a fait de sa visite à Romain Rolland. Ce texte est un savoureux exemple du culte rollandiste et de la légende entretenue par les disciples de toute sorte. Le journaliste ayant demandé ce qui l'a le plus vivement impressionné chez Romain Rolland, Hugai a répondu :

Ses yeux. Ses beaux yeux sereins, chauds, pleins de sentiments, ses yeux qui ont conservé toute leur jeunesse.

Le journaliste a remarqué qu'il avait entendu dire que les yeux de Rolland étaient bleus et froids comme l'acier.

C'est ce qu'on m'avait dit aussi, répondit Hugai, c'est ainsi que les journalistes l'ont décrit... Il se peut, continua-t-il, que le regard qu'il jette sur les journalistes soit froid comme

l'acier. Mais lorsqu'il me parlait, son regard était chaud et serein, plein de cœur et de bonté, un regard inoubliable.

Après cet intermède plutôt humoristique, revenons en aux textes inédits de Rolland — qui sont autrement plus importants que l'image d'Épinal de sa légende, qui — soit dit en passant — a beaucoup nui à l'étude critique de son œuvre.

Dans sa lettre du 31 décembre 1924, Rolland annonce à Hugai qu'il a commencé à écrire son autobiographie.

Je n'ai pas encore traduit directement dans une œuvre le fond de ce que je crois et de ce que je suis. Je m'y efforce, en ce moment, dans un ouvrage très intime, qui ne verra peut-être pas le jour avant ma mort et qui est une sorte de *Voyage intérieur*.

On sait, en effet, que 18 ans plus tard, Rolland publiera un volume de souvenirs sous ce titre. D'autre part, la même lettre du 31 décembre 1924 contient des renseignements importants sur l'admiration de Rolland pour les compositions et les recueils de chansons populaires de Bartók et de Kodály.

Je vous remercie beaucoup pour votre charmant envoi de musique. Il me fait grand plaisir. Vous me dites que ces compositions ont été « choisies par Béla Bartók ». Le connaissez-vous personnellement? J'ai une vive admiration pour lui. Et j'ai aussi entendu de Zoltán Kodály des œuvres qui m'ont frappé.

A ce propos, il est peut-être intéressant de remarquer que Rolland a plus d'une fois parlé « avec admiration » du compositeur Béla Bartók, ainsi notamment au cours de l'entretien qu'il a eu à Vienne avec son traducteur, le professeur Marcell Benedek, en 1927. D'autre part, il est notoire que Rolland a toujours montré beaucoup d'intérêt pour le folklore musical et pour ceux qui s'en occupaient ou qui s'en inspiraient. Ainsi, dans les *Mémoires et fragments du Journal* (1956), il qualifie affectueusement Julien Tiersot de « botaniste infatigable de la chanson populaire, qui l'amassait et la classait dans ses herbiers ». Par ailleurs, on sait qu'une des plus belles scènes de *Jean-Christophe* est justement celle où l'oncle Gottfried révèle au jeune Christophe l'indicible beauté des chansons populaires, qui « semblent venir, comme il dit, de très loin et vont on ne sait où ».

Pour en revenir encore à Hugai, il se proposait, en 1926, de fonder un prix littéraire pour récompenser des livres hongrois « écrits selon les idées de Romain Rolland ». Il demande donc à Rolland l'autorisation de donner son nom à la fondation. La réponse datée du 1er janvier 1927 est un précis particulièrement instructif de la conception esthétique de Rolland.

Qu'entendez-vous par « des livres hongrois écrits selon mes idées »? Je pense que cela veut dire : des œuvres d'un esprit large et humain. Pour le reste, je ne voudrais en rien gêner la liberté des idées. Que chacun pense ce qu'il voudra pourvu qu'il ait le respect de la pensée des autres! — et n'oublions jamais que la première condition d'une œuvre d'art c'est d'être belle. Ce premier point établi, elle a le droit (et, si elle veut être grande, le devoir) de valoir aussi par les idées. Mais la beauté, en art, est une condition de nature. Sans elle, il n'y a point d'art.

Dans cette même lettre du 1er janvier 1927, la plus longue et peut-être la plus importante parmi celles qu'il avait écrites à Hugai, Rolland développe longuement la pensée fondamentale de ses deux romans-fleuves : *Jean-Christophe* et *l'Ame enchantée*. Ses observations à propos de ce dernier, dont deux volumes restaient encore à composer, sont d'un intérêt capital, car elles donnent la clef du roman, et éclaircissent la personnalité tant discutée de l'héroïne. Voici ces propos qui sont d'ailleurs une expression assez caractéristique de l'habitude que Rolland venait de prendre à se commenter, à proposer une interprétation apologétique de sa vie et de son œuvre.

I. La devise de mon Jean-Christophe. Christophori faciem die quacumque tueris — Illa nempe die non morte mala morieris... Au Moyen Age, une statue de saint Christophe, colossale, était placée dans les églises, à l'intérieur de la nef, non loin de la porte d'entrée. La vue de saint Christophe passait pour préserver de tout accident. Et l'inscription latine, en deux vers, que j'ai reprise, se trouvait sur le socle de plusieurs de ces statues du saint, notamment à Notre-Dame de Paris. Elle veut dire :

Chaque jour que tu regardes la face de Christophe
Ce jour-là tu ne mourras point de mauvaise mort.

J'ai donné à ces mots un sens symbolique que vous pouvez maintenant deviner. Je dis à mes lecteurs : « Chaque fois que Christophe sera votre compagnon, vous ne risquerez point de tomber. » Mais, suivant mon habitude, j'ai recouvert d'un voile ma pensée : car j'aime bien à voir si mes lecteurs auront la curiosité de la lever. Ils ne l'ont pas si souvent! Ils lisent, ils ne comprennent pas, et ils passent. Vous, vous m'avez arrêté au passage : et vous avez eu raison.

II. *L'Ame enchantée*. Comme vous le dites, il est trop tôt pour discuter la pensée de l'œuvre. (Elle en a plus d'une d'ailleurs.) Elle doit avoir encore deux livres importants. L'un de ces livres paraîtra, en février prochain sous le titre : *Mère et Fils*, et se passe, de 1914 à 1918. Mais ce n'est point la fin... Il y a aussi un piège caché sous le titre de *l'Ame enchantée*. La plupart des lecteurs l'ont pris dans le sens de « l'âme heureuse », ce qui ne s'accorde guère avec le récit. Par le fait, il s'agit de l'âme humaine, qui est enveloppée dans les rets de la vie, et qui, peu à peu, lentement défait les mailles de l'enchantement, voit sous le rêve la réalité... Mais ce n'est là qu'un des sens de mon œuvre. Il en est d'autres, plus particuliers à notre époque et aux femmes. Patience! Peu à peu, tout s'éclaircira.

Les grands thèmes du même roman, c'est-à-dire de *l'Ame enchantée*, se retrouvent aussi dans d'autres lettres de Romain Rolland à Ferenc Hugai. Ainsi le thème du choix spontané d'une attitude morale et politique en contradiction avec l'ordre établi, est exposé et illustré dans la lettre du 28 décembre 1929, écrite en remerciement pour des étrennes. Le cadeau, une broderie paysanne hongroise, lui rappelle Mihály Károlyi, ancien président de la République démocratique hongroise de 1918-1919, qui à cette époque vivait en émigration à Genève, et était en rapport constant avec Rolland.

Une fidélité aussi durable que la vôtre est chose rare en notre temps. — lit-on dans cette lettre à Hugai — J'en suis plus touché que je ne puis dire, ... confus aussi qu'à chaque nouvel an vous vous ingéniez à m'envoyer d'aussi ravissants présents. Les derniers me sont d'autant plus chers que vous avez dû, pour les chercher, faire une longue course dans les montagnes... Et je l'aime encore davantage en attachant à sa vision les souvenirs du comte Károlyi, ce noble cœur, ce dernier chevalier, contre lequel la haine du monde, la dérision, la méchanceté, se sont acharnées. Notre époque n'offre pas d'exemples de plus honteuse injustice que celle dont ont souffert et souffrent encore avec leur maître, tous ceux qui l'ont loyalement servi. Il est remarquable que cette persécution s'est étendue bien au-delà

du pays même et qu'elle guette, en tout pays, à tout moment, une occasion nouvelle de s'exercer. Je le sais, je le sais, ceux qui, de tous, sont poursuivis par le plus de rancunes dans l'histoire sont ceux qui ont, pour une cause plus large, plus humaine, desservi (on dit : trahi) leur classe. C'est le crime des crimes, tant que cette classe reste au pouvoir. L'histoire en est restée souvent faussée, pour plusieurs siècles.

Cette idée, Rolland en a été véritablement obsédé, à tel point qu'elle constitue, comme nous l'avons déjà indiqué, la base des principaux motifs de *l'Ame enchantée*. Après l'avoir développée, Rolland rend compte à son correspondant du progrès de son travail. L'instabilité de la structure et l'inconsistance de la conception dans la deuxième partie de *l'Ame enchantée* deviennent plus ou moins compréhensibles (sinon pardonnables) à la lumière de cet aveu :

Il ne faut pas se tourmenter du lendemain, quand on est à l'âge où je suis. (Il avait alors 63 ans.) Je jouis de l'heure et je tâche d'en exprimer le suc dans ce que j'écris.

Le goût esthétique de Romain Rolland, le jugement qu'il portait sur les événements saillants de la vie littéraire française trouvent également leur reflet dans cette correspondance. Hugai lui ayant demandé conseil sur les auteurs français contemporains qu'il devait lire, Rolland reprend le sujet dans deux de ses lettres, et ce qu'il écrit sur Rimbaud, en 1932, est particulièrement caractéristique.

Quant à Rimbaud, sa personnalité météorique a joué un rôle considérable dans la nouvelle poésie française. Mais on n'est pas forcé de le goûter. Et, pour ma part, je vais boire à d'autres sources.

Dans la même lettre, il recommande chaleureusement ou bien les livres de Georges Duhamel, ou bien ceux du « vigoureux penseur Alain ». Dans sa lettre écrite à Noël 1934, il attire l'attention de son correspondant sur Malraux, Giono, Chamson et Guéhenno, jeunes écrivains d'alors qui venaient de se révéler.

Vous me demandez de vous orienter dans la nouvelle littérature française. Les jeunes noms qui ont surgi avec le plus d'éclat, dans ces dernières années, sont ceux d'André Malraux et de Jean Giono. Le premier a consacré plusieurs romans à la Révolution chinoise, dont il a été, pour un temps, le témoin : ce sont des livres âpres, profonds, tourmentés, d'un art très sûr et d'une intelligence compliquée. L'autre, Giono, est un des plus grands lyriques de la prose française, dans le cadre des champs du Midi français. Ajoutez-y André Chamson, romancier sobre, d'une belle maîtrise, qui, lui aussi, se circonscrit dans l'étude de sa province, Jean-Richard Bloch, dont la *Sibylla* (qui n'en est encore qu'au premier volume) est pleine d'éclat et d'esprit, comme tout ce qu'il écrit... Enfin, un livre de très haut prix, que je vous recommande particulièrement : *le Journal d'un homme de quarante ans*, par Jean Guéhenno, un des caractères que j'estime le plus en France, sorti du peuple et de la misère, grand humaniste, ayant passé par la guerre, et douloureusement ayant percé à jour toutes les illusions de cette culture même qui l'a grisé et isolé du peuple vivant et souffrant; c'est une des Confessions les plus nobles, les plus pures, d'une Sincérité absolue et d'une force classique. Un chef-d'œuvre d'âme et d'art.

Le goût et l'admiration de Rolland pour le génie créateur du peuple ne cesse de croître au fur et à mesure qu'arrivent de Hongrie des cadeaux qui

sont, pour la plupart, des objets d'art populaire. Voici ce qu'il en écrit le 28 décembre 1929 :

Votre broderie envoyée est éblouissante. Je ne puis comprendre que des dons de coloris aussi extraordinaires ne se soient pas traduits, chez votre peuple, dans d'autres domaines encore que les étoffes. Il me semble que la Hongrie devrait avoir produit des maîtres-verriers, des créateurs prestigieux de ces rosaces des Mille et Une Nuits, qu'on voit dans quelques-unes de nos cathédrales gothiques d'Ile de France et de Champagne... Dans la peinture quel est votre plus grand coloriste?

Dans d'autres lettres encore, il ne se lasse pas d'exprimer son admiration pour l'art populaire. Ainsi, le 18 janvier 1931, il écrit :

Vos vases envoyés sont d'une admirable originalité et harmonie. Ils pourraient appartenir à une des grandes époques de l'art italo-grec. Notre salon est véritablement tout fleuri du génie de la Hongrie. Sa baguette de fée a touché notre villa vaudoise et l'illumine.

Quelquefois, il informe son correspondant des événements de sa vie. Voici, par exemple, l'impression que Gandhi a faite sur lui :

Vous savez que j'ai eu, le mois dernier, la visite de Gandhi, qui s'est arrêté chez moi, cinq jours avant de retourner aux Indes. Je n'ai pas trouvé seulement en lui un sage, mais un bon et gai compagnon, qui unit à la fermeté d'esprit la finesse et l'humour.

Vers la fin de 1937, Hugai a fait part à Rolland d'une résolution qu'il venait de prendre : il voulait quitter l'Europe mûre pour la tyrannie, et s'établir outre-mer, en Nouvelle-Zélande. (Il s'engagea, en effet, dans l'aventure, mais l'entreprise échoua : cédant à la nostalgie et au désir de revoir les siens, il rentra bientôt à Gyöngyös, où il mourut en 1954.) Dans sa réponse, Rolland l'informe que lui-même avait pris la grande résolution de changer d'air et de pays : après un exil volontaire de près d'un quart de siècle, il s'apprête, à l'âge de 72 ans, à regagner non seulement sa patrie, mais plus particulièrement la terre de ses ancêtres, où il pourra reposer auprès de ses aïeux... Dans la lettre datée du 22 décembre 1937, il écrit à Hugai :

Je m'en vais aussi quitter mon ermitage suisse. L'air n'y est plus assez libre, pour mes poumons. Les deux grands voisins fascistes, du Sud et du Nord, projettent sur la Suisse leur ombre menaçante... L'été prochain, je serai installé avec ma femme, dans ma Bourgogne, sur la colline sacrée de Vézelay, où je viens d'acquérir une petite propriété. J'y serai tout près de Brèves et de son curé, l'ami de Colas Breugnon.

Tout près de Brèves..., c'est-à-dire de la petite localité, où il sera, selon son désir, enterré au bout d'une vie toute consacrée à l'exaltation des plus pures valeurs de l'humanité.

Ainsi se termine la correspondance dans laquelle Romain Rolland s'était engagé avec un humble professeur des provinces hongroises; pour celui-ci, les marques de cette illustre amitié étaient le plus précieux trésor. le plus éclatant résultat de sa vie.

Il est beau, en notre temps, et pas toujours sans risques, garder son attachement, comme vous le faites, aux hommes et aux idées

lui a écrit Romain Rolland en 1937.

D'ailleurs, tout au long de cette belle et volumineuse correspondance, Rolland n'a pas cessé d'éveiller en son acolyte lointain les plus nobles sentiments. Ainsi, le 27 décembre 1932, il lui a écrit :

Gardez votre confiance en la Vie, malgré tout! L'heure est riche en douleurs, mais elle l'est aussi en énergies. On se brûle au feu; mais le feu brûle : il est la Vie. De nouvelles formes, de nouveaux mondes s'y forgent. Nous ne mourrons pas de froid.

CORRESPONDANCE AVEC MARCELL BENEDEK

Cet idéal d'héroïsme stoïque s'exprime aussi à plusieurs reprises dans les lettres que Romain Rolland avait adressées, entre les années 1923 et 1933, à son traducteur hongrois, le professeur Marcell Benedek. Parmi les lettres à M. Marcell Benedek, la plus importante est sûrement celle du 17 novembre 1933, dans laquelle Rolland consent à quelques changements insignifiants dans le texte de *l'Ame enchantée* et dans laquelle il esquisse en quelques traits sa situation en cette année critique de 1933.

Je comprends parfaitement votre demande, et je n'ai point de peine à accepter les trois changements ou ratures que vous me proposez. Je serais même surpris, qu'ils suffisent et qu'on ne vous oblige pas à davantage... C'est Hamlet, je crois, qui a dit que l'univers entier était une prison. Et la terre en est une cellule. La cellule se rétrécit, de jour en jour. Mes nouveaux livres sont interdits en Allemagne. (Les anciens aussi. Interdiction a été jetée contre l'*Au-dessus de la Mêlée*, même édité par une maison suisse.) Le temps viendra où ils le seront aussi en France. Mais c'est alors qu'il deviendra le plus intéressant d'écrire.

Il est à noter que Romain Rolland tenait en haute estime les traductions de Marcell Benedek que, du reste — la lettre du 23 novembre 1923 en est témoin — il avait même fait contrôler. D'autre part, la correspondance Rolland-Hugai que nous avons parcourue brièvement, contient un passage (dans la lettre du 18 janvier 1928) où Rolland exprime son affectueuse amitié pour Marcell Benedek, qui est allé le trouver personnellement à l'occasion du Festival Beethoven de Vienne, en 1927. Hugai lui ayant demandé l'autorisation de traduire les deux volumes de *Mystique et action de l'Inde vivante*, Romain Rolland l'a prié de se mettre en rapport avec son traducteur préféré.

Avec plaisir, je vous réserverais le droit de traduction en langue hongroise. Mais j'ai un engagement moral avec M. le dr. Marcell Benedek, pour tous mes ouvrages à paraître en hongrois; je tiens beaucoup à ne rien faire qui ne lui soit pas agréable, car j'ai une grande et affectueuse estime pour lui. Voyez donc, par la suite, s'il aura l'intention de traduire aussi ce livre; sinon, arrangez-vous avec lui.

BEETHOVEN DANS LA CORRESPONDANCE DE ROMAIN ROLLAND

Il nous est impossible d'entreprendre l'étude exhaustive des quarante-cinq lettres inédites adressées par Romain Rolland, lors de la préparation de sa monographie sur *les Grandes Époques créatrices de Beethoven*, c'est-à-dire en 1927-1928, aux dépositaires du legs Brunsvik, en vue de l'identification de la personne de l'« immortelle Aimée » de Beethoven. L'analyse de ces documents, qui d'ailleurs viennent d'être publiés — au tirage restreint par les soins de la Bibliothèque de l'Académie des sciences de Hongrie, nous permettrait d'apprécier la méthode de travail extrêmement consciencieuse de Romain Rolland savant, ancien professeur à la Sorbonne, qui s'est toujours considéré comme un historien non seulement de formation, mais aussi — et surtout — de vocation. N'a-t-il pas écrit, avec une joie presque maligne, dans une de ses lettres à Marianne Czeke (biographe de Thérèse Brunsvik), le 9 décembre 1928 :

> Son excellence Herriot me fait rire. Depuis deux ans, il retarde la publication de son Beethoven, parce qu'il attend la publication du mien, afin de mettre le sien au point. Or, je lui joue le mauvais tour de ne publier qu'un Beethoven (en deux volumes) qui, débutant en 1800, s'arrête en 1806 ou 7... Et déjà, je le soupçonne d'avoir été mis en émoi par mon article sur les Brunsvik. (Dans la Revue Musicale.) D'où son voyage hâtif à Budapest. — Et naturellement, ce politicien qui ne doute de rien, s'imagine qu'en une ou deux heures il pourra se rendre compte *définitivement* de tous les papiers de Thérèse et trancher pour toujours là où les questions des Brunsvik... Nous autres, vous et moi, pauvres gens, nous avons besoin de mois ou d'années pour dépouiller des documents, et nous savons bien que, malgré tous nos soins, nous laisserons encore des erreurs et surtout des doutes dans nos conclusions. Mais nous sommes de simples historiens.

Cependant, je répète, il nous est impossible aujourd'hui d'étudier en détail cette vaste correspondance où s'entremêlent trop de problèmes musicologiques, psychologiques et historiques.

LETTRES A JENŐ KRAMMER

En guise de conclusion, je voudrais encore attirer l'attention sur quelques textes également inédits de Romain Rolland qui nous révèlent des aspects nouveaux de sa pensée et de son action. Il s'agit de trois lettres adressées à M. Jenő Krammer, actuellement professeur de philologie germanique à l'Université de Budapest. Voici en quelques mots l'histoire de cette correspondance :

En 1930, un ancien pasteur protestant, victime des persécutions qui suivirent les révolutions de 1918-1919, Pál Simándy a fait paraître un livre courageux sur la crise du christianisme, sous le titre : *le Sermon sur la Montagne escamoté.* Il y développe l'idée que le Sermon sur la Montagne se situe au centre de la doctrine du Christ et que, au cours des siècles, cette substance du christianisme s'est trouvée altérée, bafouée, escamotée. Ce

beau livre (produit caractéristique du christianisme dit progressiste) s'applique à donner une interprétation originale du Sermon sur la Montagne et de l'enseignement du Christ en général.

A la demande de l'auteur, M. Krammer a traduit et envoyé à Rolland un des chapitres importants du livre. Dans sa réponse, particulièrement suggestive, Rolland s'est longuement expliqué sur le fond métaphysique et la forme dialectique de sa pensée, et sur les motifs qui déterminèrent son action sociale et politique. Sa lettre ajoute donc un élément de plus aux traits sous lesquels s'esquisse le portrait intellectuel de Romain Rolland à travers les correspondances inédites que nous avons présentées aujourd'hui. Après Rolland penseur et Rolland écrivain, voici, en effet, un Rolland homme d'action, promoteur de l'union des hommes de bonne volonté, rapprocheur des mains qui se cherchent à travers le monde.

J'aime votre lettre, et je vous aime au travers de cette lettre. Je vous y vois vaillant et simple, dans une tâche difficile, regardant en face le monde comme il est, l'avenir comme il vient, et allant droit votre chemin, sans incliner la tête ni perdre votre sourire... « Advienne que pourra! Je fais ce que je dois... » ... Vous me dites votre « chef » ... Je suis fier de soldats comme vous... J'ai lu avec intérêt le chapitre de votre ami. L'idée est frappante, et je la crois vraie : cette dualité de la loi du Christ et de la loi d'airain inscrite dans la nature est bien le grand problème tragique de la vie sociale. Il est vain de nier l'une ou l'autre, et criminel de recouvrir la seconde avec le masque de la première. Une telle imposture, dont les peuples ne sont plus dupes depuis l'épouvantable faillite des quinze dernières années, marque de sa flétrissure les Églises chrétiennes, et a discrédité leur religion... Atteindre à l'harmonie des deux forces opposées... Selon ma devise préférée, que j'emprunte à Héraclite, c'est la souveraine œuvre d'art et de vie. Je ne suis pas sûr que cet équilibre, même atteint, puisse être fixé longtemps. La vie est un perpétuel mouvement; elle monte et descend, elle aspire et expire; c'est le battement du cœur, l'arrêt serait la mort. Mais je crois que les deux pôles opposés sont nécessaires au rythme. Qu'aucun d'eux ne renonce! Votre ami a raison de dire que « les forces destructives sont elles-mêmes des moyens, par lesquels le Créateur (je dis : « La Loi Cosmique » — car je n'en sais pas plus) réalise son programme. Je n'ai jamais si bien senti les courants irrésistibles de ces grandes Lois Cosmiques que depuis la guerre et (encore davantage) après la guerre, où la pente s'accélère : car les hommes qui gouvernent les États et les peuples sont manifestement entraînés, contre leur volonté et contre leurs intérêts, contre toute raison, vers d'énormes précipitations élémentaires qui, par les destructions et les transformations, amèneront fatalement une nouvelle époque de l'humanité... J'ai communiqué le manuscrit de votre ami à de jeunes chrétiens pacifistes de Suisse, qui prennent au sérieux le Sermon sur la Montagne, et ont plus d'une fois accepté la prison pour objection de conscience. Je leur ai donné votre adresse. Peut-être essaieront-ils, par vous, d'entrer en rapport avec votre ami... J'ai reçu, en même temps que la vôtre, une lettre d'Angleterre, qui montre combien la souffrance morale causée par le mensonge religieux et social est la même dans tous les pays, chez la jeunesse la plus consciente et la plus pure. Celui qui m'écrit est un jeune quaker anglais de grande énergie, Reginald Reynolds, qui vient de passer un an dans l'Inde auprès de Gandhi; témoin des débuts du mouvement de Résistance civile, il a pu constater sur place les intolérables violences du régime britannique et les mensonges de la presse; il les a dénoncés dans une série de lettres circulaires aux quakers, qui constituent le principal témoignage sur les événements de l'Inde, dans les six premiers mois de cette année. Maintenant, il a dû rentrer en Angleterre, et il s'efforce vainement d'émouvoir l'opinion publique — qui se refuse à être instruite.

Rolland indique ici l'adresse de son correspondant anglais afin que M. Simándy « puisse se rapprocher de ces jeunes quakers désabusés ».

Et il continue :

Pour moi, je reste fidèle, comme vous voyez, à ma mission, qui est de rapprocher les mains qui se cherchent à travers le monde.

Enfin, il annonce à Jenő Krammer l'envoi d'une de ses œuvres, *Empédocle d'Agrigente, ou l'Age de la haine*, et il en explique la genèse :

Je vous envoie un exemplaire d'une petite œuvre, dont l'édition allemande vient de paraître. Elle a été écrite au plus fort de la guerre, en avril 1918, lorsque Paris était menacé..., à l'heure où mouraient, à Gervais, « Pierre et Luce ». Elle expose la vision grandiose d'Empédocle d'Agrigente. Les vastes voiles déployées de sa barque trinacrienne me portaient, sans que je le susse, vers les rivages de l'Inde.

L'été qui suivit cet échange de lettres, Jenő Krammer voulut témoigner personnellement de son attachement à celui qu'il avait appelé son « chef ». La réponse donnée à sa lettre annonçant sa visite ne se borne pas seulement à fixer la date de la rencontre et à donner des précisions sur le voyage, elle contient aussi des renseignements biographiques de grand intérêt littéraire : Rolland compare à Colas Breugnon son père qui vient de mourir, désignant par là, pour ainsi dire, le modèle de son héros préféré.

J'ai perdu mon vieux père, ces jours derniers. Une belle mort, sereine, comme sa vie. Il s'est éteint, debout, dans son jardin. Il avait 95 ans et, jusqu'à la fin, il a conservé l'intégrité de son esprit, toujours jeune et riant. Un peu l'image de Colas Breugnon.

La troisième lettre de Rolland, adressée à Jenő Krammer, date de 1936. Krammer lui avait posé la question s'il approuvait sa décision de vouer entièrement son énergie à la tâche quotidienne de l'éducation, au lieu de s'adonner à l'activité sur la place publique. Rolland, contrairement à son habitude, met quelque retard à répondre. Le 5 mars 1936, il explique ce retard par l'état de sa santé :

Pardonnez-moi de répondre si tard à votre longue lettre du 25 janvier, et de ne pouvoir le faire, même maintenant, que hâtivement — bien que j'aurais tant à y répondre. Je suis surchargé de tâches et de correspondance, et ma santé est très mauvaise; je ne puis faire face à toutes mes obligations, quoique mon travail personnel soit à peu près sacrifié : depuis le début de l'année, je n'ai pas eu deux heures en tout, pour le nouvel ouvrage que je voudrais écrire!

Cet aveu éclaire curieusement les imperfections de composition qu'on reproche généralement aux œuvres de Rolland écrites vers cette époque (par exemple, aux derniers volumes de *l'Ame enchantée*) : la fièvre pour ainsi dire ininterrompue, concomitante à sa maladie, n'était pas la seule à troubler le travail créateur. Il n'était pas moins atteint de la fièvre de l'activité : c'est l'époque la plus abondante en articles, en messages, en appels, en lettres privées ou ouvertes. Sa séduction et son autorité spirituelles étaient telles qu'il se devait à des exigences les plus diverses. Pourtant, poussé, probablement par son esprit d'équité, par le respect des intentions, des penchants d'autrui, il déconseille son correspondant de se mêler à l'action :

Ce que vous m'avez écrit, m'a été au cœur, par sa fidélité affectueuse et par sa loyale confiance. — Je vous approuve, cher Eugène Krammer, poursuivez votre tâche d'éducateur. C'est par là que vous pouvez exercer votre action la plus profonde, ... sans vous jeter au cœur de la bataille. Formez l'esprit des nouvelles générations, habituez-les à voir et à juger lucidement, intrépidement, en eux et autour! Semez en leur jeune terre les semences de la foi nouvelle, du grand espoir dont le printemps orageux doit réveiller le vieux monde!

Et Rolland remercie aussi son correspondant de lui avoir rendu compte du mouvement des éducateurs socialistes (dont l'un, Pál Ilku, est actuellement ministre des Affaires culturelles de la République Populaire Hongroise).

En guise de conclusion, je voudrais insister sur l'importance de cette dernière lettre, parce qu'elle paraît être un exemple fort instructif des innombrables écrits stimulants, encourageants, que Rolland ne cessait de répandre aux quatre coins du monde, à l'adresse de tous ceux — personnalités éminentes ou humbles travailleurs de l'esprit — qui lui demandaient son appui moral. Il a cru accomplir ainsi son suprême devoir d'humaniste pour qui, comme il l'a dit lui-même, « l'important n'était point d'avoir raison, mais d'être juste » et dont la mission consistait « à rapprocher les mains qui se cherchent à travers le monde ».

Les documents inédits que je me suis permis de présenter brièvement, prouvent — je crois — que Romain Rolland n'était pas seulement un esprit universel, attentif à toutes les manifestations de l'intelligence créatrice, mais aussi — et surtout — un homme équitable et juste qui, en toute circonstance, cherchait à découvrir la vérité et à en témoigner.

László Dobossy.

Le Présent

LES MANUELS D'HISTOIRE EN FRANCE ET EN HONGRIE

Parvenir à un accord parfait concernant l'esprit et la matière des manuels scolaires est une tâche apparemment désespérée pour des historiens et des pédagogues représentant deux idéologies contraires. Et pourtant, les efforts entrepris sur l'initiative de l'UNESCO par des commissions mixtes de différents pays pour éviter les erreurs et les griefs mutuels et pour accorder une attention plus grande au passé et aux traditions, paraissent fondés et utiles.

Ces expériences viennent d'être entreprises sur plusieurs plans et entre plusieurs pays, en particulier entre Français et Hongrois. Il s'agit des manuels d'histoire en usage dans les lycées, donc de l'image qui se forme, dans l'esprit des masses, du passé de l'autre pays. Cette image peut fortement influencer les sentiments de toute une génération : elle peut susciter aussi bien des sympathies que des antipathies, éveiller des sentiments huma nistes ou des préjugés chauvins. Il va de soi que ce sujet est très important pour fonder la coexistence pacifique dans la conscience et l'affectivité des gens et pour liquider définitivement le nationalisme aveugle; il est naturel aussi que ces expériences soient réalisées dans un esprit de compréhension ciproque et qu'elles s'appuient sur une connaissance approfondie de la matière discutée.

C'est dans cet esprit que s'est poursuivi, pendant quatre jours, un échange de points de vue à l'occasion du séjour à Budapest de la Commission franco-hongroise. Étaient réunis, côté français, sous la présidence de M. Louis François, Inspecteur général, MM. V.-L. Tapié, G. Castellan, J. S. D'Hoop, J. Cassati et J. Béranger; côté hongrois, sous la présidence de M. László Zsigmond, professeur à l'Université de Budapest; Mmes É. Balázs et M. Ormos, MM. S. Biró, I. Diószegi, G. Eperjessy, S. Hinora, M. Incze et Gy. Ránki.

L'accord a été facilité par les relations étroites entre les deux pays au cours de l'histoire et par le respect des traditions progressistes et révolutionnaires qu'ont manifesté les grands hommes des deux nations. En revanche, l'éloignement des deux pays entre les deux guerres et pendant les hostilités, les problèmes posés par la politique révisionniste hongroise dans le bassin danubien pouvaient provoquer des difficultés.

LES VŒUX DES HISTORIENS FRANÇAIS

Les griefs formulés par nos collègues français, relatifs à la période allant de 1890 à 1945, étaient de deux sortes. Ils étaient réticents à accepter la prise de position marxiste de nos manuels sur certains points, par exemple sur la notion de « guerre juste » ou sur le jugement porté sur les activités du Parti Communiste Français pendant la deuxième guerre mondiale. Il est évident que la délégation hongroise ne pouvait se rallier à ce point de vue.

D'autre part, nous avons dû reconnaître que certaines objections françaises s'expliquaient par la rédaction, parfois trop schématique et simpliste de nos manuels. Il est évident que les vœux émis à ces sujets furent acceptés par la partie hongroise. Celle-ci a admis que l'évolution, la configuration et le rôle social de la petite bourgeoisie française des années 1880-1900 devaient être traités d'une manière plus détaillée, et le comportement de certaines couches de la bourgeoisie pendant les années précédant la deuxième guerre mondiale, étudié d'une manière plus nuancée.

En revanche, la partie hongroise ne pouvait accepter l'idée que la catastrophe militaire de la France, la conception d'une guerre défensive, la prétendue stratégie Maginot s'expliquaient uniquement par la peur de la guerre uniformément ressentie par l'ensemble du peuple français. Tout en reconnaissant que l'antimilitarisme, qui se manifestait dans de larges couches populaires, a joué un rôle prépondérant dans l'évolution de la politique gouvernementale, on ne pouvait considérer cet antimilitarisme comme la cause unique de la défaite, d'autant moins qu'il ne rendait pas compte des raisons pour lesquelles les politiciens français n'avaient pas informé la nation du danger imminent; il n'expliquait pas non plus pourquoi on avait abandonné la stratégie Maginot (et la ligne Maginot elle-même). Or, c'est précisément la raison pour laquelle la France n'était pas préparée à la défense.

La partie hongroise s'est déclarée prête à introduire dans le texte des manuels certains événements et certaines personnalités historiques (par exemple la réforme scolaire de Jules Ferry, le rôle de Delescluze dans la Commune, celui des généraux de Gaulle, Leclerc, et de Lattre dans la Résistance) et à nuancer parfois les exposés.

Bien que les pourparlers n'aient porté, officiellement, que sur la période allant de 1890 à 1945, la partie française, se référant au manuel hongrois utilisé en troisième des lycées, a manifesté son intention d'insérer dans les manuels français correspondants, une description plus détaillée des relations franco-hongroises au temps de Louis XIV et de la guerre d'indépendance de Rákóczi. Ainsi, dans l'ordre chronologique, ce sujet a été le premier problème de l'histoire hongroise à être discuté; un accord total s'est réalisé dans l'esprit du rapport français.

LES VŒUX DES HISTORIENS HONGROIS

Les remarques de la partie hongroise, portant sur la période allant de 1850 à 1945, furent acceptées presque en totalité par la partie française. Les historiens hongrois ont insisté sur le fait que, dans le cas des révolutions de 1848, il n'était pas suffisant de parler des révolutions « nationales » tchèque et hongroise, car cette définition ne fait pas apparaître leur contenu social. C'étaient là des révolutions bourgeoises à caractère national. Les délégués français ont accepté, de plus, l'opinion selon laquelle « l'ancien régime » n'avait pas été rétabli après le compromis austro-hongrois (comme certains manuels l'affirment) car, entre-temps, la société féodale avait été remplacée par une société capitaliste. En outre, ils ont pris acte de la différence, exprimée dans le rapport hongrois, entre les ambitions d'expansion balkanique de la cour de Vienne et les aspirations hongroises dans le domaine de la politique extérieure. Ils ont reconnu que les manuels français sousestimaient l'évolution économique de la Monarchie au cours des dernières décennies du XIXe siècle et négligeaient de souligner, en allant même parfois jusqu'à la nier.

Une discussion s'est engagée, par contre, sur les causes de la première guerre mondiale. La délégation française a soutenu — contrairement à la thèse hongroise — que la cause primordiale en aurait été le nationalisme austro-hongrois et serbe, alors que les intérêts économiques et coloniaux n'auraient pas eu d'influence directe sur la déclaration de la guerre. La partie hongroise a maintenu son point de vue, selon lequel l'opposition entre la Monarchie et la Serbie n'aurait pas abouti au conflit mondial sans les divergences économiques et sans l'affrontement des intérêts coloniaux anglais et allemands.

La délégation française a accepté le point de vue sur les problèmes hongrois d'après-guerre et ceux de l'Europe centrale. Après discussion, les parties sont tombées d'accord pour constater que les dispositions d'après-guerre visaient à diminuer le danger allemand en Europe centrale et, selon un délégué français, tendaient en même temps, surtout au début, à endiguer l'influence soviétique. Toutefois, ces dispositions ne pouvaient — pour des raisons découlant de leur application concrète et pour de multiples causes dues à la structure économique et politique des nouveaux États — atteindre leurs objectifs et faire obstacle à l'expansion allemande. En fait, le bassin du Danube était devenu l'une des zones critiques en Europe.

En ce qui concerne la période de l'entre-deux-guerres, les historiens français ont accepté de procéder à de nombreuses rectifications. Le souhait hongrois, visant à une description objective des deux révolutions hongroises (comme ç'avait été le cas pour la Révolution russe) a été agréé, de même que celui de faire connaître plus en détail, dans les manuels français, les activités de Mihály Károlyi. La partie française a accepté de mentionner l'intervention étrangère au cours de la répression de la république des Conseils. Les Français ont été d'accord pour considérer comme une généralisation erronée l'explication par les sentiments légitimistes du peuple

hongrois des tentatives de restauration de la monarchie des Habsbourg. Ces tentatives doivent être considérées, au contraire, comme le projet de certains groupes de la classe dirigeante qui essayaient de consolider le pouvoir exécutif et de préparer une révision radicale. Sans parler de nombreuses rectifications mineures, la partie française, à la demande des historiens hongrois, s'est déclarée prête à éclaircir par des compléments d'information le rôle de la Hongrie aux côtés de l'Allemagne hitlérienne, et l'entrée en guerre de notre pays. Les manuels français traiteront de l'occupation de la Hongrie par les Allemands et des conséquences qui en ont découlé.

Nous ne savons pas encore quelle suite sera donnée aux conclusions du colloque. L'exécution dépend d'autres autorités. Nous ne voyons pas d'obstacles à ce que les auteurs de nos manuels tiennent compte des exigences françaises qui ont été acceptées. Espérons qu'il en sera de même en France. Dans ce cas-là, nous pourrions terminer notre travail avec le sentiment que ce n'est pas seulement quelques historiens et enseignants qui se sont rencontrés, mais que nous avons servi la cause des rapports entre les peuples européens et surtout celle des relations franco-hongroises.

Mária Ormos.

LINGUISTIQUE FRANÇAISE ET LINGUISTIQUE ROMANE EN HONGRIE

Après les dévastations de la deuxième guerre mondiale, la vie scientifique et universitaire hongroise, ayant subi de lourdes pertes humaines et matérielles, a été réorganisée sur des bases nouvelles, au sein d'institutions rénovées. Comme pour la plupart des autres branches de la recherche, c'était là une période de nouveau départ pour la linguistique française et romane également — mais hâtons-nous de le dire, ce n'était pas un départ à zéro : la linguistique romane, et en particulier la linguistique française disposaient en Hongrie, dès 1945, de solides traditions. Le fait est digne d'être remarqué, car il n'en était pas ainsi de tous les domaines de la linguistique. S'il est vrai, en effet, que ces recherches avaient obtenu en Hongrie de très beaux résultats dès avant la guerre, et même dès la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, il n'en faut pas moins remarquer que, pour l'essentiel, elles restaient limitées aux langues dont l'étude touchait de près ou de loin l'idiome national : au hongrois lui-même, naturellement — surtout à son histoire —, aux langues finno-ougriennes, ou encore aux langues turques dont l'étude intéresse à plus d'un titre l'histoire et la préhistoire de notre langue. Lorsqu'on s'occupait d'autres langues, germaniques ou slaves, c'était à peu près uniquement pour rendre compte des contacts et des emprunts mutuels qui avaient eu lieu entre le hongrois et les langues en question. Or, grâce à la faveur dont les études de français jouissaient en Hongrie depuis la fin du XIX siècle, grâce aux contacts traditionnels entre l'École Normale de la rue d'Ulm et son homologue hongrois, le Collège Eötvös, le français, de même que les autres langues romanes (ou du moins certaines d'entre elles), était parmi les rares langues qui aient pu échapper à cette règle, qui aient été étudiées en elles-mêmes, et pour elles-mêmes. Certes, ces recherches n'étaient pas assez suivies pour qu'on ait le droit de parler, entre les deux guerres, d'une école hongroise ou budapestoise de linguistique française ou romane, mais — ce qui est au fond plus important — d'éminents chercheurs ont réussi à créer, dès le premier tiers de ce siècle, un enseignement universitaire systématique et exigeant de la linguistique française et romane, ils ont produit de bons instruments de travail et des études peu nombreuses peut-être, mais d'une solide et exemplaire érudition; par là, ils ont assuré les conditions préalables de l'évolution qui s'est fait jour dans nos disciplines après 1945. Il est donc juste et nécessaire qu'avant de parcourir l'histoire de la linguistique française et romane depuis la Libération, nous passions rapidement en revue l'activité de ceux qui ont inauguré ces études en Hongrie et à qui la plupart des chercheurs actuels doivent leur formation et leur vocation scientifiques. Nous le ferons sans avoir l'ambition d'épuiser la question et en nous bornant, essentiellement, au domaine français.

Alors que, dans le cas d'autres langues — du hongrois lui-même, d'ailleurs — un retard sérieux et regrettable s'est manifesté entre les deux guerres dans les études de grammaire descriptive, S. ECKHARDT, ancien professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Budapest, a réussi à établir dans ce domaine, pour le français, une tradition solide et originale, grâce à son *Újfrancia leíró nyelvtan* (Grammaire descriptive du français moderne), Budapest, 1929. Cet ouvrage, resté par malheur pratiquement inconnu en France, différait nettement des grammaires courantes, scolaires et autres, en France comme en Hongrie. L'auteur adoptait des principes de linguistique générale essentiellement saussuriens, donc fort modernes pour son époque. Le plan synchronique et le plan diachronique sont soigneusement distingués dans ce livre; toute explication ou considération historique en est éliminée. La nette séparation entre la forme phonique et la forme écrite, entre la grammaire « réelle » et la grammaire orthographique, le traitement systématique et clair des fonctions syntaxiques annoncent, dans une certaine mesure, les descriptions d'inspiration structurale. Précisons d'ailleurs qu'en dehors de quelques articles de caractère surtout étymologique et un travail considérable dans le domaine de la lexicographie, S. ECKHARDT devait consacrer la plus grande partie de son activité à des recherches d'histoire littéraire; il n'en a pas moins continué, et cela jusqu'à une période toute récente, une œuvre de grammairien dont nous aurons l'occasion de reparler.

En ce qui concerne la linguistique historique du français, mentionnons avant tout le précieux petit manuel de G. BÁRCZI *Ófrancia hang- és alaktan* (Phonétique et morphologie de l'ancien français), Pécs–Budapest, 1933, qui a permis à des générations d'étudiants d'avoir de l'ancien français et de l'évolution phonétique et morphologique du français en général, une connaissance précise et même relativement détaillée. Spécialiste du français au début de sa carrière de chercheur[1], G. BÁRCZI devait se consacrer, par la suite, à des recherches sur l'histoire du hongrois, pour devenir un des maîtres de notre science dans ce domaine; on lui doit néanmoins des travaux importants, consacrés aux rapports linguistiques entre Hongrois et Français, en particulier aux influences françaises dans le vocabulaire et l'orthographe du hongrois[2].

Si, pour la génération de G. BÁRCZI et de S. ECKHARDT, la linguistique française et, incidemment, la linguistique romane ne constituaient que des champs de recherches parmi d'autres, plus ou moins apparents, il s'est bientôt trouvé des chercheurs pour qui la linguistique romane constituait le domaine d'activité central ou même unique. Parmi ceux qui, actifs aujourd'hui encore, se sont fait connaître entre les deux guerres, mentionnons en particulier les noms de L. TAMÁS et de L. GÁLDI. Spécialistes, en premier

1 Il est peu connu, même en Hongrie, que G. Bárczi est l'auteur d'une précieuse thèse de doctorat d'Université consacrée à l'histoire du *R* français (*A francia R hang történetéhez* [A propos de l'histoire du son R en français], Szeged, 1926) ; cette petite thèse constitue une mise au point qui garde encore tout son intérêt.

2 Citons *A magyar nyelv francia jövevényszavai* (les Mots d'emprunt d'origine française dans le hongrois), Budapest, 1938, et *Influence française dans l'orthographe hongroise du Moyen Age*, Acta Linguistica Ac. Scient. Hung. I, 1951, pp. 19 et sqq.

lieu, de linguistique roumaine, L. GÁLDI et L. TAMÁS ont également apporté quelques contributions précieuses à l'étude d'autres langues romanes.[3]

Il serait injuste de ne pas faire état, dans cette trop rapide revue des années d'avant 1945, de l'influence de deux érudits étrangers dont la présence en Hongrie et dont l'enseignement — délivré en partie au Collège Eötvös, en partie à la Faculté des Lettres de Budapest — ont suscité plus d'une vocation : il s'agit de Carlo TAGLIAVINI et d'Aurélien SAUVAGEOT. Ce dernier, dont l'œuvre constitue un lien vivant entre la linguistique française et la linguistique hongroise, et finno-ougrienne, est, entre autres, l'auteur d'un grand dictionnaire hongrois-français et français-hongrois qui, pendant des dizaines d'années, a été un instrument de travail de premier ordre pour tous ceux qui se consacraient à l'étude approfondie de la langue française.

* * *

Grâce à ces antécédents, nos disciplines étaient dans une situation relativement favorable dans les années qui ont suivi la libération du pays; de nouveaux besoins et de nouvelles possibilités n'ont d'ailleurs pas tardé à se présenter et à stimuler l'activité des chercheurs et des maîtres aussi bien que des jeunes qu'ils avaient formés.

L'Académie des sciences de Hongrie, réorganisée, a pu assurer aux romanisants de nouvelles possibilités de publication, en particulier une revue en langue étrangère : les *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, qui a permis aux spécialistes hongrois d'accéder à une audience internationale; la création d'un institut de Linguistique et d'un système de bourses de recherche a permis à de nombreux chercheurs, dont des spécialistes de français, de se consacrer exclusivement à la recherche. En suscitant des besoins pratiques, la nécessité de créer de nouveaux manuels, celle de former de nouveaux cadres enseignants, toute l'évolution culturelle et sociale favorisait d'ailleurs une certaine intensification de l'activité des spécialistes du français et des autres langues romanes, et, par là, elle favorisait aussi la recherche « pure ». Cette évolution sociale et culturelle se manifestait, en particulier, dans l'augmentation du nombre des étudiants de français — augmentation particulièrement brusque à partir de 1957 —, dans la création d'un enseignement d'espagnol à Budapest, dans l'adoption de nouveaux programmes universitaires, plus systématiques et plus exigeants que les anciens, et enfin, dans le formidable accroissement numérique d'un public avide de lire, avide de connaître des civilisations et des langues étrangères. Ajoutons qu'au cours de ces dix dernières années des relations culturelles de plus en plus actives avec les pays de langue romane, en particulier avec la France, ont permis des échanges suivis de chercheurs et de livres et ont contribué à créer un climat favorable aux recherches de linguistique romane et française.

3 L. Gáldi a consacré plusieurs travaux, entre autres, au français créole ; L. Tamás s'est occupé de la phonologie historique du préroman.

Il n'est pas de notre tâche d'illustrer par une bibliographie tant soit peu exhaustive l'évolution de nos disciplines depuis la Libération; nous devons nous contenter d'évoquer les résultats les plus intéressants dans les différents domaines, en particulier dans la recherche relative au français.

Ici encore, nous commencerons par la grammaire descriptive. L'extension rapide de l'enseignement universitaire a vite fait sentir le besoin d'un nouveau manuel de grammaire, en remplacement de l'ancien de S. ECKHARDT, devenue introuvable et, d'ailleurs, malgré ses grands mérites, trop peu détaillée pour les fins de l'enseignement supérieur. Le nouveau manuel, dû à une dizaine de collaborateurs travaillant sous la direction de S. ECKHARDT, a paru en 1952, sous le titre de *Francia leíró nyelvtan* (Grammaire descriptive du français); fidèle dans son plan d'ensemble aux conceptions de la grammaire de 1929, la nouvelle grammaire contenait néanmoins quelques nouveautés remarquables : une syntaxe très élaborée de la subordination, due à G. HERCZEG, et surtout un chapitre riche et original sur l'accent et l'intonation, ayant pour auteur I. FÓNAGY. Ce chapitre, qui contient les résultats jusqu'alors inédits des recherches personnelles de l'auteur, constitue aujourd'hui encore un exposé irremplaçable de ces problèmes particulièrement complexes. Signalons la parution toute récente d'une grammaire plus importante que la précédente, due à la plume de S. ECKHARDT *Mai francia nyelvtan* (Grammaire française d'aujourd'hui), Budapest, 1965. Sans modifier essentiellement sa méthode, l'éminent auteur a fort heureusement enrichi son exposé des fruits d'une longue expérience d'enseignement et de lectures étendues et variées.

Parallèlement à cette vénérable et vivante tradition, des travaux préparatoires se poursuivent en vue de créer un manuel — ou plus exactement, une série de manuels — qui fasse profiter l'enseignement universitaire des résultats méthodologiques et théoriques de la linguistique structurale. Le *Précis de phonétique française* de J. HERMAN (Budapest, 1966), qui contient, parallèlement à la description phonétique, un exposé systématique de phonologie française, peut être considéré comme un premier essai de ce genre. Il est à espérer qu'une morphologie et une syntaxe structurales, dues à la collaboration de G. SZÉPE et de Madame J. KELEMEN, verront bientôt le jour.

Si le français actuel a fait l'objet, comme nous venons de le voir, de plusieurs exposés d'ensemble, les recherches de détail, les travaux strictement individuels s'orientaient de préférence vers d'autres domaines. Or, sur ce point encore, la glace est brisée depuis quelques années : plusieurs jeunes universitaires ont choisi comme sujets de thèses des problèmes de grammaire et de stylistique contemporaines. Le mérite d'avoir inauguré cette série revient à Mme J. KELEMEN, auteur elle-même de quelques études de valeur[4]. Des travaux de ce genre se poursuivent à l'Université de Debrecen également, où une équipe de jeunes prépare des études de grammaire structurale et de phonétique expérimentale relatives au français.

4 Citons, à titre d'exemple, *le Système de l'emploi des temps du passé dans l'Étranger de Camus*, Acta Linguistica Ac. Scient. Hung. XIV, 1964, pp. 327 et sqq.

Conformément à une tradition qui remonte à plusieurs dizaines d'années, les recherches relatives à l'histoire du français traitent surtout la période médiévale; grâce à l'enseignement et à l'exemple des maîtres comme G. BÁRCZI et S. ECKHARDT, lui-même excellent connaisseur du Moyen Age français, grâce à l'attrait tout particulier de la littérature médiévale[5], l'ancien français a, en effet, toujours été un des centres d'intérêt des romanistes hongrois. Depuis la Libération, cet intérêt s'est traduit par plusieurs grandes études; mentionnons à titre d'exemple le travail souvent cité de J. HERMAN sur l'ordre des mots en ancien français[6], ou encore les recherches de F. BAKOS sur les formules de politesse[7], recherches qui complètent utilement, sur la base d'un riche relevé d'exemples, les exposés désormais classiques de L. FOULET. Il est intéressant de noter que l'histoire du français a même fait l'objet, tout récemment, d'un ouvrage destiné aux non-spécialistes[8]; par ailleurs, un manuel fort détaillé d'histoire de la langue française, dû à J. HERMAN et destiné en premier lieu aux étudiants des Facultés des lettres est en ce moment en cours d'impression; après sa parution — et compte tenu des manuels de grammaire descriptive déjà existants — les étudiants de français de Hongrie disposeront d'une série pratiquement complète de linguistique française.

Pour les autres langues romanes, nous nous contenterons de quelques brèves indications.

L'intérêt pour la langue et la civilisation roumaines, qui s'explique amplement par le voisinage géographique et les innombrables contacts historiques et culturels entre les deux peuples, n'a naturellement pas diminué après la Libération et la recherche a abouti, dans ce domaine, à quelques résultats particulièrement remarquables. Le premier est constitué par l'ouvrage imposant de L. TAMÁS, *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen (unter Berücksichtigung der Mundartwörter)*, Budapest, 1966. Ce volumineux dictionnaire étymologique (936 pages!) donne bien plus que ne promet le titre : vu qu'il analyse non seulement les mots roumains d'origine hongroise, mais aussi tous les éléments qui — même à tort — ont été considérés par le passé comme étant d'origine hongroise, le livre de L. TAMÁS est, entre autres choses, le dictionnaire étymologique des mots roumains d'origine douteuse ou inconnue; il contient d'ailleurs, ce qui le rend particulièrement instructif, une documentation et une bibliographie complètes à propos de chaque élément traité. C'est ici qu'il faut faire état de l'activité de L. GÁLDI, qui a consacré, au cours de ces vingt dernières années, un nombre considérable d'articles à des problèmes de stylistique et de versification roumaines. Son récent livre sur l'histoire de

5 Rappelons que la littérature française du Moyen Age est, pour certaines des œuvres au moins, connue et appréciée en Hongrie ; la traduction *d'Aucassin et Nicolette*, due à un des plus grands poètes du premier tiers du siècle, Árpád Tóth, a acquis une grande popularité; d'autres œuvres figurent dans des anthologies fort répandues.

6 *Recherches sur l'ordre des mots dans les plus anciens textes français en prose*, Acta Linguistica Ac. Scient. Hung. IV, 1954, pp. 69 et sqq., 351 et sqq.

7 *Contributions à l'étude des formules de politesse en ancien français*, Acta Linguistica Ac. Scient. Hung. V, 1955, pp. 295 et sqq.

8 Herman, J. : *A francia nyelv története* (Histoire de la langue française), Budapest, 1966.

la versification roumaine[9] constitue la première synthèse moderne dans ce domaine, synthèse fondée sur une doctrine linguistique soigneusement élaborée et une exigeante méthode philologique.

La linguistique italienne a également, en Hongrie, des spécialistes fort actifs, parmi lesquels nous mentionnerons en particulier G. Herczeg et M. Fogarasi. G. Herczeg est un spécialiste connu de la syntaxe historique de l'italien[10], M. Fogarasi, auteur de nombreux articles consacrés à des problèmes étymologiques, s'est attelé à la lourde tâche de rédiger les manuels de linguistique italienne dont a besoin l'enseignement universitaire.

En ce qui concerne l'espagnol et le portugais, le retard, par rapport aux autres langues romanes, est fort sérieux. L'enseignement systématique de l'espagnol ne remonte en Hongrie qu'à une dizaine d'années, celui du portugais en est encore à un état à peine expérimental : il est compréhensible que les conditions nécessaires à la poursuite de recherches linguistiques systématiques ne soient pas encore réunies dans ces domaines.

Il y a, par contre, une discipline à propos de laquelle nous pouvons faire état d'un progrès appréciable au cours de ces dernières années : c'est celui de la linguistique comparée des langues romanes et des recherches portant sur le préroman ou le latin dit vulgaire. Un excellent manuel dû à L. Tamás rend ce domaine accessible aux étudiants des Facultés[11]; on peut faire état, en outre, des publications de J. Herman, parues en partie à l'étranger.[12]

Il y aurait sans doute d'autres noms, d'autres travaux à citer — ce que nous venons d'exposer suffit néanmoins à montrer qu'au cours de ces dernières années nous assistons en Hongrie à un progrès appréciable dans les disciplines qui nous intéressent. L'éventail des sujets traités est devenu nettement plus large que par le passé; le nombre des chercheurs et des publications a augmenté. Comme le prouve le nombre croissant des travaux parus à l'étranger ou en langue étrangère, l'activité de nos romanistes est de plus en plus largement connue au-delà des frontières du pays. Et ce qui est plus important encore : il y a, dans nos Facultés, un bon nombre de jeunes — enseignants débutants et étudiants terminant leurs études — qui, en choisissant comme terrain de leurs recherches une des branches de la linguistique romane, assureront la continuité d'une tradition universitaire désormais bien établie. Aujourd'hui, qu'il n'est peut-être plus trop prétentieux de parler d'une école hongroise de linguistique romane en train de naître, nous remarquerons non sans contentement que les recherches relatives au français semblent devoir occuper, dans cette école, une place prépondérante.

József Herman.

9 *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine*, Studia Romanica Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth Nominatae, Series Linguistica fasc. I., Budapest, 1964

10 Citons, parmi ses travaux, *Sintassi delle proposizioni subordinate temporali nel Due- e Trecento*, Acta Linguistica Ac. Scient. Hung. XIII, 1963, pp 93 et sqq, et pp 311 et sqq., ou encore *Lo stile indiretto libero in italiano*, Firenze, 1963.

11 *Bevezetés az újlatin nyelvészetbe* (Introduction à la linguistique néo-latine), Budapest, 1963.

12 Citons, en dehors des articles de revue, *la Formation du système roman des conjonctions de subordination*, Berlin, 1963 et *le Latin vulgaire*, Paris, 1967.

VINGT ANNÉES D'ÉTUDES DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

LE PASSÉ

La culture hongroise a de multiples liens avec la civilisation française. Pendant des siècles, plusieurs hommes d'État, poètes et écrivains se sont inspirés de la culture française qui symbolisait souvent pour les Hongrois progressistes un idéal politique ou social évolué, la Liberté, la Démocratie ou même la Révolution. C'est à la recherche de ces relations que se sont appliqués, avant la Libération, les quatre centres des études françaises en Hongrie, à savoir les chaires universitaires. Les professeurs Sándor ECKHARDT à Budapest, János HANKISS à Debrecen, Béla ZOLNAI à Szeged et Géza BIRKÁS à Pécs par leurs recherches personnelles et une quantité de thèses de doctorat d'Université qu'ils ont dirigées, ont mis en lumière quelques périodes importantes des relations culturelles franco-hongroises. Cette activité fut reconnue par les comparatistes français. Il est notable que le premier congrès international d'Histoire littéraire fut tenu, en 1931, à Budapest, avec la participation active de F. Baldensperger et de Paul Van Tieghem, et que la seule revue internationale de littérature comparée, *Helicon* (1938–1943), consacrée surtout aux problèmes généraux de la littérature, fut publié en Hongrie, à Debrecen, grâce à l'infatigable János HANKISS[1].

Parallèlement aux recherches universitaires, une autre critique s'est développée dans les revues littéraires : une critique plutôt esthétique qu'historique, sensible aux valeurs de la littérature française moderne et animée par des idées sociales et politiques démocratiques. Les représentants les plus importants de cette tendance sont Marcell BENEDEK[2], traducteur de Romain Rolland, et Albert GYERGYAI[3], traducteur de Flaubert et de Proust, critique de la revue *Nyugat* (Occident), professeur au Collège Eötvös, qui,

1 Cf. Vajda, G. M. : *Essai d'une histoire de la littérature comparée en Hongrie* in *Littérature hongroise — littérature européenne*, Budapest, 1964

Pour les publications de Sándor Eckhardt, voir : *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (les Idées de la Révolution française en Hongrie), Budapest, 1924 — *De Sicambria à Sans-Souci. Histoire et légendes franco-hongroises*, Paris, P. U. F., 1943

Pour les publications de János Hankiss, voir : *Défense et illustration de la littérature*, avec la préface de F. Baldensperger, Paris, 1931 — *Európa és a magyar irodalom* (l'Europe et la littérature hongroise), Budapest, 1943 — *La Littérature et la vie*, Sao Paolo, 1953

Pour les publications de Béla Zolnai, voir: *A janzenizmus európai útja* (l'Itinéraire du jansénisme en Europe), Szeged, 1933 — *Nyelv és stílus* (Langue et style), Budapest, 1957

2 A consulter les ouvrages suivants : *Victor Hugo*, Budapest, 1912 — *A francia regény a XIX. században* (le Roman français au XIXe siècle), Budapest, 1921 — *A francia irodalom* (Littérature française), Budapest, 1928 — *Romain Rolland*, Budapest, 1961 — *Könyv és Színház* (Livre et scène), recueil d'articles et d'études sur le théâtre français, Voltaire, Diderot, Balzac, Stendhal, Vigny, Zola, Bourget, Rolland, Budapest, 1963

3 A consulter les ouvrages suivants : *A mai francia regény* (le Roman français d'aujourd'hui), Budapest, 1936 — *Klasszikusok* (les Classiques), recueil d'études sur Villon, Montaigne, Racine, La Fontaine, le siècle des Lumières, Diderot, Montesquieu, Voltaire, George Sand, Balzac, Flaubert, France, Budapest, 1962 — *Kortársak* (Contemporains), articles sur Verhaeren, Proust, Valéry, Colette, Martin du Gard, Mauriac, Aragon, Malraux, Camus, etc., Budapest, 1965

dans sa méthode critique, s'inspire plutôt de Thibaudet que de Baldensperger ou de Daniel Mornet. Après 1945, la plupart des critiques littéraires continuent ces deux courants traditionnels en abandonnant le factualisme souvent étroit de la « critique universitaire » et l'impressionnisme souvent superficiel de la critique non universitaire, en les dépassant par une conception marxiste de la littérature et en cherchant des méthodes plus complexes de la science littéraire, fondées à la fois sur l'esthétique et sur l'histoire.

RENOUVEAU DES ÉTUDES FRANÇAISES

La vie culturelle connaît une animation sans précédent après la Libération. Le public hongrois, attentif pendant la guerre à tout ce qui se passe à l'Est ou à l'Ouest, est impatient de connaître les dernières manifestations de la littérature française : on traduit et discute la poésie de la Résistance et les œuvres des existentialistes. Aragon et Éluard seront vite connus[4]. En même temps, le philosophe László Mátrai préface la traduction hongroise de *l'Existentialisme est un humanisme*[5], István Sőtér écrit un article sur *les Chemins de la Liberté* et sur Camus[6]. Le philosophe marxiste György Lukács participe même à la discussion internationale sur l'existentialisme, son livre sur et contre la pensée existentialiste paraît en France aussi[7]. Il publie également ses articles écrits à l'étranger au cours des années trente sur Balzac, Stendhal et Zola. Un critique catholique, András Egyed, applique les catégories de la psychanalyse de Jung à l'étude de la littérature française[8], l'écrivain Emil Kolozsvári Grandpierre consacre tout un livre à la littérature française qu'il considère comme le modèle de la mesure et du rationalisme[9]. Les années qui suivent immédiatement la guerre voient la publication d'ouvrages de synthèse sur les relations franco-hongroises. István Sőtér résume dans un esprit démocratique et progressiste l'histoire des relations franco-hongroises diplomatiques et culturelles, avec même un chapitre sur les rapports économiques[10]. Géza Birkás fait le bilan, depuis le Moyen Age jusqu'au début du XIXe siècle, des considérations des voyageurs français ayant séjourné en Hongrie[11].

Le renouveau des études françaises — malgré une certaine stagnation entre 1949 et 1953 où tout « cosmopolitisme » était mal vu — s'explique par les besoins de la révolution culturelle, grâce à laquelle une couche sociale beaucoup plus large a commencé à s'intéresser à la littérature française.

4 Somlyó, G. : *Kérdés és felelet* (Question et réponse), Budapest, 1949 — *Ablakban* (Dans la fenêtre), Budapest, 1956 — préface pour *Aragon válogatott versei* (Poèmes choisis d'Aragon), 1948 — préface pour *Mindent elmondani* (Tout dire), 1954

5 *Exisztencializmus*, Budapest, 1947

6 Voir *Világtájak* (Points cardinaux), Budapest, 1957

7 Lukács, G.: *Balzac, Stendhal, Zola*, Budapest, 1945 — *A polgári filozófia válsága* (la Crise de la philosophie bourgeoise), Budapest, 1947 — *Marxisme ou existentialisme*, Paris, 1948

8 Egyed, A. : *Francia lélek — francia irodalom* (Ame française — littérature française), Budapest, 1948

9 Kolozsvári Grandpierre, E. : *Az értelem dicsérete. Vallomás a francia szellemről* (l'Éloge de la raison. Confession sur le génie français), Budapest, 1947

10 Sőtér, I. : *Magyar-francia kapcsolatok* (Relations franco-hongroises), Budapest, 1947

11 Birkás, G. : *Francia utazók Magyarországon* (Voyageurs français en Hongrie), Szeged, 1948

Malgré l'enracinement assez profond de la culture française dans une élite très restreinte, il a fallu attendre la Libération pour que le théâtre complet de Racine[12], tous les volumes de la *Comédie humaine*[13], les critiques de Baudelaire,[14] les œuvres complètes de Rimbaud[15], la plupart des poèmes et des œuvres en prose d'Apollinaire[16], d'Éluard[17] et d'Aragon[18] voient le jour en traduction hongroise. C'est seulement après la Libération que Stendhal devient un « classique national » lu et admiré par un grand nombre de lecteurs. Il a certainement contribué à rendre plus concis et plus psychologique le style de la prose hongroise[19]. La traduction des œuvres littéraires fut souvent suivie par des études, des monographies qui présentaient l'auteur et l'œuvre au public. Cette activité critique favorise en premier lieu les classiques. La publication de la série *Világirodalom Klasszikusai* (Classiques de la littérature universelle), où chaque volume est précédé d'une importante préface, est la première manifestation de la renaissance des études françaises dans la première moitié des années cinquante. Dans cette période, on étudie Molière, le siècle des Lumières, Hugo, Zola et le roman réaliste du XIXe siècle. La liquidation totale du dogmatisme et du « provincialisme » de la vie culturelle, qui ne s'accomplit définitivement qu'à la fin des années cinquante et au cours des années soixante, fut marquée par un nombre accru de traductions d'œuvres modernes du XXe siècle et d'études consacrées à *toutes les périodes* de la littérature française[20].

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Des revues de littérature étrangère commencent à paraître : en 1955, *Filológiai Közlöny* (Bulletin de Philologie), dirigé par le regretté J. Turóczi-Trostler et T. Kardos, qui a pour but de publier des articles de littérature et de linguistique étrangères modernes, en 1956, *Nagyvilág* (le Vaste Monde), revue mensuelle qui publie des nouvelles, des pièces de théâtre, des poèmes contemporains en traduction hongroise et des critiques de la littérature étrangère. Les directeurs successifs furent : L. Dobossy, L. Gereblyés, L. Kardos. En 1955, *Irodalmi Figyelő* (l'Observateur littéraire), plus tard, *Világirodalmi Figyelő* (l'Observateur de la littérature universelle), depuis 1964, dirigée par Béla Köpeczi, la revue a pris le titre de *Helikon* (titre de l'ancienne revue internationale de littérature comparée, mentionnée plus haut) et publie des articles sur les littératures étrangères contemporaines, la littérature comparée et la théorie littéraire. La revue a fait paraître des numéros

12 *Racine összes drámái* (Théâtre complet de Racine), Budapest, 1950
13 *Emberi színjáték* (la Comédie humaine), 1–10 vol., Budapest, 1962–1964
14 *Charles Baudelaire válogatott művészeti írásai* (Critiques choisies de Charles Baudelaire), Budapest, 1964
15 *Rimbaud összes költői művei* (Poésies complètes de Rimbaud), Budapest, 1965
16 *Apollinaire válogatott művei* (Œuvres choisies d'Apollinaire), Budapest, 1967 — *Mindent elmondani* (*Válogatott versek*) (Tout dire — Poèmes choisis), Budapest, 1954
17 *Paul Éluard versei* (Poèmes de Paul Éluard), Budapest, 1960
18 *Aragon válogatott versei* (Poèmes choisis d'Aragon), Budapest, 1948; 1965
19 Cf. Köpeczi, B. : *Stendhal en Hongrie*, in *Littérature hongroise — littérature européenne*, Budapest, 1964
20 Sur l'expansion des études de langues modernes, voir : Köpeczi, B.: *Vingt années dephilologie moderne*, Acta Litteraria, 1965

spéciaux sur le réalisme et le réalisme socialiste, les courants littéraires contemporains, elle prépare un numéro sur l'art-nouveau, elle analyse également les questions méthodologiques de la science littéraire : un numéro a paru sur les écoles critiques influencées par la phénoménologie, un autre sur la sociologie littéraire, un troisième paraîtra sur le structuralisme dans la critique littéraire. D'abondantes citations et documents illustrent la présentation des différentes tendances littéraires ou critiques. Les revues *Acta Litteraria*, *Valóság* (Réalité) et *Kritika* (Critique) contiennent parfois aussi des articles sur la littérature française. La maison d'édition *Gondolat* (Pensée) publie deux séries de livres de poche : *Irodalomtörténeti Kiskönyvtár* (Petite Bibliothèque d'Histoire littéraire) qui comprend des monographies sur les plus grands écrivains étrangers classiques ou modernes, l'autre série contient des mises au point des différents courants littéraires et artistiques avec la traduction hongroise des manifestes les plus importants de ces courants (nous avons déjà un volume sur le baroque, le classicisme, le romantisme, le symbolisme, le futurisme, l'expressionnisme, et l'existentialisme).

Ces séries d'ouvrages synthétiques ne pourraient être possibles ni valables sans une activité de recherches aux facultés des lettres, sans les mémoires de diplômes des étudiants de français, sans les thèses de doctorat d'Université que les anciens étudiants préparent à l'aide des professeurs de la Faculté et les thèses de doctorat d'État. L'importance de l'étude de la littérature française est reconnue par les universités qui forment un nombre toujours plus important de professeurs de français ou de cadres supérieurs ayant préparé un mémoire de diplôme en littérature française, mais également par l'Académie des sciences qui a créé une Commission de Philologie moderne, présidée d'abord par J. Turóczi-Trostler, puis par B. Köpeczi. Elle a pour but de coordonner les recherches sur les littératures étrangères modernes. C'est sous son patronage qu'on publie une série d'études, intitulée *Modern Filológiai Füzetek* (Cahiers de Philologie moderne), série où les monographies de P. Lakits et de O. Süpek sur la littérature médiévale française ont paru tout récemment.

ÉTUDES SUR LES DIFFÉRENTES PÉRIODES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Nous abordons là un domaine où les Hongrois excellent : *le médiévisme*. Il suffit de mentionner les noms de S. Eckhardt, de J. Győry, de O. Süpek et de P. Lakits. L'activité de J. Győry est connue en France : son livre de jeunesse sur la Chanson de Roland y a paru en 1936, il a été invité par le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers comme professeur associé, il y a fait des cours et dirigé, entre 1965 et 1967, des travaux relatifs à la littérature française médiévale. Il a également publié une synthèse sur la littérature médiévale destinée aux étudiants de français. P. Lakits s'intéresse plutôt à la littérature des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Il étudie la « nouvelle » courtoise, les modifications de l'aventure

surtout chez Marie de France et dans la *Châtelaine de Vergi*. O. Süpek propose une nouvelle explication de la philosophie et de l'œuvre de Villon, et aboutit à plusieurs conclusions nouvelles tant dans l'étude de la biographie que dans l'exégèse des textes de Villon qui mériteraient l'attention des médiévistes français.

La *Renaissance* est beaucoup moins étudiée. Il n'y a que quelques monographies de synthèse, comme celles de J. Győry et de E. Bajomi Lázár sur Rabelais, une étude de Gy. Rónay sur la poésie du XVI^e^ siècle, un article de A. Gyergyai sur Montaigne et les cours polycopiés destinés aux étudiants préparés par S. Eckhardt et J. Győry.

Par contre, *le Grand Siècle* attire toujours les chercheurs. Le siècle est envisagé dans sa totalité : les tendances baroques et classiques sont également étudiées. J. Győry analyse dans sa thèse avec une rare ingéniosité la formation de la tragédie classique, où il donne une nouvelle interprétation du baroque et du classicisme. Il a également écrit une monographie sur Corneille et Racine et une histoire de la mise en scène baroque et classique. Les préoccupations de O. Süpek vont dans le même sens. G. Mihályi a fait paraître une monographie sur Molière. L'activité des moralistes est abordée dans la thèse de doctorat d'Université de N. Szávai. Les problèmes principaux de la civilisation française du XVII^e^ siècle sont analysés dans la monographie de B. Köpeczi, consacrée à Louis XIV, qui paraîtra incessamment. Mentionnons encore deux mises au point importantes : sur le baroque (I. Bán) et le classicisme (G. Rónay), ainsi que le cours polycopié de S. Eckhardt destiné aux étudiants.

Les relations franco-hongroises historiques et littéraires de la fin du XVII^e^ et surtout du début du XVIII^e^ siècle sont abordées par plusieurs chercheurs. B. Zolnai a étudié l'histoire du jansénisme européen, L. Hopp a préparé l'édition critique de l'œuvre d'un représentant hongrois du genre épistolaire, Kelemen Mikes, auteur des *Lettres de Turquie*. En cherchant les modèles de Mikes, L. Hopp s'est penché sur l'œuvre des épistoliers français. L'ouvrage de base pour l'histoire des relations franco-hongroises de cette période reste la thèse de B. Köpeczi, consacrée aux rapports de François II Rákóczi avec la France pendant la guerre d'indépendance de Rákóczi contre les Habsbourg (1703–1711). La première partie du livre fait le bilan des relations diplomatiques et publie un grand nombre de documents inconnus; dans la seconde partie, l'auteur analyse l'opinion publique française, les réactions de la presse, étudie l'idéologie de la guerre d'indépendance de Rákóczi par rapport aux idées politiques et philosophiques de l'Europe du début du XVIII^e^ siècle. Cette thèse est le fruit d'une nouvelle orientation du comparatisme hongrois : attentif à la leçon des faits, mais sensible aux idées et au rôle que les différents facteurs jouent dans l'histoire de la civilisation. Signalons que le livre paraîtra sous peu en français aussi.

L'anthologie publiée par A. Gyergyai sur le *siècle des Lumières* examine l'activité de Diderot, résume l'histoire de l'Encyclopédie, donne un portrait des différents auteurs avec d'abondantes citations illustrant et nuançant ce tableau. La thèse de L. Madácsy traite des salons littéraires. J. Szigeti s'oc-

cupe de Montesquieu et de Diderot. Son livre écrit sur le matérialisme de Diderot est accessible en français aussi. N. Szávai a consacré une monographie à Rousseau pédagogue. Les idées de Voltaire et de Rousseau ont exercé une influence profonde sur la littérature hongroise du XVIIIe siècle, pourtant ces rapports littéraires sont à peine effleurés par S. Eckhardt et A. Gyergyai. La Chaire de français de l'université de Budapest a déjà commencé la recherche systématique des rapports culturels franco-hongrois des trois derniers siècles. L'étude des relations littéraires franco-hongroises du XVIIIe siècle doit aboutir à l'analyse de l'influence des philosophes français sur toute l'Europe centrale.

Nous pouvons être moins satisgaits des études relatives au XIXe siècle, Sur le *romantisme* nous n'avons que l'ouvrage de synthèse de K. Horváth, des articles sur Hugo (J. Győry, B. Köpeczi, M. Benedek, L. Gáldi) et sur son influence en Hongrie (O. Süpek). M. Pintér traite dans sa thèse en préparation de l'évolution de l'historisme dans le romantisme français. Parmi les *romanciers réalistes*, Balzac est étudié par A. Gyergyai et B. Köpeczi; Stendhal est l'objet de plusieurs articles dus à son traducteur, E. Illés; B. Köpeczi examine sa fortune littéraire en Hongrie. Le meilleur connaisseur hongrois de l'œuvre de Flaubert est A. Gyergyai, son traducteur et auteur de plusieurs articles écrits sur lui; nous attendons la publication de sa monographie sur Flaubert. Sur le *naturalisme*, une mise au point de M. Czine verra incessamment le jour. Deux petites monographies analysent l'œuvre de Zola : celle de E. Sós et de M. Salyámosy, le premier se penche également sur sa fortune littéraire en Hongrie. Le *symbolisme* et son influence sont examinés dans deux mises au point de A. Komlós. La monographie de A. Tamás sur la transformation de la vision poétique à la fin du XIXe et au début du XXe siècle pose également le problème du symbolisme en Hongrie, ainsi que les thèses de J. Mezei et de J. Varga. Mentionnons aussi le grand ouvrage en préparation de L. Gáldi sur l'évolution du style poétique en France, du romantisme au symbolisme. Nous regrettons quand même que les grands courants et les écrivains importants du XIXe siècle n'aient pas fait, jusqu'à présent l'objet de thèses.

Dans la *littérature du XXe siècle*, c'est le roman qui appelle l'attention des chercheurs. A. Gyergyai, B. Köpeczi, L. Dobossy et Mme V. Mészáros s'occupent avant tout du roman contemporain. Le roman réaliste traditionnel est l'objet de plusieurs thèses importantes. E. Murányi-Kovács analyse l'évolution politique, sociale et esthétique d'Anatole France. M. Benedek et L. Dobossy suivent l'itinéraire de Romain Rolland et son influence en Hongrie. G. Mihályi et T. Gorilovics se penchent sur l'œuvre de Martin du Gard. A. Gyergyai, auteur d'un livre consacré au roman français moderne publié en 1937, continue à écrire ses articles suggestifs sur Proust, Mauriac, Camus, etc.; B. Köpeczi aborde Aragon, Sartre et Camus; I. Sőtér, Camus et Sartre. Les tendances modernes du roman français sont analysées et sévèrement jugées dans la thèse de Mme V. Mészáros, inspirée par la conception esthétique de G. Lukács. Elle traite des manifestations de la « décomposition de l'épique » dans l'œuvre de Zola, de Proust, de

Gide, de Sartre, de Camus et dans le nouveau roman. Sur l'existentialisme et le nouveau roman, relevons les mises au point de B. Köpeczi. E. Bajomi Lázár présente l'activité des écrivains français vivants dans un panorama qui fournit également des renseignements sur la vie littéraire. La poésie et le théâtre sont beaucoup moins étudiés malgré les articles de L. Dobossy, de G. Somlyó, de G. Rába ou de G. Illyés dans le domaine de la poésie, et ceux de G. Mihályi et de Mme V. Mészáros pour le théâtre. Signalons, enfin, la thèse en préparation de G. Nagy sur l'exotisme dans la littérature, qui analyse en détail l'œuvre de Cendrars. Nous avons également une thèse de doctorat d'Université qui traite de l'influence de Dostoïevski sur le roman français de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle, écrite par I. Fodor.

La publication d'une *Histoire de la littérature française* en deux volumes par L. Dobossy est un important événement des études françaises en Hongrie. Le livre de L. Dobossy est la première synthèse moderne complète de la littérature française, qui s'appuie sur les résultats les plus modernes de la science littéraire française. L'ouvrage contient également les éléments de l'influence que les différents auteurs ont exercée sur la littérature hongroise. Mentionnons également qu'une *Histoire de la littérature universelle* se prépare sous la direction de L. Kardos, assisté dans son travail par L. Dobossy. Un *Dictionnaire des auteurs étrangers du XX^e^ siècle* paraîtra prochainement sous la direction de B. Köpeczi et de L. Pók.

L'intérêt pour les pays de langue française récemment décolonisés se manifeste par les études de plus en plus nombreuses consacrées à leur littérature. Mentionnons la thèse de doctorat d'Université de K. Padányi, qui traite du roman algérien d'expression française et les mémoires de diplômes des étudiants de français, écrits sur la poésie de Senghor et de Césaire.

La versification française est l'objet d'importants ouvrages de L. Gáldi.

La diversité des sujets étudiés est évidente. Variété des méthodes aussi : approches historiques, philosophiques, sociologiques, psychologiques, stylistiques, voire structuralistes qui se complètent et permettent l'étude complexe, scientifique, marxiste de la littérature française.

István Fodor.

Bibliographie

MANUEL D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DOBOSSY, L. : *A francia irodalom története* (Histoire de la littérature française), 2 vol. Budapest, 1963.

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

SŐTÉR, I. : *Magyar–francia kapcsolatok* (Relations franco–hongroises), Budapest, 1947 — BIRKÁS, G. : *Francia utazók Magyarországon* (Voyageurs français en Hongrie), Szeged, 1948.

MOYEN AGE

GYŐRY, J. : *A francia irodalom története a középkorban* (Histoire de la littérature française au Moyen Age), Budapest, 1959, ronéotypé — GYŐRY, J. : *Ferreus imber*, Budapest, 1958 — GYŐRY, J. : *A francia dráma útja a középkorban* (l'Évolution du drame français au Moyen Age), FK, 1964 — GYŐRY, J. : *Le Cosmos un songe*, Ann. Univ. Sci., Budapest, 1963 — LAKITS, P. : *La Châtelaine de Vergi et l'évolution de la nouvelle courtoise*, Debrecen, 1966 — LAKITS, P. : *A kaland változásai* (Modifications de l'aventure), Budapest, 1967 — SÜPEK, O. : *Villon világnézetének kialakulása* (Formation de la philosophie de Villon), thèse dactylographiée, 1961 — SÜPEK, O. : *L'Épithalame de Villon*, Ann. Univ. Sci., Budapest, 1963 — SÜPEK, O. : *Villon et la symbolique des nombres*, Ann. Univ. Sci., Budapest, 1965 — SÜPEK, O. : *Une conjecture sur la date précise de la naissance de Villon*, Acta Lit., 1966 — SÜPEK, O. : *Villon Kis Testamentumának keletkezése* (Genèse du Lais de Villon), Budapest, 1966 — SZILÁGYI, É. : *A XII. századi courtoisie eszme világa* (l'Idéologie de la courtoisie du XII^e^ siècle), thèse dactylographiée, 1964.

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

GYŐRY, J. : *Gesta regum — gesta nobilium (Tanulmány Anonymus krónikájáról* [Étude sur la chronique de l'Anonyme]), Budapest, 1948 — ECKHARDT, S. : *Trubadúrok Magyarországon* (Des troubadours en Hongrie), It., 1961 — SÜPEK, O. : *Villon — picaro hongrois*, Acta Lit., 1962 et in *Littérature comparée en Europe orientale*, Budapest, 1963.

RENAISSANCE

ECKHARDT, S. : *la Littérature française du XVI^e^ siècle*, Budapest, 1958, ronéotypé — GYŐRY, J. : *la Littérature française au XVI^e^ siècle*, Budapest, 1961, ronéotypé — RÓNAY, G. : *A francia reneszánsz költészete* (la Poésie française de la Renaissance), Budapest, 1956 — GYŐRY, J. : *Rabelais*, Budapest, 1954 — BAJOMI LÁZÁR, E. : *Rabelais*, Budapest, 1959 — GYERGYAI, A. : *Klasszikusok* (les Classiques), article sur Montaigne, Budapest, 1962.

XVII^e^ SIECLE

ECKHARDT, S. : *La Littérature française du XVII^e^ siècle*, Budapest, 1958, ronéotypé — GYŐRY, J. : *A francia dráma kialakulása* (Formation du théâtre français), thèse dactylographiée, 1959 — GYŐRY, J. : *Corneille és Racine* (Corneille et Racine), thèse dactylographiée, 1964 — BÁN, I. : *A barokk* (le Baroque), Budapest, 1962 — RÓNAY, G. : *A klasszicizmus* (le Classicisme), Budapest, 1964 — GYERGYAI, A. : *Klasszikusok* (les Classiques), articles sur Racine et La Fontaine, Budapest, 1962 — HUBAY, M. : *Corneille és Racine* (Corneille et Racine), préface, 1964 — ILLYÉS, G. : *Racine*, préface, 1950 — MIHÁLYI, G. : *Racine*, postface, 1963 — MIHÁLYI, G. : *Molière*, Budapest, 1954 — ILLYÉS, G. : *Molière*, préface, 1954 — LENGYEL, D. : *La Fontaine*, Budapest, 1963 — GYŐRY, J. : *Saint-Simon*, préface, 1960 — SZÁVAI, N. : *A francia moralisták* (les Moralistes français), thèse dactylographiée, 1961.

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

HOPP, L. : *Les Problèmes du genre épistolaire à l'époque du baroque et du classicisme en Europe*, Acta Lit., 1962 — MUCSI, J. : *Corneille Magyarországon* (Corneille en Hongrie), thèse dactylographiée, 1962.

XVIII[e] SIECLE

ECKHARDT, S. : *La Littérature française du XVIII[e] siècle*, Budapest, 1958 ronéotypé — GYERGYAI, A. : *A francia felvilágosodás* (le Siècle des Lumières en France), Budapest, 1954 — MADÁCSY, L. : *A XVIII. századi irodalmi szalonok és a felvilágosodás* (les Salons littéraires du XVIII[e] siècle et les philosophes), thèse dactylographiée, 1963 — GYERGYAI, A. : *Klasszikusok* (les Classiques), articles sur Voltaire, Diderot, Montesquieu, Budapest, 1962 — BENEDEK, M. : *Könyv és színház* (Livre et scène), articles sur Voltaire et Diderot, Budapest, 1963 — SZIGETI, J. : *Diderot, a XVIII. század harcos materialistája* préface, 1951 — *(Denis Diderot, une grande figure du matérialisme militant du XVIII[e] siècle)*, 1962 — SZIGETI, J. : *Montesquieu*, préface, 1955 — LAKITS, P. : *Diderot : Jacques le Fataliste*, préface, 1960 – SÜPEK, O.: *Le Sage pályafutása* (La carrière littéraire de Le Sage) FK. 1959.

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

KÖPECZI, B. : *A Rákóczi-szabadságharc és Franciaország* (la Guerre d'indépendance de François II Rákóczi et la France), Budapest, 1966.

XIX[e] SIECLE

GYERGYAI, A. : *A XIX. század francia irodalma* (la Littérature française du XIX[e] siècle), Budapest, 1959, ronéotypé — GYERGYAI, A. : *Klasszikusok* (les Classiques), articles sur Balzac, George Sand, Flaubert, Budapest, 1962 — BENEDEK, M. : *Könyv és színház* (Livre et scène), articles sur Balzac, Stendhal, Vigny, Zola, Bourget, Budapest, 1963 — SŐTÉR, I. : *Világtájak* (Points cardinaux), articles sur Stendhal, Flaubert, Zola, Budapest, 1957 — HORVÁTH, K. : *A romantika* (le Romantisme), Budapest, 1965 — KOMLÓS, A. : *A szimbolizmus* (Le Symbolisme), Budapest, 1965 — GYŐRY, J. : *Victor Hugo*, Budapest, 1952 — GÁLDI, l. : *Victor Hugo és a francia költői nyelv forradalma* (Victor Hugo et la révolution de la langue poétique française) in *Világirodalmi Évkönyv* (Almanach de la littérature universelle), Budapest, 1953 — KÖPECZI, B. : *Hugo drámái* (le Théâtre de Hugo), préface, 1962 — LUKÁCS, G. : *Balzac, Stendhal, Zola*, Budapest, 1945 — KÖPECZI, B. : *Balzac and the Human Comedy*, NHQ, 1964 — ILLÉS, E. : Préfaces pour les traductions hongroises de *Lucien Leuwen*, (1957) et de *la Chartreuse de Parme* (1958) — LAKITS, P. : *Mérimée*, préface, 1961 — SÓS, E. : *Zola*, Budapest, 1952 — SALYÁMOSY, M. : *Zola*, Budapest, 1962 — SOMLYÓ, G. : *A költészet évadai* (les Saisons de la poésie), article sur Rimbaud, Budapest, 1963 — DOBOSSY, L. : *Mallarmé*, postface, 1964

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

SÜPEK, O. : *l'Influence de Victor Hugo en Hongrie à l'époque des Réformes (1831–1848)*, Acta Lit., 1965 — KÖPECZI, B. : *Stendhal en Hongrie* in *Littérature hongroise — littérature européenne*, Budapest, 1964 — KOMLÓS, A. : *A szimbolizmus és a magyar líra* (le Symbolisme et la poésie lyrique hongroise), Budapest, 1965 — TAMÁS, A. : *A költői világképek fejlődése Aranytól József Attiláig* (l'Évolution de la vision poétique, depuis J. Arany jusqu'à A. József), Budapest, 1964.

XX[e] SIECLE

GYERGYAI, A. : *Kortársak* (Contemporains), articles sur Verhaeren, Proust, Valéry, Colette, Martin du Gard, Mauriac, Aragon, Malraux, Camus, Duras, Budapest, 1965 — SŐTÉR, I. : *Világtájak* (Points cardinaux), articles sur Gide, Romains, Giraudoux, Sartre, Camus, Budapest, 1957 — MÉSZÁROS, V. : *A mai francia regény* (le Roman français contemporain), Budapest, 1965 — BAJOMI LÁZÁR, E. : *A mai francia irodalom kis tükre* (Miroir de la littérature française d'aujourd'hui), Budapest, 1962 — SOMLYÓ, G. : *A költészet évadai* (les Saisons de la poésie), articles sur Aragon, Guillevic, Char, etc., Budapest, 1963 — KÖPECZI, B. : *Az egzisztencializmus* (l'Existentialisme), Budapest, 1965 — DOBOSSY, L. : *A mai*

francia költészet (la Poésie française d'aujourd'hui), VF. 1958 — MURÁNYI-KOVÁCS, E. : *Anatole France*, Budapest, 1964 — DOBOSSY, L. : *Romain Rolland, az ember és az író* (Romain Rolland, l'homme et l'œuvre), Budapest, 1961 — BENEDEK, M. : *Romain Rolland*, Budapest, 1961 — MIHÁLYI, G. : *Martin du Gard*, Budapest, 1960 — GORILOVICS, T. : *Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Martin du Gard*, Debrecen, 1962 — KÖPECZI, B. : *Aragon*, préface, 1960 — KÖPECZI, B. : *Camus*, préface, 1962 — FODOR, I. : *Dosztojevszkij fogadtatásának és hatásának néhány kérdése a francia irodalomban* (Quelques problèmes de l'accueil et de l'influence de Dostoïevski en France), thèse dactylographiée, 1963 — PADÁNYI, K. : *le Roman algérien de langue française*, thèse dactylographiée, 1966.

RELATIONS FRANCO-HONGROISES

NAGY, P. : *Un exemple d'influence des philosophies irrationnelles du début de ce siècle sur la littérature est-européenne : les origines des idées de Dezső Szabó*, Acta Lit., 1962 — DOBOSSY, L. : *Lettres inédites de Romain Rolland*, Acta Lit., 1960 — SÁFRÁN, G. : *Lettres de Romain Rolland à Marianne Czeke, dans la bibliothèque de l'Académie des sciences de Hongrie*, Budapest, 1966 — BÉLÁDI, M. : *Illyés Gyula és a szürrealizmus* (Gyula Illyés et le surréalisme), Itk., 1961

ABRÉVIATIONS

Acta Lit.=Acta Litteraria — Ann. Univ. Sci.=Annales Universitatis Scientiarum Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatae — FK=Filológiai Közlöny — It=Irodalomtörténet — Itk.=Irodalomtörténeti Közlemények — NHQ=New Hungarian Quarterly — VF=Világirodalmi Figyelő —

RELATIONS FRANCO-HONGROISES, 1966

POLITIQUE

Les relations diplomatiques entre la France et la Hongrie ont connu un essor considérable depuis 1963, date où les deux légations ont été élevées au rang d'ambassades.

Après les visites réciproques de plusieurs ministres et hauts fonctionnaires, en janvier 1965, M. János Péter, ministre des Affaires étrangères de la République Populaire Hongroise, s'est rendu à Paris sur l'invitation de son homologue français. Cette visite a préparé celle, à Budapest, de M. Maurice Couve de Murville, qui a eu lieu à la fin du mois de juillet 1966, et qui s'est terminée par la signature d'une série d'accords de grande importance. M. Couve de Murville a signé avec son homologue hongrois trois accords qui avaient déjà été paraphés à Paris en juillet 1965;

— Un accord culturel d'une durée de cinq ans, remplaçant le protocole de deux ans qui arrivait à expiration l'année dernière.

— Un accord scientifique et technique qui prévoit un échange d'informations et d'experts dans ces deux domaines.

— Un accord consulaire.

Dans une brève allocution en français, M. János Péter a déclaré notamment : « L'idée de la réconciliation européenne gagne en force. Je suis persuadé que les discussions que nous aurons seront un pas nouveau dans la direction de la coopération en Europe et de la détente dans le monde. »

Dans sa réponse, M. Couve de Murville a dit : « Ma visite est à la fois un aboutissement, puisque nous avons signé ces accords, et un commencement, car je suis sûr qu'ils constituent une base de rapprochement et un pas vers le développement de nos rapports. C'est ce que nous allons essayer de faire. Nous sommes des pays européens, nous avons des responsabilités en commun, et il nous appartient, nous, pays de l'Europe occidentale et pays de l'Europe centrale et orientale, de reconstruire l'Europe européenne. Nous sommes certains que nous trouverons en Hongrie un écho favorable. » (Combat, 29 juillet 1966.)

Après avoir été reçu par M. Gyula Kállai, président du Conseil, et par M. János Kádár, secrétaire général du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, M. Couve de Murville a tenu une conférence de presse au cours de laquelle il a mis l'accent sur le fait qu'entre la France et la Hongrie il n'y avait aucune tradition d'échanges, ce qui constituait un obstacle, notamment pour le commerce des deux pays qui n'étaient nullement orientés l'un vers l'autre. C'est pourquoi l'action du gouvernement devait s'exercer en priorité dans ce domaine : « Il faut envisager, déclara-t-il, des modifications à

cet état des choses, de façon que nos rapports économiques correspondent à l'importance de nos relations politiques. »

Dès son retour à Paris, M. Couve de Murville a confié à l'ORTF les conclusions qu'il tirait de ses voyages en Europe centrale et orientale : « Cette tournée m'a appris que tous ces pays étaient différents les uns des autres, du fait de l'histoire et de la géographie, et que leurs préoccupations n'ont pas le même degré d'intensité selon qu'ils sont proches ou non de l'Allemagne. Elle m'a confirmé, en outre, que ces pays partageaient avec la France beaucoup de vues communes, et qu'ils appréciaient la politique du gouvernement français. » (Le Monde, 2 août 1966.)

Après le départ de M. Couve de Murville de Budapest, le quotidien du Comité central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois a fait le bilan des négociations, sous le titre *Résultats encourageants du dialogue franco-hongrois*, en ces termes : « La politique de Paris (...) prouve que la France donne une réponse positive à l'initiative des pays socialistes ayant pour but de favoriser le rapprochement, la détente, de créer de nouveaux rapports, ainsi contribue-t-elle à réaliser la stabilité, la sécurité dans la partie occidentale de notre continent. (...) il est devenu évident que notre préoccupation commune est la *sécurité européenne*. Bien que notre position ne soit pas totalement identique, grâce à la politique étrangère de de Gaulle, le rapprochement peut être possible. Nous avons pu nous rendre compte que dans plusieurs questions importantes de notre époque la France a pris des positions raisonnables, favorisant la détente, qu'elle s'efforce de créer un ordre en Europe (bien que notre conception d'ordre européen ne soit pas totalement identique), qu'elle veut la paix au Viet-Nâm. » (Népszabadság, 2 août 1966.)

Les liens qui existent entre la vie politique française et hongroise ne se limitent pas à l'échange des délégations gouvernementales à un échelon élevé, ils s'étendent aux autres domaines et aux autres formes des relations extérieures. Ainsi des groupes parlementaires ont été formés à Paris et à Budapest, en vue d'une meilleure connaissance réciproque de la vie politique de nos deux pays. Des parlementaires français sont venus en Hongrie et des députés hongrois ont visité la France. Dernièrement, le Parlement hongrois a reçu une délégation de parlementaires français, dirigée par M. Edmond Bricout. Des municipalités ont également cherché à prendre contact entre elles. En 1965, le président du Conseil municipal de Paris a visité Budapest et, l'année suivante, celui de Budapest a étudié les problèmes communaux à Paris.

Du point de vue politique, il faut mettre en relief le resserrement des liens qui existent entre la presse française et hongroise. L'année dernière, les journalistes français ont visité en grand nombre la Hongrie, et des suppléments spéciaux sur notre pays ont été publiés, par exemple, dans *Le Monde*, *l'Express* et dans d'autres organes de la presse française. De même, les journalistes hongrois ont eu l'occasion d'étudier les différents aspects de la vie française. Un échange de délégations officielles de journalistes a eu lieu : en 1965, une délégation de journalistes hongrois a été invitée par le Ministère français des Affaires étrangères, visite qui fut rendue l'année suivante par une délégation des représentants de la presse française.

ÉCONOMIE

Après la deuxième guerre mondiale, le premier accord commercial franco-hongrois fut conclu en 1947. Les échanges commerciaux étaient réglés annuellement sur la base du clearing bilatéral, mais l'absence d'intérêt de la part des autorités et des milieux commerciaux français, et aussi la politique des contingents rigides ne constituaient pas de bonnes conditions pour l'amélioration du trafic. C'est en 1963 que des progrès remarquables se sont produits dans le domaine de l'organisation. Nous avons abandonné le système, jusqu'ici en vigueur, d'accords bilatéraux annuels, pour adopter celui des accords multilatéraux à long terme. En février 1966 nous avons conclu le deuxième accord commercial à long terme qui règle les relations commerciales jusqu'au 31 décembre 1969.

Les nouvelles formes d'organisation ont rendu possible une extension du trafic. Cependant, la cadence de cette extension est sensiblement inférieure à celle qui caractérise en général notre trafic avec l'ensemble de l'Ouest européen. Le trafic total franco-hongrois ne s'est accru que de 15 % entre 1960 et 1965, alors que le volume de notre commerce avec l'Europe de l'Ouest s'est accru de 68 % dans la même période. La participation de la France dans notre commerce ouest-européen est si modeste qu'elle n'occupe que la sixième place parmi nos partenaires de cette région du monde. (2 % environ de nos importations, 18 % du volume total de nos exportations.)

Voici un tableau présentant les variations du volume des échanges au cours de ces dernières années entre la France et la Hongrie :

Année	Exportation hongroise	Importation hongroise
	(valeur en millions de NF)	
1963	53,8	198,3
1964	58,0	120,6
1965	78,5	102,4
1966	129,7	124,4

Le tableau suivant nous montre les proportions des différents produits importés et exportés, par rapport au volume global en 1966 :

	Exportations hongroises en %	Importations hongroises en %
Machines et mécanique de précision	4,3	24,8
Matières premières et produits non finis	8,1	35,9
Produits agricoles et alimentaires	78,3	37,3
Articles de consommation	8,6	1,0
Autres produits	0,7	1,0
	100	100

Il en ressort que les exportations hongroises ont augmenté, de 1965 à 1966, d'environ 60 % et les exportations françaises, de 23 %. Mais nous devons souligner que l'augmentation de nos exportations en 1966 est imputable, avant tout, à l'augmentation des exportations agricoles. Dans ce domaine, nos possibilités d'exportation sont limitées par le fait que la France fait valoir le règlement agricole protectionniste discriminatoire du Marché commun qui donne la préférence aux pays appartenant à la Communauté. Les règlements du Marché commun limitent nos possibilités dans d'autres domaines aussi : en particulier, le principe de la discrimination douanière compromet considérablement nos chances dans le domaine des produits industriels.

Cette constatation reste valable même si l'on tient compte des dispositions positives prises par le gouvernement français en 1966, dispositions visant à faciliter l'importation de certains articles.

Le progrès des relations commerciales dépend — sans parler des accords commerciaux entre les deux États, qui reflètent la volonté positive des deux gouvernements — de la connaissance mutuelle des deux marchés, des besoins et des possibilités réelles. Faute de traditions, cette orientation est la seule possible.

En été 1964 nous avons envoyé en France une délégation conduite par M. István Kovács, vice-ministre de la métallurgie et de l'industrie mécanique. Cette délégation avait pour tâche d'étudier les résultats et les capacités de l'industrie française. Au cours de son séjour de trois semaines, la délégation a rendu visite à cent quarante firmes industrielles et commerciales, ce qui lui a permis non seulement de connaître l'industrie française, mais aussi de nouer de nombreuses relations.

En retour, au mois de mai 1965, une importante délégation est arrivée en Hongrie, conduite par MM. Max Fléchet et Pierre-Robert Sudreau, anciens ministres. Elle avait pour tâche de connaître les produits de l'industrie hongroise pouvant intéresser la France, d'autre part, de faire une étude du marché pour déterminer les besoins du pays et les domaines où la coopération industrielle serait nécessaire.

Un des résultats des voyages de ces délégations a été la constitution d'une Section française dans le cadre de la Chambre hongroise du Commerce et une Section hongroise à Paris, dans le cadre du Comité France-Europe de l'Est.

Le travail de ces sections a déjà obtenu, en 1966, des résultats positifs. Les discussions directes sont plus fréquentes entre les entreprises françaises et hongroises. Elles portent sur l'échange mutuel des brevets d'inventions, sur l'introduction de techniques nouvelles, sur la coopération dans la fabrication de certains produits, sur la collaboration en pays tiers.

Sur la base de ces relations, et grâce aussi à l'accord de coopération technique et scientifique signé entre-temps, de nombreux accords ont été conclus entre firmes françaises et hongroises, accords de coopération relatifs en particulier, au développement de l'industrie du gaz, à la fabrication des turbines tubulaires et à celle des fours industriels, etc. Dans le cadre du

développement de notre industrie mécanique mentionnons l'achat d'une usine de moteurs à la Société Renault-Mann qui relève en partie de la coopération.

Ces résultats montrent que, exception faite pour l'année 1966, le passif du bilan commercial de la Hongrie est, depuis la Libération, assez important en dépit de l'évolution graduelle. Pour réduire le passif des échanges des dix dernières années, la Hongrie a dû payer à la France, en diverses devises convertibles, la somme d'une valeur de 100 millions de dollars. Par la suite, les autorités françaises ont reconnu la nécessité de réduire ce passif chronique, car l'extension et le développement du trafic dépendent entièrement de l'équilibre des échanges.

C'est cette constatation qui a donné l'idée d'envoyer en février 1967 une délégation française en Hongrie qui devait faire des achats et étudier les possibilités mutuelles de coopération.

En même temps, la Hongrie, pour améliorer sa structure industrielle et pour donner des fondements solides et durables aux relations économiques franco-hongroises, s'efforce de connaître les produits que la France peut exporter et de conclure des accords de coopération. Dans cet esprit, nous avons salué avec joie la décision d'organiser au printemps 1967 une Semaine de la Technique française en Hongrie. Pendant une semaine, les spécialistes français ont donné 106 conférences, auxquelles environ 10 000 ingénieurs hongrois ont assisté, et les consultations ont été très fructueuses.

Toutes ces initiatives servent à multiplier les possibilités pour le commerce, à mener à bien nos études du marché et serviront à développer le trafic entre les deux pays sur la base des avantages mutuels et à améliorer la structure des échanges, tout en les équilibrant.

CULTURE

L'année 1966 marque une nouvelle étape importante dans l'histoire des relations culturelles et scientifiques franco-hongroises. Nos ministres des Affaires étrangères respectifs ont signé à Budapest un accord culturel et un accord de coopération scientifique et technique.

Nous avons, sur la base des accords, élaboré des plans détaillés de coopération culturelle, scientifique et technique pour les deux années suivantes. Les délégations étaient animées du désir d'accroître l'efficacité des activités prévues ainsi que d'élever le niveau de leur qualité. Elles devaient de même trouver les formes de coopération correspondant le mieux aux intérêts des deux parties. L'importance du plan de coopération technique, signé pour la première fois entre les deux pays, est primordiale parce qu'il est destiné à créer les conditions d'une coopération économique et industrielle plus élargie. A cet égard, le Centre français de Documentation scientifique et technique, créé nouvellement à Budapest, jouera un rôle important parce qu'il aura pour tâche de faire connaître en Hongrie les résultats les plus récents, obtenus par l'industrie et la technique françaises. Il devra de

même préparer à leur stage les scientifiques hongrois qui se rendront en France. (En 1966, même avant l'élaboration de ce plan de travail, trente et un de nos spécialistes se sont déjà rendus en France, afin d'y effectuer des stages d'une durée de trois à dix mois. Leur nombre ne fera qu'augmenter à l'avenir.)

Une chronique — d'ailleurs incomplète — des événements donnera une image du développement de ces relations si riches et si variées.

Janvier-Février

Les représentants du Trust national du Pétrole et du Gaz de France ont signé un accord de coopération technique à Budapest. Le but de cette coopération est d'organiser l'échange de spécialistes et de boursiers, d'informations et de documentation et de créer les conditions nécessaires à une production commune.

M. J. ROCHE, recteur de l'université de Paris, à la tête d'une importante délégation, est arrivé en Hongrie sur l'invitation de M. I. SŐTÉR, recteur de l'université Eötvös Loránd de Budapest. Toutes les facultés et l'École normale supérieure étaient représentées dans cette délégation. A la suite des visites effectuées dans les instituts de recherche et aux chaires universitaires, les deux parties ont élaboré un projet, en vue de resserrer les liens entre les instituts et les chaires des deux universités. Il a été décidé, entre autres, d'organiser un colloque consacré aux relations historiques franco-hongroises, et de renouveler les relations traditionnelles du Collège Eötvös et l'École normale supérieure.

M. Ch. BOUTON, directeur-adjoint de l'École Pratique de l'Alliance française a donné une série de conférences au séminaire de l'enseignement des langues modernes organisé par l'Association pour la Diffusion de la Culture à Budapest.

Concert à l'Institut hongrois de Paris, avec les œuvres de F. Szabó, de P. Kadosa et de F. Farkas au programme.

Première des *Troyennes* d'Euripide-Sartre dans l'adaptation de G. Illyés.

Le professeur VALLETTE, doyen de la faculté de pharmacie de l'université de Paris a donné une conférence à l'université de médecine de Budapest sur les problèmes de la pharmacogénétique.

M. L. MOLNÁR, chargé de cours à l'université de médecine de Pécs, après avoir effectué, pendant une année, à la faculté de médecine de Paris, des recherches consacrées aux troubles cardiovasculaires du cerveau humain, a soutenu sa thèse à l'université de Paris.

Première de *la Folle de Chaillot* de Giraudoux au théâtre József Attila.

Quinze professeurs hongrois de français de l'enseignement secondaire ont participé, pendant un mois, à un stage organisé par le Centre pédagogique international de Sèvres. Cet organisme accorde une aide efficace, et cela depuis plusieurs années, à nos professeurs de français, en leur faisant connaître les méthodes d'enseignement les plus modernes.

L'Académie des sciences de Hongrie, le Conseil national de la Paix et le PEN Club hongrois ont commémoré dans le cadre d'une réunion solen-

nelle le 100e anniversaire de la naissance de Romain Rolland. Le discours a été prononcé par L. Dobossy, professeur à l'université de Budapest.

Mars

Séjour de M. Y. Brunsvick, secrétaire général de la Commission Française pour l'UNESCO à Budapest.

M. M. Foucault, professeur de philosophie de l'université de Clermont-Ferrand, a donné aux universités de Budapest et de Debrecen une série de conférences relatives au structuralisme et à l'histoire des arts.

M. R. Escarpit, professeur de l'université de Bordeaux, a visité la Hongrie et a donné des conférences sur les problèmes de la sociologie littéraire.

M. J. Bourgeois-Pichat, directeur de l'Institut national d'Études démographiques s'est rendu en Hongrie afin d'établir des liens de coopération avec le Centre de Recherches démographiques de l'Académie des sciences de Hongrie.

M. E. Murányi-Kovács, critique littéraire et d'art, a donné des conférences à l'École nationale des langues orientales vivantes et à l'université de Caen, avec, pour sujet, l'« Influence française sur la littérature hongroise contemporaine ».

M. R. Gary, écrivain, a donné plusieurs conférences en Hongrie, ayant pour thème « Les problèmes de la littérature française contemporaine ». Ces conférences présentaient une critique du représentant du « nouveau roman », M. A. Robbe-Grillet qui, au cours de sa visite en Hongrie avait, quelque temps auparavant, défendu son propre point de vue.

Mme Jeanne-Marie Darré, pianiste française, a fait une tournée à Budapest et dans plusieurs villes de province.

Mme Annie Fischer, pianiste hongroise, a donné un concert au Théâtre des Champs-Élysées de Paris.

Le Quatuor Bartók a donné un concert à la Salle Gaveau à Paris.

L'Orchestre de la Radiodiffusion et Télévision française a donné un concert commémoratif Béla Bartók au Théâtre National Populaire de Paris.

Avril

L'Institut de Science Économique Appliquée a organisé un colloque franco-hongrois d'économie politique, à l'Institut de France. La délégation hongroise, dirigée par le professeur J. Bognár, président de l'Institut des Relations Culturelles de Hongrie, était composée de six économistes hongrois.

Une délégation de spécialistes de l'agriculture, dirigée par M. K. Szűcs, directeur général au Ministère hongrois de l'Agriculture, s'est rendue en France afin d'y étudier l'activité des instituts de recherches, des hautes écoles, des entreprises agricoles.

Le professeur J. Dehaussy, doyen de la faculté de droit de l'université de Dijon a donné des conférences à Pécs et à Budapest. Pendant son séjour en Hongrie, le professeur a eu des entretiens destinés à élargir les contacts entre les facultés de droit de Pécs et de Dijon, et à réaliser des échanges d'étudiants et de conférenciers.

Une délégation du Comité Bourgogne, composée de quatre membres a visité la Hongrie, y a poursuivi des entretiens à l'Institut des Relations Culturelles de Hongrie ainsi qu'à Pécs, en vue de développer les relations entre les villes de Pécs et de Dijon.

Concert de M. Charles MÜNCH à Budapest.

L'exposition « Dix Siècles de l'Art hongrois » a eu lieu au Petit Palais à Paris. Cette exposition n'avait encore été présentée sous cette forme ni en Hongrie ni à l'étranger. Placée sous les auspices des deux Gouvernements, elle a été inaugurée par M. A. MALRAUX, ministre d'État et M. G. ACZÉL, premier vice-ministre de la Culture.

Au salon Ledoux, on a exposé en même temps des œuvres du peintre Endre DOMANOVSZKY et celles du sculpteur Tibor VILT.

M. Jean BAZAINE, peintre, a donné une conférence intitulée « Le peintre et la nature ».

M. Jean FRAPPIER, professeur à la Sorbonne invité par l'université de Budapest a donné des conférences à Budapest sur les problèmes de la littérature médiévale.

Mai

Participation du Théâtre universitaire de Budapest au festival de Nancy.

Représentation du Faust de Gounod.

L'université de Paris a organisé un colloque franco-hongrois de géographie, intitulé « Les problèmes gépographiques de l'agriculture hongroise ». Une délégation de six membres, dirigée par le professeur M. PÉCSI, directeur du Centre de Recherches géographiques de l'Académie des sciences de Hongrie, s'est rendue à cette occasion en France. La délégation française était dirigée par le professeur DRESCH. Ce colloque faisait suite à la rencontre des géographes des deux pays, qui avait eu lieu, deux ans auparavant, à Budapest.

M. M. SZABOLCSI, professeur associé à la Sorbonne, a donné une conférence à Grenoble, à l' occasion de la session annuelle de la Société française de Littérature comparée.

Inauguration de l'exposition Romain Rolland à la faculté des lettres de Budapest à l'occasion du centenaire de sa naissance.

M. T. WITTMANN, professeur d'histoire de l'université de Szeged, a rendu visite dans le cadre du plan culturel, aux universités de Paris et de Bordeaux.

Sur l'invitation de la Section de Presse du Ministère des Affaires étrangères de Hongrie, une délégation française, composée de quatre journalistes éminents, s'est rendue dans notre pays. Faisant partie de la délégation: MM. René SEDILLOT, l'éditeur de la *Vie Française*, René ANDRIEU, rédacteur en chef de *l'Humanité*, Guy LEDATEC, rédacteur en chef de *Ouest France*, Robert WEST, de l'ORTF.

Une exposition intitulée « Les peintres français contemporains » a été inaugurée au Musée des Beaux-Arts de Budapest. Cette exposition a été placée sous la tutelle des deux Gouvernements. M. A. LEJARD, critique d'art,

haut-commissaire français de l'exposition et M. J. CHATELAIN, directeur général des musées de France, sont venus à Budapest à l'occasion du vernissage.

La troupe itinérante de la Comédie Française s'est produite pendant trois jours au Théâtre national de Budapest. Des pièces de Molière et de Marivaux figuraient au programme, de même qu'une soirée de poésie française. Le public hongrois qui, auparavant, avait fait connaissance avec la troupe de Mme Marie BELL et celle de M. Roger PLANCHON, a pu, cette fois, apprécier le style classique du théâtre français.

Le Quintette Hongrois a donné un concert dans le Palais Dubarry, dans le cadre du Festival International de Musique de Versailles.

Juin

Une délégation de l'Association nationale de la Recherche technique, dirigée par M. de la ROUSSIERE, directeur, est arrivée à Budapest. Des entretiens ont eu lieu avec les dirigeants de la Fédération nationale des Associations techniques et scientifiques. A la suite de ces entretiens, un accord de coopération entre les deux organismes a été élaboré, en vue de multiplier entre autres, les échanges de délégations, de conférenciers et de publications. Étant donné que ces deux organismes touchent un grand nombre de spécialistes de la technique, leur coopération pourra contribuer à élargir les contacts personnels.

M. J. MÉDECIN, maire de Nice, a visité la Hongrie. Un des objectifs de sa visite était de préparer la réalisation d'un jumelage entre les villes de Szeged et de Nice.

M. J. TRÉHARD, directeur de la Maison de la Culture de Caen, s'est rendu en Hongrie afin de créer des rapports entre la Maison de la culture de Caen et celles des villes hongroises.

Juillet

A Gyula, ville pittoresque au Sud de la Grande Plaine hongroise, un stage de perfectionnement a été organisé à l'intention de quarante professeurs hongrois de français de l'enseignement secondaire. Quatre professeurs de langue, venus de France, ont fait connaître à leurs collègues hongrois les méthodes modernes de l'enseignement du français.

Cinq professeurs hongrois de français ont participé au stage pédagogique de l'Alliance française à Paris. Des entretiens sont en cours pour préparer la participation active de l'Alliance française à l'enseignement du français donné par l'Association pour la Diffusion de la Culture de Budapest.

Sept professeurs hongrois ont participé au stage pédagogique de l'université de Besançon. Depuis cinq ans, des professeurs hongrois participent régulièrement à ces stages.

Douze étudiants français, pour la plupart, étudiants de l'École nationale des langues orientales vivantes de Paris, ont participé au cours de langue et de civilisation hongroises de Debrecen. Depuis plusieurs années, ce cours d'été est devenu un important lieu de rencontre des étrangers s'intéressant à la langue et la civilisation hongroises.

Départ de trente étudiants de français pour Strasbourg dans le cadre d'un échange entre la Commission hongroise pour l'UNESCO et la Commission UNESCO du lycée Fustel-de-Coulanges. Séjour de six semaines des étudiants hongrois aux cours d'été ou bien dans des colonies de vacances.

Août

M. A. Brunois, président de la chambre des Avocats de Paris, a dirigé une délégation venue à Budapest sur l'invitation de la chambre des Avocats de Budapest.

M. Yves Gandon, président du PEN Club français, accompagné de Madame Gandon, son épouse a passé deux semaines en Hongrie sur l'invitation du PEN Club hongrois.

Septembre

La première commission mixte chargée de la révision des manuels d'histoire hongrois et français s'est réunie à Budapest. (Voir l'article de Mme Mária Ormos dans le présent numéro des Nouvelles Études Hongroises.)

Sur l'invitation du Conseil municipal de Budapest, une délégation de sept membres du Conseil du département de la Seine a visité la capitale hongroise. M. M. Guiot, président du Comité de la culture et de l'éducation du Conseil, dirigeait cette délégation.

M. P. Laroque, président de la section sociale du Conseil d'État français, a étudié pendant une semaine le système social et sanitaire hongrois.

M. J. Fauvet, rédacteur du *Monde* a étudié la vie culturelle et sociale hongroise et a donné au Club Kossuth à Budapest une conférence sur la politique intérieure et extérieure de la France.

M. R. Garaudy, membre du Bureau Politique du PCF, professeur d'université, a donné une série de conférences à Budapest sur les problèmes idéologiques de notre temps.

M. Z. Tordai, chercheur de l'institut de Philosophie de l'Académie des sciences de Hongrie, a pris part à la conférence de *l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin*, organisée en France.

Séjour d'une délégation du Syndicat des artistes français dirigée par M. J. Mourier, acteur, secrétaire général du Syndicat, à Budapest.

Une exposition de plusieurs centaines de livres et de publications françaises a été inaugurée au Club du Livre à Budapest. Il faut noter qu'en 1966, soixante-douze œuvres littéraires et scientifiques françaises ont été traduites et publiées en Hongrie, avec un tirage total dépassant 1 500 000 exemplaires. Depuis plusieurs années, le livre français vient en tête de la liste des œuvres traduites de langues étrangères.

Le groupe folklorique « Mecsek » de Pécs a obtenu le Collier d'argent au Festival International de Folklore de Dijon.

Octobre

Le protocole d'accord culturel et de coopération technique et scientifique, pour les années 1967 et 1968, a été signé à Paris.

M. A. MARTINET, professeur de linguistique à la Sorbonne, a donné une série de conférences à Budapest.

Les lecteurs de français et de hongrois affectés dans les deux pays : M. GINTER, à Paris, M. MAGYAR, à Lille, M. MARY, à Budapest, Mlle COLEMARD, à Debrecen, Mlle BRACHET, à Szeged, ont occupé leurs postes respectifs.

Une délégation de six poètes français, MM. G. COUSIN, E. GUILLEVIC, J. ROUSSELOT, P. FRÉNAUD, R. PIERRE, Mlle ANDRÉE BARRET, a participé à la Rencontre Internationale des Poètes organisée à Budapest.

Une exposition de céramique de Vallauris a été organisée au Musée de Hódmezővásárhely, dans le cadre de la coopération culturelle des deux villes.

Novembre

Une délégation française composée des représentants du Centre national du commerce extérieur et du Ministère des Affaires sociales a étudié les problèmes de l'organisation du travail en Hongrie.

L'Association France-Hongrie a tenu son congrès solennel sous la présidence du Général PETIT. La Hongrie était représentée par M. L. PESTA, vice-président de l'institut des Relations culturelles. M. PESTA a remis des diplômes d'honneur et des médailles à ceux qui se sont distingués en contribuant à la diffusion de la civilisation hongroise en France.

Au cinéma Ranelagh à Paris a présenté une Semaine du cinéma hongrois. A cette occasion, on a projeté sept longs et quatorze courts métrages. Notons ici les chiffres du commerce des films entre les deux pays en 1966 : quatre longs et trois courts métrages hongrois vendus en France ; quinze longs métrages français importés en Hongrie.

Sur l'invitation de la Fédération des Beaux-Arts de Hongrie, le président de l'Association des Beaux-Arts de France, M. J. MILHAU et le secrétaire général de l'Association, M. C. LEROUX, ont visité Budapest. Les deux organismes ont décidé de resserrer les liens qui les unissaient.

Décembre

Les Journées franco-hongroises du Droit ont été organisées à Budapest par l'institut des Sciences morales et politiques de l'Académie des sciences de Hongrie et par la Société française de Législation comparée.

M. T. KLANICZAY, directeur-adjoint de l'institut de l'Histoire littéraire de l'Académie des sciences de Hongrie, a été invité par la Sorbonne en qualité de professeur associé.

M. A. MOLES, professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, a donné une série de conférences à Budapest.

Revue des livres et des revues de Hongrie paraissant en langues étrangères

Questions générales

JÁNOS KÁDÁR : ON THE ROAD TO SOCIALISM (Selected Speeches and Interviews, 1960–64)
Budapest, Corvina, 1965

Ce recueil de discours et d'interviews de M. János Kádár, premier secrétaire du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, fait suite à un choix publié en français sous le titre de *l'Édification du socialisme en Hongrie* (Discours et articles choisis, 1957–1960), Budapest, Corvina, 1961. Si ce premier recueil est le document bouleversant d'une période difficile, le présent choix reflète les problèmes d'un pays qui a trouvé son équilibre dans le travail créateur pacifique, mais qui n'a pas encore commencé à restructurer son économie. Parmi les articles, relevons le discours prononcé à l'occasion du quinzième anniversaire de la Libération de Hongrie (avril 1960), son rapport au VIII^e Congrès du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois (1962), son discours prononcé à l'Assemblée nationale (mars 1963), au XX^e Congrès des syndicats hongrois (1963), l'allocution lors de la visite de l'usine de Csepel par M. U Thant, secrétaire général de l'O. N. U. (1963) et une série de discours prononcés à Moscou ou à Budapest, consacrés à l'amitié soviéto-hongroise (1963–1964), où les problèmes du mouvement ouvrier international, la politique extérieure et intérieure de la Hongrie, les problèmes idéologiques sont tour à tour évoqués. Simplicité, clarté, humanisme mais, en même temps, fermeté politique et idéologique caractérisent ces discours et interviews. Parmi ces derniers, remarquons ceux accordés à l'*Humanité Dimanche* (1963) et au *Monde* (1964), et l'entretien avec des journalistes français accompagnant M. Couve de Murville (1966).

I. Fodor.

ISTVÁN DARVASI : LA HONGRIE A-T-ELLE CHANGÉ?
Budapest, Pannonia, 1966

Dans ce petit livre clair et concis, l'auteur se propose d'analyser les changements économiques, politiques, sociaux et culturels survenus en Hongrie depuis la Libération. Dans la première partie, il résume l'histoire de Hongrie, s'étend surtout sur le XX^e siècle, examine les conditions de la Libération, les réalisations et les erreurs de la période suivante, la période critique que fut l'année 1956, ainsi que la stabilisation. La deuxième partie propose une description synchronique des problèmes du présent. L'auteur se penche surtout sur la société, l'économie, la politique, il insiste sur l'expansion de la démocratie socialiste, des rapports existant entre les membres du Parti et ceux qui ne le sont pas, et la politique extérieure. L'auteur, qui se base toujours sur les faits précis, connus des Hongrois et reconnus par les journalistes étrangers qu'il cite abondamment, prouve de façon convaincante que la Hongrie a fait un progrès considérable depuis la Libération.

Le livre a également paru en anglais chez le même éditeur, sous le titre de *Is There Some Change in Hungary?*

I. F.

THE NEW HUNGARIAN QUARTERLY, 1966

"At the moment this is possibly the most interesting literary periodical in Europe."
Monthly Review

1967 a vu la publication du vingt-cinquième numéro du périodique *The New Hungarian Quarterly*, rédigé en anglais et

ayant paru pour la première fois en 1960. Le directeur, Iván Boldizsár, écrivain et vice-président du PEN Club hongrois, précise le devoir du périodique de la façon suivante : « Nous pouvons maintenir l'intérêt des lecteurs étrangers seulement dans le cas où nous cessons d'être « hungaro-centriques ... et où nous nous présentons tels que nous sommes. »

De fait, le rédacteur et le comité de rédaction dont les membres sont les représentants éminents de la vie culturelle et scientifique hongroise, s'efforcent de présenter une image fidèle de notre place et de notre rôle en Europe et dans le monde.

La littérature, les sciences littéraires, et l'économie politique représentent le côté fort du périodique. Dans l'année 1966, nous retrouvons, parmi d'autres, des œuvres de Péter Veres, d'Imre Sarkadi et d'Áron Tamási, et, à l'occasion des Journées Poétiques Internationales, réalisées en octobre 1966 à Budapest, presque toute l'avant-garde des poètes hongrois y est présente (Lajos Kassák, Gyula Illyés, Zoltán Zelk, Sándor Weöres, László Benjámin, László Nagy, István Simon, Ferenc Juhász, etc.).

Parmi les études, nous mentionnons le travail qui traite de la discussion sur le réalisme et le réalisme socialiste, excitant une grande curiosité en Hongrie, et qui, en même temps, dresse le bilan de la situation actuelle, (*Socialist Realism — The Continuing Debate*) de Béla Köpeczi, ainsi que le résumé de l'esthétique de György Lukács (*Lukács's Aesthetics*) par Ágnes Heller. Le périodique publie les travaux d'auteurs étrangers connus, entre autres, une étude d'Alain Robbe-Grillet (*Objectivity and Subjectivity in the Nouveau Roman*) et quelques réflexions critiques relatives à ce sujet écrites par Béla Köpeczi, et une étude de Roger Caillois (*From Fairy Tales to Science Fiction*).

L'économie politique est représentée par des études sur la réforme économique hongroise (József Bognár), sur l'évolution du mode de vie des paysans (Ferenc Erdei, Gyula Varga) et les questions de la division internationale du travail (Béla Sulyok).

Le *Quarterly* publie de nombreuses critiques sur des livres, sur des représentations théâtrales (p. ex. celle de la pièce de S. Beckett : *En attendant Godot*), sur des expositions et des événements de la vie musicale.

La présentation des expositions et les articles sur les beaux-arts (p. ex. *Art Nouveau in Hungarian Architecture* par László Gerő) sont assez abondamment illustrés.

G. Sipos.

LA VIE CULTURELLE EN HONGRIE
(Publié par Zoltán Halász)
Budapest, Pannonia, 1966

Ce livre est la première publication qui rend compte, dans une langue étrangère, de toute la vie culturelle de la Hongrie, celle-ci n'ayant été résumée jusqu'ici que dans les chapitres de manuels généraux. Cette publication (qui a été traduite en anglais, en allemand, en russe et en espagnol aussi) fournit des renseignements détaillés concernant l'éducation nationale, la science, la littérature, le théâtre, la vie musicale, les beaux-arts, les communications — la presse, la radio et la télévision — enfin, elle donne une vue d'ensemble de l'instruction du peuple.

La structure du livre reflète clairement la conception du rédacteur, car, au début de tous les chapitres, figure un aperçu présentant les résultats obtenus par la Hongrie socialiste et sa situation actuelle. La méthode est très variée : les auteurs esquissent un « organigramme » de la vie culturelle, sans oublier les côtés juridiques et sociaux, et complètent le texte d'un grand nombre de données statistiques et de photographies.

Les introductions portant sur la vie culturelle d'aujourd'hui sont toujours suivies d'un résumé historique du sujet, pour faciliter la compréhension des résultats et des problèmes actuels. Les auteurs ont bien fait d'analyser la vie intellectuelle de Hongrie à travers les corrélations étrangères, car elle fait corps depuis des siècles avec la civilisation européenne.

Dans la liste très utile, ajoutée aux articles récapitulatifs, le lecteur trouvera le nom et le rapport d'activité de chacune des institutions, des théâtres, des musées, des bibliothèques, des ensembles musicaux, des j ournaux et des revues en Hongrie.

M. Kovács.

SCIENCE IN HUNGARY (Sous la direction de Tibor Erdey-Grúz et Imre Trencsényi-Waldapfel)
Budapest, Corvina, 1965

L'ouvrage publié sous l'égide de la Commission hongroise pour l'UNESCO a été rédigé et écrit par un grand nombre de savants hongrois. Les différentes disciplines des sciences naturelles et humaines sont étudiées séparément. Les auteurs évoquent l'histoire de leur discipline scientifique, s'étendent plus longuement sur les résultats dans leur domaine respectif. Je cite — à titre d'exemple — quelques articles : un sur la physique, écrit par Z. Gyula, un autre, sur la biologie et la médecine, par I. Töro ; les résultats des mathématiciens hongrois sont résumés par G. Hajós. Pour les sciences humaines, I. Szabó parle de l'évolution des sciences politiques et juridiques, le regretté E. Molnár résume les résultats de la science historique ; la science littéraire est l'objet de l'étude de T. Klaniczay. On y trouve également des articles sur la linguistique (G. Németh), la musicologie (B. Szabolcsi), l'histoire et la philologie antiques (J. Harmatta), l'archéologie, les sciences orientales (K. Czeglédy), la philosophie (J. Szigeti), etc.

I. F.

HUNGARY
Budapest, Corvina, 1966

Ce guide, publié sous l'égide de la Commission hongroise pour l'UNESCO, rédigé par Zoltán Halász et écrit par les spécialistes des différents domaines de la vie économique, sociale ou culturelle de la Hongrie, veut donner plutôt un tableau général du pays que des renseignements d'ordre pratique. C'est un guide qu'on lit avec plaisir et beaucoup de profit avant de partir pour la Hongrie...

I. F.

HONGRIE 66
Budapest, Pannonia, 1966

Hongrie 66 est le premier d'une série de publications qui se proposent de fournir régulièrement, d'année en année, au lecteur étranger, sur tous les aspects des activités et de l'évolution générale de notre pays socialiste, des informations pertinentes, fondées sur une synthèse des faits et des données. Des chapitres entiers sont consacrés au pays et à ses habitants, à l'histoire du pays, aux institutions politiques, à la vie économique (industrie, agriculture, commerce). Plusieurs chapitres étudient la société hongroise actuelle (prix et salaires, législation du travail, les syndicats, la sécurité sociale, construction de logements), études lucides et concrètes souvent suivies de statistiques. Puis les auteurs (souvent les meilleurs spécialistes de leur domaine) passent en revue la vie culturelle en Hongrie (la vie des lettres, l'édition, les beaux-arts, la vie théâtrale, le monde du film, la vie musicale, la presse, la radio et la télévision, les écoles, la culture populaire). Plusieurs chapitres font la chronique des événements de l'année 1965 en ce qui concerne la vie scientifique, publique, la diplomatie, les distinctions décernées par l'État. Un *Who's who* donne la biographie des principaux hommes d'État. Un chapitre présente la situation des sports en Hongrie. Bien que le titre du livre soit Hongrie 66, les auteurs ne se contentent pas d'évoquer les événements et la situation de 1965 ou 1966, mais souvent ils remontent au passé pour situer le présent et montrer la voie de l'avenir. L'almanach a également paru en anglais, en allemand, en russe et en espagnol.

I. F.

Bibliologie

INFORMATIONSBULLETIN DER TEILNEHMER DER BIBLIOTHEKARISCHEN KONFERENZ DER HOCHSCHULAUSBILDUNG. Heft 5, Budapest, 1966

Les pays socialistes ont décidé à la Conférence internationale sur la formation universitaire des bibliothécaires organisée à Prague, les 25–27 mars 1958 (la matière de cette conférence fut publiée à Prague, en 1959 ; la deuxième conférence se tint à Berlin, en 1962 — la matière en fut publiée à Leipzig, en 1963), de créer une publication destinée à donner des informations relatives aux travaux des participants dans l'intervalle de deux conférences. Dans les quatre premiers numéros (Prague, 1959, 1960, Berlin, 1962, 1963.) nous pouvons trouver des renseignements sur l'élaboration des plans d'étude, sur les problèmes de programme de l'enseignement, sur les résultats des recherches et en général sur les programmes.

Le cinquième numéro a paru à Budapest. Il donne, en premier lieu, des informations sur les plans d'étude et sur l'organisation de la formation des bibliothécaires aux universités de Sofia, Berlin, Wrocław, Bratislava, Prague et Budapest.

I. VILLANGÓ.

HUNGARIAN LIBRARY DIRECTORY. (General ed. Mrs. Lili Faragó, Ed. by the Országos Széchényi Könyvtár, Budapest, 1965)

Le professeur Máté Kovács décrit dans son introduction le système national des bibliothèques et les résultats importants atteints au cours des deux dernières décennies.

Une grande partie du volume traite — à l'intérieur du réseau des bibliothèques (de l'Académie, scolaires, syndicales, territoriales, des facultés des Sciences) — de l'histoire, de la situation actuelle, des caractéristiques, des domaines de collection, du service, de la bibliographie et d'autres traits caractéristiques de certaines bibliothèques, comme le titre, le signe de code, les autorités dont elle dépend, le nombre des employés, la fréquentation, etc.

Nous trouvons, dans un chapitre à part, la description de la Bibliothèque Nationale Széchényi (bibliothèque nationale) et des bibliothèques qui sont en dehors du réseau (bibliothèques ecclésiastiques, des instituts scientifiques et certaines bibliothèques privées importantes).

Dans le deuxième volume nous trouvons un exposé sur les institutions ; signalons les informations concernant les noms de lieu et les noms propres, les collections privées, les legs et les index alphabétiques des domaines de collection, l'édition et la vente des livres.

I. V.

CHRONICON PICTUM — KÉPES KRÓNIKA. vol. 1–2 Édition fac-similé. Budapest, Helikon, 1964

Le manuscrit que l'on a appelé pendant longtemps *Chronique Illustrée de Vienne*, ensuite *Chronique Illustrée de Kálti Márk* d'après le nom supposé de son compilateur, est l'une des sources les plus précieuses de l'histoire médiévale du peuple hongrois.

Le manuscrit contient le texte le plus complet de la chronique connue sous le nom de *Gesta Hungarorum*, grâce à laquelle nous sont parvenues de nombreuses légendes médiévales, en particulier celles des rois.

Ses miniatures, dans lesquelles les traditions françaises des siècles précédents s'allient avec des formes influencées par des caractères d'origine italienne, sont également importantes. L'auteur de ces miniatures est resté anonyme. Le premier volume de la publication contient l'édition fac-similé du manuscrit : 142 images multicolores et richement dorées, 5 initiales plus modestes et 82 ornementations marginales.

Dans le second volume nous trouvons le texte hongrois et latin de la chronique et deux études — une analyse historique et une, artistique — dont la première a été rédigée par Dezső Dercsényi et la deuxième par Madame Klára Csapodi.

I. V.

Économie, droit

IMRE VAJDA : THE ROLE OF FOREIGN TRADE IN SOCIALIST ECONOMY

Budapest, Corvina, 1965

L'idée principale de l'auteur est que la croissance économique d'un pays dépend en grande partie de l'efficacité et de l'intensité de ses relations économiques internationales, c'est pourquoi ses progrès ultérieurs dépendent avant tout de sa participation à la division internationale du travail.

Le volume comprend douze études, écrites dans la période allant de 1960 à 1964. L'auteur présente les faits et les rapports de l'économie hongroise (surtout en ce qui concerne les problèmes du commerce extérieur) et, en même temps, il en tire les conclusions économico-politiques qui s'imposent. Ses comparaisons entre les différents pays sont pleines d'enseignement.

Les essais les plus importants du volume sont les suivants : *les Progrès de la stabilisation économique hongroise entre 1957 et 1960; le Deuxième Plan quinquennal hongrois, problèmes et perspectives*, ce dernier traitant des conditions d'élaboration du plan, des circonstances et, dans un post-scriptum ultérieur, de l'exécution du plan et des difficultés rencontrées. L'essai intitulé *le Commerce extérieur* présente une analyse critique de l'histoire du monopole d'État dans le commerce extérieur. *La Division internationale du travail dans la métallurgie* et *les Formes et problèmes actuels de la division internationale du travail entre pays socialistes* analysent les tendances et les problèmes du commerce et de la coopération industrielle dans le cadre du COMECON, en les comparant aux expériences de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, et en général au marché capitaliste mondial. Son essai intitulé *le Commerce extérieur socialiste et les théories économiques modernes* (1962–1963) examine la théorie des frais comparatifs ainsi que les problèmes de la souplesse de la demande et ceux des calculs *terms of trade*, surtout du point de vue d'une application éventuelle de ces principes dans le commerce socialiste international.

G. Becski.

JÓZSEF BOGNÁR : LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE DES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT (ECONOMIC GROWTH IN THE DEVELOPING COUNTRIES)

Budapest, Pannonia, 1966

Le volume comprend deux études sur le même thème.

a) Le rôle et la place futurs des pays en voie de développement dans l'économie mondiale;

b) Les priorités dans les recherches scientifiques et l'application des données scientifiques dans le développement économique.

Le raisonnement des deux études est le suivant :

La croissance économique des pays en voie de développement est influencée par des facteurs intérieurs et extérieurs déterminés. Les facteurs intérieurs les plus importants sont les suivants : 1) une superstructure politique qui stimule ou empêche la solution des problèmes économiques ; 2) le manque général des facteurs stimulant la croissance (accumulation) ; 3) la rareté de la main-d'œuvre spécialisée, etc. Mais l'auteur souligne que la solution de ces problèmes, si radicale qu'elle soit, ne serait pas suffisante à elle seule pour assurer le développement, autrement dit, l'aide extérieure est indispensable. Cette aide est nécessaire aussi pour faire disparaître les grandes différences qui séparent les deux groupes de pays. Car les ressources économiques et les réalisations de la révolution technique et scientifique sont toutes groupées dans les mêmes pays tandis que le reste du globe est caractérisé par la stagnation économique accompagnée d'une poussée démographique et même d'une baisse du revenu national par habitant.

Cette contradiction fondamentale, avec toutes ses conséquences, sera encore plus aiguë à l'avenir si les pays développés ne mettent pas une partie de leur potentiel économique à la disposition des pays en voie de développement. L'auteur souligne la grande nécessité d'une action économique et politique rationnelle et mondiale, enfin il envisage les possibilités et les moyens d'y parvenir.

G. Becski.

ACTA ŒCONOMICA 1966

Les *Acta Œconomica* sont le périodique d'économie politique en langues étrangères de l'Académie des sciences de Hongrie, paru pour la première fois en 1966, publiant des études en anglais, allemand et russe.

Parmi les études, les plus importantes traitent des problèmes théoriques et pratiques de la réforme du système économique hongrois. L'essai de Rezső Nyers sur la réforme de la gestion de l'économie nationale présente les traits économico-politiques concrets de la question, tandis que László Csapó, dans son étude sur la planification centralisée dans l'économie dirigée, examine théoriquement les rapports entre planification et marché. Les questions de détail de la réforme sont soulevées par Sándor Balázsy qui analyse les rapports du commerce extérieur avec la réforme de la gestion économique, par Béla Csikós-Nagy qui aborde la discussion sur les prix en Hongrie, par István Gergely (*Décisions à long terme au niveau des entreprises*), par Kálmán Szabó et Miklós Mandel.

Diverses questions de l'économie hongroise sont traitées dans les essais de Sándor Ganczer qui analyse la structure de l'économie nationale et la fixation des prix, de György Varga (*le Développement de la structure de l'économie nationale* — en anglais) et de L. Lengyel (*Niveau de vie : faits et chiffres*). Pour les problèmes agricoles signalons les essais de Ferenc Erdei (*Questions théoriques de la gestion des usines* — en anglais), de Béla Csendes (*Problèmes actuels de la gestion économique des coopératives*) et de Ferenc Vági (*Différenciation dans les coopératives agricoles*).

Róbert Hoch s'occupe des problèmes généraux de l'économie socialiste (*Équilibre du marché et la variation du niveau des prix dans le socialisme*). Quant aux questions d'économie mondiale, nous conseillons l'étude de Ferenc Kozma (*Comparaison internationale des tableaux input-output*) et celle de József Bognár (*la Place et le rôle futurs des pays en voie de développement*). Imre Vajda présente les résultats de la science de l'économie politique en Hongrie dans ces dernières années.

Dans ce volume, nous trouvons encore des comptes rendus (p. ex. ceux d'Imre Vajda sur la rencontre des économistes hongrois et français à Paris).

G. Becski.

BIBLIOGRAPHY OF HUNGARIAN LEGAL LITERATURE 1945—1965

Edited by Lajos Nagy. Published by the Institute for Legal and Administrative Sciences of the Hungarian Academy of Sciences, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

La bibliographie rédigée par Lajos Nagy concerne les ouvrages hongrois relatifs aux sciences juridiques et politiques, publiés depuis 1945. L'ouvrage contient plus de 2300 titres en hongrois et en anglais avec les données bibliographiques s'y rapportant. Après l'avant-propos et l'introduction, écrits par Imre Szabó, la bibliographie se divise en chapitres, chacun d'eux étant précédé d'une introduction. Ces introductions informent le lecteur des traits principaux de la formation et de l'évolution des différents domaines des principales règles juridiques qui s'y rapportent, et présentent la bibliographie du sujet. Les chapitres sont les suivants : ouvrages de référence, théorie politique et juridique, droit constitutionnel, droit administratif, droit financier, droit civil, droit ouvrier, droit foncier et droit des coopératives, droit familial, droit pénal et les sciences annexes, à savoir organisation judiciaire, procédure civile, procédure criminelle, droit public international, droit privé international, histoire des sciences politiques et juridiques (y compris le droit romain et le droit canonique), miscellanées.

C. Varga.

SOCIALIST CONCEPT OF HUMAN RIGHTS

Edited by József Halász, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

L'introduction de ce recueil d'études traite des problèmes généraux des droits civiques (I. Kovács). Trois chapitres examinent surtout les problèmes théoriques : le premier, les problèmes fondamentaux de la théorie et de l'histoire des droits civiques (I. Szabó); le second, le rapport entre les droits civiques et la théorie du droit naturel (Z. Péteri) ; le troisième, le rôle des facteurs sociaux dans l'évolution des droits civiques (K. Kulcsár). Les chapitres sur l'égalité des citoyens et l'égalité devant la loi (J. Halász), sur les droits économiques, sociaux et culturels (L. Lőrincz) et sur les libertés pu-

bliques (P. Schmidt) analysent les différents droits civiques sur la base du droit comparé et du point de vue historique. Le dernier chapitre du volume met en lumière le rapport entre les droits de l'homme et le droit international, de même que les problèmes de la législation internationale.

C. VARGA.

ÉTUDES EN DROIT COMPARÉ — ESSAYS IN COMPARATIVE LAW
Édité par Zoltán Péteri, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Le volume contient les rapports des chercheurs hongrois des sciences politiques et juridiques, rédigés à l'intention du VII^e Congrès international de Droit comparé qui a eu lieu au mois d'août 1966 à Uppsala. Les études, écrites en anglais et en français, sont les suivantes : *la Notion de la loi, l'organisme législatif et les matières législatives dans le système du droit actuel de Hongrie* (I. Kovács); *la Notion de la loi en Hongrie à l'époque du règne de la bourgeoisie, 1848-1944* (A. Csizmadia); *l'Influence du droit naturel sur le droit positif* (Z. Péteri); *le Rôle actuel de la maxime « Nul n'est censé ignorer la loi » — le Devoir de connaître la loi* (I. Szabó); *le Contrôle parlementaire de l'administration* (J. Beér et O. Bihari); *les Traits caractéristiques de l'organisme de l'administration d'État en Hongrie* (J. Halász), *les Limites du pouvoir discrétionnaire des autorités administratives dans le droit hongrois* (F. Toldi); *l'Évolution de la législation sur la filiation naturelle* (T. Pap); *les Conséquences juridiques de la violation du contrat et le « anticipatory breach »* (Gy. Eörsi); *l'Évolution de l'entreprise et le droit ouvrier* (A. Weltner); *le Statut juridique des syndicats* (L. Nagy); *la Responsabilité pour la forfaiture dans le droit pénal hongrois* (M. Kádár et T. Horváth), et enfin, *Quelques problèmes de la sanction pénale des crimes commis à l'étranger* (P. Barna).

C. VARGA.

FERENC MÁDL : FOREIGN TRADE MONOPOLY — PRIVATE INTERNATIONAL LAW
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967

Ce volume entreprend de présenter sous une forme systématique les problèmes fondamentaux du règlement juridique des rapports économiques internationaux. Il cherche à établir les conditions et les organismes grâce auxquels les pays socialistes peuvent créer des relations commerciales avec les pays capitalistes, la structure économique et juridique du monopole d'État du commerce extérieur, etc. L'auteur analyse avec beaucoup de soin la situation des personnes et des sujets de droit, les règles de collision du droit de propriété, la protection internationale des ouvrages de l'esprit (créations de l'esprit humain), la législation des accords du commerce extérieur, et aussi quelques institutions générales du droit de collision (ordre public, qualification, renvoi, etc.).

C. VARGA.

ACTA JURIDICA
Redigit G. Eörsi, Tomus VIII.
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Les numéros parus en 1966 des *Acta Juridica* contiennent les études suivantes, publiées en allemand, en anglais, en français et en russe : *le Citoyen et le droit* (I. Szabó); *les Différents genres de défense prévus par la loi civile* (S. Beck); *les Circonstances aggravantes* (M. Kádár); *l'Évolution progressive du droit international et l'O. N. U.* (E. Ustor); *le Paiement dans les coopératives* (I. Molnár); *Politique criminelle et criminologie* (M. Vermes); *les Obligations premières des citoyens et le système de leur réglementation* (F. Toldi); *le Principe de l'égalité souveraine des États en considération de l'inégalité de leur importance politique et de leur rôle dans la vie internationale* (L. Buza); *les Conseils comme organes locaux des pouvoirs publics* (O. Bihari); *Quelques problèmes de l'évolution du droit d'auteur au point de vue de la télévision* (G. Boytha) et *Remarques relatives aux problèmes de la durée de l'usage et au régime de la propriété des terres à la disposition de la communauté des coopératives de production* (I. Seres).

C. VARGA.

ANNALES UNIVERSITATIS SCIENTIARIUM BUDAPESTIENSIS ROLANDO EÖTVÖS NOMINATAE—SECTIO JURIDICA. 1966

Ce volume des *Annales* présente la matière de la session scientifique organisée à la faculté de droit de l'université de Budapest

pour discuter certaines questions relatives à la démocratie socialiste. Les conférences ont été publiées en allemand, en français, en anglais et en russe, avec des résumés en deux autres langues. Après l'ouverture de la session scientifique (T. Király), les conférences suivantes ont été prononcées : *Démocratie et discipline* (J. Beér) ; *le Rôle des organes sociaux dans le développement de démocratisme de notre administration* (S. Berényi) ; *Démocratie et législation* (I. Kovács) ; *Démocratie et contrôle de la légalité* (L. Névai) ; *l'Esprit démocratique de l'État socialiste et la direction scientifique* (M. Samu) ; *les Problèmes de la démocratie dans les coopératives agricoles* (I. Seres) ; *la Démocratie socialiste et le droit* (I. Szabó) ; *les Moyens juridiques du développement de la démocratie des conseils locaux* (I. Takács) et *les Institutions de la démocratie des usines* (A. Weltner).

C. VARGA.

RÓBERT HORVÁTH : QUELQUES PROBLEMES ESSENTIELS DE LA DÉMOGRAPHIE CONTEMPORAINE HONGROISE
(Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae — Acta Juridica et Politica.) Szeged, 1966

L'auteur, dans la première partie de son étude, traite des rapports entre l'économie et la démographie, surtout à la lumière des recherches publiées dans la revue hongroise *Demográfia*. Dans la deuxième partie, il examine quelques problèmes relatifs à la planification de la main-d'œuvre en Hongrie, depuis 1947, dans la période qui va du démarrage de la planification socialiste jusqu'à nos jours.

C. VARGA.

GYÖRGY ANTALFFY: L'ÉTAT SOCIALISTE ET LA THÉORIE MARXISTE DE L'ÉTAT ET DU DROIT
(Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae — Acta Juridica et Politica.) Szeged, 1965

L'auteur y examine d'abord les bases de l'État socialiste à la lumière de l'évolution (révolution socialiste, dictature du prolétariat, État national) puis il parle du rôle dirigeant du parti marxiste dans le cadre de la démocratie socialiste. Passant en revue les diverses formes de l'État socialiste, leurs caractéristiques, leurs fonctions et leurs mécanismes, il insiste en particulier sur les modifications intervenues dans la conception du rôle de la contrainte et de la persuasion. Après l'analyse des rapports existant entre les organismes sociaux et l'État socialiste, le dernier chapitre examine les perspectives de l'évolution et certaines questions de l'autogestion communiste.

C. VARGA.

Philosophie

ERIK MOLNÁR : LES ANTÉCÉDENTS IDÉOLOGIQUES DU MATÉRIALISME HISTORIQUE
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1965

Erik Molnár (1894–1966) fut un des personnages les plus illustres des sciences de Hongrie. En dehors de son activité idéologique, il joua un rôle important dans la vie politique lorsqu'il était ministre de la Justice et, plus tard, des Affaires étrangères, mais il se sentait avant tout une vocation scientifique. Ses principaux ouvrages traitent de l'histoire de la société hongroise et des problèmes philosophiques des sciences politiques.

Dans ce livre, il expose l'évolution de la conception de la société avant Marx. Il s'y occupe en détails de la théorie de la société élaborée par le rationalisme français du XVIII^{e} siècle et déclare que les trois sources idéologiques du marxisme doivent leur origine, d'une façon ou d'autre, à la philosophie française du siècle des Lumières, enfin il démontre comment et pourquoi le point de départ matérialiste des encyclopédistes devient en dernière analyse une interprétation idéaliste de la société.

Après quoi, le livre entreprend l'analyse de la conception des historiographes de la restauration française et finit par un examen de l'économie politique classique en Angleterre, du socialisme utopique français et de la philosophie classique allemande, sources idéologiques immédiates du marxisme.

G. Józsa.

FERENC TŐKEI : SUR LE MODE DE PRODUCTION ASIATIQUE
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

La « redécouverte » et l'interprétation philosophique de l'histoire générale du « mode de production asiatique » et, dans quelques cas déjà, son application concrète constituent les résultats les plus importants des recherches marxistes de ces dix dernières années dans le domaine de la philosophie de l'histoire. F. Tőkei a eu de grands mérites dans cette « redécouverte », en exécutant dans les études relatives à cette question la rare synthèse des recherches concrètes et de l'abstraction théorique portant sur le fond. Il est important de poser nettement le problème et de résoudre les questions principales sous l'aspect de la philosophie de l'histoire d'autant plus que nous ne pouvons comprendre l'histoire de ce qu'on appelle le « tiers monde » et une grande partie de ses problèmes actuels que par référence au « mode de production asiatique ». Déjà, dans une de ses études parue en 1958, F. Tőkei a fait l'analyse du « mode de production asiatique » dans la société de la Chine ancienne (*Les Conditions de la propriété foncière dans la Chine de l'époque de Tcheouff;* Acta Antiqua, t. VI; pp. 245–300.) Après quoi il examine le mode de production sous l'aspect de la philosophie de l'histoire, en embrassant toutes les questions fondamentales.

La plupart de ses études furent réunies en un volume (cf. *Az ázsiai termelési mód kérdéséhez* « Du mode de production asiatique » Budapest, 1965) dont le premier chapitre a été d'abord publié en France : *le Mode de production asiatique dans l'œuvre de K. Marx et F. Engels,* (La Pensée, 1964). A partir de ce moment, d'abord parmi les historiens marxistes français, (notamment Jean Chesneaux, Maxime Rodinson, J. Suret-Canale, M. Godelier) puis parmi les savants des pays socialistes, une vive discussion a éclaté sur cette question.

Dans le premier chapitre de son livre, F. Tőkei prouve que la catégorie du mode de production asiatique est partie intégrante de l'œuvre de Marx et d'Engels, et que, contrairement à la position de Plekhanov, ils n'ont pas du tout changé d'avis après la parution de *l'Ancient Society* de Morgan.

Dans le deuxième chapitre de son livre, l'auteur a tenté pour la première fois de développer d'une manière théorique et systématique les questions fondamentales du mode de production asiatique. Il le sépare définitivement et de la société esclavagiste et du féodalisme, et constate que ce mode de production, quant à ses rapports de propriété, est inséparable de la communauté primitive, et que, fondé sur les rapports de propriété de celle-ci, il utilise et modifie les institutions de celle-ci. Il voit la modification des rapports de la communauté primitive, d'après Marx et Engels, dans l'exploitation de caractère provisoire « fondée sur la propriété collective tribale de la terre ». La différence capitale consiste justement dans le fait qu'une société de classe s'était créée à la base de la propriété collective tribale. Justement pour cela, il considère le mode de production asiatique comme un stade de transition entre le mode de production de la communauté primitive et celui de l'antiquité, et refuse l'hypothèse d'un quatrième stade fondamental avant le capitalisme.

Dans le troisième chapitre il présente la voie « typiquement » chinoise et la plus développée du mode de production asiatique. Nous saisissons l'occasion pour mentionner qu'un autre livre de F. Tőkei a récemment paru en France sous le titre de *Naissance de l'élégie chinoise* (Gallimard, 1967.)

R. Simon.

ANDRÁS GYÖRGY SZABÓ : MAN AND LAW
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1965

L'auteur traite les problèmes à la lumière du matérialisme dialectique.

Il fonde sa prise de position sur une critique de la conception mécanique et idéaliste du déterminisme (Holbach, Hegel) et développe ensuite son opinion sur l'interpré-

tation de la contradiction dialectique. L'un des mérites de son analyse est de distinguer le niveau de détermination de l'essentiel et du phénoménal, faisant reposer la dialectique du premier sur la contradiction du nécessairement inévitable et du fortuit, et celle du second sur la contradiction de la nécessité et du fortuit apparents. L'unité de la nécessité et du fortuit apparents donne la loi.

Chemin faisant, il analyse les théories des représentants de la science moderne, principalement celles des physiciens (W. Heisenberg, D. Bohm, V. A. Fok, M. Bunge) et critique les points de vue agnostiques. Dans la troisième partie de son livre, il analyse le déterminisme de l'activité sociale de l'homme, étudiant de près comment évoluent les rapports de l'homme aux lois.

M. Csákó.

TAMÁS FÖLDESI : THE PROBLEM OF FREE WILL

Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

L'auteur veut contribuer à l'élaboration de la prise de position de la philosophie marxiste face à un des problèmes les plus controversés, à celui du libre arbitre. Il consacre la moitié de l'ouvrage à l'analyse des doctrines des différentes époques en s'attachant surtout à la critique de la philosophie actuelle et, plus exactement, à celle des thèses de l'irrationalisme moderne. Dans cette partie, il présente une critique approfondie de Schopenhauer, de Nietzsche, de Sartre, et de N. Hartmann.

Pour étayer la prise de position du matérialisme dialectique, il doit éclairer des problèmes généraux de la philosophie, comme la dialectique de l'inévitable et du fortuit, et la méthode à suivre pour cerner le problème. Sur ces faits, il ne se borne pas à donner une réponse négative à la question classique « y-a-t-il un libre arbitre? », mais démontre, en prenant son point de départ dans la doctrine marxiste, que la question elle-même est mal posée, car elle rabaisse au même niveau les éléments constructifs de la volonté. La différenciation des déterminants intérieurs et extérieurs, l'analyse de leur influence, de leur mutuelle évolution nous permettent de comprendre la liberté relative de l'homme à l'intérieur d'un déterminisme total. De cette manière nous pouvons expliquer et analyser du point de vue matérialiste les jugements de la morale et du droit.

M. Csákó.

ANNALES UNIVERSITATIS SCIENTIARUM BUDAPESTIENSIS DE ROLANDO EÖTVÖS NOMINATAE. SECTIO PHILOSOPHICA ET SOCIOLOGICA. 1966

Ce numéro des *Annales* comprend des études philosophiques en quatre langues dont le français. Parmi ces publications traitant de sujets fort variés (touchant la critique de religion, l'éthique, l'histoire de la littérature ; puis des études sur le déterminisme, sur la dialectique du mouvement, etc.), deux méritent, avant tout, l'attention. L'article de József Szigeti analyse les lois communes à la connaissance scientifique de l'histoire et à celle de la nature, et démontre, en soumettant à un examen détaillé les étapes de la connaissance dans la science historique, que le caractère de la différence qui existe entre elles est relatif. — L'étude de Pál Sándor considère quelques-unes des idées importantes de l'*Esthétique* de György Lukács. Il critique la façon dont Lukács résout les problèmes concernant la relation entre la connaissance quotidienne et la connaissance scientifique, la genèse des arts et la catégorie de la mimesis et de la spécificité. Ce qu'il reproche à Lukács, c'est que les points de vue historiques et ceux des intérêts de classe n'entrent pas dans ses conceptions. — Le numéro se termine par un exposé sur l'état actuel de la philosophie et de la sociologie hongroises.

G. Józsa.

Histoire

NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES 1–2

Budapest, Akadémiai Kiadó, 1965

A l'occasion du XII[e] Congrès international des Historiens réuni à Vienne, l'historiographie hongroise désire faire connaître aux historiens étrangers les résultats de ses récentes recherches.

L'entreprise n'est pas nouvelle. Des ouvrages du même genre ont été rédigés pour le Congrès des Historiens de 1955, à Rome, et pour celui de 1960, à Stockholm, ce dernier portant le titre *Études historiques. Les Nouvelles Études historiques* comprennent quarante-trois articles dont treize en français, seize en allemand et le reste en russe, anglais et espagnol. Parmi les articles publiés en français, nous jugeons nécessaire d'appeler l'attention sur l'étude posthume de l'historien Erik Molnár, intitulée *les Fondements économiques et sociaux de l'absolutisme.* Comme les conclusions de l'article sont inspirées par l'examen de l'histoire de France, il intéressera en particulier les lecteurs français. — L'étude de György Székely traite un sujet relatif à la Suisse de l'époque de la Réformation, celle de Lajos Elekes s'occupe des problèmes de la hiérarchie féodale, József Perényi aborde les questions de l'histoire de l'Europe orientale.

B. Kozma.

IMRE TRENCSÉNYI-WALDAPFEL : UNTERSUCHUNGEN ZUR RELIGIONSGESCHICHTE.

Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

L'activité de Imre Trencsényi-Waldapfel, académicien, professeur à la faculté des lettres de Budapest, embrasse les domaines de l'histoire des religions antiques, de la philologie classique, des recherches sur l'humanisme et de l'histoire de la littérature hongroise. Il est un des pionniers des recherches marxistes sur l'antiquité ; plusieurs de ses études, dans lesquelles la méthode historique comparée va de pair avec la philologie, ont paru en langues étrangères. Son livre intitulé *Mythologie* a été publié en russe et en allemand (*Die Töchter der Erinnerung* 1965), sa monographie sur Homère et Hésiode, en russe.

Ce volume est un choix de ses études sur l'histoire des religions. L'étude placée en tête traite des problèmes de principe : le sujet de l'histoire des religions, le rôle social de la religion, son rapport à d'autres formes de la conscience sociale, le changement de sens des images religieuses. Dans une bonne partie des études, l'auteur rapproche les mythes antiques et orientaux : il examine les rapports bibliques des prooimia et des mythes de Pandore traités par Hésiode ; il établit un parallèle entre la fable d'Ésope sur le renard et l'aigle et l'épopée babylonienne *Etana* ; il fait descendre d'un ancêtre commun les variantes grecque, kazaque et de l'Asie intérieure du mythe de Danaé. Une autre partie des études est plus étroitement liée à l'histoire de la littérature antique : il prouve que le rôle prépondérant d'Athéna dans la mythologie homérique et la composition symétrique de l'épopée sont déterminés par la transition de la barbarie à l'esclavage ; en s'appuyant sur deux passage de l'Iliade, il montre comment la chute du matriarcat se reflète dans la littérature. Les deux dernières études traitent de l'origine de la légende chrétienne de saint Christophe et de deux grandes figures de la critique religieuse, Lucien et Erasme.

K. Szabó.

G. ÜRÖGDI : REISE IN DAS ALTE ROM

Corvina Verlag, Budapest, 1966 — Prisma Verlag, Leipzig, 1966

Le livre conduit le lecteur dans la Rome antique. Le but de l'auteur était de présenter la vie romaine et son décor, la ville. Les dimensions de l'ouvrage ayant été fixées à l'avance, il fallut en réduire le sujet dans deux sens. D'une part, il fut impossible de décrire Rome dès les origines (que la tradition fixe au VIII[e] siècle av. J.-C.) jusqu'à la fin du monde antique; l'auteur mit donc l'accent sur les époques républicaine tardive et pré-impériale. Cependant, les époques précédentes et postérieures sont assez souvent mentionnées, surtout sous

forme de renvois. D'autre part, il fallut abréger la description de la vie romaine; elle se dessine donc à travers l'économie et la structure sociale, au détriment des aspects culturels.

Le livre qui est fondé sur la confrontation des sources écrites et du matériel archéologique est complété d'illustrations et d'un résumé de l'histoire de la littérature latine.

M. Szabó.

ACTA ANTIQUA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
Tomus XIV. 1966

En tête de ce nouveau volume de la revue qui embrasse tous les domaines des recherches hongroises sur l'antiquité, on trouve une étude de Imre Trencsényi-Waldapfel sur l'essence de la poésie bucolique : partant d'une analyse des bucoliques de Virgile et de Théocrite, des données de la poésie moderne et des commentaires antiques, il souligne l'importance de la déesse Artémis et de Daphnis, archétype mythique des bucoliques, et il prouve d'une manière convaincante l'identité de Daphnis, d'Adonis et de Tammuz. I. K. Horváth, dans son étude écrite en français, traite de Catulle, de la conscience qui se manifeste dans la structure de son œuvre, et souligne les différences entre les deux genres fondamentaux de sa poésie, les *nugae*, qui peuvent être considérées comme les précurseurs de la poésie lyrique européenne, et les épigrammes. János Harmatta interprète d'une façon nouvelle le 70e § de l'inscription perse à Béhistoun, tant controversé. Árpád Szabó étudie *Théétète* et le problème de l'irrationalité. L'étude de János Zsilka traite du rôle de l'aoriste chez Homère, celle de Dolores Hegyi, du fond historique de la révolte ionienne. András Mócsy part des données statistiques pour traiter le sujet de l'âge dans l'Empire romain. Dans le volume on peut encore lire des études remarquables sur un relief représentant Hippolyte, retrouvé en Pannonie, sur le caractère des pouvoirs publics après le compromis entre patriciens et plébéiens, etc.

K. Szabó.

ENDRE SÍK : HISTOIRE DE L'AFRIQUE NOIRE I–II.
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1962–64
THE HISTORY OF BLACK AFRICA I–II.
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1965–66

Le livre d'Endre Sík est le premier ouvrage exhaustif de la littérature relative aux questions de l'Afrique en voie de développement. L'écho qu'il a eu dans le monde entier justifie l'immense travail entrepris par l'auteur en vue de présenter l'histoire de l'Afrique Noire sans préjugés idéologiques.

Le fait que le tome premier, édité en français pour la deuxième fois, sert de livre d'étudiant, depuis 1961, dans plusieurs pays d'Afrique Noire, met en lumière un des grands mérites de l'ouvrage, à savoir qu'il examine l'évolution et l'histoire de ces peuples de leur point de vue. Le tome premier traite de l'histoire de chaque peuple et de celle de leurs relations avec l'Europe et de leur colonisation, dès les origines jusqu'en 1900 ou plus précisément jusqu'à la fin de l'époque qui a vu les Européens se partager le continent. Le tome deux, qui va jusqu'en 1939, s'occupe des conséquences de la colonisation, le troisième devant examiner les premières initiatives des pays devenus indépendants et les perspectives de leur développement ultérieur.

Cette division permet à l'auteur de faire une analyse détaillée des événements du XXe siècle qui est, pour les pays africains devenus indépendants, le plus important au point de vue de leurs connaissances sur eux-mêmes. Là, l'auteur a fait beaucoup plus que de raconter les faits historiques : il a analysé les tendances économiques et politiques de ces cinquante dernières années. Quelques erreurs et imprécisions, surtout de nature ethnologique, qui peuvent être relevées dans les deux premiers tomes ne doivent pas faire oublier que l'*Histoire de l'Afrique Noire* est une des synthèses les plus riches qui aient été faites sur ce sujet.

C. Ecsedy.

DIE NATIONALE FRAGE IN DER ÖSTERREICHISCH-UNGARISCHEN MONARCHIE 1900–1918
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

En 1964, un congrès a eu lieu à Budapest, auquel ont participé les historiens des pays ayant appartenu à l'ancienne Monarchie. Les sujets étaient la situation internationale au XX^e siècle de la Monarchie austro-hongroise, son évolution économique et sociale et le problème des nationalités. Le présent volume comprend les rapports et la discussion sur le problème des nationalités. Les historiens yougoslaves et roumains ont présenté des rapports sur les questions nationales et sur la dislocation de la Monarchie. Les Yougoslaves ont mis d'abord en lumière les aspects économiques et sociaux de cette question ; les Roumains ont mis l'accent sur les heureuses conséquences, aussi bien politiques que sociales, qui ont résulté de la solution apportée en 1918 aux problèmes des nationalités. L'ouvrage présente une vue d'ensemble fidèle de l'état actuel des recherches sur la question nationale, et des différences de conception.

I. Diószegi.

PROTOKOLLE DES GEMEINSAMEN MINISTERRATES DER ÖSTERREICHISCH-UNGARISCHEN MONARCHIE (1914–1918)
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance des actes des conseils de ministres quand on s'adresse à des historiens qui s'occupent de l'histoire de la Monarchie austro-hongroise. Les chercheurs les utilisent pour mettre en lumière les questions de détail aussi bien que pour préparer des synthèses. Or, la copie originale qui est conservée au Haus-Hof und Staatsarchiv de Vienne est loin d'être satisfaisante. Ce volume comprend le dossier relatif à la première guerre mondiale, dossier paru avant les autres, en raison de l'intérêt porté aux événements concernés. Le volume a été conçu par Miklós Komjáthy avec toute la compétence et les connaissances techniques requises. La publication s'appuie sur la copie originale, et les notes du rédacteur éclairent les ratures et les mots intercalés dans les textes originaux. L'utilisation du volume est facilitée par l'index des noms et le répertoire. Dans l'introduction, Miklós Komjáthy a résumé l'histoire de la formation et de l'activité du conseil commun.

I. Diószegi.

MAGDA ÁDÁM, GYULA JUHÁSZ ET LAJOS KEREKES : ALLIANZ HITLER–HORTHY–MUSSOLINI
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Rédigé par l'Institut des Sciences historiques de l'Académie des sciences de Hongrie, l'ouvrage qui comprend une étude d'introduction de plus de cent pages et est illustré par 136 documents, a pour but de présenter la politique extérieure de la Hongrie entre 1933 et 1944, intéressante et importante à l'échelle internationale aussi. Les principaux problèmes abordés dans l'étude d'introduction se groupent chronologiquement autour des faits les plus importants de l'époque en question, tels que les relations entre l'axe Berlin–Rome et la Hongrie ; l'accord de Munich qui permit le démembrement de la Tchécoslovaquie ; le déclenchement de la deuxième guerre mondiale, la Seconde Décision de Vienne et le ralliement de la Hongrie au Pacte à Trois, l'entrée en guerre de la Hongrie, la politique extérieure du gouvernement Kállay, l'occupation de la Hongrie. Les documents sont des lettres, des rapports d'ambassadeurs, des dépêches.

J. Horváth.

THE CONFIDENTIAL PAPERS OF ADMIRAL HORTHY
Budapest, Corvina, 1966

Les dossiers personnels d'avant l'automne de l'an 1944 de Miklós Horthy, régent de la Hongrie sont conservés dans les Archives Nationales de Hongrie, du moins ceux qu'il n'a pas lui-même détruits ou qui n'ont pas disparu lors des derniers mois de la guerre. Les soixante-cinq documents publiés permettent aux chercheurs et aux lecteurs qui s'y intéressent d'avoir des informations importantes sur l'histoire de l'époque de la contre-révolution hongroise (1919–1944). Les dossiers se présentent dans l'ordre chronologique, le premier datant du

mois de juin 1919, le dernier, du 17 juillet 1944. Ce sont surtout des lettres écrites ou reçues par Horthy. Voici quelques-uns des destinataires de ces lettres : Charles IV (Habsbourg), le maréchal Ludendorff, Hitler, Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne hitlérienne, Mussolini, Masaryk, président de la République Tchécoslovaque, le maréchal Pilsudski, Neville Chamberlain, Lord Rothermere ; parmi les responsables de la politique intérieure de la Hongrie : le comte István Bethlen, Gyula Gömbös, le comte Pál Teleki, Miklós Kállay, et d'autres. — Des discours, des notes et des projets de Horthy composent une partie plus modeste du recueil. Dans les Annexes, se trouvent, en version originale, les documents écrits en allemand et en italien, puis la liste complète des dossiers de Horthy dont on a fait une sélection. Les notes donnent des indications sur les partis politiques et les organisations de Hongrie et fournissent des données biographiques.

J. Horváth.

GYULA MÉREI : DIE IDEE DER EUROPÄISCHEN INTEGRATION IN DER WESTDEUTSCHEN BÜRGERLICHEN GESCHICHTSCHREIBUNG
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

L'auteur a l'intention de présenter « l'européisation » de la politique allemande, donc une certaine adaptation de cette politique aux conditions de l'après-guerre. L'étude comporte les points suivants : la première partie est consacrée à la formation de l'idée de l'intégration européenne, la deuxième à la crise survenue dans l'historiographie à la suite de la défaite de l'analyse détaillée du problème évoqué dans le titre.

B. K.

ACTA HISTORICA. 1966

La revue de l'Académie des sciences de Hongrie publie les résultats les plus importants de l'historiographie hongroise en langues française, russe, anglaise et allemande. Les historiens les plus éminents font partie du comité de rédaction et le volume de 1966 a été encore réuni sous la direction de l'académicien Erik Molnár, récemment décédé. Le numéro comprend le compte rendu de Erik Molnár sur le XII[e] Congrès international des historiens (en français). Plusieurs chercheurs hongrois ont participé à la discussion au congrès. Oszkár Paulinyi analyse les formes primitives des entreprises dans les mines de métaux précieux de l'époque féodale (en allemand). Lóránt Tilkovszky montre les relations entre la politique officielle à l'égard des minorités ethniques et le mouvement « Volksdeutsch » de la plus grande minorité, celle des Allemands, à la veille de la deuxième guerre mondiale (en allemand). Zsigmond Pál Pach s'occupe des problèmes de l'historiographie marxiste hongroise (en russe, résumé français), Kálmán Szakács informe ses lecteurs sur les mouvements d'extrême-droite qui se sont développés dans les villages hongrois dans les années trente (en russe, résumé français). Erzsébet Andics discute les théories récentes des historiens roumains et slovaques dans son article intitulé : *Faut-il réviser les vues de Marx et d'Engels concernant la révolution de 1848–1849 ?* La revue présente, à la suite des comptes rendus la bibliographie des ouvrages hongrois et la chronique des événements intéressant les historiens.

I. Berténi.

ANNALES UNIVERSITATIS SCIENTIARUM BUDAPESTIENSIS DE ROLANDO EÖTVÖS NOMINATAE. SECTIO HISTORICA
Budapest, 1966

La publication périodique d'histoire de l'Université publie des études en allemand, en français et en russe. L. Kákosy analyse les descriptions de la Nubie, pays mystique de l'antiquité dans les œuvres des écrivains antiques. G. Székely analyse comment les draps hollandais et anglais sont parvenus en Europe centrale du XIII[e] au XVII[e] siècle. V. Sápi présente des études sur l'institution des salariés travaillant dans l'agriculture hongroise et sur la formation des salaires des domestiques entre le XVI[e] siècle et 1848. E. Arató met en parallèle le développement du nationalisme hongrois et du nationalisme des peuples non hongrois vivant sur le territoire de la Hongrie, entre 1780 et 1825. A. Urbán publie une étude sur l'armement de la garde nationale de la guerre d'Indépendance de 1848. Pour le lecteur étranger,

les trois articles d'histoire de la diplomatie de la revue présentent un intérêt particulier: E. Palotás fait l'examen des rapports de la Monarchie austro-hongroise avec la Russie en 1895 (en allemand). I. Diószegi présente la vie et le journal, écrit un an avant le déclenchement de la première guerre mondiale, du comte István Burián, dernier ministre des Affaires étrangères de la Monarchie austro-hongroise (en allemand). I. Dolmányos publie une étude sous le titre *Contributions à la question des relations diplomatiques entre la Hongrie et l'Union Soviétique* (1920–1939). Le bulletin se termine par des nouvelles sur la vie scientifique de l'Université, des comptes rendus sur les recherches et des bibliographies.

I. BerténYI.

ANNALES UNIVERSITATIS SCIENTIARUM BUDAPESTIENSIS DE ROLANDO EÖTVÖS NOMINATAE. SECTIO HISTORICA, 1967

Dans son article, *Quaedam puella de genere Tatun*, József Gerics démontre, en analysant les chroniques hongroises, l'existence d'un lignage hongrois du XI^e^ siècle, inconnu jusqu'à nos jours (en allemand). György Székely, dans son exposé intitulé : *Décadence du pouvoir ottoman et les deux Miklós Zrínyi*, rend hommage à Miklós Zrínyi, mort pendant les luttes contre l'envahisseur turc en 1566, et à son arrière-petit-fils, le poète et capitaine Zrínyi. Endre Arató analyse les rapports entre le nationalisme et les soulèvements paysans du printemps et de l'été de 1848, année de la révolution hongroise (en allemand). Aladár Urbán traite des problèmes relatifs à l'organisation de l'armée révolutionnaire hongroise de 1848 (en allemand) ; József Galántai nous dit comment a été préparé et accueilli par le Parlement hongrois le compromis avec l'Autriche en 1867, dont on commémore cette année le centenaire (en allemand) ; dans son article intitulé *Beust, Andrássy et la question de la Mer Noire, 1870–1871*, István Diószegi nous livre les secrets de la politique extérieure de la Monarchie austro-hongroise à une époque particulièrement intéressante de la diplomatie internationale; Béla Kirschner met en relief l'activitéde certains chefs du centre et de la droite de la république des Conseils de 1919, visant à restaurer la démocratie bourgeoise (en allemand). Le volume s'achève par la chronique et les nouvelles scientifiques, par les comptes rendus des ouvrages étrangers les plus importants et des livres des historiens de la faculté, et finalement par une bibliographie.

I. Bertényi.

ACTA ARCHAEOLOGICA 1966
Publié sous la direction de G. Moravcsik

L. Vértes fait connaître dans son article *(The Upper Palaeolithic Site on Mt. Henye at Bodrogkeresztúr)* la trouvaille d'un des plus importants gisements du haut-paléolithique de Hongrie. A. Mozsolics publie deux intéressantes trouvailles d'or de l'âge du bronze *(Die Goldfunde von Nyíregyháza und von Szarvaszó)*. M. Párducz présente les quatre cent soixante-sept tombeaux du cimetière de Tápiószele, importants du point de vue de l' « âge scythe » de Hongrie *(The Scythian Age Cemetery at Tápiószele)*. Les enterrements commencent dans le dernier tiers du VI^e^ siècle et finissent entre 250–150 avant notre ère par les trouvailles dues aux conquêtes gauloises. F. Fülep s'occupe dans son article d'une inscription trouvée à Dunaújváros et renvoyant à la synagogue de l'époque romaine *(New Remarks on the Question of the Jewish Synagogue at Intercisa)*. A. Sz. Burger publie la riche matière du cimetière chrétien primitif du IV^e^ siècle, mis au jour à Ságvár entre 1937–1942, et s'occupe des problèmes ethniques des enterrements *(The Late Roman Cemetery at Ságvár)*. J. Szilágyi publie les tableaux appartenant à un de ses articles précédents sur la mortalité de la population des provinces romaines de l'Afrique du Nord *(Die Sterblichkeit in den nordafrikanischen Provinzen II.)*. Finalement, I. Bóna a écrit un article *(Cunpald fecit)* sur le calice de Petőháza. Il le considère comme l'œuvre d'un maître bavarois travaillant aux alentours de Salzbourg entre 760–780. Selon son hypothèse, le calice est parvenu en Hongrie avec Théodoric de Salzbourg christianisant les Avars de la Pannonie de l'Ouest, et fait, peut-être partie des trouvailles du tombeau de Théodoric.

M. Szabó.

FOLIA ARCHAEOLOGICA 1965
Annuaire du Musée National Hongrois.
Réd. par F. Fülep

Dans l'annuaire, on retrouve, conformément au domaine de recherche du musée, des articles sur des sujets archéologiques, historiques et d'histoire d'art en langues hongroise (avec des résumés en langues étrangères) et étrangères. Dans le numéro de 1965, on trouve d'intéressants articles : L. Vértes : *Zur Technologie grobgerätiger Silexfunde in Ungarn.* J. Pásztor présente dans *Frühbronzezeitliches Gräberfeld in Vsechsvätych* la matière d'un cimetière de l'âge du bronze dans la Slovaquie de l'Est. A. Sz. Burger s'occupe des problèmes de l'inscription et du style de la pierre tombale d'Öcsény du II^e siècle de notre ère (*Bemerkungen und Nachträge zu CIL III. 3299.*) Z. Kádár a écrit une étude sur un des plus beaux petits bronzes de la Pannonie (*le Petit Bronze d'Hercule de Szalacska*). A son avis, la pièce représente le type d'Hercule-Melkart; cette divinité reçut un culte officiel à Rome sous Septime Sévère. S. Soproni étudie un petit bronze représentant le capricorne, mis au jour aux alentours du camp romain de Brigetio (Ószőny). C'est, peut-être un travail gaulois de l'époque de Caracalle (*Der Stempel der Legio XIV Gemina in Brigetio*).

M. Szabó.

Science littéraire, linguistique

LITTÉRATURE ET RÉALITÉ
Publié par Béla Köpeczi et Péter Juhász.
Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966.

Ce recueil d'articles des historiens et des critiques littéraires hongrois a été préparé à l'occasion du congrès de Strasbourg, en 1966, de la Fédération Internationale des Langues Modernes. Le titre correspond à un des problèmes discutés au congrès, mais pose en même temps une des questions principales de l'esthétique marxiste. Le présent recueil continue les efforts des représentants de la science littéraire hongroise pour faire connaître aux spécialistes étrangers les résultats de leurs recherches. Nous nous bornons à signaler deux anciens recueils : *la Littérature comparée en Europe orientale* qui contient la matière des discussions du congrès de Budapest, organisé en 1962 (Akadémiai Kiadó, 1963) et *Littérature hongroise — littérature européenne*, publié par I. Sőtér et O. Süpek (Akadémiai Kiadó, 1964) à l'occasion du IV^e congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, qui a eu lieu à Fribourg.

Le présent recueil propose l'examen d'une question théorique : celle du réalisme et du réalisme socialiste. Le recueil introduit le lecteur étranger au cœur des discussions entre les différents représentants de la science littéraire hongroise d'où il ressort que la littérature est abordée de deux manières : l'une, plus théorique, l'autre plus historique. Après l'analyse du processus littéraire et des chefs-d'œuvre du passé et du présent, la plupart des critiques littéraires hongrois n'ont pas accepté certaines conclusions critiques de l'esthéticien et philosophe G. Lukács (voir là-dessus l'article de I. Sőtér dans le présent numéro des Nouvelles Études Hongroises) tout en reconnaissant l'importance de son œuvre dans l'élaboration de l'esthétique marxiste. Grâce à cette discussion qui a surtout souligné l'importance des différents mouvements d'avant-garde pour le réalisme socialiste (voir l'article de L. Illés et de P. Miklós) les points de vue des « lukácsiens » et des « antilukácsiens » se sont rapprochés et nous voyons déjà les éléments d'une synthèse dans les articles de B. Köpeczi, de J. Szigeti et de I. Sőtér, même s'il y a — comme c'est naturel — des différences dans l'appréciation de certains courants littéraires ou de certains écrivains. La première partie du livre, consacrée à ce débat sur le réalisme et le réalisme socialiste, présente objectivement la discussion : nous y trouvons, outre les articles déjà mentionnés, un passage de la nouvelle *Esthétique* systématique de G. Lukács, nuancé et riche en suggestions, et un article de son disciple I. Hermann.

La deuxième partie intitulée *Œuvres et Tendances*, contient des analyses concrètes où certains auteurs se servent des catégories

de G. Lukács, d'autres non. Nous relèverons les articles de F. Tőkei sur le fantastique et la réalité dans la nouvelle chinoise classique, de M. Czine sur le naturalisme en Europe orientale, de G. M. Vajda sur Thomas Mann, de M. Almási sur *le Château* de Kafka, de M. Horányi sur Machado, de E. Török sur Babel, de M. Szabolcsi sur Attila József et la littérature universelle, de G. Bodnár sur Hemingway, de Mme V. Mészáros sur Camus. P. Pándi analyse le roman de T. Déry, traduit récemment en français : *Monsieur G. A. à X* (Seuil, 1965).

Ce volume renseigne le lecteur sur la variété et la richesse de la science littéraire hongroise, comme le souligne *Nouvelle Critique* (avril 1967) qui publie intégralement la préface de B. Köpeczi, variété qui est appellée à enrichir le marxisme.

I. F.

TRADITION AND INNOVATION IN CONTEMPORARY LITERATURE — TRADITION ET MODERNITÉ DANS LA LITTÉRATURE DE NOTRE TEMPS

Budapest, Corvina, 1966

Le volume présente les problèmes traités lors de la Table Ronde organisée en 1964 à Budapest par le PEN Club hongrois, avec l'avant-propos de László Kéry, secrétaire général.

Plus de cent représentants étrangers et hongrois de plus de vingt PEN Clubs ont participé à la Table Ronde où étaient abordés les problèmes de la tradition et de la modernité.

Les participants français, Jean Follain, Michel Butor, Armand Pierhal, Yves Gandon et Jean de Beer ont pris la parole; ce dernier a prononcé le discours d'ouverture sur les problèmes du théâtre. La Belgique a été représentée par Carlo Bronne, Daniel Jilles et par André Gascht.

Les participants hongrois étaient György Somlyó et István Vas, poètes, Miklós Hubay et Iván Boldizsár, auteurs dramatiques, Péter Veres et Géza Hegedüs, romanciers, László Gáldi et Péter Nagy, historiens de la littérature, et Gyula Illyés qui a fait un exposé sur la poésie. Le discours de William Cooper, romancier anglais, a été suivi d'une discussion sur la prose.

Gyula Illyés, un des classiques de la littérature hongroise contemporaine, a traité du problème de l'authenticité de la poésie. En partant des affirmations de Jean Paulhan, il est arrivé à cette conclusion que « la peinture n'existe plus autrement que par la passion qu'elle exprime. Par la colère de l'homme. Eh oui, cette colère nous unit, nous aussi. Sans elle, il n'existe pas de poésie moderne non plus. Ni de poésie classique. Sans elle, il n'a jamais existé de poème d'aucune sorte. »

Les participants — bien qu'ils aient représenté différentes tendances — sont tombés d'accord sur le fait que tradition et modernité sont deux notions inséparables, que l'une exige l'autre. Selon Michel Butor, « ... il n'y a point de véritable tradition sans modernité, et inversement. Les seuls auteurs pleinement fidèles à leurs traditions sont ceux qui ne les subissent point passivement, mais les continuent dans leur invention. » Georgi Gochkine, de Bulgarie, a exprimé la même opinion : « Le vrai créateur ne peut être ni traditionaliste absolu, ni novateur absolu... » ; de même que Mira Aleckovič, de Yougoslavie : « La tradition est quelque chose qui a existé avant nous et qui existe en nous, mais se révolter contre la tradition est aussi dans la tradition. »

C'est peut-être la profession de foi du roumain Paul Georgesco qui exprime le mieux toute l'atmosphère de la conférence : « Je suis écrivain et rien de ce qui est littérature authentique ne m'est étranger. »

La Table Ronde a duré deux jours ; le discours de clôture a été prononcé par Iván Boldizsár, vice-président du PEN Club hongrois : « Tous ceux qui posent la question et tous ceux qui ne la posent pas, ont foi dans l'avenir, parce qu'autrement ils ne seraient pas, nous ne serions pas écrivains. »

L. Ferenczi.

ISTVÁN SŐTÉR : ASPECTS ET PARALLÉLISMES DE LA LITTÉRATURE HONGROISE

Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Le volume d'essais d'István Sőtér est très varié, tant par son contenu que par le genre qu'il représente. On y trouve des portraits relevant de l'histoire de notre littérature (p. ex. *Imre Madách et la Tragédie de l'Homme*, ou *la Tragédie du poète : Miklós Radnóti*), l'analyse du *Docteur Faustus* de

Thomas Mann et de *la Chute* de Camus, une étude théorique des problèmes de principe et de la méthode de recherche de l'histoire littéraire comparée. La majorité des essais s'occupe des phénomènes parallèles de l'évolution de la littérature hongroise et de certaines littératures d'Europe orientale, comme le roman poétique russe et le roman hongrois, les phénomènes analogues du romantisme hongrois et polonais, l'analyse des traits spécifiques de la poésie populaire et de la musique folklorique d'Europe orientale.

L'opinion et les vues se manifestant dans les diverses études sont homogènes. Sőtér analyse tous les phénomènes de la littérature hongroise comme le reflet littéraire d'une structure économico-sociale donnée et suit ainsi l'enseignement du marxisme. Pour élucider certains problèmes de notre histoire littéraire (p. ex. le romantisme hongrois) il a recours, en premier lieu, aux analogies et parallélismes qu'offre l'évolution de la société et de l'esprit russes et polonais par rapport à la Hongrie, et il met toujours en relief les causes qui ont empêché notre littérature de suivre de près l'évolution de la littérature d'Europe occidentale. Sa méthode d'analyse est une méthode comparativiste complexe, largement appliquée par les historiens littéraires de tous les pays et que nous devons, en partie, aux idées de Sőtér.

Sőtér étudie les phénomènes de l'histoire littéraire hongroise en rapport avec la littérature européenne ce qui grâce aux nombreux exemples puisés dans les littératures française et anglaise, allemande ou slave, permet de suivre parfaitement le fil de sa pensée même si l'on n'est pas du tout connaisseur de notre littérature.

L. Rigó.

PÁL LAKITS : LA CHATELAINE DE VERGI ET L'ÉVOLUTION DE LA NOUVELLE COURTOISE

Studia Romanica Universitatis Debrecensiensis de Ludovico Kossuth nominatae, Fasc. II., Debrecen, 1966

Dans cette étude remarquable, l'auteur soumet à une analyse textuelle détaillée l'une des plus belles nouvelles courtoises du XIII^e^ siècle, afin de préciser les significations possibles de la « fine amor » et la transformation progressive du sens de l'aventure chevaleresque à cette époque-là.

Après avoir désigné les sources probables et éventuelles de la *Châtelaine de Vergi*, (*Graelent, Lanval, Guingamor, Tristan, Piramus*) il entreprend d'examiner les aspects de l'amour et parvient à conclure que « contrairement à une conception héroïque ou idyllique de l'amour courtois, l'auteur ne se fait plus d'illusion sur son efficacité pratique, seulement ce n'est pas à l'idéal, mais à la pratique qu'il tourne le dos. » Dans la mesure où la « fine amor » perdra son contenu réel, à la suite de la déchéance sociale de la prouesse héroïque, l'aventure aussi, prise au sens de « motif thématique » des romans courtois, se verra dépourvue de ses éléments fonctionnels. Afin de souligner le caractère dramatique de la nouvelle, l'auteur a jugé nécessaire d'exécuter la caractéristique psychologique des personnages.

L'étude s'achève par une analyse profonde de la structure et de la technique de composition, et est complétée par des notes abondantes et une bibliographie.

I. Szabics.

ACTA LITTERARIA 1966

La revue littéraire de l'Académie des sciences de Hongrie, rédigée par G. Tolnai, publie en français, anglais, allemand, russe ou italien des articles d'histoire et de critique littéraire intéressant le public étranger.

Le numéro de 1966 contient cinq grandes études consacrées à Dante. T. Kardos y étudie l'humanisme de Dante, G. Sallay, sa philosophie et son art, J. Szauder son influence sur la littérature hongroise du XIX^e^ siècle ; nous y trouvons également deux articles d'auteurs étrangers (MM. Branca et Contini). Tous les articles font état de la matière du colloque Dante organisé par l'Académie hongroise (en italien).

Trois grandes études théoriques présentent les problèmes de la littérature hongroise et ses rapports avec la littérature étrangère : celle de T. Klaniczay s'occupe de la Renaissance hongroise : *Réalité et idéalisation dans la poésie pétrarquiste de Bálint Balassi.* Celle d'A. Wéber traite des *problèmes théoriques du style sentimental*, l'article de P. Pándi

(*Deux réponses*) étudie l'influence des socialistes utopiques en Hongrie et l'accueil qui leur a été fait par un écrivain libéral (Z. Kemény) et un intellectuel révolutionnaire (P. Vasvári). Parmi les articles plus courts nous signalons *Une conjecture sur la date précise de la naissance de Villon* de O. Süpek et un essai de L. Dobossy écrit à propos, centenaire de la naissance de Romain Rolland (*Rapprocher les mains qui se cherchent*) ; une bibliographie sélective des publications hongroises de philologie moderne parues au cours des vingt dernières années fournit des renseignements précieux sur les recherches hongroises. La bibliographie illustrel'article de B. Köpeczi paru dans le numéro précédent des *Acta litteraria*, intitulé *Vingt années de philologie moderne*.

I. F.

ACTA LITTERARIA 1967

Ce numéro de la revue est entièrement consacré aux problèmes des périodes de transition des styles littéraires. Les auteurs analysent les courants littéraires et artistiques de transition ainsi que les différents mouvements littéraires du XX^e^ siècle, envisagés eux aussi comme des phénomènes de transition. Nous regrettons avec le directeur de la revue que — faute de place — les tendances du XIX^e^ siècle ne soient pas évoquées. Tous les articles du numéro sont écrits en français. En voici la liste :

Z. Rózsa : Utopie, invective et satire dans la *Divine Comédie* de Dante.

O. Süpek : « ... Celluy qui fist l'avantgarde » (essai d'exégèse des vers 261—264 du *Lais* de Villon).

K. Kulin : *La Celestina* et la période de transition.

G. Tolnai : Des problèmes du baroque.

T. Komlovszki : Un *Theatrum Europaeum* maniériste et Guevara.

V. Gyenis : La littérature baroque tardive dans la culture populaire du XVIII^e^ siècle.

D. Baróti : La notion du rococo et la littérature hongroise.

A. Diószegi : Le style du tournant du siècle en Hongrie.

Gy. M. Vajda : La philosophie des formes expressionnistes.

L. Dobossy : Quelques remarques sur le surréalisme.

E. Bojtár : Quelques problèmes de la poésie socialiste est-européenne entre 1914 et 1929.

B. Köpeczi : A propos des vues esthétiques de J.-P. Sartre.

I. F.

ANNALES UNIVERSITATIS DE ROLANDO EÖTVÖS NOMINATAE — SECTIO PHILOLOGICA, 1967

La section de philologie des *Annales* de la faculté des lettres de l'université de Budapest, paraissant sous la direction de A. Mádl, O. Süpek et F. Molnár, publie des études littéraires et linguistiques en français, en anglais, en italien ou en russe. Dans le présent numéro, nous trouvons un certain nombre d'articles de littérature comparée, p. ex. sur *la Propagation de la littérature de la révolution française en Hongrie de* V. Gyenis, *Petőfi in China de* E. Galla, *Batsányi und Herder* de G. Kovács, *le Récit-cadre des contes indiens dans la littérature mongole* de L. Lőrincz. Quelques articles s'occupent plus particulièrement de la littérature hongroise. T. Kardos aborde les problèmes du théâtre médiéval hongrois (en italien). P. Pándi analyse quelques tendances de la littérature hongroise contemporaine (en anglais). A. Mádl fait le bilan des études hongroises sur Lenau (en allemand). La linguistique est représentée par l'article de M. Péter, consacré au problème d'une grammaire structuro-historique (en russe) où il étudie l'histoire de la déclinaison des noms en russe.

I. F.

LAJOS TAMÁS : ETYMOLOGISCH-HISTORISCHES WÖRTERBUCH DER UNGARISCHEN ELEMENTE IM RUMÄNISCHEN

Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Depuis plus d'un demi-siècle, les linguistes hongrois ont enrichi d'importantes contributions l'étude de la diffusion des mots d'emprunt en Europe centrale et orientale. Aux travaux des académiciens Z. Gombocz, J. Melich, G. Bárczi et I. Kniezsa — pour ne mentionner que ces grands spécialistes de la lexicologie et des recherches étymologiques — s'ajoute, dès maintenant, le dictionnaire étymologique que L. Tamás, professeur de linguistique

romane à l'université de Budapest, a consacré aux éléments hongrois du vocabulaire roumain.

Dès 1928, l'auteur avait laissé entrevoir cette *summa vitae* par une longue série d'articles et d'études; en 1943, dans l'ouvrage collectif *Magyarok és románok* (Hongrois et Roumains), il a esquissé aussi les conclusions qu'un historien de la civilisation peut tirer du témoignage des emprunts d'origine hongroise.

Cette fois — bien qu'il s'agisse d'un volume de presque 1000 pages — le manque d'espace obligeait l'auteur de se borner, dans la plupart des cas, aux problèmes linguistiques proprement dits. Dans l'Introduction il cherche à déblayer un peu le terrain en excluant de son dictionnaire, par exemple, nombre de mots vieillis, d'origine latine, dont l'aspect phonétique paraît renvoyer à une filière hongroise (cf. *concurşum* 1768, p. 17). Même après ces restrictions, le dictionnaire présente environ 2800 mots d'origine hongroise dont à peu près 200 sont répandus dans la langue commune de nos jours. D'une manière générale, la documentation se fait remarquer par sa richesse et sa variété; les formes dialectales sont enregistrées et localisées avec une vraie patience de bénédictin. Les étymologies de L. Tamás ont le mérite de jeter un pont solide entre les recherches des linguistes roumains et celles des linguistes hongrois ; dans le cas du mot *cătana*, par exemple, l'auteur renvoie non seulement à la forme littéraire du mot hongrois *katona*, mais aussi à *katana*, forme vieillie et dialectale (p. 182). Dans la plupart des cas, l'auteur fournit quelques renseignements sommaires même sur l'origine (finno-ougrienne, turque, allemande, etc.) des mots hongrois passés en roumain ce qui élargit considérablement l'horizon au point de vue de l'histoire du vocabulaire centre-européen. Il est évident que dès maintenant, tous ceux qui s'intéressent aux recherches étymologiques roumaines, ne pourront se passer de cette synthèse magistrale qui reflète des contacts linguistiques presque millénaires.

L. Gáldi.

ACTA LINGUISTICA, 1966

Le périodique publie des études sur les inguistiques générale, hongroise, finno-ougrienne et slave, ainsi que sur l'orientalisme.

Z. Telegdi traite des questions de principe relatives à l'analyse historique de la langue (*Zur Geschichte der Sprachwissenschaft : Historische Grammatik*).

L. Benkő propose une périodisation moderne de l'histoire du hongrois *The Periodization of the Hungarian Language.*

L'étude de G. Németh met en lumière un nouvel aspect des relations bachkiro-hongroises, aborde plusieurs disciplines (*Ungarische Stammensnamen bei den Baschkiren : 1—21*).

K. Rédei utilise les résultats de la linguistique finno-ougrienne dans son travail (*Die Entstehung der objektiven Konjugation im Ungarischen*).

E. Abaffy enrichit les connaissances acquises sur l'histoire de la langue littéraire et des dialectes hongrois (*Regionale Tendenzen zur Entwicklung einer literarischen Norm des Ungarischen im 16. Jahrhundert*). L. Dezső donne l'exemple de l'application à l'histoire de langue de la méthode statistique (*l'Investigation statistique de la formation des mots dans les monuments linguistiques*).

Nous signalons l'article de L. Papp (*Bericht über die Arbeiten am Ungarischen Etymologischen Wörterbuch*), et son travail, dans lequel il résume et fait état des résultats de la linguistique en Hongrie en 1965.

J. Lőrincz.

A. RÓNA-TAS : TIBETO-MONGOLICA

Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Les traits principaux de la langue et de l'histoire des dialectes thibétains sont esquissés à la faveur d'un examen des mots thibétains empruntés par un dialecte mongol. L'auteur traite environ huit cents de ces mots d'emprunt archaïques et après avoir examiné la phonologie historique thibétaine, il esquisse les traits principaux de la formation du système phonétique thibétain. Il détermine l'origine des mots d'emprunt thibétains de la langue mongole et l'arrière-plan social de l'emprunt. Le volume se termine par une riche bibliographie.

L. Lőrincz.

ACTA ORIENTALIA, 1966

L'année 1966, les *Acta Orientalia* ont réservé la première place, conformément à la vocation du périodique, aux études altaïques. Dans le nombre des articles d'auteurs hongrois, deux se distinguent, écrits par L. Ligeti, où il soumet à l'examen un vocabulaire sino-ouigour de l'époque des Ming. (*Un vocabulaire sino-ouigour des Ming*). Dans le domaine des études mongoles, deux articles écrits par G. Kara, sur la poésie populaire mongole (*Une chanson bouriate*, et *Nouvelles versions de la « ballade » mongole* et l'article de L. Bese : *A Study in Buriat Proverbs* s'occupent des questions discutées du folklore et de la linguistique mongols. Mais nous devons mentionner également l'article de L. Kákosy dans le domaine de l'égyptologie, celui de G. Uray dans le domaine de la thibétologie, et celui de A. Scheiber dans le domaine des études hébraïques où chacun, dans sa spécialité, atteint un haut niveau scientifique.

L. Lőrincz.

Belles-Lettres

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE HONGROISE DU XX^{e} SIECLE
Budapest, Corvina, 1965

La langue des petits peuples est non seulement un moyen d'expression pour leur littérature mais aussi une prison. C'est ainsi que la littérature hongroise est enfermée dans les limites de sa langue maternelle. L'anthologie composée par György Bodnár et préfacée par István Sőtér a pour but de montrer comment cette littérature nationale peut se rattacher à la culture littéraire européenne de notre siècle et comment elle est capable de produire des chefs-d'œuvre authentiques en s'en inspirant.

Dans les deux tomes, environ cinquante écrivains, appartenant à toutes les générations et à toutes les tendances — sauf les plus récentes, représentent la littérature hongroise moderne. Donc ce n'est pas la littérature du « présent » que cette anthologie présente, mais celle du passé récent, la première moitié du siècle et les écrivains âgés encore vivants.

Le premier tome commence par les deux plus grandes figures de la première génération moderne : le poète Endre Ady et le prosateur Zsigmond Móricz. Ils sont suivis par les quatre grands écrivains lyriques de leur génération : Mihály Babits, Dezső Kosztolányi, Gyula Juhász et Árpád Tóth.

C'est dans ce tome que figurent la prose et la poésie de 1910 à 1920, ainsi que les écrits de l'excellent humoriste Frigyes Karinthy, et aussi la nouvelle stupéfiante de Géza Csáth, *Un matricide*, qui représente l'absurdité de la brutalité.

Au début du second tome, nous trouvons le plus grand poète hongrois après Ady, Attila József, jusqu'ici la plus grande figure de la littérature socialiste en Hongrie. Dans ses poèmes, la chanson populaire et folklorique s'unit intimement au surréalisme. Il fait entendre la voix des gens de la banlieue, des ouvriers et, plein de confiance en eux, il élève la sienne contre le fascisme hongrois.

C'est ce tome qui donne un aperçu des poèmes et de la prose de Gyula Illyés. Il représente la vie de la campagne et des paysans, son style se caractérise par la plasticité et la clarté. Le roman intitulé : *la Phrase inachevée* est l'épopée de la bourgeoisie hongroise, écrite par Tibor Déry ; un des chapitres de cette œuvre figure dans l'anthologie. Sa nouvelle, l'*Amour*, est une évocation des procès des années cinquante.

On peut lire aussi le prologue du drame de Béla Balázs, *le Château de Barbe-Bleue* qui a été mis en musique par Béla Bartók; un extrait du roman-journal d'Aladár Kuncz, *le Monastère noir*, dont l'action se passe dans un camp de concentration français pendant la Grande Guerre. Les poèmes de Miklós Radnóti, victime du fascisme, ont aussi trouvé la place qu'ils méritent.

Les textes sont éclairés par des notes biographiques soignées et par de petits essais analysant l'art des auteurs respectifs, les rendant ainsi accessibles au lecteur français.

Z. Kenyeres.

MILLIAIRE
Budapest, Corvina, 1965

L'anthologie (rédigée par Miklós Szabolcsi, avec la collaboration de Zoltán Kenyeres) a été publiée à l'occasion du vingtième anniversaire de la Libération de la Hongrie. Elle a paru également en anglais, en allemand, en français et en espagnol.

Le volume présente, à travers les œuvres littéraires, les principales étapes de l'histoire de Hongrie des trente dernières années. Plusieurs genres figurent dans cette anthologie : extraits de roman, nouvelles, poèmes, sociographie, essais, reportages littéraires.

Le volume se compose de trois parties.

La première évoque le passé à travers les textes de nos meilleurs écrivains et poètes : le sort des ouvriers est présenté à travers les poèmes d'A. József, celui des paysans, à travers la nouvelle de Zs. Móricz, le fascisme, par les poèmes de Radnóti.

La deuxième présente la Libération et les réalisations qui suivirent. Les textes de G. Illyés, de L. Mesterházi, etc., évoquent le départ pour une vie nouvelle. Les difficultés du début, les erreurs du culte de la personnalité, les événements de l'année tragique de 1956 sont illustrés par les nouvelles de T. Déry, de E. Fejes, de K. Sándor, etc., et par les poèmes de Z. Zelk et de L. Benjámin.

La troisième partie donne un relief saisissant au présent, en présentant l'image d'une évolution équilibrée et saine. La vie du village est présentée par le poème de G. Illyés et par un extrait du roman de F. Sánta, la vie ouvrière, par la nouvelle d'E. Vészi, les problèmes de l'intelligentsia, par l'essai de G. Szabó, etc. Le poème de G. Garai (*Ouverture d'un nouvel âge*) montre l'avenir.

Cet intéressant recueil de haute tenue propose une image fidèle de la beauté, des difficultés et des résultats de l'époque contemporaine.

G. Bessenyei.

ARION
Publié par György Somlyó, à l'occasion des « Journées de la poésie à Budapest »
Budapest, Corvina, 1966

Ce volume avait été conçu pour préparer « Les journées internationales de la poésie à Budapest », qui ont eu lieu en octobre 1966. Il devait resserrer les liens entre les poètes de tous les pays par des études, des déclarations, des œuvres littéraires et des adaptations littéraires.

L'introduction de M. Gyula Illyés, *Au terme du désespoir*, précède les déclarations de plusieurs célèbres poètes hongrois et étrangers (Martinov, Guillevic, Quasimodo, Rousselot, L. Kardos, Gábor Devecseri etc.,) déclarations relatives aux principes de la traduction.

Le volume porte un jugement très favorable sur l'activité importante du regretté László Gara, présentateur de la littérature hongroise à l'étranger, mort en 1966 à Paris. On trouvera une étude de lui, intitulée « *Sur quelques adaptations françaises d'un poème d'Ady.* »

La seconde moitié de la publication comprend des adaptations de poèmes hongrois. Plusieurs des poèmes d'Attila József et de Miklós Radnóti s'y trouvent interprétés en anglais, français, italien, russe, en espagnol, etc., parmi lesquels *l'Ode*, *Salut à Thomas Mann* d'Attila József, *Septième églogue* de Miklós Radnóti, etc.

Sous le titre *Mes poètes hongrois*, M. Guillevic publie ses adaptations françaises de poètes hongrois vivants. D'autres poètes hongrois d'aujourd'hui comme Gyula Illyés, Gábor Devecseri, György Somlyó, Ferenc Juhász, etc., sont présentés par des adaptations en diverses langues.

Le volume se termine avec l'étude de György Rónay, *La part que nous prenons au service* qui a pour sujet la situation, les traditions et les possibilités de l'adaptation littéraire en Hongrie.

M. Kováts.

TWENTY-TWO HUNGARIAN SHORT STORIES
Budapest, Corvina, 1967

Cette publication commune de la maison d'édition hongroise Corvina et de Oxford University Press, avec une introduction due à un auteur anglais (A. Alvarez), offre un panorama de la nouvelle hongroise depuis la deuxième moitié du XIX^{e} siècle jusqu'à nos jours. Elle donne en traduction anglaise vingt-deux nouvelles de vingt-deux auteurs hongrois. La nouvelle psychologique est très abondamment représentée dans le volume (Szomory, Krúdy, Móricz, Kosztolányi, Csáth, Pap, Szerb). La littérature

hongroise actuelle est uniquement représentée par les prosateurs chevronnés les plus illustres (Déry, Lengyel, Illyés, M. Szabó, F. Karinthy). L'anthologie est suivie de notices biographiques concernant chaque auteur.

I. F.

DEUX NOUVELLES ADAPTATIONS DE « LA TRAGÉDIE DE L'HOMME »

Comme il ressort des recherches de G. Radó (Filológiai Közlöny 1964, p. 341 et suiv.), c'est depuis plus de quatre-vingts ans que le grand poème d'inspiration incontestablement romantique d'Imre Madách (1823–1864) ne cesse de mettre à l'épreuve l'ingéniosité des traducteurs français. Pendant cette longue période que d'hésitations entre la prose et le vers, entre la prose rythmée et une succession plus ou moins régulière de vers rimés! Signalons, à titre de curiosité, que dès 1881, une traduction anonyme parue dans la Gazette de Hongrie, et due, selon G. Radó, à B. Varga (donc à un auteur hongrois!), contenait des phrases rythmiques et même métriques ; des octosyllabes (« Ne crois pas que ta nuit m'effraie »), des décasyllabes à césure médiane (« Je te l'ai dit, homme, | lutte et aie confiance! ») et des alexandrins (« Ah, je comprends ce chant | j'en rends grâce à mon Dieu ») Des phrases non moins rythmiques se rencontrent souvent aussi dans les traductions plus récentes ; à propos du texte honnête, mais assez terne de G. Vautier (1931), il est curieux de noter que sa prose est plus d'une fois mieux rythmée que les passages conçus en « vers » ; dans ce cas — en tant qu'équivalent dramatique du *blank verse* hongrois — c'est surtout l'alexandrin qui donne un certain élan à la segmentation des phrases (« Je saisis ces paroles ; | gloire à vous, ô mon Dieu! » — « Homme, je te l'ai dit ; | lutte et aie confiance! »).

Après ces antécédents il n'est pas étonnant de constater que la traduction en prose de *Roger Richard (Budapest, Corvina, 1960, 2e éd. 1964)* offre également des passages fort suggestifs par leur rythme ; sous l'influence double de la tradition française et des traductions antérieures, R. Richard recourt sortout à l'alexandrin (« Vous savez que la langue | est lis (se) comme un serpent »), mais il utilise parfois d'une main heureuse aussi bien le décasyllabe (cf. « Ah je comprends ce chant, | et te rends grâce. » un et vers « argotique » de la scène de Londres ; « Tu es un jaune | et j(e) vais ap(pel)ler un flic ») que l'octosyllabe (« La mer t'échappe et sa rumeur | Et son rire majestueux » — « Ce glob(e) sanglant, c'est ton soleil »). D'une manière générale, la traduction de R. Richard est exacte et pleine de vigueur ; il y a des cas où, au point de vue de la fidélité, on est enclin à la préférer même à l'« adaptation » en vers de *Jean Rousselot (Budapest, Corvina, 1966)*. Voici, par exemple, l'alexandrin que le Seigneur, d'après R. Richard, adresse à Lucifer : « L'hommage seul me sied, et non pas la critique » ; pour J. Rousselot, le décasyllabe du type 6/4 est devenu, au moins dans ce cas, un véritable lit de Procuste : « L'hommage seul m'est dû. Et sans réserve! ». On peut tirer des conclusions analogues des premiers vers du IIIe tableau; expulsé du Paradis, Eve ne peut guère promettre à Adam de faire « une tonnelle *aussi merveilleuse* que la première » ; une fois de plus, c'est la traduction de R. Richard qui permet au lecteur de saisir mieux l'idée de Madách : « Je bâtis une tonnelle exactement semblable à celle d'avant. »

Il ne reste pas moins que dans un très grand nombre de cas le progrès est indéniable. L'adoption des diverses variétés du décasyllabe a souvent obligé J. Rousselot à une remarquable concision. Pour s'en convaincre il suffit de comparer les variantes de deux répliques de Lucifer : Richard : « Je suis » — *mot insensé!* | Tu fus, et tu seras! » Rousselot; « Je suis » — *mot creux!* | Tu fus, et tu seras! »

Et voici les vers où Lucifer se sert d'une métaphore qui provient, paraît-il d'un poème révolutionnaire de Petőfi (*la Mer s'est révoltée*). Richard : « Le peuple est une mer profonde ; nul rayon n'en perce la masse obscure. Seule luit la vague surface. Et cette vague, il se trouve justement que c'est toi. »

Rousselot : « Le peuple est une mer profonde et sombre | Et que jamais le soleil ne pénètre. | Un seul flot luit ; celui de la surface; | Ce flot, c'est toi, peut-être... »

Rappelons aussi une belle exclamation, celle d'Eve au début du IIe tableau :

Richard : « Ah! vivre, vivre, que cela est doux »

Rousselot : « Ah, vivre! Qu'il est *doux* et *beau* de vivre! »

En ce qui concerne la préface de J. Rousselot, il convient d'y signaler les aveux fort instructifs du traducteur sur la forme métrique qu'il a adoptée avec tant de succès. La traduction — non moins précieuse dans son genre — de R. Richard a été préfacée par M. Benedek, ce vénérable doyen des historiens de la littérature hongroise. On y lit avec plaisir quelques lignes restées longtemps inédites d'Ernest Renan (pp. 10–11) qui, à coup sûr, n'ont pas manqué d'impressionner le lecteur français : « Je voudrais faire un poème sur l'humanité qui serait ainsi conçu : ce serait un homme (Adam) qui, partant du commencement du monde, et ne mourant pas..., poursuivrait sa route à travers les phases des diverses époques. » Les vues de Renan sont pourtant inséparables de celles d'Auguste Comte qui, dominé par l'impression de la *Divine Comédie*, espérait voir naître en Italie le poète capable d'écrire tôt ou tard le « poème de l'humanité » (cf. là-dessus l'étude si injustement oubliée de F. Baldensperger : *la Tragédie de l'Homme et les prévisions positivistes*. Études Hongroises. Paris, 1935. pp. 225–228).

L. GÁLDI.

LÁSZLÓ NÉMETH : GUILT
Budapest, Corvina, 1966

Un des ouvrages du grand romancier hongrois (né en 1901) est paru en France tout récemment (*la Possédée*, Gallimard, 1964).

Le roman intitulé Guilt (1936) présente le tableau de la Hongrie des années trente, caractérisée par ses contrastes sociaux. La différence des mondes de là-haut et de là-bas est le « crime » de la société, et l'écrivain donne la critique des élucubrations et des idées pleines de bonne volonté de l'intellectuel reconnaissant ce « crime » par le truchement du jeune paysan instinctivement opposé à une telle attitude. Le docteur Endre Horváth vit dans le monde de là-haut tout en le refusant, Lajos Kovács ne peut pas l'accepter et le condamne; ce double conflit se dégage à la faveur d'analyses psychologiques d'une grande finesse.

G. SIPOS.

DEZSŐ KOSZTOLÁNYI : DER BLUTIGE DICHTER
Budapest, Corvina, 1966

Dezső Kosztolányi (1885–1936), poète, essayiste, traducteur, entre autres, de Racine, de Shakespeare, de Maupassant, de Jules Renard, de Baudelaire et de Valéry, a été un des grands maîtres de la prose hongroise du vingtième siècle. Dans ses nouvelles et ses romans, le ton lyrique va de pair avec l'observation psychologique et avec l'objectivité des détails.

Ce roman occupe une place particulière dans son œuvre. La préface à l'édition allemande fut écrite par Thomas Mann. C'est une œuvre qui annonce le genre de roman du vingtième siècle — ironique, plein de fantaisie et d'allusions, souvent pseudohistorique — qui est représenté par Roger Caillois en France, par Thomas Mann et Brecht en Allemagne, par Thornton Wilder en Amérique et par Jazek Bocheński en Pologne.

Malgré cette parenté, le roman de Kosztolányi reste incontestablement un ouvrage unique — et ceci à cause de son lyrisme et à cause de ses motifs psychologiques (allusions autobiographiques cachées). Il fait allusion aux conditions sociales de la Hongrie contemporaine (le roman est paru en 1921), de même qu'aux problèmes généraux de l'art, à la fonction de la poésie, au divorce entre le sens authentique du devoir et le dilettantisme amoral bien que poétique en apparence.

L. FERENCZI.

KÁLMÁN MIKSZÁTH : DIE ZWEI BETTELSTUDENTEN
DER SPRECHENDE KAFTAN
Budapest, Corvina, 1966

Kálmán Mikszáth (né en 1847, mort en 1910) est un des personnages les plus représentatifs de la prose hongroise du XIX^{e}. Dans ses œuvres, on peut relever des tendances réalistes, mais il débuta en romancier plutôt romantique.

Les deux récits présentés datent de sa période romantique et empruntent leur sujet à l'histoire de la Hongrie.

L'action du roman *les Deux Étudiants quêteurs*, écrit en 1886, se déroule à l'époque de la révolution dirigée par Ferenc II Rá-

kóczi, donc dans la première décennie du XVIII[e] siècle. Deux frères en sont les héros qui traversent de nombreuses aventures, se perdent de vue pour se retrouver enfin au service du souverain Rákóczi.

Le Cafetan qui parle (1889) présente le tableau de la vie des villes hongroises harcelées par les Turcs, des Autrichiens et des *Kuruc* (les insurgés contre l'occupation autrichienne de la Hongrie). Le récit emprunte une anecdote, fort connue dans la ville de Kecskemét, selon laquelle le sultan aurait fait cadeau d'un cafetan « parlant » au jeune chef de district.

Ces histoires romantiques et divertissantes sont aimées surtout des jeunes.

M. Kováts.

La crise politique des années cinquante a eu un effet tragique sur l'écrivain. Les personnages des œuvres écrites à cette époque-là traduisent une certaine négation de la vie (Simeon Oszlopos), mais dans ces œuvres aussi il lutte contre ses propres doutes, pour une attitude humaine devant le monde. Dans sa nouvelle intitulée *A gyáva* (Lâcheté), il pose les problèmes de la morale et de la conduite humaine, il condamne ceux dont la vie est sans but, vide de sens. Le héros actif, résolu, y réapparaît, bien que ce ne soit qu'une figure secondaire.

L'œuvre d'Imre Sarkadi, bien qu'elle soit inachevée, est représentative de la littérature hongroise après la Libération.

G. Bessenyei.

IMRE SARKADI : LACHETÉ ET AUTRES RÉCITS

Budapest, Corvina, 1967

Imre Sarkadi (1921–1961) était, après la Libération, une figure importante de la prose hongroise. C'est un écrivain intellectuel, qui a aussi écrit des études de qualité sur les grands maîtres de la littérature mondiale (Joyce, Huxley, etc.).

Ce sont les souvenirs de la guerre qui dominent dans ses premières nouvelles (*Szökevény* — l'Évadé). Après la Libération, il fait du journalisme. Pendant ces années il traite les problèmes d'actualité, ceux de la vie publique, dans ses reportages et dans ses nouvelles. Il s'intéresse surtout à la transformation de la campagne, de la vie des paysans. Sa manière de représenter les paysans suit ou plutôt continue celle de Zsigmond Móricz. Sa pièce de théâtre, *Szeptember* (Septembre), fut comparée par les critiques aux drames de Tchékov. Son film, *Körhinta* (Petit Carrousel de fête), présenté en 1955 à Cannes, fut apprécié par la critique internationale.

THE HUNGARIAN PEN — LE PEN HONGROIS 1966

La revue du Centre Hongrois du PEN International rédigée par László Kéry, secrétaire général du PEN Club hongrois, paraissant une fois par an, publie des informations intéressant le PEN. En outre, elle analyse régulièrement les nouveautés littéraires hongroises et publie des poésies, des nouvelles et des essais en français ou en anglais.

Le numéro de 1966 contient quelques articles sur l'histoire du PEN hongrois : L. Ferenczi, J. Germanus, L. Passuth, V. Szombathy évoquent la vie de notre Centre National, fondé en 1926, à différentes périodes de son histoire. La revue publie également cinq poèmes du grand poète symboliste hongrois, E. Ady dans l'adaptation des poètes français avec une introduction de L. Ferenczi ainsi que cinq poèmes du grand poète socialiste Attila József avec un essai de I. Sőtér (en anglais).

Ethnographie

ACTA ETHNOGRAPHICA 1966-1967

Les Acta Ethnographica est l'organe international de l'ethnologie. Elle publie des études dans le domaine de l'ethnographie objectale descriptive et de la folkloristique hongroises et européennes, ainsi que des travaux dans le domaine de l'ethnographie universelle. Les études paraissent en langues anglaise, française, allemande ou russe. La moitié des auteurs sont des chercheurs hongrois, les spécialistes les plus connus de tel ou tel domaine de recherche, un article sur deux est de la plume d'un chercheur étranger, représentant de nombreux pays, universités, musées, instituts de recherche scientifique.

Acta Ethnographica est l'unique revue ethnographique internationale de l'Europe de l'Est, par son étendue même c'est un des périodiques d'ethnographie universelle européens les plus significatifs. La revue parue pour la première fois en 1951, a publié jusqu'ici une centaine d'études, d'articles et de comptes rendus. Elle représente une source importante tout d'abord pour ceux qui s'intéressent à l'ethnographie hongroise, aux recherches d'océanistique et d'africanistique, au chamanisme et aux ballades, à l'ethnographie agraire et en général à la méthodologie ethnographique. Parmi les rédacteurs, le rédacteur en chef, l'académicien Gyula Ortutay est folkloriste, Tibor Bodrogi, directeur de musée, s'occupe de théorie ethnographique et de l'ethnographie de l'Océanie et de l'Afrique, le professeur Béla Gunda fait des recherches dans le domaine de l'ethnographie objectale comparée, et le professeur István Tálasi est le chercheur de la culture matérielle du peuple hongrois.

Tomus XV Fasciculi 1–2 (1966)

Parmi les études, celle de Lajos Szolnoky est la plus importante, parce qu'il tire des conclusions ethnogénétiques de la matière ethnographique en question. Dans son article l'Allemand Jacobeit s'occupe de la formation de la théorie de la *Volkskunde* allemande. Parmi les auteurs des petits articles, Roberts (États-Unis) s'occupe des contes des Indiens de l'Amérique du Nord, le regretté Estonien Paulson traite d'une question de la mythologie finno-ougrienne. Le Hongrois János Láng a écrit sur les nouvelles tendances des recherches d'organisation et de parenté ethnographiques universelles. Parmi les comptes rendus, le jeune folkloriste de musique István Halmos en présentant la monographie écrite sur la musique des habitants des îles Ellice d'Océanie, résume les résultats récents et les publications les plus importantes de l'ethnomusicologie.

Tomus XV Fasciculi 3–4 (1966)

Trois des études sont de caractère folklorique. P. G. Bogatyrev, ancien membre de l'école linguistique de Prague et professeur de folklore à l'université de Moscou, Iván Balassa et Lajos Vargyas traitent respectivement de l'immortalité des héros de la poésie populaire épique, de l'ensemble des légendes de la campagne hongroise, et des rapprochements hongrois et mongols des visites de purgatoire médiévales. La quatrième étude a été écrite par un professeur d'origine hongroise de la Columbia University, A. P. Vayda, sur l'homogénéité des domaines culturels de la Nouvelle Guinée. Un des petits articles décrit les coutumes très archaïques du carnaval des colons allemands de Hongrie, l'autre résume — pour la première fois en Europe — les recherches de folkloriques de l'Inde, commencées en 1947. Certains des 12 comptes rendus traitent des sujets de l'africanistique.

Tomus XVI Fasciculi 1–2 (1967)

La première partie de la revue de cette année contient trois études récapitulatives de sujet hongrois. Márta Belényesy décrit les systèmes des baux ruraux de la Hongrie médiévale, Zoltán Újváry publie toutes les données sur les démons de forme animale de la récolte. Éva Pócs donne la monographie des croyances et des coutumes magiques en rapport avec la moisson. Tibor Bodrogi (« Malangan-figurák Új-Irlandon ») s'occupe des questions peut-être les plus intéressantes de la recherche sur le rite mélanésien à la base des matières extrêmement riches et de grande valeur encore inédites du Musée Ethnographique de Budapest. Un des petits articles traite du peuple vietnamien Xa, un autre des coutumes de Noël de la minorité serbe de Hongrie. La plupart des comptes rendus ont trait à l'ethnographie générale et à la théorie ethnographique.

EUROPA ET HUNGARIA

Congressus Ethnographicus in Hungaria. 16–20. X. 1963
Budapest. Akadémiai Kiadó, 1965
Redigerunt : Gy. Ortutay et T. Bodrogi.

Le premier Congrès Ethnographique de Hongrie a été organisé dans le but de situer en Europe la culture populaire hongroise. Après le discours inaugural du célèbre musicien et folkloriste, Zoltán Kodály, récemment mort à Budapest, le volume contient le texte intégral de seize rapporteurs hongrois et de vingt-quatre rapporteurs étrangers (croate, allemand, polonais, russe, tchèque, bulgare et ossète) dans une des langues allemande, russe, anglaise ou française.

Parmi les chercheurs hongrois, B. Gunda a parlé des types géographiques de la culture populaire hongroise. I. Tálasi de la place en Europe de la civilisation matérielle hongroise et G. Ortutay du rôle du médiateur entre l'Est et l'Ouest du folklore hongrois. D'autres exposés examinaient en établissant des comparaisons avec les autres pays certaines caractéristiques de l'évolution de l'agriculture hongroise, de l'habitat, de la viticulture, de certaines institutions sociales, du conte populaire, des croyances, des coutumes, de la danse et de l'élevage.

Parmi les rapports étrangers les plus intéressants, citons ceux des Bulgares et des Géorgiens : ces chercheurs qui, faute de parler une langue répandue, sont inconnus, ont résumé l'essentiel de leurs recherches dans les grandes langues de culture européennes. Le lecteur français sera sûrement intéressé par l'exposé de Mme Kowalska-Lewicka (Recherches polonaises sur la culture populaire des Carpathes — méthode et réalisation), ainsi que par l'étude du Hongrois Lajos Vargyas. Dans cette dernière, l'auteur prouve que toutes les ballades européennes dérivent des ballades françaises et que toutes les ballades est-européennes sont d'origine hongroise. Les Hongrois les ont empruntées aux colons wallons, arrivés en Hongrie au XIV^{e} siècle, venant du Nord de la France.

V. Voigt.

ÁGNES KOVÁCS — LAJOSNÉ MARÓTI : TYPEN DER UNGARISCHEN SCHILDBÜRGERSCHWÄNKE

Le premier cahier du Catalogue des Contes Populaires Hongrois a paru en 1958 (Contes d'animaux, Aath 1–300) sous une forme ronéotypée. Quelques années après, en 1961, parut la nouvelle édition revue et corrigée du catalogue international des contes populaires (Aarne, Antti — Thompson, Stith : Types of the Folktales), dans lequel on inséra toute la matière du catalogue des Contes Populaires Hongrois remaniée d'après le nouveau système. L'adaptation de ce nouveau système s'échelonna sur plusieurs années et c'est pourquoi nous avons dû interrompre l'édition scientifique et systématique des contes populaires hongrois pendant huit ans. Cette fois, on a publié le catalogue intégral des soties villageoises. Six types divers figurent dans le catalogue des contes hongrois de János Honti, paru en 1928 ; dans le recueil analogue de János Berze Nagy, paru en 1957, figurent déjà quatre-vingt-dix types d'histoire, tandis que le catalogue dont nous parlons en contient plus de deux fois plus que le précédent. Puisque Ágnes Kovács ne considère comme typiques que des histoires dont nous possédons plusieurs variantes, le catalogue est valable pour plusieurs centaines de textes. Chaque type d'histoire est complété par une variante entière à titre d'exemple, suivie de l'énumération des autres variantes connues. Une notice spéciale renvoie aux cas analogues dans d'autres littératures, en prenant en considération les résultats les plus modernes des recherches folkloriques. L'introduction précise les caractéristiques générales du genre des soties villageoises hongroises et donne des renseignements sur l'utilisation du catalogue.

Le catalogue publie, parallèlement au texte hongrois de l'introduction, la traduction allemande.

V. Voigt.

EDIT FÉL-TAMÁS HOFER : HUSSARDS, PATRES, PAYSANS
La représentation de l'homme dans l'art populaire hongrois
Budapest, Corvina, 1966

Dans le volume préparé avec un goût très sûr, on peut connaître les objets représentant des figures d'homme de l'art populaire hongrois. Ce sont, quelques pièces exceptées, les trésors conservés au Musée Ethnographique Hongrois, et pour la plupart des pièces datées des XIX^{e} et XX^{e} et dans le meilleur des cas du XVIII^{e} siècles. Les auteurs présentent les spécimens les plus beaux de broderies, de sculptures en bois et de céramiques à figure d'homme, et ils les disposent selon les motifs et la matière. Dans un chapitre à part, ils s'occupent des problèmes esthétiques qui se rapportent aux objets. Une brève bibliographie termine le livre.

V. Voigt.

Histoire de l'art

LES BEAUX-ARTS

ANTAL KAMPIS : LES BEAUX-ARTS EN HONGRIE
Budapest, Corvina, 1966
TIBOR BODROGI : L'ART EN AFRIQUE
Budapest, Corvina, 1967
ACTA HISTORIAE ARTIUM 1966
Bulletin de la Galerie Nationale Hongroise 1966

Les ouvrages publiés en langues étrangères des historiens hongrois de l'art se divisent en deux groupes différents. Les résultats récemment obtenus par nos chercheurs ont été publiés en premier lieu dans les périodiques en langues étrangères ; en outre, plusieurs séries d'études ont été publiées qui font connaître au lecteur étranger non pas les résultats récemment obtenus, mais des monuments artistiques du pays. Ce genre d'ouvrage exige des reproductions de qualité. Ainsi ces sélections, qui, naturellement, ne peuvent pas prétendre à épuiser la matière, s'adressent non seulement au grand public, mais aux spécialistes également.

Voilà le but de la série des publications de la maison d'édition Corvina. Elles sont destinées à donner des informations, avec une technique de reproduction de plus en plus remarquable, sur les pièces les plus importantes des collections hongroises. Les volumes contiennent, chacun, 48 planches en couleur, les reproductions sont complétées par un grand nombre de photos de détail. Les introductions situent les œuvres intéressées dans l'histoire de l'art ; ces parties sont complétées par des données relatives aux différentes toiles et par une brève analyse de la peinture en question. Le premier volume de la série a été un ouvrage de István Genthon *(Du romantisme au post-impressionnisme*, 1964, qui a été suivi par *Portraits italiens*, portraits choisis par Klára Garas parmi les tableaux du Musée des Beaux-Arts de Budapest. Un volume récemment paru analyse un certain nombre de toiles appartenant aux musées de Budapest et d'Esztergom (Miklós Boskovits : *Primitifs italiens dans les musées hongrois*, 1966) et procède à de nouvelles identifications. Marianne Takács considère certaines toiles de la collection espagnole du Musée des Beaux-Arts la plus riche, peut-être, en chefs-d'œuvre (*Maîtres espagnols* 1966). Le choix proposé par János Végh dans *Tableaux allemands et bohémiens du XV^{e} s. dans les musées hongrois* (1966) a pu surprendre même ceux qui connaissent ces musées : on ne pouvait guère soupçonner que l'art gothique d'Europe centrale fût aussi bien représenté dans nos musées. Ágnes Czobor, l'auteur du dernier volume de la série (*Paysages hollandais*, 1967) présente des œuvres maîtresses du Musée des Beaux-Arts.

Outre la série de publications relatives aux collections des musées, la maison d'édition Corvina a commencé à publier en 1966 une nouvelle série de brèves monographies amplement illustrées sur les monuments historiques les plus importants de Hongrie. C'est dans cette série qu'est paru l'ouvrage de Géza Entz sur un des monuments les plus anciens (XIII^{e} siècle) du gothique hongrois, l'Église de la Vierge à Buda, qui

présente pourtant des traces des époques postérieures. Parallèlement, a été publié l'ouvrage de Dezső Dercsényi sur l'œuvre maîtresse de l'art roman hongrois, le château royal d'Esztergom que les fouilles ont mis en valeur et sur la cathédrale jadis attenante au château. Les ravages de la deuxième guerre mondiale ont mis au jour, dans la capitale, une ville médiévale qu'on avait cru détruite et qu'on pourra maintenant reconstruire — c'est sur cette ville que la monographie de László Gerő nous renseigne (*Maisons gothiques de Buda*).

Ces publications peuvent être complétées par l'album de reproductions en couleur rédigé par Klára Garas (*Peintures choisies du Musée des Beaux-Arts*, 1967), qui produit les plus belles toiles de la collection des Vieux Maîtres du Musée des Beaux-Arts. La préface en est importante du point de vue scientifique aussi: elle traite de l'histoire de la collection.

Tibor Bodrogi a publié un ouvrage sur les collections importantes mais jusqu'ici peu connues du Musée Ethnographique de Budapest (*l'Art en Afrique*, 1966).

Une ancienne lacune est comblée par le bref résumé d'histoire de l'art par Antal Kampis (*les Beaux-Arts en Hongrie*, 1966), synthèse des recherches les plus récentes sur l'histoire de l'art hongrois publiées seulement en hongrois. Bien qu'il vise surtout à informer le public, il remplit une mission scientifique aussi. Très souvent, en effet, le lecteur étranger ne pouvait prendre connaissance des résultats des recherches que par des ouvrages périmés. Il suffit de parcourir les notes de n'importe quel manuel étranger pour s'en rendre compte.

Du point de vue du fini, de la qualité des reproductions, le catalogue des peintures du Musée Chrétien d'Esztergom rédigé par Miklós Boskovits, Miklós Mojzer et András Mucsi (*The Picture Gallery of the Christian Museum of Esztergom*, Akadémiai Kiadó, 1964) rivalise avec les albums. Grâce à ce volume, les peintures hongroises et étrangères de cette importante collection tombent vraiment dans le domaine public; les nouvelles identifications fondées sur les sciences modernes sont un grand facteur du progrès pour les travaux entrepris sur les collections hongroises.

Les articles publiés dans les revues s'adressent plutôt aux spécialistes. La plus importante de ces dernières est les *Acta Historiae Artium*, publiée en plusieurs langues par l'Académie des sciences de Hongrie, ouvrage dont les publications sur l'art médiéval et la Renaissance ont dernièrement joué un rôle important. La série d'études de Jolán Balogh, fondée sur les résultats obtenus au cours d'une vie consacrée à la recherche, fait une présentation de la collection de statues du Musée des Beaux-Arts (1965, 1966). Son étude parue dans le Bulletin du Musée Hongrois des Beaux-Arts 1966, de même que l'article de Éva Eszláry (1966), traite le même sujet. L'étude de Lajos Vayer (Analecta iconographica Masoliniana. Acta 1965) est une contribution importante à l'étude de la peinture italienne du Quattrocento. Les articles de Dénes Radocsay (Acta 1965, 1966) sur les problèmes des lettres à blason peint s'occupent des monuments jusqu'ici peu appréciés, de la peinture de la Renaissance. L'étude de Miklós Boskovits sur un ouvrage attribué à Giovanni di Bartolommeo Cristiani (Acta 1965), et celle de Miklós Mojzer sur le maître MS, le personnage le plus important de la peinture médiévale hongroise (Acta 1966 et Bulletin 1966) sont des analyses exemplaires par leur profondeur. C'est la même profondeur qui caractérise les études de Klára Garas sur les problèmes iconographiques et stylistiques de la Renaissance et du baroque vénitiens (*Allegorie und Geschichte in der venezianischen Malerei des 18. Jahrhunderts*. Acta 1965. *Giorgione et giorgionisme au XVII^e siècle*. Bulletin 1965, 1966). Les idées traditionnellement exprimées sur l'œuvre de Kilian Ignaz Dientzenhofer, un maître important de l'architecture baroque, sont mises en question par Pál Voit dans son étude sur l'œuvre maîtresse de l'architecte en Hongrie (Acta 1965).

Il ressort de notre résumé que les historiens hongrois se sont particulièrement penchés sur l'art de la dernière période du Moyen Age. Les publications en langues étrangères ne pouvaient pas se faire l'écho des résultats de ces travaux, puisque les publications qui proposent une explication tout à fait nouvelle sur les monuments hongrois du gothique tardif et de la Renaissance — l'ouvrage de Jolán Balogh sur l'art dans la cour du roi Mathias et le compte rendu de László Gerevich sur la découverte du palais royal de Buda — n'ont paru qu'en hongrois.

L'importance de ces recherches est il-

lustrée par le fait qu'en mai 1965 on a organisé une conférence internationale sur « les problèmes du gothique et de la Renaissance et l'art de l'Europe centrale » , dont les exposés ont été publiés par les Acta Historiae Artium 1967.

Nos revues en langues étrangères publient aussi un grand nombre d'études monographiques sur les maîtres et sur les aspects de l'art moderne hongrois qui peuvent intéresser les autres pays. Le volume, paru en 1965, du *Bulletin de la Galerie Nationale Hongroise* a présenté surtout l'activité de deux précurseurs de la peinture socialiste, celle de Gyula Derkovits et de István Dési Huber s'efforçant de les situer par rapport aux courants picturaux du XX^e siècle. Les publications des Acta Historiae Artium ont le même but; elle présentent l'activité de Jenő Gadányi, de Róbert Berény et de Károly Kernstok.

E. Marosi.

ARTS DÉCORATIFS

HEDVIG SZABOLCSI : MEUBLES FRANÇAIS EN HONGRIE
Budapest, Corvina, 1964
ÁKOS KISS : LA FAÏENCERIE BAROQUE EN HONGRIE
Budapest, Corvina, 1966
ISTVÁN ERDÉLYI : L'ART DES AVARS
Budapest, Corvina, 1966

C'est depuis 1961 que la maison d'édition Corvina, Budapest, fait paraître une série de volumes de petit format qui, se proposent de présenter des reproductions des monuments les plus importants des arts décoratifs hongrois et d'informer le lecteur à leur propos. Ces volumes, ouvrages de grande diffusion, sont complétés par des bibliographies et par des descriptions détaillées des objets d'art. Une partie des planches est en couleur; ainsi, elles peuvent intéresser même ceux qui ne connaissent pas ces objets d'un goût spécifiquement hongrois. Les arts décoratifs hongrois tirent grand profit de cette collection, puisque ces brefs résumés sont pour le moment la seule possibilité de faire connaître au public les résultats des recherches entreprises par des spécialistes. La collection est publiée en français, en anglais, en allemand et en hongrois.

L'un des premiers volumes de la série a été un ouvrage de Sándor Mihalik « *l'Émaillerie de l'ancienne Hongrie* » (1961). Le volume écrit par Ilona Pataky-Brestyánszky, « *la Céramique hongroise moderne* » (1961) traite de l'histoire de la céramique hongroise à partir du début du siècle jusqu'à nos jours et surtout de l'œuvre de trois artistes de prestige international, István Gádor, Géza Gorka et Margit Kovács. L'ouvrage de Béla Krisztinkovich intitulé « *Habaner Fayancen* » (1961) présente l'art des « Habanes », potiers anabaptistes réfugiés en Hongrie et connus dans toute l'Europe, *l'Art de la dentelle en Hongrie* par Mária Csernyánszky (1962) est le premier résumé digne de foi de l'histoire de la dentellerie hongroise des débuts jusqu'à nos jours. *Monnaies de Hongrie* par Lajos Huszár (1963) est un bref et excellent aperçu de l'histoire des monnaies hongroises. Le volume de Pál Voit et Imre Holl, *Anciens carreaux de poêle hongrois* (1963) est un ouvrage approfondi sur l'art des poêliers hongrois des débuts jusqu'à la fin du XVII^e siècle. *Broderies seigneuriales hongroises* (1963) est écrit par Mária Varju-Ember. Dans son ouvrage intitulé *Die Glaskunst im alten Ungarn* (1963), Béla Borsos présente brièvement l'art des vitriers en Hongrie des temps préhistoriques au XIX^e siècle. *L'Orfèvrerie moderne en Hongrie* par Ákos Koczogh (1964) fait l'historique de cette branche des arts décoratifs du début du siècle jusqu'à nos jours. Dans sa monographie intitulée *Formes à pain d'épice en bois sculpté* (1964) Piroska Weiner fait l'inventaire et l'analyse des œuvres d'un métier pratiquement disparu. L'ouvrage d'Angéla Héjj-Détári, *Anciens joyaux hongrois* donne une vue d'ensemble sur l'histoire de la joaillerie hongroise de la conquête du pays jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle. Cet ouvrage, qui traite le sujet d'une manière approfondie et met en lumière les rapports techniques artistiques et sociaux, propose une image vivante de ce métier qui occupe une place éminente dans les arts décoratifs hongrois. La monographie d'Ákos Kiss, *la Faïencerie baroque en Hongrie* (1966) est à proprement parler l'histoire de deux fabriques de faïence hongroises du XVIII^e siècle, celles de Holics et de Tata. L'ouvrage de Mária Sternegg intitulé *Marqueterie renaissance* (1966) est un résumé des nouvelles recherches de l'auteur qui analyse les rapports avec l'étranger,

surtout avec l'Italie, dans les œuvres en question et qui analyse, avec une connaissance profonde du métier, le développement de la marqueterie renaissance hongroise. *L'Art des Avars*, ouvrage de István Erdélyi (1966), présente l'art des anciens nomades du bassin carpathique. Le volume écrit par Hedvig Szabolcsi, *Meubles français en Hongrie* (1964) est une présentation des meubles français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles qui se trouvent en Hongrie en même temps qu'une analyse des causes de la popularité du goût français. Enfin, le volume écrit par Edit Fél et Tamás Hofer, *Hussards, pâtres, paysans* propose des exemples exquis de l'art populaire hongrois.

I. Bobrovszky.

Musique

BÉLA BARTÓK : ETHNOMUSIKOLOGISCHE SCHRIFTEN
Faksimile-Nachdrucke
Budapest, Editio Musica

I. Das ungarische Volkslied. 1965
II. Volksmusik der Rumänen von Maramures 1966

Après plusieurs années de travaux préparatoires, en 1965, les Archives Bartók de Budapest sous la direction de son directeur, le professeur Denijs Dille, a recommencé à publier les monographies de musique populaire de Béla Bartók, qui avaient déjà, au moment de leur parution, provoqué une réaction générale, et qui aujourd'hui sont devenues des raretés bibliographiques. On prévoit d'abord la publication, par procédé photomécanique, des manuels des musiques populaires hongroise et roumaine de Béla Bartók, puis la réédition de ses travaux sur la musique populaire. L'édition fac-similé n'a rien à envier aux éditions originales.

Le contenu du premier volume sont: *Das ungarische Volkslied*. Berlin und Leipzig. 1925. Walter de Gruyter & Co. (Ungarische Bibliothek) Für das Ungarische Institut an der Universität Berlin, herausgegeben von Prof. Robert Gragger. Erste Reihe, Band 11. A magyar népdal. Budapest, 1924. (Le chant populaire hongrois. Budapest, 1924. Rózsavölgyi et Cie.) — Anhang zu der englischen Ausgabe (Corrections manuscrites de Bartók). Dans ce volume Bartók publie le texte et l'air de centaines de chants populaires hongrois et établit le système musical de la musique populaire hongroise.

Le second volume ne contient qu'une seule monographie: *Volksmusik der Rumänen von Maramures*. (Sammelbände für vergleichende Musikwissenschaft. Herausgegeben von Carl Stumpf und E.M. von Hornbostel. 4. Band.) München, 1923. Drei Masken Verlag. Au mois de mars de 1913 Bartók rassemblait des matières dans onze villages roumains de Maramures. Le recueil contient des chants rituels (colinde, chants funèbres) et des chants de danse (hora et d'autres danses) groupés autours de 209 airs de fond (et leurs variations). Tout cela représente une des matières les plus archaïques de la musique populaire roumaine. Bartók caractérise profondément cette matière du point de vue musical, de sociologie musicale et d'histoire musicale dans son introduction de 2 feuilles. A la fin du volume on peut trouver quelques textes et plans de Bartók, écrits pour les projets d'édition précédents.

V. Voigt.

CORPUS MUSICAE POPULARIS HUNGARICAE réd. par Béla Bartók et Zoltán Kodály, Vol. 5. Siratók — Laments. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

La préface de Zoltán Kodály nous informe que la matière du volume a été rassemblée pendant soixante ans (de 1905 à 1965). Kodály a commencé en 1920 à mettre sous presse l'œuvre qu'il avait entreprise encore avec Béla Bartók mais, comme à cette époque il ne connaissait que très peu de matières, il a mis son projet de côté. Dans son introduction, l'œuvre analyse l'histoire de la coutume de la lamentation en Hongrie, puis elle présente les traces actuelles du rite. Une vue d'ensemble informe sur les principes qu'on a suivis pour rassembler les

airs. L'essentiel du volume est consacré à des matières de musique populaire hongroise authentique des cinq dialectes de la musique populaire hongroise (le pays des Palotz — la Transdanubie — la Grande Plaine — la région de la Haute Tisza — les Hongrois de la Roumanie); au total plus de 300 villages. Dans un chapitre à part nous trouvons quelques chants funèbres strophiques. Chaque donnée est suivie d'une notice musicale et textuelle détaillée dont les indices facilitent l'orientation. L'appendice du volume contient aussi des parodies de chant funèbre. Les textes, ainsi que les commentaires sont publiés intégralement aussi en anglais; le volume entier est bilingue. Ces airs et ces textes, au nombre de quatre cents et plus, rassemblés et publiés avec un soin sans égal font de l'œuvre la collection de chants funèbres la plus significative du monde. Cette œuvre est non seulement le corps intégral de la couche la plus archaïque de la riche musique populaire hongroise, mais sa publication est aussi l'événement le plus important de la dernière décennie de l'édition de musique populaire internationale.

V. Voigt.

BENCE SZABOLCSI : A HISTORY OF MELODY
Corvina Budapest et Barrie & Rockliff, London, 1966

L'ouvrage de Bence Szabolcsi, membre de l'Académie, directeur des Archives Bartók de Budapest, est le résumé de dix-sept ans de recherches. « *L'Histoire de la mélodie* », écrit à l'instigation de Kodály, est un ouvrage unique, qui ouvre une nouvelle voie et qui analyse les rapports entre la mélodie des grandes époques de la musique et l'évolution de la société et des autres domaines de l'art, à partir de la naissance de la musique jusqu'à la formation de la mélodie moderne au vingtième siècle. A propos des changements survenus dans le domaine mélodique, M. Szabolcsi traite les problèmes du type musical et des variantes et fait le tableau de la répartition géographique du makam et des différents styles musicaux. « *L'Histoire de la mélodie* » abonde en exemples français, elle aborde la musique des troubadours et des trouvères aussi bien que les chansons de la Renaissance et les mélodies de Lully, de Campra, de Destouches, de Couperin, de Rousseau, de Grétry, de Monsigny, de Méhul, de Berlioz, et finalement celle de Debussy.

JOSEPH HAYDN. SEIN LEBEN IN ZEITGENÖSSISCHEN BILDERN
Corvina Verlag Budapest — Bärenreiter Verlag, Kassel, Basel, Paris, London, New York, 1966

L'iconographie de László Somfai, jeune chercheur hongrois, spécialiste de Haydn, avec ses 400 illustrations, est considérablement plus riche que les ouvrages antérieurs représentant la vie de Haydn par des images. L'auteur ne voulait pas seulement réorganiser la matière déjà publiée, mais, outre beaucoup de nouveaux documents hongrois se rapportant à Haydn, il publie une matière puisée dans des recueils anglais, allemands, autrichiens et suédois. L'étude initiale traite la vie de Haydn, homme et musicien ; les illustrations, avec les notes de Haydn et de ses contemporains, et les commentaires de l'auteur donnent une image complète de la carrière du compositeur. Une partie particulièrement originale et remarquable de ce livre est l'appendice où L. Somfai met en parallèle les 26 portraits authentiques de Haydn.

J. Breuer.

JOSEPH HAYDN. GESAMMELTE BRIEFE UND AUFZEICHNUNGEN
Corvina Verlag, Budapest—Bärenreiter Verlag, Kassel, Basel, Paris, London, New York, 1965

Dénes Bartha, professeur du Conservatoire de Budapest, collaborateur à l'édition critique des œuvres de Haydn, publie une correspondance plus ample qu'aucune collection publiée jusqu'ici. Une partie considérable des lettres s'adressent aux princes Esterházy et aux éditeurs de Haydn, et traitent la vie musicale de la cour princière et les problèmes concernant l'édition des œuvres de Haydn. Les documents récemment découverts et publiés pour la première fois illustrent presque tous l'activité de Haydn en Hongrie. L'ouvrage peut être d'un intérêt spécial pour les Français : dans les dernières années de sa vie, Haydn a été

élu membre de plusieurs sociétés françaises (l'Institut National des Sciences et des Arts, la Société Académique des Enfants d'Apollon), et il a reçu la médaille d'or du Conservatoire de Musique. Les documents qui se rapportent à ces événements se trouvent également dans le volume. L'étude initiale de D. Bartha traite l'histoire de la correspondance de Haydn et de sa publication. D'amples notes complètent la correspondance et grâce aux différents index, le volume est d'un maniement très simple.

J. BREUER.

FRANZ LISZT. BRIEFE AUS UNGARISCHEN SAMMLUNGEN 1835—1886. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966

Margit Prahács, grande spécialiste de Liszt, publie 607 lettres conservées dans les archives hongroises, inédites en partie. Le classement des lettres suit la vie mouvementée de Liszt : I. Années de vagabondage (1835–47), II. Weimar (1848–61), III. Rome (1862–68), IV. Dernière période, Weimar — Budapest — Rome (1868–86). Les lettres sont publiées en langue originale, une bonne moitié en est écrite en français. De nombreuses lettres révèlent l'intérêt vif de Liszt pour l'esprit français. Il mentionne les compositions de Berlioz, Delibes, Massenet et de Saint-Saëns, de même que les œuvres de Molière, de Madame de Staël, de Dumas père, du poète Jacques Jasmin et du chercheur balzacien Armand Baschet, et il cite la presse française contemporaine. La correspondance met en lumière également les rapports multiples de Liszt en France. Le livre est complété par des notes abondantes, plusieurs index, par la chronologie des séjours de Liszt en Hongrie et par de nombreuses illustrations.

J. BREUER.

STUDIA MUSICOLOGICA 1966. Redigit : Z. Kodály

Des études sur Bartók ouvrent les numéros parus en 1966 de la revue de musicologie publiée en langues étrangères de l'Académie des sciences de Hongrie. Après l'étude intitulée *Le vingtième anniversaire de la mort de Bartók* par Denijs Dille, musicologue belge, collaborateur des Archives Bartók de l'Académie des sciences, on y lit une analyse détaillée du Mandarin merveilleux (*Essai d'analyse du Mandarin Merveilleux*) par J. Chailley, directeur de l'Institut de Musicologie de la Sorbonne. L'étude de J. Vinton (États-Unis) traite de la chronologie du *Microcosme*. J. Újfalussy et D. Zoltai traitent les problèmes esthétiques et philosophiques de la musique du vingtième siècle, J. Maróthy la musique bourgeoise fondée sur des chansons, L.E.R. Picken, les mélodies chinoises laïques du XII^e siècle, A. Scheiber écrit un article sur Proselyt Obadia, premier copiste des mélodies hébraïques. L'étude de G. Papp traite de l'extension géographique des mélodies à structure parallèle où la première ligne est reprise à une quinte plus basse (ou à une quarte plus haute) ; celle de E. Lendvai, de Toscanini, interprète de Beethoven.

Les « Documenta » nous renseignent sur un manuscrit inconnu de Haydn, sur la matière se rapportant à Süssmayr, de la section musicale de la Bibliothèque Széchényi de Budapest, et sur les pianos de Beethoven et de Liszt retrouvés en Hongrie.

J. BREUER.

JÓZSEF GÁT : DIE TECHNIK DES KLAVIERSPIELS
3. verbesserte Ausgabe, Corvina 1966
JÓZSEF GÁT : THE TECHNIQUE OF PIANO PLAYING
Corvina und Collet 1966

Dans cet ouvrage sur la méthode du piano qui paraît déjà pour la troisième fois en langues étrangères, le regretté József Gát, professeur de piano au Conservatoire National de Budapest, décédé récemment résume ses expériences pédagogiques et artistiques et les résultats de ses recherches scientifiques. L'ouvrage traite en détail des bases anatomo-physiologiques du jeu du piano, les différents doigtés, de la position correcte du corps et des mains et des meilleures solutions à donner aux différents problèmes techniques. Il porte sur les problèmes initiaux de l'enseignement du piano aussi bien que sur la formation des pianistes. D'amples illustrations complètent les développements théoriques.

J. BREUER.

MUSICAL EDUCATION IN HUNGARY
Budapest, Corvina, 1966

Au point de vue du niveau de l'enseignement musical des masses, la Hongrie occupe une des premières places dans le monde. Les dix études du livre rédigé par Frigyes Sándor passent en revue les principes, les méthodes et la structure de l'enseignement musical en Hongrie. Le but principal de Zoltán Kodály était — outre son activité de compositeur — l'enseignement de la musique, qui doit commencer dans l'enfance et qui aura ainsi une base étendue, donc la formation du futur public musical. La base de l'enseignement musical est la musique populaire hongroise qui apprend à l'enfant sa langue maternelle musicale. La première étude du volume traite ce problème. Dans ce qui suit, le lecteur est mis au courant des différentes formes et des différents stades de l'enseignement musical, à partir de l'école maternelle, à travers les écoles primaires et secondaires et les institutions musicales spécialisées (écoles de musique, écoles professionnelles de musique), jusqu'à l'enseignement supérieur et à la formation des artistes et des chercheurs. En Hongrie, la formation vocale est la base de la culture musicale, c'est pourquoi à peu près la moitié des articles traitent l'enseignement du chant et du solfège, et le mouvement choral. L'article abordant les écoles primaires musicales présente un intérêt particulier : ce nouveau type d'école a été créé suivant la conception de Kodály, il est le premier de ce genre et il fonctionne déjà depuis dix-sept ans avec d'excellents résultats. Le dernier article traite de l'enseignement musical hors de l'école.

T. KÖRBER.

NOS AUTEURS :

ISTVÁN DARVASI journaliste, directeur-adjoint du département d'Agitation et de Propagande du Comité central du PSOH

MARGIT A. MÓD sociologue, directrice de département à l'Office national des statistiques

SÁNDOR LAKOS économiste, directeur de l'institut des Sciences sociales du PSOH

ÖDÖN KALLÓS président de la Chambre de commerce de Hongrie

PÉTER HAJDÚ linguiste, professeur de linguistique finno-ougrienne à l'université de Szeged

FERENC FÜLEP archéologue, directeur du Musée National de Hongrie

ANDRÁS HEGEDŰS sociologue, directeur du Groupe de recherches de sociologie de l'Académie des sciences de Hongrie

ÁGNES HELLER philosophe, collaboratrice du Groupe de recherches de sociologie

ISTVÁN SŐTÉR historien et critique littéraire, membre de l'Académie des sciences de Hongrie, directeur de l'institut d'Histoire littéraire de l'Académie des sciences

ROBERT ESCARPIT professeur de littérature comparée à l'université de Bordeaux

GYÖRGY SOMLYÓ poète, traducteur, critique littéraire

ERNŐ GONDOS critique littéraire, collaborateur de la maison d'édition *Szépirodalmi*

LAJOS NÉMETH critique d'art, collaborateur du Centre de documentation d'histoire de l'art

PÉTER RÉNYI critique, directeur-adjoint du quotidien *Népszabadság*

FRIGYES POGÁNY historien de l'architecture, directeur de l'École supérieure des arts décoratifs

LÁSZLÓ EŐSZE musicologue, directeur littéraire de la maison d'édition *Zeneműkiadó*

AURÉLIEN SAUVAGEOT professeur honoraire à l'École des langues orientales vivantes

BÉLA KÖPECZI historien et critique littéraire, membre correspondant de l'Académie des sciences de Hongrie, titulaire de la chaire de français de l'université de Budapest

SÁNDOR ECKHARDT professeur honoraire de littérature française à l'université de Budapest

LÁSZLÓ DOBOSSY historien littéraire, professeur à l'université de Budapest

JÓZSEF HERMAN linguiste, titulaire de la chaire des langues romanes de l'université de Debrecen

ISTVÁN FODOR assistant de français à l'université de Budapest

MÁRIA ORMOS historien, collaboratrice de l'institut d'Histoire de l'Académie des sciences de Hongrie

Éditions Corvina, Budapest, Printed in Hungary, 1968
Imprimerie Zrínyi, Budapest

CE VOLUME EST EN VENTE CHEZ LES DISTRIBUTEURS SUIVANTS:

AUSTRALIE: New World Booksellers, 425 Pitt Street, Sydney
AUTRICHE: Globus Buchvertrieb, Salzgries 16, Wien I
BELGIQUE: Librairie Du Monde Entier, 5, Place St. Jean, Bruxelles
Mertens & Co., 33, De Keyserlei, Antwerpen
BRÉSIL: Livraria D. Landy, Rua 7 de Abril 252 5°S/53, São Paulo
CANADA: Pannonia Books, 2, Spadina Road, Toronto 4 (Ont.)
Délibáb Film & Record Studio, 19, Prince Arthur Street, West., Montreal 18.
Forum Books, 140 Kipling Ave. North., Islington, (Ont.)
CUBA: Instituto del Libro, Calle 10 y 19, Habana
DANEMARK: Hunnia Books & Music, Nörrebrogade 182, Kopenhagen Ejnar Munksgaard, Norregade 6, Kopenhagen
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE: Center of Hungarian Literature, 1484 Third Avenue, New York, N. Y. 10028
Magyar Áruház, 11802 Buckeye Road, Cleveland (Ohio) 44120
FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 2, Helsinki
Suomalainen Kirjakauppa, Vanha Ylioppilastalo, Helsinki
FRANCE: C. D. L. P. 142, bd. Diderot, Paris 12e
Libraire Hachette, 25 rue des Cévennes, Paris 15
S. A. B. R. I. 292–296, rue St.-Jacques, Paris 5
GRANDE-BRETAGNE: B. H. Blackwell Ltd., 48–51 Broad Street, Oxford
Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London, W. C. 1
Collet's Multilingual Shop, 298, High Holborn, London W. 1
Danubia Book Co., 78 Shaftesbury Av., London W. 1
W. Heffer & Sons Ltd., 3–4 Petty Cury, Cambridge
I. R. Maxwell and Co. Ltd., Waynflete Building 1–8 St. Clements, Oxford
GRECE: Eleftheroudakis, Constitution square, Athens 126
Librairie des Sciences Techniques Etrangères, Harilaou Tricoupi, 13. Athènes 142
INDE: Current Technical Literature Company, India House, OPP. G. P. Post Box 1374, Bombay I
ISRAEL: Gondos, 16 Herzl Str. Bet Hakranot Haifa
Hadash Lib. Nesz-Ciona Str. 4. Tel-Aviv
Lepac Ltd., 15, Rambam Str. Tel-Aviv
JAPON: Maruzen Company Ltd., 6, Tori Nichome, Nihonbashi, Tokyo
Nauka Ltd., 30–19, Minami-ikebukoro–Higashi 2-chome, Toshima-ku, Tokyo
Far Eastern Book-Sellers, P. O. B. No. 72, Tokyo
Sanyo Shuppan Boeki Co. Inc., Hoyu Bldg. 8, 2-chome, Takaracho Chuoku, Tokyo Central
NORVEGE: Johann Grundt Tanum, Karl Johansgatan 43, Oslo
Norsk Bogimport, Övre Vollgate 15, Oslo
PAYS–BAS Erasmus Antiquariaat, Spu 2, Amsterdam C. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9's Gravenhage
Meulenhoff et Co. Beulingsstraat 2/4, Amsterdam C.
Pegasus, Leidsestraat 25, Amsterdam C.
Librex Agenturen, Pallieterstr. 57, Amstelveen „Club Qualiton" Prinsenstraat 26, Amsterdam C.
RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE ALLEMANDE: Kubon & Sagner, Schließfach 68, 8. München 34.
Kunst & Wiessen, Erich Bieber, Postfach 46, 7. Stuttgart 1.
Erich Röth Verlag, Pressehaus, 35, Kassel
SUEDE: Almquist Wiksell, Gamla Brogatan 26, Stockholm C. E. Fritze, Fredsgatan 2. Stockholm 16
Gleerupska Universitetsbokhandeln, Stortorget 2, Lund
Nordiska Bokhandeln, Kungsgatan 2, Stockholm I
Sandbergs Bokhandel, Osteuropeiska avdelningen, Brahegatan 3, Stockholm 5
SUISSE: Genossenschaft Literaturvertrieb, Feldstr. 4. Zürich
Librairie Rousseau, 36. rue J.–J. Rousseau, Genève
Pinkus & Co., Froschaugasse 7, Zürich
VENEZUELA: Ilaco, Calle Union No 7., Sabana Grande, Caracas
Louis Tarcsay, Calle Iglesia Edif. Villoria Apto 21, Sabana Grande, Caracas

---

ou en Hongrie:

KULTURA

Société Hongroise pour le Commerce de Livres et de Journaux.
Budapest 62, Boite postale 149